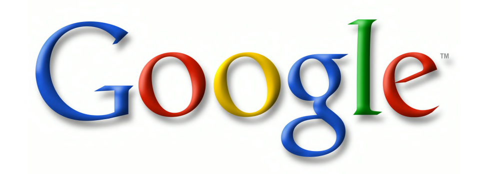
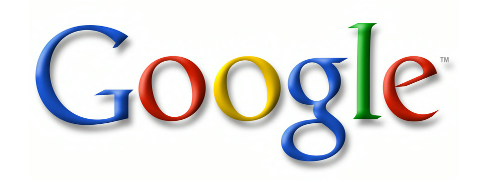
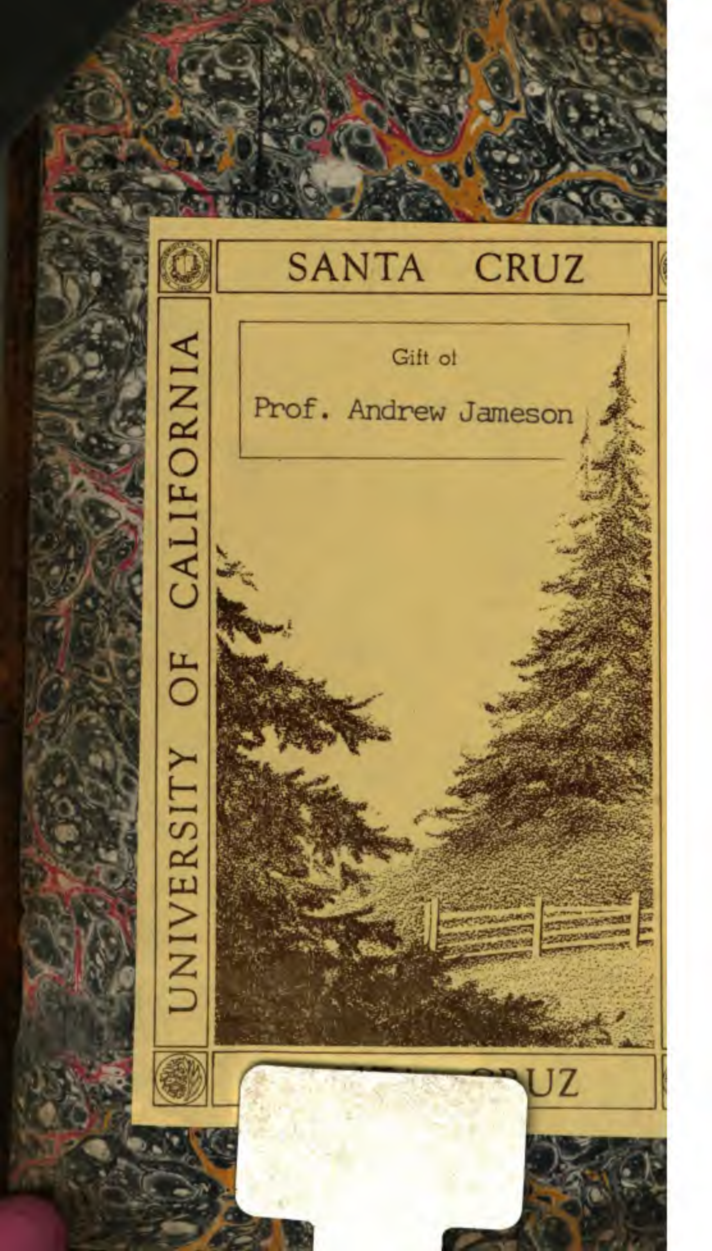
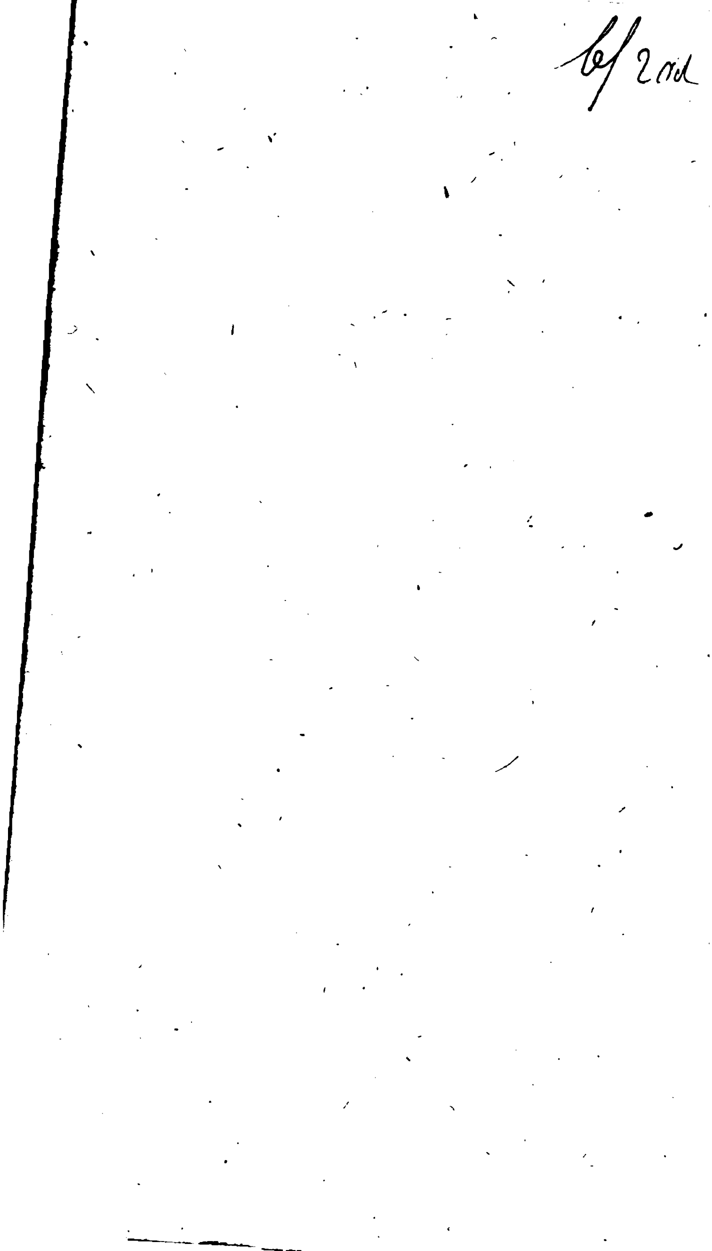



Google


UC-NRLF
B 3 811 067


SANTA CRUZ
UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Gift of
Prof. Andrew Jameson
UZ





HISTOIRE
DE BERTRAND
DU GUESCLIN.

I

IMPRIMERIE DE Ve BUYNAND.

HISTOIRE

DE BERTRAND

DU GUESCLIN,

COMTE DE LONGUEVILLE,

CONNÉTABLE DE FRANCE;

Guillaume François
Par M. GUYARD DE BERVILLE.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME PREMIER.

A LYON,

Chez V.e BUYNAND née BRUYSET, Imprimeur du Roi, rue du Plat, n.° 8.

1817.

PRÉFACE.

En terminant ma préface de l'histoire du chevalier Bayard, j'ai contracté avec le public un engagement qu'il est temps de remplir. J'ai dit : « Si mon zèle est récompensé par le suffrage du public, et sur-tout de ceux à qui j'ai eu principalement dessein de plaire et d'être utile, je ne différerai pas long-temps à leur présenter un second ouvrage aussi intéressant et aussi instructif que la vie de Bayard. »

Je serois bien ingrat, si je manquois à témoigner ici toute ma reconnoissance au public, aux littérateurs, et sur-tout aux militaires, de l'accueil dont ils ont honoré ce premier ouvrage : j'ai eu même la satisfaction d'être invité dans les termes les plus flatteurs, par les journalistes les plus délicats, à tenir ma parole, et à donner au plutôt le second ouvrage que j'annonçois.

Des occupations indispensables ont arrêté l'empressement que j'avois de satisfaire à mon engagement ; j'ai même appréhendé de ne pouvoir y parvenir : mais enfin j'ai profité d'un intervalle de tranquillité pour travailler à mettre au jour l'histoire du connétable du Guesclin, la plus intéressante certainement que puisse fournir à un écrivain toute l'histoire de France.

Son étendue et le mérite du héros auroient dû m'effrayer; mais le courage l'a emporté sur mes alarmes, et il m'a fallu redoubler de zèle et d'attention pour remplir de mon mieux une carrière digne d'une meilleure plume; et quoique d'habiles gens auxquels j'ai communiqué mon manuscrit, m'aient rassuré sur ma timidité, je crois cependant devoir réclamer l'indulgence de mes lecteurs sur ce qu'ils trouveront de foible dans mon ouvrage, et les prier de le pardonner à un auteur prêt à terminer son quatorzième lustre.

J'ai dédié mon histoire de Bayard à MM. les élèves de l'école royale et militaire, et en leurs personnes à toute la jeune noblesse du royaume, dans l'intention de leur donner un modèle capable de leur inspirer tous leurs devoirs, soit comme gentilshommes, soit comme guerriers : ils y trouvent des exemples de valeur, de sagesse, de mœurs et d'humanité, et de toutes les vertus chrétiennes, civiles et militaires. Je puis de même offrir l'histoire de du Guesclin aux officiers supérieurs, et à ceux que leurs dignités peuvent conduire au commandement général.

Bayard n'a que très-peu commandé en chef : l'âge où il est mort (1), le nombre des grands hommes sous qui il a servi, et

(1) Il mourut en 1424, âgé de quarante-huit ans.

sur-tout la jalousie de quelques-uns, l'ont empêché d'y parvenir. Du Guesclin au contraire a commandé dès l'entrée de sa carrière (1); et les maréchaux de France même (2) servoient sous lui, et s'en faisoient honneur bien long-temps avant qu'il fût connétable (3).

Peut-être encore quelqu'un me reprochera-t-il un objet qui paroîtra superflu à quelques lecteurs : je parle de l'énumération que je fais des noms des seigneurs ou capitaines qui ont part aux opérations que je rapporte ; voici ma réponse : Comme la nation bretonne contribua plus qu'aucune autre (comme on le verra) aux exploits de du Guesclin, sur-tout avant qu'il fût connétable, j'ai cru devoir rendre un hommage à cette illustre et belliqueuse noblesse, et donner aux seigneurs et gentilshommes qui en descendent, le plaisir de voir les noms et les faits d'armes de leurs ancêtres, marcher avec ceux d'un héros qui a fait tant d'honneur à leur patrie.

Quant à lui, je me dispense d'entrer ici, comme font assez ordinairement les écrivains, dans des éloges excessifs, pour donner une grande idée de leur objet. Il n'y a

---

(1) A peine âgé de trente-quatre ans.

(2) Les maréchaux de Sancerre, de Blainville et d'Andrehan.

(3) En 1370, âgé de cinquante ans.

point de lecteur assez peu versé dans l'histoire de notre nation pour n'avoir pas de cet homme merveilleux la plus grande idée : mais je n'hésite point à dire que quelqu'opinion qu'on en ait, il est impossible que l'exposition toute simple de ses vertus et de ses faits ne donne la plus grande admiration. On verra un homme infatigable qui entreprend tout, et réussit par-tout ; qui voit les plus grands dangers, et les affronte sans les craindre ; qui ne trouve ni place trop forte pour balancer à l'attaquer et la prendre, ni armée trop nombreuse pour hésiter à la combattre et la défaire : on le verra mettre deux fois un roi sur le trône, et l'y maintenir ; faire trembler de son nom seul une nation jusque-là victorieuse, déjà en possession d'une partie de la France, et en état de s'emparer du reste ; donner sans relâche la chasse aux Anglais, et délivrer le royaume en général, et en particulier nombre de provinces et de villes, de la plus dure domination. On le verra enfin couronné de gloire, mourir au milieu de ses lauriers, pleuré des Anglais mêmes, triompher encore dans le cercueil, recevoir des honneurs funèbres sans exemple avant lui, et la sépulture royale.

GÉNÉALOGIE.

La Bretagne a été de tout temps, et de l'aveu de tous les historiens, l'une des provinces de France et même de l'Europe les plus abondantes en noblesse; et comme il est certain que la noblesse doit son origine à l'état militaire, il est conséquent que la nation bretonne a toujours été l'une des plus belliqueuses. Ses diverses situations y ont donné lieu : tantôt possédée par ses princes particuliers, qui avoient perpétuellement à se défendre des entreprises de leurs voisins, tantôt soumise aux rois d'Angleterre ou disputée par nos rois, il étoit impossible que tous les habitans n'y fussent exercés à la guerre; aussi a-t-elle produit cette multitude innombrable de nobles et de guerriers, dont elle a toujours été, et est encore une pépinière.

Dans ce grand nombre, plusieurs se sont distingués plus que d'autres, ou ont été plus heureux; et ceux-là ont laissé à leur postérité ces grands noms qui subsistent encore si glorieusement. D'autres, quoiqu'aussi anciennement nobles et guerriers, contens de jouir de ces deux qualités, ne sont pas parvenus aux grandes dignités, ni aux fortunes éclatantes des premiers; et c'est là sans contredit le plus grand nombre.

Telle a été la maison du Guesclin, dont l'origine, constamment des plus anciennes, est par-là même impossible à fixer.

J'ai entre les mains un manuscrit, gros *in*-4°, très-minuté, qui conduit la filiation jusqu'à la fin du dix-septième siècle.

Cet ouvrage s'accorde avec tous les historiens (entre autres avec Hay du Châtelet, auteur d'une vie très-détaillée de notre héros), pour donner à sa maison une origine qui tient de la fable ou du roman, suivant le goût des anciens écrivains. Ils disent tous que vers l'an 775, sous le règne de Charlemagne, un roi de Bugie en Afrique, passa en Europe, se fixa sur la côte armorique avec sa famille, y bâtit une place forte, et qu'il fut défait et chassé par cet empereur; que ce roi maure se nommoit Aquin, et qu'il donna le nom de Glay à son château; et que de ces deux mots on a formé le nom de Gléaquin, qui a réellement subsisté

jusque dans le seizième siècle, conjointement avec ceux de Gléasquin, Guéaquin, du Guesclin et autres. Le prince maure, ajoute l'histoire, défait (non par Charlemagne, mais par un de ses lieutenans, car il est constant que cet empereur n'alla jamais en Bretagne), se sauva si précipitamment dans son vaisseau, lui, sa femme, ses enfans et tout son monde, qu'ils oublièrent ou abandonnèrent un enfant d'environ un an. Le vainqueur le fit baptiser, et lui donna le nom de Glayacquin; et telle est, disent les écrivains, l'origine du nom et de la maison du Guesclin, sortie de cet enfant. Tout cela, sans être impossible, paroît trop fabuleux pour que nous nous y attachions.

D'autres prétendent, avec plus d'apparence, que cette maison est une branche détachée de celle de Dinan, très-ancienne et très-illustre, tombée en quenouille, et fondue avec ses grands biens dans celles d'Avaugour et de Laval. (Du Châtelet certifie cette origine, et dit que les titres en sont au trésor de l'évêché de Dol.)

Quoi qu'il en soit de l'une ou de l'autre opinion, l'histoire nous apprend quelque chose de plus réel et de plus vraisemblable; c'est que dès l'an 1096, Olivier et Bertrand du Guesclin, déjà qualifiés chevaliers bannerets, firent le voyage de la Terre-Sainte dans la croisade de Godefroy de Bouillon, qui fut la première de toutes. *Voyez* Froissard, d'Argentré, Héiss, *Histoire de l'Empire*, *page* 21 *et suiv*.

Pour abréger, nous dirons ici que la maison du Guesclin s'est divisée en cinq branches, dans lesquelles les générations ont été multipliées à tel point, qu'on comprend à peine que ces cinq branches se soient réduites à deux, et que ces deux ne consistent chacune que dans une seule tête, celle d'Anjou ou de Baussé en la personne de Gabriel-Henri-Bertrand, marquis du Guesclin, capitaine dans le régiment de Noailles, cavalerie; et celle de la Roberic en la personne de dame Françoise-Marie du Guesclin, épouse de Louis-Joachim-Paris Potier, marquis de Gêvres, gouverneur de l'Isle-de-France, en survivance de N. Potier, duc de Tresmes, pair de France, etc. son père.

On comprend aisément qu'une maison aussi ancienne, et toujours féconde en guerriers, a contracté dans tous les temps les plus glorieuses alliances: c'est

ce que témoigne le manuscrit que nous avons sous les yeux, où il semble que l'on passe en revue les noms des plus grandes et des plus illustres maisons de la Bretagne. Cela nous dispense d'entrer dans un détail qui conviendroit plutôt à un généalogiste qu'à nous : mais nous ferions tort à notre héros et à la gloire de sa maison, si nous passions sous silence l'alliance contractée en 1405, entre Catherine fille unique de Bertrand du Guesclin (cousin du connétable), et d'Isabeau d'Ancenis (celle-ci fille d'Isabeau de Clisson), et Charles de Rohan-Guémené fils de Jean II du nom, vicomte de Rohan, et de sa seconde femme Jeanne de Navarre, laquelle étoit fille de Philippe comte d'Evreux, et de Jeanne de France, reine de Navarre, sa femme.

Cette Jeanne de Navarre, vicomtesse de Rohan, avoit pour frère Charles II roi de Navarre, dit le Mauvais, dont notre histoire fera de fréquentes mentions; et pour sœurs, Blanche reine de France, veuve de Philippe-le-Long; Marie reine d'Aragon, et Agnès femme du comte de Foix.

Du mariage de Charles de Rohan et de Catherine du Guesclin, sortit Louis vicomte de Rohan, premier du nom, lequel épousa en 1443 Maurice fille unique et héritière de Jean de Montauban (1), amiral de France, dont elle porta les grands biens à son mari; et d'eux sont issus les princes de Rohan-Guémené, ceux de Rohan-Montbason et ceux de Rohan-Soubise.

Tout le monde sait que la maison de Rohan ne le cède à aucune autre pour l'ancienneté et l'illustration; que l'histoire de Bretagne, dans les énumérations des grandes maisons, la nomme toujours la première, et qu'elle jouit du même honneur en France, sans contredit; qu'enfin sa première origine se perd dans l'immensité des temps.

Mais notre objet est d'écrire l'histoire du connétable Bertrand du Guesclin, et c'est ce qui doit nous occuper.

Nous avons dit que l'opinion la plus vraisemblable est que sa maison est émanée de celle de Dinan; et voici comme les chronologistes nous l'expliquent. Un cadet de Dinan, nommé Salomon, fut seigneur du château de Guarplic, prit le nom de du Guesclin (sans

(1) Il étoit d'une branche cadette de Rohan, et portoit les mêmes armes, surmontées pour brisure d'un lambel d'azur à quatre pans vers le chef.

avoir maison ni seigneurie de ce nom), quitta les armes de sa maison originaire (1), s'en fit de nouvelles (2), suivant le mauvais usage des cadets de ce temps-là, usage qui a confondu bien de grandes maisons. Ce nom se trouve écrit, comme nous l'avons dit, de bien de différentes manières; mais celui que portoit le connétable doit nous fixer dans son histoire.

Quoi qu'il en soit, ce nom qui n'a été pendant cinq ou six siècles connu que dans sa province, est devenu illustre, et l'un des plus illustres de l'Europe, par l'éclat que lui a donné l'un des rejetons de la maison, dont les faits sont si beaux, si extraordinaires et en si grand nombre, qu'ils souffrent à peine que l'on trouve dans toute l'antiquité un héros à mettre en parallèle avec MESSIRE BERTRAND DU GUESCLIN, COMTE DE LONGUEVILLE, CONNÉTABLE DE FRANCE.

Son père et son aïeul avoient nom Robert. L'édition de 1618 dit Regnault, d'après celle de 1383. Robert II fut héritier universel de son père, suivant la loi de l'Assise (3) : il épousa Jeanne de Malemains, dame de Sens près Fougères, la dernière et l'héritière d'une très-illustre et très-ancienne maison de Normandie. Ils eurent dix enfans, quatre fils et six filles, dont l'aîné fut le héros dont nous donnons l'histoire.

Le second fut Olivier qui le suivit dans toutes ses courses, et approcha beaucoup de sa valeur : il fut en grande partie héritier du connétable comte de Longueville, et connétable de Castille après son frère. Les deux autres furent Guillaume et Robert, dont l'histoire ni le manuscrit que j'ai cité ne font aucune mention.

Des six filles, trois furent mariées; la quatrième fut abbesse de Saint-Georges de Rennes; la cinquième fut abbesse ou prieure perpétuelle des Coüets, près Nantes; la sixième mourut jeune.

---

(1) Elle portoit de gueules à quatre fusées d'hermine en face, accompagnées de six besaces d'hermine, rangées trois en chef, trois en pointes.

(2) Les armes qu'il prit et qui n'ont plus changé, sont d'argent à l'aigle de sable, éployée à deux têtes, becquée et membrée de gueules, à la cotice de gueule mise en bande, brochant sur le tout, ce qui semble être une brisure de cadet.

(3) Nommée l'Assise au comte Geoffroy. C'est une loi de l'année 1185, rendue en son parlement, où assistèrent nombre d'évêques et de barons, par laquelle il est décidé que les aînés des familles nobles auroient en entier les baronies et seigneuries, à charge de faire aux cadets assez de revenu pour vivre et servir avec décence. *Voyez* l'Histoire de Bretagne, année 1185.

HISTOIRE
DE BERTRAND
DU GUESCLIN.

LIVRE PREMIER.

SOMMAIRE.

Naissance de du Guesclin ; pronostics qui l'ont précédée. Songe de sa mère. Son enfance, et son caractère indocile. Présages de sa grandeur future. Son changement de caractère. Histoire d'une religieuse. Son éducation. Son goût pour les combats. S'échappe de la maison paternelle. Est blessé. Ses bonnes qualités se développent. Fêtes en Bretagne. Tournois, ce que c'étoit. Bertrand y remporte le prix sans être connu. Joie de son père. Affaires de Bretagne. Intrigues du comte de Montfort et de sa femme. Mort du duc Jean III. Le comte de Montfort cité à la cour des pairs de France. Vient à Paris. Perd son procès. Est pris dans Nantes. Le roi d'Angleterre va à son secours. Philippe de Valois marche contre lui. La guerre se continue

pendant huit ans, sans que l'histoire parle de la part que du Guesclin y prit. Le comte de Blois prisonnier à Londres est délivré, et comment. Bertrand va à Londres avec sept autres ambassadeurs. Paroles hardies qu'il dit au roi. Il défait les Anglais en Bretagne. Eloge de la comtesse de Montfort. Siége de Rennes. Exploits de du Guesclin. Il prend le château de Fougeray par stratagème. Surprend le gouverneur et le tue. Suite du siége de Rennes. Miracle à ce sujet. Les assiégés se déterminent à se rendre. Trait admirable d'un habitant. Son succès. Bertrand met le feu dans le camp anglais. Il leur enlève un convoi de vivres, et le conduit dans la ville. Il y entre et rend le courage aux assiégés. Plaisant stratagème par lequel il enlève 2,000 porcs aux Anglais. Le duc de Lancastre l'invite à le venir voir dans leur camp. Il y est reçu honorablement. Un Anglais l'appelle en duel. Sa générosité, et sa piété. Il combat l'Anglais et le tue. Machine dont on se servoit alors pour les assauts. Bertrand la brûle, et bat les Anglais deux fois dans le même jour. Le duc de Lancastre se résout à lever le siége. On lui permet de planter son enseigne sur une des portes. Trève de trois ans. Bertrand est appelé en duel par un autre seigneur anglais, malgré les défenses du duc de Lancastre.

Cérémonies observées dans les duels. L'Anglais est vaincu, et paye 100 florins d'or. Générosité de Bertrand envers un prisonnier de guerre. La guerre recommence en Bretagne, et entre la France et l'Angleterre. Siége de Dinan par les Anglais. Trève. Du Guesclin est insulté encore par un Anglais, qui lui demande le combat. Bertrand l'accepte, est vainqueur. Est félicité avec éloge par le duc de Lancastre, qui punit sévèrement l'agresseur, et le condamne à 1,000 florins d'or. Le roi d'Angleterre fait une descente à Calais. Il ordonne au duc de Lancastre de quitter la Bretagne, et de le venir joindre avec toutes ses troupes. Le comte de Montfort est obligé d'abandonner le siége de Dinan.

BERTRAND DU GUESCLIN naquit vers l'an 1320, dans le château de la Motte-Broon, près de Rennes, où on a conservé pendant plus de trois siècles la chambre où sa mère le mit au monde. Il fut l'aîné de dix enfans. Sa naissance, au rapport des historiens, fut précédée et accompagnée de pronostics et de circonstances merveilleuses que nous croyons ne devoir point omettre, mais que nous ne garantissons point. 1.° Le fameux astrologue Merlin (1) avoit annoncé, plusieurs

(1) Il vivoit en 430. *Voyez* Morèri.

siècles auparavant, qu'il sortiroit un jour de la Bretagne un aigle qui prendroit son vol par la France, et passeroit les Pyrénées, accompagné d'un nombre infini d'étourneaux. Les événemens ont donné l'explication de cette centurie, qui s'est accomplie en la personne de du Guesclin, avec d'autant plus de justesse, qu'elle se rencontre avec le blason de ses armes.

2.° Sa mère, dans les premiers jours de son mariage, songea la nuit qu'elle tenoit une boîte de bijoux, dans laquelle elle voyoit le portrait de son mari et le sien: que cette boîte étoit couverte par un côté d'une seule pierre qui lui sembloit un caillou, tant elle étoit brute; que de l'autre étoient trois diamans, trois émeraudes et trois perles, enchâssées confusément: que voulant faire ôter par un ouvrier cette pierre brute qui lui déplaisoit, le lapidaire le refusoit, lui conseillant au contraire de la conserver précieusement, et de la tenir bien propre: que, l'ayant essuyée elle-même, cette pierre devint un diamant si beau, si éclatant, qu'elle n'en avoit jamais vu un pareil; mais elle s'aperçut tout de suite qu'elle avoit perdu une de ses perles: et elle se réveilla.

Cette dame avoit trop de raison et de piété pour chercher l'explication d'un rêve; cependant celui-ci lui resta dans l'esprit malgré sa raison qui s'y opposoit.

Peu de mois après, elle mit au monde son fils aîné, qui eut pour parain Bertrand de Saint-Pern (1), lequel lui donna son nom. Jamais un gentilhomme n'eut une éducation plus dure et plus bizarre que du Guesclin ; il étoit né si difforme et d'une humeur si farouche, qu'il se faisoit haïr de père et de mère, frères et sœurs, domestiques, et généralement de tout le monde. A peine commença-t-il à marcher, qu'il avoit toujours le bâton à la main, et frappoit sans distinction tous ceux qui l'approchoient. On lui donna ensuite un précepteur, qui perdit ses peines après lui, et le quitta, rebuté de ne pouvoir adoucir ce caractère féroce, ni lui faire connoître seulement les lettres. Cela le rendoit si odieux à tout le monde, qu'il n'essuyoit que des duretés de ses parens, et des domestiques même, ce qui le rendoit encore plus farouche ; en sorte que maltraité de tous, il se vengeoit de tous avec son bâton, et en revanche recevoit sans cesse autant de coups qu'il en avoit donnés.

Ce caractère désoloit la dame du Guesclin, qui, ne pouvant croire que cet enfant fût à elle, parvint à se persuader qu'il avoit été changé par la nourrice à qui elle l'avoit confié, et perdit enfin toute tendresse maternelle pour lui. Elle sou-

---

(1) Cette maison très-ancienne et très-illustre en Bretagne, subsiste encore.

haita mille fois que la mort la défît d'un tel monstre; elle ne le souffrit plus à table avec ses autres enfans, et le fit manger à part comme un pestiféré. Ces traitemens, qu'il n'avoit jusque-là que trop mérités, ajoutèrent encore à sa férocité, et la firent éclater jusqu'à l'excès. Un jour entre autres, voyant ses frères et ses sœurs à table, bien servis et bien caressés, il sortit de son coin comme un furieux, n'ayant encore que six ou sept ans, leur déclara qu'il étoit leur aîné, qu'il ne vouloit pas qu'ils se missent à table avant lui, ni au-dessus de lui, et qu'il prétendoit qu'ils lui cédassent à l'instant la place qui lui appartenoit, qu'autrement il la prendroit par force. Ces enfans qu'il avoit accoutumés à le craindre, se rangèrent bien vîte, en sorte qu'il se trouva placé auprès de sa mère, qui n'avoit encore fait que rire de cette saillie; mais à peine fut-il à table, qu'il porta la main à tous les plats si grossièrement et si malproprement, qu'elle le fit ôter, le menaçant de ne plus le faire manger qu'avec les valets. Bertrand irrité, se rapproche, et avec une force que la colère lui donnoit, pousse la table contre les autres enfans, la renverse sur eux avec les plats et tout le service.

Comme la dame du Guesclin se disposoit à punir son fils de cette incartade, elle en fut détournée par l'arrivée d'une religieuse de ses amies, qui entra dans la

salle. C'étoit la fille d'un savant médecin juif, fort instruit dans l'astrologie, la cabale et la divination des Hébreux et des Chaldéens. Il avoit enseigné à sa fille une grande partie de ses sciences et de ses secrets ; et comme elle avoit beaucoup d'esprit et d'intelligence, elle avoit très-bien profité des leçons de son père, et en avoit fait de fort heureuses expériences. Elle s'étoit convertie à la foi catholique, et avoit pris l'habit de religieuse, comme sœur donnée, dans une maison où la clôture n'étoit pas un devoir de rigueur : d'ailleurs, ses talens et l'exercice qu'elle en faisoit, lui donnoit le privilége de sortir librement.

Pendant qu'elle conversoit avec la dame du Guesclin, elle aperçut Bertrand caché dans un coin, encore ému de ce qui venoit de se passer. S'étant approchée pour le considérer, elle fut tout-à-coup frappée de lui trouver dans la physionomie quelque chose de grand et d'heureux, le caressa et lui dit quelques douceurs ; mais il étoit si peu fait à ce langage, qu'il crut qu'elle se moquoit de lui et la rebuta ; il leva même son bâton pour la frapper, et la menaça de lui casser la tête, si elle continuoit. La religieuse ne s'en étonna pas, et le prit par la main pour le considérer avec plus d'attention : après quoi étant sûre de son fait et de son jugement, elle le pria de s'adoucir, et d'entendre

une grande nouvelle qu'elle alloit lui annoncer. Elle lui prédit tout de suite qu'il seroit le plus grand personnage de son siècle. Le maître-d'hôtel qui l'entendit, se moqua d'elle, et lui dit qu'elle entendoit bien à endormir des enfans; qu'il n'y en avoit pas un dans le monde plus mauvais et plus incorrigible que celui-là, et qu'il n'y avoit rien de bon à en espérer.

La religieuse, qui ignoroit encore que cet enfant fût le fils de la maison, demanda à la dame à qui il appartenoit: celle-ci lui répondit les larmes aux yeux, que c'étoit son fils aîné, qui étoit si méchant, si sauvage, qu'il ne se portoit qu'au mal, et qu'elle craignoit que tôt ou tard il ne déshonorât la famille; qu'il étoit pour son père un objet odieux, jusque-là que pour ne le voir que le moins qu'il pouvoit, il quittoit souvent la maison, et elle lui raconta tout ce qui étoit arrivé à Bertrand.

Cette savante fille l'écouta tant qu'elle voulut parler, pour apprendre d'elle-même tant de circonstances intéressantes sur l'enfant. Ensuite prenant la parole, madame, lui dit-elle, au lieu de vous plaindre d'être mère d'un tel fils, remerciez le Ciel de vous l'avoir donné; c'est un trésor dont vous ne connoissez pas le prix: voyez en lui dès ce moment le plus grand homme du royaume, le plus vaillant capitaine et le plus redoutable chevalier de toute la chrétienté: il sera l'honneur de votre nom,

l'appui de ses frères et sœurs, et il élèvera votre maison au rang des plus illustres, des plus puissantes et des plus respectées du royaume de France. A cela elle ajouta beaucoup de choses à l'avantage du jeune homme, avec tant d'assurance et de bon sens, que la dame commença à changer d'opinion, et à se flatter de tout ce qui venoit de lui être annoncé.

Le lendemain la religieuse se trouva à dîner au château, et l'on apporta un paon, qui étoit alors un manger à la mode : Bertrand l'ayant aperçu, quitta sa place précipitamment, prit le plat des mains du maître-d'hôtel, et vint le présenter à la religieuse avec une grâce qu'il n'avoit pas encore laissé voir, la priant d'oublier ce qu'il lui avoit dit de désobligeant la veille, et de lui pardonner, et l'assurant qu'à l'avenir il se comporteroit à la satisfaction de tout le monde : tout de suite il alla au buffet, fit verser du vin dans une coupe, le lui apporta, et la pria de le boire pour l'amour de lui.

La religieuse charmée d'un changement qui étoit son ouvrage, redoubla ses caresses, et lui répéta ce qu'elle lui avoit prédit, qu'il seroit un jour le plus grand homme de son siècle; qu'il sortoit d'un sang trop noble et trop illustre pour démentir jamais son origine, et que ce qu'elle venoit de voir de sa part confirmoit ses conjectures. Hélas! répondit Bertrand avec un soupir,

je ne l'espère pas; mon éducation est trop négligée; je suis ici le jouet de tout le monde, et le dernier valet de la maison m'insulte impunément!

La mère surprise à l'excès de l'entendre parler si raisonnablement et pour la première fois, fit compliment à la religieuse d'avoir opéré un si grand miracle, lui dit qu'elle ne l'oublieroit jamais, et qu'elle lui en auroit toute sa vie obligation. Bertrand l'entendit, et lui fit cette réponse que l'on n'attendoit pas d'un enfant de son âge, et encore moins de lui, qui n'avoit jamais parlé sagement, que cependant tous les écrivains ont rapportée. « Le fruit, dit-il, » qui ne mûrit jamais, ne vaut rien; mais » celui qui mûrit tard, est toujours bon. »

La dame du Guesclin plus étonnée qu'auparavant, flottoit encore entre l'espérance que la religieuse venoit de lui donner, que l'action et les paroles de son fils sembloient confirmer, et l'incertitude d'un heureux avenir si éloigné de sa pensée; la tendresse maternelle la faisoit pencher vers la confiance, mais elle n'osoit s'y livrer. D'un autre côté, le nombre de ses enfans qui étoit déjà de sept, lui faisoit souhaiter que l'horoscope de l'aîné s'accomplît, et qu'il devînt le soutien de la maison, et un second père pour ses cadets; mais elle n'avoit vu jusque-là de sa part rien que de vicieux, en sorte qu'elle ne pouvoit se fier à la prédiction, ni croire

qu'un changement si subit pût être durable. Dans cette variation d'idées, elle fit entrer la religieuse dans un cabinet, et y mena le jeune Bertrand. Elle avoua à cette fille son incrédulité sur ce qu'elle lui avoit dit de flatteur. Celle-ci recommença à considérer l'enfant, ses traits, ses mains, et dit très-sensément à la mère : « Ma-
» dame, il est vrai que la chiromancie et la
» physionomie sont des sciences conjec-
» turales ; Dieu s'est réservé à lui seul la
» connoissance de l'avenir : tout ce que
» nous savons, c'est que le visage est le
» miroir de l'ame, et que les traits de la
» main ont une grande relation avec les
» principales parties du corps ; c'est par là
» que nous jugeons du tempérament, des
» inclinations et des passions des hom-
» mes : l'expérience confirme souvent nos
» conjectures, et ce que je viens d'observer
» encore se rencontre tellement avec nos
» principes, que je n'hésite point à vous
» certifier que cet enfant deviendra un
» homme d'une vertu et d'une valeur ex-
» traordinaires ; qu'il sera capable de con-
» cevoir les plus grands projets, et capable
» de les exécuter ; qu'il est impossible
» qu'enfin tant de mérite et tant de qualités
» excellentes ne le conduisent à la plus
» haute fortune. »

La mère commençant à ajouter foi à ce dernier discours, raconta à la religieuse le songe singulier que nous avons rap-

porté. Celle-ci lui dit que les circonstances de ce songe ne servoient qu'à confirmer ses bonnes conjectures : que quoique les rêves ne fussent que l'effet des vapeurs corporelles, et qu'il y eût de la superstition à leur donner une entière confiance, cependant il étoit constant que quelques-uns ont quelque chose de surnaturel et comme de divin ; qu'ils sont des espèces d'avertissemens de la Providence sur l'avenir ; que l'expérience en étoit journalière, et que l'Ecriture-Sainte même en présentoit des exemples sans nombre ; que celui qu'elle venoit de lui raconter devoit être regardé du côté avantageux, et comme un pronostic assuré de l'état futur de sa famille. Ensuite elle le lui expliqua en détail : La boîte, dit-elle, où étoit votre portrait et celui de votre mari, signifie votre maison et votre famille collectivement ; et les pierreries qu'elle contenoit, vos enfans nés et à naître ; mais ce grand diamant, qui de brut qu'il paroissoit, est devenu si éclatant, désigne infailliblement votre fils aîné, que vous devez élever avec tout le soin et l'attention possible, si vous voulez le voir un jour dans tout son brillant. Les trois autres diamans sont ses trois cadets, qui tous auront leur mérite, mais n'approcheront pas du sien : les trois émeraudes vous annoncent que vous aurez trois filles mariées, qui seront des modèles de vertu et de sagesse, dont la couleur de

l'émeraude est le symbole : et les trois perles signifient trois autres filles qui vivront dans l'état de virginité ; mais celle des trois qui a disparu à vos yeux, vous marque que vous aurez la douleur d'en perdre une. Enfin, ajouta-t-elle, je reviens encore à votre aîné ; ce que nous venons de voir vous et moi de sa part, ce changement miraculeux de caractère comparé à celui qu'il a laissé voir jusqu'ici, confirme absolument ma bonne opinion de l'avenir.

La dame déjà flattée par la tendresse maternelle, acheva de se persuader ; elle se livra avec plaisir aux prédictions avantageuses que la religieuse lui assuroit si positivement ; et pour commencer à les faire réussir, elle défendit à tous ses domestiques de se comporter vis-à-vis de Bertrand comme ils avoient fait jusqu'à ce jour-là, et leur ordonna de le traiter avec douceur et respect. Celui-ci commença dès le moment à être un autre enfant : de jour en jour un nouveau caractère se développa ; il devint doux, docile et même prévenant avec ceux-mêmes qui l'avoient tant de fois offensé ; et la mère de sa part se confirmoit avec une satisfaction inexprimable dans des espérances si flatteuses.

Quelques jours après cet événement, le seigneur du Guesclin qui étoit absent, revint au château après un voyage assez long, sans penser au plaisir qui l'y attendoit : il trouva son aîné si différent de ce

qu'il l'avoit laissé, qu'il le comprenoit à peine. Sa femme lui rendit compte de tout ce qui s'étoit passé depuis peu de jours, et du brillant horoscope que la religieuse avoit tiré et confirmé : il en fut d'abord peu flatté, croyant qu'il y auroit de la superstition et de la petitesse d'esprit à saisir de pareils augures, et particulièrement celui qui promettoit à Bertrand qu'il seroit le plus grand homme de son siècle et le plus grand seigneur : cela révoltoit son imagination et sa raison ; il y voyoit une impossibilité plus décidée que tous les horoscopes du monde. Cependant ce changement extraordinaire dont il fut témoin, et qui ne varia plus, commença à le persuader : il en conçut des espérances plus flatteuses, voyant que l'esprit de Bertrand étoit devenu doux, que sa conduite n'avoit plus rien de bas, et que son jugement se développoit de jour en jour très-avantageusement. Sur ces douces observations, il se détermina à prendre lui-même le soin de son éducation, et apporta toutes ses attentions à cultiver l'heureux naturel qu'il découvroit dans son fils, joint à des talens qui se montroient peu à peu, et qui promettoient les plus grandes suites pour l'avenir.

Dès-lors il commença à l'entretenir des guerres où il s'étoit trouvé, des faits qui lui étoient personnels, et de ceux dont il avoit été témoin, et qui méritoient

d'être racontés ; ensuite il lui faisoit récit des conquêtes d'Alexandre, de César et des autres grands capitaines anciens et modernes ; et il remarquoit avec plaisir que les yeux de l'enfant s'animoient, et que son attention se fixoit à ses discours, au point de s'écrier quelquefois avec enthousiasme : Ah ! que ne suis-je en âge d'imiter de si grands hommes et de si belles actions !

Quand il eut atteint quelques années de plus, et assez de forces pour les exercices, son père lui apprit à tirer de l'arc, et successivement à se servir de la hache, de l'épée et de la lance, ensuite à monter à cheval, lutter, sauter, jeter la barre, et enfin à ranger des soldats en ordre de bataille, soit infanterie ou cavalerie. Le père, qui présidoit toujours aux exercices du jeune homme, étoit transporté de joie du goût qu'il le voyoit y prendre, de son application, et de ses dispositions supérieures à son âge.

A peine Bertrand eut-il quatorze ans, qu'il s'essaya à mettre en pratique les leçons qu'il avoit reçues ; il forma un petit régiment de deux ou trois cents enfans de son âge, se fit leur général, les partagea en compagnies, et leur donna des lois : il leur enseigna les marches et contre-marches, à se ranger en bataille, à combattre et à aller à l'assaut, au moyen de petits forts qu'il avoit fait construire ;

et qu'il faisoit attaquer et défendre; enfin il leur enseignoit tout ce qu'il avoit appris, à tirer de l'arc, et tous les autres exercices militaires. Il sembloit que la nature en lui avoit prévenu les talens que la pratique seule donne à d'autres; il récompensoit ses soldats, et les punissoit avec une autorité de sa part, et une obéissance de la leur, qui avoient quelque chose de singulier, et qui présageoient bien ce qui devoit un jour en résulter, tant cette petite troupe étoit bien instruite, soumise, disciplinée, et obéissoit avec respect.

Cependant ces exercices-là ne se faisoient pas sans dangers; il y avoit tous les jours quelqu'un de blessé et même grièvement. Le général lui-même en avoit si souvent sa part, que rarement il sortoit du champ de bataille sans être couvert de sang et de meurtrissures : ses parens ne s'en effrayoient point; au contraire, ils comparoient son tempérament guerrier à celui de Cyrus, à qui on avoit prédit la monarchie de l'Orient, en conséquence de l'empire qu'il exerçoit sur de jeunes bergers; de même, le seigneur du Guesclin se confirmoit dans les grandes espérances qu'on lui avoit données de son fils, et de sa grandeur future.

Mais comme les parens des enfans blessés lui faisoient tous les jours des plaintes de l'état où on les rapportoit à la maison, et que ce seigneur jugeoit de là que son

fils y étoit exposé comme les autres, et que quelqu'accident pourroit renverser ses espérances, non-seulement il lui défendit ces exercices militaires, mais il fit la même défense à tous les sujets de sa terre d'y laisser revenir leurs enfans. La dame avoit encore des alarmes plus vives et plus tendres, par l'assurance dont elle se flattoit que Bertrand seroit infailliblement l'honneur de sa maison, et une source de fortune pour ses autres enfans; que par conséquent, elle et son mari ne pouvoient veiller trop soigneusement à sa conservation.

Bertrand forcé d'obéir, parce que l'occasion de combattre ne subsistoit plus, et par le refus des pères d'y exposer leurs enfans, n'en perdit pas le goût pour cela. Il s'étoit bien corrigé de ses anciens défauts, mais son inclination militaire l'emportoit, et n'étoit pas un vice; aussi depuis les défenses de son père d'assembler sa petite armée, quand il rencontroit quelqu'un de ses anciens soldats, il s'en dédommageoit en le forçant à lutter contre lui à coups de poing ou de bâton, et souvent il renvoyoit son athlète avec un bras cassé. Les parens firent de nouvelles plaintes; en sorte que son père, voyant qu'il ne gagneroit rien par des remontrances, prit le parti de le renfermer dans une chambre bien sûre, et dont il ne pût s'échapper, sans cependant le priver des

visites des gentilshommes ses amis ou ses parens, qu'il chargeoit de lui remontrer qu'il se déshonoroit en se battant avec des paysans, nés pour le respecter et pour le servir; que cela étoit trop au-dessous d'un gentilhomme, dont toute la conduite doit avoir l'honneur pour objet; et on ne manquoit pas de lui rappeler cette belle parole d'Alexandre, dont l'histoire lui avoit fait tant de plaisir à entendre. Ce prince étant un jour pressé par Philippe, roi de Macédoine, son père, de se mettre en rang avec les jeunes citoyens d'Athènes pour le prix des jeux olympiques, lui répondit qu'il le feroit volontiers, s'il se trouvoit là quelque roi ou fils de roi, avec qui il lui convînt de disputer le prix. Par cette glorieuse comparaison on lui faisoit sentir combien ses procédés avoient été jusque-là au-dessous de sa naissance, et capables de l'éloigner de la grande élévation que le Ciel lui destinoit, et à laquelle lui-même se flattoit de parvenir.

Bertrand, sensiblement pénétré de ces remontrances, promettoit bien d'en faire son profit, et de ne plus s'attirer les mêmes reproches, mais son père ne s'y fioit pas encore; tellement qu'il le tint quatre mois entiers dans cette espèce de prison, où il se déplaisoit si fort, qu'il saisit la première occasion qu'il trouva de s'en échapper: une servante de la maison vint dans sa chambre pour lui rendre quelque service;

Bertrand sortit brusquement, enferma la fille à la clef, et dans un clin d'œil gagna la campagne. Le premier homme qu'il rencontra, fut un valet du château, conduisant une charrette attelée de deux jumens, dont l'une étoit sans selle, sans bride et sans fers; Bertrand la prit, et sans autre équipage qu'une corde pour licol, sauta dessus, et prit le plus diligemment qu'il put le chemin de Rennes, pour se réfugier chez un oncle, frère de son père, qui y résidoit, et duquel il savoit être tendrement aimé, et espéroit par son entremise faire plus aisément sa paix avec ses parens.

L'oncle ne se trouva pas à la maison quand il arriva, mais seulement sa femme, qui jugea à l'équipage et à l'habillement du jeune homme qu'il ne s'étoit sauvé de la maison paternelle que par libertinage, et se disposoit déjà à le renvoyer, lorsque l'oncle rentra de la ville, et trouva son neveu, qui lui conta le sujet de son évasion, et lui demanda un asile. Le gentilhomme l'embrassa, le reçut très-bien, et lui promit de le réconcilier avec son père.

Bertrand passa trois mois à Rennes, sans qu'il lui arrivât rien de digne de l'histoire; au bout de ce temps, il sut qu'il devoit se faire dans la grande place le dimanche suivant un combat à la lutte, et se promit bien d'être de la fête. La tante, qui connoissoit sa passion pour ce genre

d'exercice, résolut de l'en empêcher, et pour cela le mena avec elle à l'église pour l'y arrêter pendant les vêpres et le sermon; il l'y accompagna en effet, mais bientôt il lui échappa, la laissa dans l'église, et courut où son goût dominant l'appeloit. Il eut la constance de regarder tranquillement les combattans s'escrimer, sans aucun dessein de se mettre de la partie; mais l'un d'eux avoit déjà vaincu douze des plus forts athlètes, et s'attiroit les regards et les applaudissemens des spectateurs, lorsque Bertrand se sentit piqué et jaloux de la gloire de ce vainqueur. Il oublie toutes les promesses faites à son père de ne se jamais compromettre en de pareils combats, s'avance vers ce combattant, et se présente pour lutter. Celui-ci marche à lui d'un air audacieux, comptant qu'un enfant de seize ans ne lui coûteroit qu'un tour de main; mais il en fut tout autrement; cet enfant le terrassa après avoir soutenu long-temps le combat, et lui arracha la victoire et le prix de la lutte qu'il croyoit déjà tenir; prix qu'il paya bien cher, car en renversant son homme avec tous les efforts dont il étoit capable, il se donna si violemment du genou contre une pierre, qu'il faillit s'évanouir de la douleur qu'il ressentit, son genou étant entamé très-profondément, en sorte qu'il fallut le reporter à bras d'hommes jusque chez son oncle, où il se mit au lit.

Quand la tante revint de l'église, et qu'elle le vit en si mauvais état, elle ne manqua pas de le haranguer par une vive mercuriale de s'être échappé d'avec elle, pour aller se faire estropier, au lieu d'assister au service divin. Il n'avoit rien à opposer à de si justes réprimandes, sinon de protester avec serment de ne se plus compromettre avec des gens si fort au-dessous de lui, et de lui demander pardon de sa faute. Cependant sa blessure fut assez considérable pour le tenir neuf jours au lit, après lesquels il passa encore un mois à Rennes assez sagement pour recouvrer les bonnes grâces de son oncle, qui obtint sa réconciliation avec son père auquel il le renvoya.

Le seigneur du Guesclin reçut son fils avec beaucoup d'amitié, et lui donna un cheval et des armes, avec permission de se trouver aux fêtes des gentilshommes, c'est-à-dire, aux tournois et autres exercices militaires, mais sous la condition expresse qu'il n'y combattroit point; et le père eut encore la précaution d'en prévenir tous ses amis, et de les prier, attendu la grande jeunesse de Bertrand, de ne le point admettre aux assauts, qu'il n'eût acquis plus d'âge et plus de force. (On sait ce que c'étoit que les assauts : c'étoit des exercices violens, où les gentilshommes combattoient homme à homme dans la barrière avec la lance tournée et l'épée

rabattue, armés de toutes pièces, pour faire montre de leur force, de leur valeur et de leur adresse. Ils se donnoient souvent en l'honneur des dames, et chaque combattant portoit les couleurs de la sienne.)

Bertrand avoit atteint sa dix-septième année, et étoit devenu si différent de lui-même, et de ce que ses premières années avoient donné lieu d'attendre de lui, que ce n'étoit plus le même homme. De farouche et grossier, il s'étoit rendu doux, civil, obligeant et prévenant pour tout le monde, et sur-tout tellement charitable pour les pauvres, qu'il n'en refusoit aucun, jusque-là qu'il se dépouilla souvent de ses propres habits pour en couvrir l'indigent. Un écrivain contemporain ajoute à ses bonnes qualités que jamais personne n'éprouva de sa part une parole désobligeante, et n'entendit de sa bouche un mot de médisance, ou qui tînt du jurement ou du blasphème. Aussi s'acquit-il l'amitié, l'estime et le respect de tout le monde, mais sur-tout la tendresse de son père, qui voyoit de jour en jour se développer ces beaux fruits qui devoient produire un jour son élévation prédite : en un mot, autant son aspect lui avoit été autrefois odieux, autant tout dans cet enfant lui certifioit l'événement de ses espérances. Il le voyoit bâtir sa fortune et sa grandeur future et la gloire de toute sa maison, sur

le fondement de toutes les vertus humaines, avec une joie que rien n'altéra pendant trois années que ce cher fils passa auprès de lui, c'est-à-dire, jusqu'à ce qu'il eut atteint sa vingtième année accomplie.

(1338.) Dans le temps dont nous venons de parler, toute la province de Bretagne étoit en fêtes au sujet du mariage de Jeanne, héritière du duché, comtesse de Penthièvre, surnommée la Boiteuse, avec Charles de Châtillon, comte de Blois. Le seigneur du Guesclin et nombre d'autres chevaliers bretons firent publier un tournoi en l'honneur des dames : ils envoyèrent leur cartel par toute la France et en Angleterre, pour inviter les braves des deux nations à venir y combattre. Le rendez-vous étoit à Rennes, et le prix étoit un diamant de grande valeur, que le victorieux devoit recevoir de la dame la plus qualifiée.

Le seigneur du Guesclin se rendit à Rennes au jour prescrit, avec le plus somptueux équipage qu'il lui fut possible, laissant son fils au château. Il étoit impossible qu'un jeune homme dont la passion de tels exercices s'étoit tant de fois déclarée, pût résister à la tentation de se trouver là. Le père ayant emmené tous ses chevaux, Bertrand n'eut d'autre ressource qu'une jument du haras, avec laquelle il se rendit à Rennes dans un équipage pitoyable, que sa difformité ne relevoit

pas à beaucoup près : elle lui attira au contraire les regards de tout le monde et les railleries de ceux qui ne connoissoient ni son mérite ni sa naissance ; mais ceux qui l'avoient connu pendant le séjour qu'il avoit fait à Rennes, le vengeoient avantageusement, en publiant ses vertus et ses rares qualités

Dans le mauvais état où nous venons de le représenter, il se mit dans la foule des spectateurs. Là, quand les combattans parurent, montés sur des chevaux superbes et richement harnachés; les hommes couverts de lambrequins (1), où l'or et les pierreries éclatoient, et chargés de plumes; que les trompettes et tous les instrumens sonnèrent, le cœur lui tressaillit d'une violente force. Les acclamations des spectateurs à l'arrivée des champions ; achevèrent d'agiter ce cœur né pour la gloire, et lui firent sentir durement les obstacles que son état et sa figure lui opposoient : Hélas ! disoit-il, pourquoi suis-je né si disgracié que je ne puisse plaire aux dames ? Ce n'est que pour cela sans doute que mon père n'a pas voulu me mettre d'une si belle fête, et me donner

(1) C'étoit de grandes bandes d'étoffe ou de rubans brodés ou tissus d'or et d'argent, qui descendoient de l'armet ou casque du cavalier jusque sur la croupe du cheval. Les rois et princes les garnissoient de pierres précieuses.

moyen de montrer dès aujourd'hui ce que je sais faire ?

Bertrand s'occupoit de ces tristes réflexions en regardant les courses et les beaux faits dont il étoit témoin, et ses regrets de n'être que témoin n'en étoient que plus vifs, lorsque sa bonne fortune le servit à son gré, et lui procura un moyen inespéré de satisfaire sa passion pour l'honneur, et d'entrer dans la carrière à son tour.

Il vit un gentilhomme qui, ayant fourni les courses d'ordonnance (1), quittoit les rangs et se retiroit en sa maison : Bertrand le suivit, monta à sa chambre, et se jeta à ses genoux, le conjurant de lui prêter un cheval et des armes pour qu'il eût l'honneur d'entrer dans la lice ; il se nomma, et protesta de n'oublier jamais une si grande faveur, et de la reconnoître toute sa vie et en toutes rencontres. Le gentilhomme, à qui le nom de du Guesclin étoit fort connu, fut ravi de voir une si belle émulation dans un si jeune écuyer (2) ; il l'en applaudit et lui accorda sa demande avec joie, l'arma lui-même, et ordonna

(1) C'étoit certain nombre de courses que le juge du camp fixoit, tantôt trois, tantôt six, et souvent neuf coups d'épées, de lances, et de hache.

(2) Nous avons déjà dit que le titre de chevalier n'appartenoit qu'aux aînés des grandes maisons ; tant que le père vivoit, le fils aîné ne prenoit que la qualité d'écuyer.

qu'on lui équipât un cheval frais le plus lestement qu'il seroit possible.

Il seroit difficile de peindre ici la satisfaction du jeune homme; jamais il n'en avoit goûté une pareille, et sa joie ne pouvoit être égalée que par l'espérance du succès.

Bertrand animé de ces sentimens entre dans la carrière, et se met en rang. A l'instant un chevalier du parti des tenans se présente à l'autre bout de la carrière, Bertrand hausse la main pour signal qu'il accepte le combat; les trompettes se font entendre, et les deux champions se joignent à bride abattue, et s'abandonnent l'un contre l'autre. Dès le premier coup de lance Bertrand enleva la visière à son ennemi, (ce qui étoit le chef-d'œuvre de ce genre de combats, où il étoit d'ordonnance que le casque ne fût pas attaché); et du même coup heurte si violemment le cheval, qu'il le renverse avec son cavalier, que l'on enlève évanoui de la chute, et le cheval tellement maltraité qu'il en mourut. L'athlète revenu de son évanouissement veut avoir sa revanche, et n'est pas plus heureux, en sorte qu'il se retire. . . . .

Le seigneur du Guesclin, qui étoit aussi l'un des tenans, sortit alors des rangs, pour fournir la seconde course du vainqueur: Bertrand se présenta pour le soutenir; mais reconnoissant son père à son écu et à sa cotte d'armes, il s'arrêta tout

court, baissa sa lance, et fit une profonde inclination à son adversaire : cette action surprit toute l'assemblée, et l'on pensa que c'étoit un effet de la réputation que le seigneur du Guesclin s'étoit acquise d'être l'un des plus forts, des plus vaillans et des plus redoutables chevaliers qu'il y eût au monde.

Un troisième combattant du même parti se présenta pour venger la défaite du premier, et n'eut que le même succès. Du premier coup le jeune homme lui enleva son casque, qui tomba douze pieds plus loin, et renversa l'homme de dessus son cheval. Enfin Bertrand, toujours inconnu, fournit quinze courses pareilles et avec la même fortune, et donna à toute l'assemblée autant d'admiration que d'impatience de savoir qui il étoit; en sorte qu'on engagea un seizième athlète à se mettre sur les rangs et à tâcher de lui enlever la visière. C'étoit un chevalier de Normandie, généralement reconnu pour le plus adroit de toute l'Europe. Le chevalier se présente, demande la course, Bertrand l'accepte, et ils s'approchent. Le Normand réussit et enlève la visière de ce victorieux, qui fut vu et reconnu. Quelques écrivains ont dit que dans la première rencontre Bertrand l'avoit serré de si près, que de son bras gauche il l'avoit enlevé de la selle, et porté ainsi jusqu'au bout de la lice ; mais cela n'est ni vraisemblable, ni confirmé. Quoi

qu'il en soit, la victoire du jeune héros fut consommée par cette dernière course; les applaudissemens retentissent de toutes parts, et les plus hardis commencèrent à le redouter.

Mais, qui pourroit exprimer la surprise du seigneur du Guesclin, sa joie, son admiration, ses mouvemens de tendresse à la vue de son fils, de cet inconnu dont il avoit vu avec ravissement les exploits sans le connoître? Il courut à lui avec vivacité, le serra dans ses bras, le félicita de la gloire dont il venoit de se couronner en présence des princes et de toute leur cour, et l'assura qu'en toute occasion il le mettroit en état de soutenir un si glorieux commencement.

Toute la noblesse prit part à la joie du père et au triomphe du fils, à qui le prix du tournoi fut adjugé d'une voix unanime et sans jalousie. Il fut conduit à la cathédrale par tous les chevaliers, suivis d'une foule de peuple; il rendit grâces à Dieu d'une si heureuse journée, et du même pas sa reconnoissance le conduisit chez le gentilhomme son bienfaiteur, qui lui avoit procuré tant d'honneurs: son père et lui exprimèrent leurs sentimens dans les termes les plus touchans, et lui-même sentoit une joie et une satisfaction inexprimables d'avoir contribué à leur gloire. De là toute la compagnie conduisit Bertrand dans la salle du festin, où le duc

lui-même joignit ses applaudissemens à ceux des princes et seigneurs de sa cour, et de tous les ordres de la ville.

Peu de temps après ce que nous venons de rapporter, il survint une guerre qui agita toute la Bretagne violemment, et par contre-coup la France et l'Angleterre, parce que ces deux couronnes prirent intérêt, l'une pour un parti, l'autre pour l'autre. Comme du Guesclin eut beaucoup de part dans les opérations de la France, son histoire nous oblige à entrer dans un détail que nos lecteurs ne nous reprocherons pas, tant parce que ce trait historique intéresse la monarchie, que parce que notre récit épargnera la peine de le chercher ailleurs.

Artus II, duc de Bretagne, avoit laissé quatre fils, trois de sa première femme, et un de la seconde. Jean III l'aîné succéda à son père, et régna jusqu'à sa mort arrivée en 1341, sous le nom de Bon-Duc. Le second fut Guy, comte de Penthièvre, qui mourut avant son frère, ne laissant qu'une fille, nommée Jeanne-la-Boiteuse. Pierre le troisième mourut sans alliance; et le quatrième étoit Jean, comte de Montfort, par sa mère, qui épousa Jeanne de Flandres, dont il eut cinq filles et un fils. Le duc Jean n'ayant point d'enfans, la couronne de Bretagne, suivant la coutume de la province, appartenoit de plein droit après sa mort à Jeanne sa nièce, née en

1319, comme représentant Guy son père, aîné du comte de Montfort. Ce prince cependant connoissant le caractère ambitieux du comte de Montfort et de sa femme, et instruit des intrigues qu'ils formoient déjà, pour s'assurer sa succession au préjudice de Jeanne, crut devoir prendre aussi des précautions pour en prévenir les effets. Il résolut de la marier de son vivant, et de lui donner un époux capable de balancer la puissance d'un concurrent aussi redoutable que le comte de Montfort.

Après bien des irrésolutions le choix du duc se fixa sur Charles de Châtillon-sur-Marne (1), comte de Guise, frère puîné de Louis comte de Blois, et depuis lui-même comte de Blois, après la mort de son frère.

Ce seigneur avoit personnellement tout ce qui pouvoit lui procurer une si grande alliance, soit du côté de la naissance, soit par ses grandes qualités ; sa mère, Marguerite de France, étoit sœur de Philippe de Valois, régnant alors, et par là proche parente du duc de Bretagne Jean, dont la première femme étoit de la maison de Valois.

Quand le Bon-Duc proposa ce mariage aux états assemblés et aux seigneurs, tous unanimement exprimèrent leur répu-

(1) L'une des plus illustres maisons de l'Europe, éteinte en 1764.

gnance. La crainte que le prince avoit que son frère ne s'emparât de sa couronne, lui fit concevoir un projet bien bizarre, qui étoit d'abandonner dès ce moment sa province au roi de France, à charge de jouir toute sa vie du duché d'Orléans, avec des pensions proportionnées à un si grand échange. Les seigneurs et les états en ayant été instruits se ravisèrent, et préférèrent l'alliance de leur princesse avec le comte de Blois, à condition qu'il prendroit le nom, les armes et le cri de Bretagne, et qu'il en seroit reconnu et proclamé duc lors du décès du duc régnant, expressément du chef de sa femme. Cette condition accordée, le mariage fut arrêté en pleins états dans l'année 1338, et célébré peu après avec une magnificence et une solennité jusque-là sans exemple: et ce fut à l'occasion de ces noces que fut fait le tournoi dont nous avons parlé, et où notre héros, âgé de dix-huit ans, fit son coup d'essai avec tant de bonheur et de gloire.

Le duc satisfait du succès de son projet, voulut lui donner le dernier degré de solidité, en ordonnant aux seigneurs, aux barons et aux états de rendre leurs hommages aux nouveaux époux, ce que tous firent sans exception, et prêtèrent serment de reconnoître Charles comte de Blois, en vertu de son mariage avec Jeanne, héritière présomptive, pour leur prince et

souverain légitime, à l'instant du décès du duc Jean.

Quand ce prince eut ainsi mis la dernière main à cette grande et importante opération, et que son esprit fut satisfait, il se contenta d'une vie douce et paisible tant qu'il plairoit à Dieu de le conserver en ce monde.

(1341). Cet état de tranquillité, tant pour le prince que pour les sujets, dura jusqu'au mois d'avril 1341. Jean avoit l'année précédente accompagné Philippe de Valois en Flandres, et au commencement de celle-ci, il reprit le chemin de ses états par la Normandie, et tomba malade à Caen d'une maladie assez précipitée qui en peu de jours le mit au tombeau.

Le comte de Montfort saisit le moment où ce prince abandonné des médecins et sans ressource, étoit déjà fort affoibli du côté de l'esprit, pour le prier de l'instituer son successeur à son duché de Bretagne : il lui remontra que s'il persistoit à maintenir ce qu'il avoit fait en faveur de la comtesse de Penthièvre, et de son mari le comte de Blois, c'étoit déshonorer la gloire de son aïeul Pierre de Dreux, et le lustre de sa postérité ; que certainement la nation bretonne n'obéiroit pas avec plaisir à une femme; qu'une pareille sujétion lui paroîtroit au-dessous de ce génie belliqueux qui l'animoit; qu'enfin la domination d'un étranger, au préjudice et à l'ex-

clusion de la maison de Dreux, paroîtroit insupportable aux nobles et aux peuples. A ces motifs il en ajouta quantité d'autres si vifs et si pressans, que ce prince moribond en fut ébranlé et même effrayé. Cependant il reprit ses sens, et répondit au comte de Montfort: « Vous savez, comme moi, que l'institution d'héritier n'a pas lieu en Bretagne: ce que j'ai fait n'en est pas une; ce n'est que l'observation de la loi, suivant laquelle la comtesse de Penthièvre doit me succéder comme présomptive héritière dans l'ordre de la naissance. Au reste, je n'ai rien fait que de l'avis de mon conseil, et avec le concours des états; et la situation où vous me voyez, ne me permet plus de discuter les considérations qui m'ont déterminé. Les momens me deviennent trop précieux, pour que je m'occupe d'autre chose que de mon salut, en abandonnant à Dieu, devant lequel je vais bientôt paroître, les affaires de ce monde, et ce qui arrivera quand je n'y serai plus. ».

Il mourut en effet le lendemain; son corps fut porté, comme il l'avoit ordonné, à Ploermel, et inhumé (1) avec tous les honneurs qui lui appartenoient.

A peine les obsèques étoient-elles ache-

(1) Dans l'église des Carmes où on le voit encore sur son tombeau, armé de toutes pièces, son écu semé de Bretagne, et deux épées dans ses mains.

vées, que Jean comte de Montfort commença ses intrigues. Il assembla ses amis, mit dans ses intérêts la ville de Nantes, et surprit celle de Rennes. De là il courut à Limoges, qui appartenoit à la comtesse de Penthièvre, du chef de sa grand-mère; saisit les trésors que le défunt duc Jean y avoit déposés; puis il passa en Angleterre, obtint la protection d'Edouard III, qui ne souhaitoit autre chose que de brouiller les affaires; enfin il revint en Bretagne, où il confirma ses amis dans son parti, en les instruisant des mesures qu'il avoit prises pour réussir, et tout cela avec une si grande diligence, que toutes ces courses et ces opérations ne lui coûtèrent pas trois mois.

Cependant Charles de Blois étoit resté tranquille, se fiant sur la solidité de ses droits, en sorte que son adversaire étoit déjà armé et en campagne avant qu'il eût seulement pensé à prévenir ses desseins ambitieux. Sa ressource fut d'implorer l'autorité souveraine du roi, comme suzerain, les ducs de Bretagne étant alors pairs de France (1), et il fit assigner Jean, comte de Montfort, à comparoître en la cour des pairs à Paris, pour y voir, le roi présent, décider leur différend.

Le comte s'y rendit avec confiance, accompagné de plus de quatre cents gentils-

(1) Cette pairie avoit été érigée par Philippe-le-Bel.

hommes et d'un train magnifique. Il fut reçu à la cour avec toutes les marques possibles de bienveillance : mais pendant l'instruction du procès, s'apercevant que le crédit de son adversaire prenoit le dessus (1), il prit sur-le-champ son parti, et quitta Paris si secrètement, lui troisième, et si diligemment, qu'il étoit déjà à Nantes avant que l'on s'aperçût de son évasion. De là il écrivit au roi pour s'excuser d'être parti sans avoir pris sa permission. Ces excuses assez mal fondées furent reçues comme elles le méritoient. Le roi ordonna que l'instruction du procès fût continuée, en sorte qu'en peu de jours intervint le fameux arrêt de Conflans, du 7 septembre 1341, par lequel le roi, en sa cour de parlement, prononça lui-même l'adjudication du duché de Bretagne à Charles de Blois, et débouta le comte de Montfort

(1) Le roi lui avoit dit ces paroles peu de jours après son arrivée : Comte de Monfort, je m'émerveille pourquoi et comment vous avez osé entreprendre le duché de Bretagne où vous n'avez nul droit, car il y a plus prochain que vous, que vous en voulez déshériter; et pour mieux vous en efforcer, vous êtes allé à mon adversaire le roi d'Angleterre, et l'avez de lui relevé, ainsi comme on m'a conté.... Ah! chier sire, s'écria le comte, ne le croyez pas, car de ce vous êtes mal informé; et sauf votre grâce, m'est avis que vous vous en méprenez; car je ne sais nul si prochain du duc mon frère dernièrement trépassé que moi..... Le roi lui répondit, sous quinze jours l'affaire sera jugée par les pairs de France..... Le duc fit bonne contenance, mais dès le jour même il prit son parti.

de toutes prétentions. L'arrêt prononcé, le roi sans déplacer fit ce prince chevalier; et celui-ci, dans la même séance, rendit hommage au roi qui lui dit : *Beau neveu, vous avez pour vous jugement de bel héritage. Or, vous hâtez de le conquérir sur celui qui le tient à tort ; je ne vous y faudrai mie.* »

La difficulté n'étoit plus que de faire exécuter l'arrêt : Montfort prétendoit faire valoir ses droits par sa valeur et par la force des armes ; il avoit des troupes sur pied, et il s'étoit fortifié dans plusieurs des principales places.

(1342.) Charles de Blois se rendit en Bretagne, muni de l'arrêt de la cour des pairs, au commencement de l'année 1342, c'est-à-dire, après Pâques. Il avoit eu le temps de lever une puissante armée, tant en France qu'en Bretagne, et il étoit accompagné de ce qu'il y avoit de plus illustre et de plus brave noblesse des deux nations (1). Il débuta par assiéger la ville

(1) Aussitôt que l'arrêt fut prononcé, tous les seigneurs bretons qui étoient à la cour, et les princes et seigneurs français lui offrirent leurs services, et le rendez-vous fut à Angers, où les ducs de Normandie, de Bourgogne et de Bourbon, le comte d'Alençon, le comte de Blois frère du nouveau duc, le comte d'Eu connétable de France, le vicomte de Rohan, se rendirent en diligence. Ils menèrent 5000 hommes d'armes, 3000 Génois commandés par les nobles Doria et Grimaldi, et grand nombre d'arbalêtriers. Ils prirent d'abord Chantoceaux qui étoit une des clefs de la Bretagne, et allèrent tout de suite devant

de Nantes, qu'il soumit à son obéissance. Ce fut à ce siége que Bertrand du Guesclin, âgé de vingt-un à vingt-deux ans, commença à donner des preuves d'une valeur héroïque.

Le comte de Montfort, trouvé et fait prisonnier dans Nantes, fut conduit à Paris, et enfermé dans le château du Louvre, où il demeura quatre ans; mais il étoit bien avantageusement remplacé par la comtesse sa femme, dont le courage et la valeur infatigable la mettoient en parallèle avec toutes les héroïnes des siècles passés.

Charles de Blois, après la réduction de Nantes, conduisit ses troupes devant Vannes (1) pour s'en rendre maître. Les Anglais assemblés en corps d'armée près d'Hennebon, voulurent attaquer son camp pendant une nuit fort obscure, et donner du secours aux assiégés: ils surprirent en effet la première garde, et la poussèrent en désordre jusque dans le camp où elle donna l'alarme. Le bonheur des assiégeans voulut que cette attaque se fit justement au quartier de du Guesclin qui fut d'abord

---

Nantes qui résista long-temps, mais que l'on força à ouvrir ses portes en brûlant les maisons de campagne des habitans. Le comte de Montfort qui se trouva dans la ville, fut fait prisonnier.

(1) Cette ville est fameuse par la conquête que César en fit, après une victoire qui lui coûta si cher, que de son aveu les Bretons vaincus en eurent autant d'honneur que le vainqueur même.

sur pied, prit vingt soldats bretons, la plupart des gentilshommes, et à leur tête fondit comme un lion sur les Anglais, les arrêta tout court, et les repoussa eux-mêmes jusque dans leur camp, et tout cela en si peu de temps, qu'avant que les officiers fussent armés, il n'y avoit plus personne à combattre, et par ce trait de valeur il sauva peut-être la fortune de son parti.

Arnould ou Raoul d'Andrehan (1) étoit à cette armée avec le vicomte de Rohan, Allain septième : comme ce dernier se faisoit armer pour aller où étoit l'alarme, un des gens d'Andrehan vint leur annoncer que tout étoit terminé, et leur apprit l'aventure. Tous ces braves seigneurs et les capitaines qui se trouvèrent avec eux ne savoient lequel étoit le plus étonnant, que les Anglais eussent osé attaquer un camp si bien fortifié, ou la valeur de ce jeune gentilhomme qui les avoit chassés avec seulement vingt soldats; et le vicomte, par un transport d'admiration, s'écria: « Voilà un officier qui parviendra bien haut, si sa fortune répond à sa vertu. »

Le roi d'Angleterre, dont le fils du comte de Montfort avoit fiancé la troisième

---

(1) Seigneur breton, déjà très-distingué par sa valeur. Il s'attacha au service du roi, devint maréchal de France, et fut tué en décembre 1370. On le loue de ce qu'étant plus ancien dans le service, il cédoit par-tout le commandement à du Guesclin, même étant maréchal de France. Il avoit jadis porté l'oriflamme.

fille, qu'il épousa peu après, fit en personne une descente en Bretagne pour le secourir. Il attaqua Vannes au mois de septembre, et envoya des coureurs vers Nantes, dont ils brûlèrent les faubourgs, et firent beaucoup de dégâts aux environs. Le roi Philippe apprenant cette nouvelle, passa lui-même en Bretagne, à la tête d'une puissante armée, et alla mettre le siége devant Hennebon; mais la brave et vigilante comtesse de Montfort étoit dans la place, et la défendit si bien, que le roi fut forcé de lever le siége. Sur ces entrefaites, deux cardinaux que le pape avoit envoyés dès l'année précédente, avec qualité de légats, pour moyenner la paix entre les deux rois, et qui n'y avoient pas réussi, s'entremirent d'accommoder les affaires de Bretagne, et parvinrent à obtenir une trève de trois ans, au moyen de laquelle ces deux princes s'en retournèrent chacun chez eux.

L'histoire du connétable du Guesclin s'interrompt ici, jusqu'en l'année 1351, c'est-à-dire, huit ans. Il est étonnant surtout que Hai-du-Châtelet qui en a composé un très-gros volume, qui a écrit avec tous les renseignemens possibles, qui étoit lui-même gentilhomme breton, et qui par toutes ces raisons étoit plus à portée que personne de nous instruire des événemens d'un si long intervalle, ne nous les ait pas transmis, et qu'il ait passé sous silence la

part que son héros doit y avoir prise, et même qu'il ait omis de nous instruire de sa vie privée, s'il étoit possible que du Guesclin eût passé huit ans dans le repos.

Le même historien nous fournit la preuve du contraire, dès la première occasion où il remet Bertrand aux prises avec les Anglais ; il dit que sitôt qu'ils entendirent son cri de guerre, NOTRE-DAME-GUESCLIN, ce cri qui leur étoit redoutable, les effraya tellement, que tout plia, qu'il en fut tué un grand nombre, et presque tout le reste fait prisonnier.

Cela prouve évidemment que du Guesclin a milité pendant ces huit années, et qu'il a milité contre les Anglais dans sa province même, puisqu'il ne fut présenté au roi, et n'entra à son service que dans l'année 1356. Il faut donc conclure que du Guesclin s'étoit fait connoître aux Anglais pour ce qu'il étoit, et qu'il les avoit accoutumés à s'alarmer de son nom, et de ce cri de guerre, contre lequel on verra dans cette histoire qu'ils ne se rassurèrent jamais.

Pour remplir donc ce vide autant qu'il est en nous, nous dirons ici ce que nous en trouvons de plus intéressant dans l'histoire.

Pendant la trève de trois ans dont nous venons de parler, les deux rois (de France et d'Angleterre), conjointement avec les deux cardinaux légats du pape, travaillèrent à moyenner une paix solide; mais

non-seulement ils n'y réussirent pas, la trève même fut rompue par les Anglais (1). Alors les hostilités recommencèrent en France plus vivement que jamais. Le duc de Normandie, à la tête de cent mille hommes, entra dans la Guienne, où la guerre se fit avec fureur, et sans avantages décidés de part ni d'autre.

(1346.) Elle ne fut pas moins vive en Bretagne : le roi d'Angleterre envoya à Jean de Montfort un secours considérable; le roi de France y en envoya un autre de douze mille combattans au comte de Blois, conduits par Galois de la Beaume, et par le duc de Bourbon, les vicomtes de Rohan et de Léon, Charles de Blois frère cadet du contendant, et trois autres seigneurs. Cette troupe, jointe à celle du comte de Blois, alla droit à Rennes, qu'elle assiégea et prit. Ensuite elle attaqua Saint-Aubin-du-Cormier, prit la place et la brûla.

Le roi d'Angleterre, de son côté, fit une descente en Picardie avec une puissante armée : Philippe de Valois en mena lui-même une plus nombreuse à sa rencontre, et lui livra la malheureuse bataille de Crécy,

(1) Leur prétexte fut que le roi avoit fait trancher la tête à quelques seigneurs français et bretons qui avoient favorisé le parti de Montfort et des Anglais, et par là avoit violé la trève. Ces seigneurs étoient Olivier de Clisson dont le fils devint connétable, Geoffroy de Malestroit et son fils, et plusieurs autres. Geoffroy de Harcourt, seigneur normand, sauva sa tête par la fuite.

où il périt vingt mille Français, tant seigneurs que gentilshommes et soldats. Mais cela n'est pas de notre sujet, du Guesclin n'ayant aucune part à ce qui se passoit hors de sa province.

Pendant que la guerre se continuoit avec chaleur en Bretagne, la comtesse de Montfort, régente, envoya à Londres Amaury de Clisson demander la protection d'Édouard, et lui faire hommage de la Bretagne.

Le comte de Blois assiégea tout ensemble Hennebon et Auray, deux des plus fortes places de la province, et qui tenoient pour Montfort. Les Anglais donnèrent du secours à la première, et forcèrent Charles de Blois d'en lever le siége.

Louis d'Espagne, qui fut depuis connétable de France, prit Guerrande, la brûla et fit passer au fil de l'épée toute la garnison et tous les habitans, hommes, femmes et enfans, et brûler jusqu'aux églises.

Il se passa encore en Bretagne quantité d'autres hostilités que les historiens rapportent très-laconiquement, sans ordre et sans dates. Tel fut le siége de Brest par Montfort, et sa prise, où Gauthier de Clisson qui y commandoit pour le comte de Blois, mourut de ses blessures; il s'empara ensuite de Dinan par stratagème : Spinefort, qui défendoit la place, ayant été pris dans une sortie, Montfort l'envoya aux pieds des murs garotté en criminel, et fit

sommer les habitans de lui rendre la place, qu'autrement il alloit faire pendre leur gouverneur, et ils obéirent.

Le lecteur comprend aisément qu'il est impossible que la Bretagne étant ainsi agitée par deux prétendans qui ne cessèrent de se combattre, du Guesclin n'ait pris aucune part dans cette guerre, sur-tout étant attaché au parti de Charles de Blois et de Jeanne-la-Boiteuse sa femme, par inclination, par devoir et par serment, comme on l'a vu et comme on le verra par la suite.

(1351.) Le comte de Blois qui avoit été fait prisonnier à la Roche d'Airien, et conduit en Angleterre, traita de sa rançon, et donna pour otages ses deux fils, moyennant quoi il eut la liberté de revenir en Bretagne, pour y travailler au payement de sa rançon; mais à condition de ne pouvoir s'armer contre le roi d'Angleterre qu'elle ne fût entièrement payée. Les deux jeunes princes furent conduits à Londres par une ambassade brillante, dont étoit chef le seigneur de Beaumanoir, maréchal de Bretagne, dans le parti du comte de Blois, avec Yves de Cheruel, Bertrand de Saint-Pern, Martin de Fléchières, Penhoüet, et du Guesclin, tous qualifiés ambassadeurs. Edouard, qui se piquoit de magnificence, les reçut avec tout l'éclat possible, leur donna des fêtes, et entre autres le plaisir d'un tournoi dans sa capitale; mais il en eut un chagrin bien vif. Un

seigneur de sa cour qu'il aimoit singulièrement, fut un des champions, et combattit contre l'un des seigneurs de l'ambassade, dont il reçut un coup si violent, quoique sans doute involontaire, qu'il fut tué sur la place. Le roi anglais en eut une telle douleur, qu'il cessa de traiter les Bretons comme auparavant; il leur laissoit au contraire voir ouvertement sa mauvaise humeur. Un jour entre autres, il leur fit une proposition sur le projet qu'il avoit de ménager une trève entre Charles de Blois et le comte de Montfort, et leur en présenta les conditions, leur ordonnant de les signer, pour parvenir, disoit-il, à une paix définitive. Il savoit bien qu'ils n'avoient pas de pouvoirs pour un pareil traité; mais il commençoit à s'ennuyer d'une guerre étrangère, déjà bien longue, et qui lui coûtoit trop cher. Il leur demanda donc d'un ton plus altier que de coutume, si cés propositions ne leur paroissoient pas justes, et s'ils n'observeroient pas la trève. Tous gardèrent le silence, dans la crâinte de l'irriter davantage; mais du Guesclin prit la parole et lui dit: « Sire, nous garderons la trève, comme vous la garderez; si vous la rompez, nous la romprons. »

Edouard, déjà chagrin, et qui cherchoit peut-être l'occasion de venger la mort de son favori, s'emporta, et répliqua avec vivacité: « Quelqu'un veut-il me reprocher que j'aie violé une trève que j'aurois signée

ou consentie ? On ne le peut sans injustice et sans insolence. Je prendrois cela pour une injure irréparable, dont je saurois bien punir les auteurs. » Ces paroles lui échappèrent avec un si grand emportement, que les seigneurs bretons en furent effrayés ; mais Cheruel lui répliqua respectueusement qu'il le prioit de pardonner cette réponse inconsidérée à la vivacité d'un jeune homme qui avoit parlé avant que de penser. Le roi s'appaisa, et après avoir réfléchi sur cette réponse, il y trouva autant de bon sens que de liberté, et se tournant vers ses courtisans, il leur dit : Je reconnois bien là la nation bretonne, hardie jusqu'à l'intrépidité. Il se trouva par hasard auprès du roi un astrologue qui considéra Bertrand avec attention, et dit au prince : Voilà un jeune homme dont la physionomie a quelque chose d'extraordinaire, et promet de grandes choses. Il y a, dit le roi, encore quelque chose de plus grand dans ce qu'il vient de faire. Ainsi ce qui avoit offensé Edouard tourna à l'avantage de du Guesclin et de sa patrie.

Les ambassadeurs, après leur commission faite, prirent congé du roi, et retournèrent en Bretagne. A peine y étoient-ils, que Bertrand apprit que deux partisans du comte de Montfort, Robert Richer, chevalier, du pays de Retz, et Jeannequin-la-Toigne, anglais, couroient la campagne et faisoient de grands désordres. Il résolut

d'aller les combattre, et pour cela manda à ses deux cousins les seigneurs de Mauny, à Luc de Maléchat, à Henry et Jean Hongard, au sire de Coëtquen, et à Olivier de Porcon, de venir le joindre avec ce qu'ils pourroient lui amener de braves hommes : quand ils furent arrivés avec un nombre de gens d'élite, du Guesclin les mena à la rencontre de ces deux coureurs, dont il battit la troupe, et les fit prisonniers tous les deux. La Toigne lui paya pour sa rançon six cents florins, en lui disant : Gardez bien cet argent-là pour me le rendre dans peu, ce qui arriva en effet : cet Anglais surprit Bertrand quelques mois après proche Dinan, se fit rendre ses florins, et six cents autres pour sa rançon. Peu après Bertrand fit prisonnier un Anglais, et ensuite fut forcé de se rendre à un autre nommé Adas, officier dans la troupe commandée par Robert Knolles (1) : mais il ne tarda pas à en avoir sa revanche. Jeanne de Combourg, baronne de Teinteniac, donnoit une fête à d'autres dames dans son château de Montmuran : du Guesclin en étoit avec Arnould d'Andrehan. Ils surent là que Hue de Caurelée étoit dans les environs avec cent quarante hommes, dévastant tout le pays : ils postèrent trente archers dans un

(1) Knolles, Knowles ou Canolle, grande et illustre maison d'Angleterre où elle subsiste encore. Elle avoit de grands biens dans la Guienne, où il en est resté une branche sous le nom de Canolle.

défilé par où l'ennemi devoit passer nécessairement. Les archers, à la faveur du lieu, les arrêtèrent et en donnèrent avis au château. Les deux capitaines accoururent avec leurs gens, défirent le parti anglais, et Caurelée demeura prisonnier.

(1356.) Les Anglais, depuis la malheureuse bataille de Poitiers, s'étoient rendus tellement puissans en France, qu'il sembloit que la monarchie alloit être renversée. Le duc de Lancastre, leur chef, accompagné de Philippe de Navarre, comte d'Evreux, frère de Charles-le-Mauvais, alors prisonnier en France pour raisons d'état, tenoit la Normandie. Il crut que les circonstances et les troubles du royaume lui étoient favorables pour passer en Bretagne, et protéger le parti du jeune comte de Montfort, qui avoit depuis peu épousé la troisième fille du roi d'Angleterre. Ce duc, pour effectuer son projet, part avec toutes ses forces, et les conduit à Hennebon, où se tenoit la comtesse de Montfort. Elle reçut ce secours avec toute la joie possible, comme une ressource assurée, pensant que le dauphin régent de France, surchargé d'affaires épineuses, ne pourroit favoriser Charles de Blois. Elle tint sur cela conseil avec le prince anglais et les capitaines de son armée; il fut résolu que l'on iroit assiéger Rennes, et l'on partit pour exécuter ce projet avec tous les Bretons du parti de Montfort.

Ceux du comte de Blois se tenoient sur leurs gardes depuis l'arrivée des Anglais, et quand ils surent que la capitale étoit menacée d'un siége, les principaux seigneurs se jetèrent dans la place pour la défendre. Le sire de Penhoüet, devenu chef de l'armée, parce que Beaumanoir, maréchal de Bretagne, étoit en l'état de prisonnier, quoique libre sur sa parole, et par conséquent ne pouvoit faire ses fonctions, avoit avec lui Bertrand de Saint-Pern, et bon nombre de vaillantes troupes, tant capitaines que soldats.

Du Guesclin n'arriva pas à temps pour s'enfermer dans Rennes, comme les autres, mais il n'en servit pas moins utilement, et peut-être mieux qu'il n'auroit fait dans la ville. Il prit la campagne comme un partisan, côtoyoit perpétuellement les Anglais, défaisoit leurs convois, enlevoit leurs quartiers, détroussoit leurs vivandiers et leurs marchands, les battoit aux fourrages, et leur faisoit tous les jours des prisonniers; en un mot, il les incommodoit de toutes les manières, mais toujours avec tant de sagesse et de conduite, que jamais les Anglais ne purent l'attaquer à leur avantage: il étoit tout près d'eux au moment qu'ils le croyoient bien loin, et jamais ils ne le trouvèrent où ils le cherchoient. Un jour entre autres il fit prisonnier le baron de la Pôolle, l'un des plus considérables d'entre eux, tant par sa naissance que

par l'estime qu'il s'étoit acquise dans les armes : sur quoi les soldats de du Guesclin disoient, que l'*aigle bretonne avoit plumé la poule anglaise*. Bertrand lui offrit la remise de sa rançon, à condition qu'il iroit demander au duc de Lancastre, et qu'il en obtiendroit pour lui et ses gens la permission d'entrer dans Rennes, et que s'il ne l'obtenoit pas, il reviendroit auprès de lui en son état de prisonnier. La Pôolle alla trouver le duc qui lui répondit : « Je me garderai bien d'accepter une pareille condition, et de donner un tel secours aux assiégés ; j'aimerois mieux apprendre qu'il seroit entré dans la ville cinq cents archers, que du Guesclin tout seul. » La Pôolle avec cette réponse revint joindre son vainqueur et se constituer prisonnier.

Le siége de Rennes fut très-long et dura tout l'hiver qui fut fort rigoureux ; malgré cela, du Guesclin n'interrompit point ses courses. La plupart du temps, il n'avoit les nuits, lui et les siens, que le ciel pour couvert, et les forêts de Rennes et de Châteaubriant pour retraite, ce qui fatiguoit extrêmement les hommes et les chevaux ; mais il étoit tellement aimé de ses gens, qu'ils ne se refusoient à rien sous ses ordres.

Il projeta d'attaquer un château, appelé Fougeray, situé dans la forêt de Teillé, et d'en chasser les Anglais. L'entreprise étoit hardie et difficile à exécuter. Ils y étoient au nombre de plus de deux

cents; le château étoit bien fortifié et muni de vivres, d'armes, de machines, etc. et sur-tout il étoit commandé par un vaillant et expérimenté capitaine, nommé Robert Brembro. Du Guesclin ne voyant pas d'apparence de l'avoir de vive force, eut recours à un stratagème bien hardi et bien dangereux : il se tint long-temps caché dans les environs du château, jusqu'à ce qu'un jour il sut que Brembro étoit sorti pour faire une course avec une partie de son monde : Bertrand prit seulement trois de ses hommes des plus déterminés, se travestit avec eux en bûcherons, ayant chacun une charge de bois sur le corps; et après avoir mis sa troupe en embuscade et l'avoir instruite de ce qu'elle auroit à faire, il se présenta à la porte du château, demandant si on vouloit acheter leurs charges, ce que la saison et le froid cruel qu'il faisoit favorisoit. Le portier les fit entrer, acheta le bois et appela des hommes pour le recevoir : pendant ce marché, le pont étoit resté abattu; les quatre aventuriers déchargèrent leur bois au devant de la porte, d'un air si mal adroit qu'elle ne pouvoit plus se fermer. Dans l'instant du Guesclin prend une hache qui étoit pendue sous son habit de paysan, et assomme le portier; deux de ses compagnons en firent autant à deux des soldats qui étoient venus pour prendre le bois; le quatrième, qui ne fut que blessé, alla don-

ner l'alarme et attira cent soldats à la porte. Bertrand alors cria, NOTRE-DAME-GUESCLIN, cri si redoutable aux Anglais, et soutint si vigoureusement les cent hommes avec ses trois compagnons, qu'ils les repoussèrent dans le château. Au signal qu'il donna, la troupe embusquée parut et entra : ensuite elle leva le pont, suivant les ordres qu'elle avoit, de peur que Brembro et sa suite ne revinssent pendant l'expédition et ne l'enveloppassent par devant et par derrière. Quand le pont fut levé, le combat devint sanglant et furieux ; il falloit vaincre ou mourir, n'y ayant plus de retraite. Sept Anglais s'acharnèrent sur du Guesclin, qui n'avoit pour arme qu'une grande cognée qu'il avoit arrachée à un des leurs ; mais il s'en servoit si vigoureusement, qu'il en renversa deux à ses pieds : cela ralentit l'ardeur des autres qui ne combattirent plus qu'avec précaution. Cependant il étoit blessé à la tête, et son sang couloit sur son visage et dans ses yeux, ce qui lui offusquoit la vue et commençoit à l'affoiblir ; mais ses gens le voyant en si grand danger, redoublèrent de courage, enfoncèrent les ennemis, et le délivrèrent. Alors tout ce qui résista fut passé au fil de l'épée, et le reste fait prisonnier, et le château demeura au pouvoir des vainqueurs, qui trouvèrent le dîner prêt, et se firent fête du repas préparé pour Brembro et ses officiers.

Bertrand, dont la blessure, qui auroit été considérable pour un autre, n'étoit pas capable de retarder les exploits d'un moment, se contenta d'y faire mettre un premier appareil, et visita le château, les fortifications et les provisions; ensuite, dès que ses hommes et les chevaux furent refaits, il en prit cinquante, et alla s'embusquer sur la route que Brembro devoit naturellement prendre pour rentrer dans sa forteresse : la chose réussit à son gré; Brembro paroît sans se défier de rien, et donne dans l'embuscade. Le charger, le défaire et le tuer lui-même, fut pour du Guesclin l'affaire d'un moment: ceux qui n'y périrent pas furent mis à rançon, et le butin que ce parti anglais rapportoit, devint la proie des victorieux, qui le conduisirent avec les prisonniers dans le château même de Fougeray. Les meubles, effets et deniers furent partagés entre les soldats; car du Guesclin ne se réservoit jamais que la gloire de l'invention et de l'exécution. Après qu'il eut pris les mesures nécessaires pour la conservation de sa conquête, et qu'il y eut mis une garnison suffisante, il retourna à ses courses contre les Anglais occupés au siége de Rennes.

Il y avoit déjà plus de six mois que ce siége duroit: les assiégeans avoient beaucoup souffert de la rigueur de la saison, et avoient été tellement maltraités par ceux de la ville, que le soldat ne vouloit

plus entendre parler ni d'assaut, ni d'escalade. Le duc voyant qu'il ne réussiroit pas dans son premier projet, et qu'il y avoit déjà perdu beaucoup de monde, prit le dernier parti qui lui restoit, qui fut de tâcher d'affamer la ville, et il la serra de si près, que rien ne pouvoit plus y entrer ni en sortir.

Mais comme le siége avoit été prévu, la place s'étoit aussi tellement pourvue de vivres, que ce blocus ne l'effrayoit point. D'ailleurs, le peuple étoit résolu à souffrir les dernières extrémités, partagé entre sa fidélité et son attachement au comte de Blois, à qui il avoit prêté serment, et son aversion insurmontable pour la domination anglaise. Ces motifs contribuèrent à faire traîner le siége en longueur, sans que les assaillans pussent en apercevoir le terme. Le duc de Lancastre, aussi fatigué que ses troupes, tint un conseil de guerre, dans lequel on décida de faire une mine ou galerie sous terre, que l'on conduiroit jusqu'au milieu de la ville, et par laquelle on feroit couler autant de monde qu'il en faudroit pour la prendre. Le projet s'exécuta, et on travailla avec tant d'ardeur et de diligence, qu'en moins de six semaines, cette galerie étoit presque au moment d'être achevée, lorsque quelques habitans crurent entendre un bruit souterrein. L'inquiétude les prit; et pour s'en éclaircir, on fit mettre en divers endroits des bassins

de cuivre, et des balles de plomb dedans à platte terre, pour découvrir le lieu du travail. Quelques historiens prétendent que les Anglais l'avoient poussé jusqu'au puits qui est dans l'église de Saint-Sauveur; que les cloches de cette église sonnèrent pour avertir les habitans du danger qui les menaçoit; et qu'une statue de la sainte Vierge, qui y subsiste encore, étendit la main, et indiqua du doigt le lieu où les ennemis travailloient. Quoi qu'il en soit de ce miracle, qui n'est pas bien avéré, la mine fut découverte, et Bertrand de Saint-Pern, qui avoit été chargé d'en rechercher le cours, eut aussi la commission de faire l'ouverture de la terre; il mit des travailleurs à l'œuvre, et se tint prêt, avec un nombre d'hommes d'élite, à se jeter dans la mine, dès qu'elle seroit découverte suffisamment. A peine eut-on creusé dix ou douze pieds, que l'on rencontra les Anglais. Saint-Pern, soutenu des capitaines Dupont et Saint-Barthelemi et de tous ses gens, saute l'épée à la main dans la mine, les Anglais fuient, on en tue autant qu'on en attrape, on pousse les autres jusqu'au fond de la galerie, on met le feu aux mairains ou arcs de bois qui soutenoient les terres, lesquels étant consumés, toute la galerie se recombla.

Quand cette disgrace fut rapportée au duc de Lancastre, il entra en fureur, et dans sa colère, il jura de ne point quitter

la ville, qu'il n'eût lui-même planté ses enseignes sur l'une des portes.

Cependant la longueur de ce siége, et la multitude de peuple renfermé dans Rennes, commencèrent à faire apercevoir une prochaine disette de vivres. La consternation devint en peu de jours si générale, que Penhoüet et les commandans de la garnison sentirent la nécessité de recourir aux expédiens, et furent sur le point, pour dernière ressource, de proposer aux assiégés, habitans ou soldats, de faire une sortie générale; mais après qu'il en eut été mûrement délibéré dans le conseil de guerre, on abandonna ce projet comme trop dangereux, et d'une trop difficile exécution.

On se détermina à faire assembler tous les habitans dans l'hôtel-de-ville, à portes ouvertes, et à laisser à chacun la liberté de donner son avis. La salle fut bientôt remplie, et Penhoüet ayant fait faire silence, parla le premier, comme gouverneur, et comme chef des troupes; il proposa en peu de mots deux objets: l'un, qu'il savoit que les vivres étoient presque entièrement consommés, et que cela exigeoit une prompte résolution; l'autre, qu'il étoit très-bien instruit que les Anglais étoient dans le même cas, et ne pouvoient soutenir le siége long-temps. Sur cela il s'éleva un murmure général dans l'assemblée; on délibéra, et le résultat fut qu'il falloit se

rendre, en tâchant d'obtenir du duc de Lancastre une capitulation la plus honorable que l'on pourroit.

La résolution en étoit prise, et on alloit l'exécuter, lorsqu'un bourgeois, très-affectionné au comte de Blois et à la patrie, se leva et demanda audience; et l'ayant obtenue, dit: « Messieurs, le parti que l'assemblée vient de prendre me paroît un peu précipité; il n'y va de rien moins que de la ruine sans ressource de notre prince et de toute la Bretagne: nous ne devons donc pas faire un pareil traité sans sa participation, et sans l'en avoir prévenu. Voici ce que j'ai à vous proposer: je contreferai l'homme qui s'est sauvé de la ville pour un mécontentement, et me hasarderai à passer dans le camp des Anglais; je leur dirai en confidence que l'on attend dans la ville à tout moment un renfort de quatre mille hommes d'armes français ou allemands; j'enseignerai au duc la route qu'ils doivent prendre, et que s'il veut aller à leur rencontre et les combattre, il les défera infailliblement, et qu'aussitôt la ville sera forcée de se rendre. En un mot, j'espère réussir dans mon projet, m'évader ensuite secrètement, et me rendre à Nantes pour instruire notre prince de l'état de la ville. Je sais bien que je cours risque de la vie, et que le duc me fera mourir, si je ne le persuade pas; mais j'en fais de bon cœur le sacrifice à Dieu, à

mon prince et à vous : je n'ai qu'une grâce à demander à l'assemblée, c'est que si je péris dans mon entreprise, elle veuille bien pourvoir aux besoins de ma femme et à l'éducation de mes enfans. »

On conçoit bien qu'une telle proposition fut reçue avec un applaudissement général; et pour commencer à la mettre en exécution, on sonna toutes les cloches en signe de réjouissance publique, et la nuit suivante retentit du son des trompettes et des hautbois. Le lendemain on fait une sortie; le brave bourgeois se met parmi les soldats, se laisse prendre prisonnier, et demande à parler au duc de Lancastre, à qui il débita ses plaintes contre ses concitoyens, et exécuta tout le reste de son projet, avec une naïveté qui trompa le duc; en sorte qu'il se détermina à partir la nuit suivante pour aller au devant des quatre mille hommes prétendus et les combattre; et pour réussir plus sûrement, il prit avec lui l'élite de ses troupes.

Le bourgeois, pour comble de bonheur, trouva le moyen d'échapper à ses gardes, et de prendre en diligence le chemin de Nantes. Il fut rencontré par les gens de du Guesclin, qui le conduisirent devant lui : le bourgeois lui raconta son stratagème, et le succès qu'il avoit eu. Bertrand le reconnut pour l'avoir vu autrefois à Rennes, et dans le transport de sa joie, il se retourna vers ses gens : Marchons hardiment,

leur dit-il; nous entrerons aujourd'hui dans la ville; et par précaution et de peur de surprise, il se fit accompagner par le bourgeois, et envoya à sa place un des siens au comte de Blois.

Du Guesclin, arrivé au point du jour près du camp des Anglais, fait faire halte d'une heure, pour laisser prendre haleine à sa troupe fatiguée d'avoir marché toute la nuit; ensuite il va droit vers le camp, où on ne l'attendoit pas, charge la garde avancée, la met en fuite, et la suit de si près, qu'il entre dans le camp péle-mêle avec les fuyards. Ce fut alors que lui et ses compagnons déployèrent toute leur valeur. Ils mettent le feu aux tentes et aux logemens, massacrent tout ce qui se présente, en un mot font du camp un spectacle de meurtres, de feu et de sang.

Ensuite la troupe victorieuse prend le chemin de Rennes, et rencontre sur sa route deux cents chariots de farine et de viande que les paysans conduisoient aux Anglais; Bertrand les fait tous défiler vers la ville, et y entre lui-même et les siens à la tête de ce convoi, avec les prisonniers et le butin qu'il avoit fait dans le camp ennemi.

Pour concevoir la joie qu'un secours si considérable donna aux assiégés, il faudroit pouvoir se représenter la désolation d'une grande ville réduite à la famine, ou s'y être trouvé soi-même. Du Guesclin fut reçu en triomphe, et aux acclamations de la

garnison et du peuple; tous lui prodiguoient les noms de sauveur de leur patrie, de leur honneur et de leur liberté.

Cette vigoureuse opération eut tout son effet; les Anglais dépêchèrent aussitôt un courrier au duc de Lancastre, pour l'en instruire, et lui apprendre que le secours attendu par les assiégés étoit entré dans Rennes. Il crut d'abord que les quatre mille hommes qu'il étoit allé chercher avoient pris un autre chemin que celui qu'on lui avoit indiqué: il retourna à son camp où il trouva tout en feu ou en cendres, et la terre jonchée de morts et de blessés, avec une alarme générale et un dégât inestimable.

Du Guesclin fut à peine entré dans la ville, qu'il commença par faire payer aux paysans la valeur de leurs marchandises, leur disant qu'il vouloit bien pour cette fois seulement leur faire cette grâce; mais qu'ils se gardassent bien d'y retourner, parce qu'autant il lui en tomberoit à l'avenir entre les mains, autant il en feroit pendre. Il leur ordonna ensuite d'aller trouver le duc de Lancastre, de lui remettre de sa part cent bouteilles d'excellent vin, dont il les chargea; de lui dire que tant qu'il en souhaiteroit encore, il en auroit toujours à son service; mais sur-tout de lui faire entendre que s'il lui avoit permis d'entrer dans la ville quand il le lui avoit demandé comme une grâce, il lui auroit épargné la peine de s'y introduire au prix de tant de

sang anglais; qu'enfin il l'assuroit de son respect, et le supplioit de le mettre au rang de ses plus dévoués serviteurs.

Les paysans s'acquittèrent de leur commission, rendirent compte au duc de ce qu'ils avoient vu, de la grâce que du Guesclin leur avoit faite, et qu'il n'avoit avec lui que soixante hommes. Le prince tomba dans un tel étonnement, qu'il prit pour un songe ce qu'il voyoit de ses yeux; d'un autre côté il admiroit la générosité d'un ennemi si estimable; en un mot, toute cette aventure ensemble passoit son imagination.

Du Guesclin, après avoir congédié les paysans, se fit instruire par les capitaines de tout ce qui s'étoit passé depuis le commencement du siége, des assauts que l'on avoit soutenus, et des sorties qu'ils avoient faites. On lui fit voir les fortifications et les machines de guerre, et on le promena par toute la ville. En faisant cette ronde, il aperçut de dessus les remparts un troupeau de plus de deux mille porcs, appartenans aux Anglais, et paissans dans une prairie, nommée le Pré-Raoul, tout proche du fossé: il imagina aussitôt le projet de les avoir, et de priver les ennemis d'une provision si considérable, et il l'exécuta sans déplacer.

Vis-à-vis de ce pré et de la rivière qui le séparoit de la ville, il y avoit une fausse-porte que l'on tenoit toujours fermée: Bertrand l'ayant fait ouvrir, y fit amener une truie, et plaça deux cents hommes pour

empêcher les Anglais de traverser son opération. Alors il fit tenailler bien fort les oreilles de cet animal pour le faire crier de toutes ses forces : à ses cris, tous les cochons se mirent à la nage, passèrent la rivière, et étoient déjà entrés par la porte au nombre de plus de douze cents, avant que les Anglais s'en aperçussent assez à temps pour sauver le reste. Quelques-uns accoururent, mais les soldats placés pour protéger l'opération en tuèrent une trentaine, et en prirent autant. Les assiégés, réjouis de ce nouveau renfort, montèrent sur les murailles pour insulter les Anglais en les appelant *beaux gardeurs de cochons*, et en contrefaisant le cri de ces animaux. De si heureux commencemens et ces rafraîchissemens inespérés sauvèrent la ville toute prête à tomber dans les mains des Anglais, et rehaussèrent le courage abattu des habitans.

Ce jour-là même, le soir, toute la cour du duc de Lancastre et ses capitaines étant chez lui, il fut question de Bertrand du Guesclin. Le baron de la Pôolle, qui avoit été quelque temps son prisonnier, et témoin de sa conduite, raconta ce qu'il avoit vu, comment il se gouvernoit avec les troupes sous ses ordres, sa sagesse pour se préparer à quelqu'action, et les bons traitemens qu'il faisoit aux ennemis vaincus. Le prince resta un moment comme en extase, et dit : Si Dieu conserve un tel

capitaine jusqu'à l'âge d'homme (1), je ne désespère pas de le voir sur un trône. Un si beau témoignage dans la bouche d'un prince de grand mérite, attira à Bertrand de la part des Anglais autant d'estime qu'ils en avoient de crainte.

Je voudrois bien, continua le duc, avoir le plaisir de voir de près un homme si extraordinaire. Je ne crois pas, répondit le comte de Pembroc, que cela soit bien difficile ; et à juger de lui par tout ce que j'en ai ouï dire, et par sa grandeur d'ame, je suis assuré que si votre altesse l'en fait prier, et lui envoie un sauf-conduit, il se rendra auprès d'elle à la première invitation. Sur cette parole, le prince fit à l'instant expédier par son secrétaire un sauf-conduit pour du Guesclin, et le lui envoya par un héraut pour lui et trois officiers.

Le lendemain matin, le héraut se présenta à la porte de la ville, et demanda à être introduit pour parler au capitaine en chef, de la part du duc ; Penhoüet vint et reçut le message avec le sauf-conduit ; le héraut le pria de le faire conduire au logis du capitaine du Guesclin, pour le lui rendre lui-même. Tu n'iras pas loin pour cela, dit Penhoüet en le lui montrant ; le voilà qui vient à nous, accompagné de quelques gentilshommes, vêtu d'un jupon noir, et sa hache pendue à

(1) Il avoit alors trente-cinq ou trente-six ans.

son cou. Il n'est pas possible, répondit le héraut, que ce soit là cet homme dont on raconte de si grandes choses; celui-là a plutôt l'air d'un voleur de grands chemins que d'un capitaine. C'est pourtant lui, reprit Penhouët; mais garde-toi bien de lui rien dire de semblable, il t'abattroit bientôt la tête avec sa hache.

Le héraut profita de l'avis; il s'approcha de du Guesclin, et se jetant devant lui à deux genoux, lui dit: *Sire*, le duc de Lancastre, mon maître, m'envoie de sa part vers vous, pour vous prier de le venir voir en son camp, et vous présenter le sauf-conduit dont il m'a chargé. Bertrand fit lire tout haut le sauf-conduit, et répondit au héraut que le prince lui faisoit trop d'honneur, pour qu'il n'eût pas celui d'aller lui baiser les mains. Cela dit, il retourna à son logis pour se préparer à cette visite, choisit trois chevaliers pour l'accompagner, et commanda à son *chambellan* de donner au héraut cent florins d'or (1), et un jupon de velours. Après son dîner, il partit lui quatrième, aux

---

(1) C'étoit une monnoie d'or, frappée par ordonnance de Philippe de Valois, du 6 mai 1349, du poids de 64 au marc à 21 k., au prix de 52 l. 1 s. 6 d. le marc. Au temps dont nous parlons, ces florins étoient augmentés jusqu'à 30 s. tournois, c'est-à-dire 96 l. le marc, et ils vaudroient, au prix de l'or monnoyé actuel, au prix de 720 l. le marc, 11 l. 4 s. Ainsi 100 florins d'or vaudroient aujourd'hui 1120 l.

termes du sauf-conduit, et précédé du héraut, et en sortant de la ville, il trouva quatre seigneurs anglais que le duc avoit envoyés au devant de lui pour l'accompagner et lui faire honneur.

Le bruit de sa venue étoit répandu dans le camp des Anglais, et en avoit attiré un grand nombre sur la route que du Guesclin devoit prendre, tant ils avoient envie de voir ce guerrier si redoutable; mais les discours qu'il entendoit tout en marchant le divertissoient: l'un le trouvoit laid et boursoufflé; un autre le trouvoit noir; d'autres disoient qu'il avoit les poings carrés; cependant tous le regardoient avec admiration.

Enfin il arriva chez le prince qui l'attendoit avec empressement, et qu'il trouva environné de toute sa cour; il avoit été reçu à la porte par Jean Chandos et le baron de la Pôolle: introduit dans la salle, il mit un genou en terre, suivant l'usage de ce temps-là. Le duc le releva promptement, et lui dit: « Soyez le bien-venu; je suis très-sensible à la peine que vous avez bien voulu prendre de venir jusqu'ici à ma prière. J'ai ouï parler de vous si avantageusement, que je désirois avec ardeur le plaisir de vous voir, et de vous assurer en personne de toute mon estime et de toute ma bienveillance. »

Bertrand répondit respectueusement qu'il se trouvoit trop honoré de l'occasion de

baiser les mains d'un si grand prince; que son invitation étoit pour lui un ordre auquel il s'étoit fait un devoir d'obéir; qu'il seroit toujours prêt à lui rendre ses respects et à lui offrir ses services contre qui que ce fût, sauf le prince dont il étoit engagé par son serment à suivre le parti. Le duc fut sans doute piqué de l'exception, et demanda qui étoit ce chef de parti, laissant voir un peu d'humeur dans sa question; mais Bertrand lui répondit très-librement que ce chef de parti n'étoit pas si peu connu, que son altesse ne sût que c'étoit le comte de Blois, à qui le duché de Bretagne appartenoit légitimement. Le duc se radoucit, et quoique surpris de la hardiesse de la réponse, il lui dit assez doucement : Brave Bertrand, avant que cette question se décide dans le sens que vous l'entendez, elle coûtera la vie à cent mille hommes. Du Guesclin ne voulut pas relever cette repartie, de peur d'aigrir la conversation, et de manquer à ce qu'il devoit à un si grand prince, qui venoit de le combler d'honneur; il conclut par une plaisanterie. Eh bien, monseigneur, lui dit-il avec un air de gaieté, il en coûtera la vie à cent mille hommes, et plus si vous voulez; ce sera autant de robes pour les survivans. Le prince rit de cette saillie, embrassa Bertrand, et lui dit : Vaillant du Guesclin, soyez des nôtres, je vous ferai chevalier, et vous donnerai

tels emplois et telles dignités que vous voudrez, et tant de biens que vous en serez content.

Bertrand se sentit en quelque sorte offensé de la proposition ; sa vertu s'en trouvoit blessée, le feu lui en monta au visage et dans les yeux : « Monseigneur, répondit-il en regardant le prince fixement, vos offres me feroient honneur si j'étois en état de les accepter ; mais ma foi est engagée, elle n'est plus à moi ; et je me déshonorerois si je m'oubliois jusqu'à la violer : en un mot, j'appartiens à Charles de Blois, tant par mon serment, que parce que je ne puis en honneur reconnoître un autre souverain que lui. Quant aux offres que votre altesse a la bonté de me faire, je ne puis mieux lui en paroître digne qu'en les refusant ; et vos sentimens sont si grands et si nobles, que vous-même, monseigneur, commenceriez à me mépriser dès le moment que j'aurois accepté vos bienfaits. Mais quand les choses seront pacifiées, et que je serai rendu à moi-même, si votre altesse veut bien me faire l'honneur de se souvenir de moi et d'employer mon épée, je suis tout à ses ordres, et je la suivrai au bout du monde ; heureux si je puis un jour contribuer à lui mettre une couronne sur la tête ! »

Le duc charmé d'un discours si sensé et si digne d'un vrai gentilhomme, se retourne vers sa compagnie, et dit : Voilà

parler en homme plein de raison et d'honneur. Dans ce moment la conversation fut interrompue par l'incartade d'un chevalier anglais, Guillaume Brembro, qui, sans respecter la présence du prince, ni la circonstance qui avoit amené là notre héros, fendit la presse, vint droit à du Guesclin, et lui dit : Bertrand, j'ai une prière à vous faire; vous êtes gentilhomme, et vous avez trop d'honneur pour me la refuser: vous avez surpris le château de Fougeray, et tué de votre main Robert Brembro mon parent; il faut m'en faire raison; je vous demande que nous fassions ensemble trois coups d'épée, et j'espère que monseigneur voudra bien nous donner sureté pour notre combat. Bertrand lui tendit fièrement la main, et lui dit: Je n'ai jamais refusé personne; je vous accorde votre demande de trois coups d'épée, et encore trois autres, si le cœur vous en dit. Le duc, qui n'avoit pas entendu cet appel, le sut d'abord; il désapprouva le procédé de Brembro; mais puisque vous avez, dit-il aux deux champions, la parole l'un de l'autre pour combattre, je vous donne jour à demain dans mon camp et en ma présence, et tout sera disposé pour cela, avec liberté et sureté toute entière, foi de prince.

Brembro étoit homme de qualité; son père, Richard Brembro, avoit été chef de la troupe anglaise à la mémorable bataille

des trente (1), comme le sire de Beaumanoir l'avoit été de la troupe bretonne. Son action donna lieu à des soupçons désavantageux à la gloire et à la dignité du duc de Lancastre ; quelques-uns pensèrent qu'il n'avoit invité du Guesclin à le venir voir, et ne lui avoit fait tant d'amitiés, que pour le faire insulter par Brembro, et le commettre vis-à-vis du plus vaillant et du plus adroit gendarme qui fût en Angleterre. Mais cela est destitué de toute apparence ; le prince jouissoit d'une réputation de vertu, d'honneur et de probité, hors de toute atteinte.

Après que le combat fut accepté et indiqué, le duc fit servir une collation, et quand du Guesclin prit congé de lui, il lui fit présent du plus beau et du plus grand de ses chevaux, que Bertrand reçut avec reconnoissance, pour ne point laisser voir de soupçon, et même il promit au prince de s'en servir dans le combat du lendemain ; après quoi il fut reconduit lui et les siens avec les mêmes cérémonies qu'à sa venue.

Le héraut, après le départ de du Guesclin, apprit au duc qu'il en avoit été gratifié de cent florins d'or et d'un habit de velours (générosité alors digne d'un roi), ce qui fut pour les Anglais un nouveau

(1) Cette bataille se donna le 27 mars 1351, entre Josselin et Ploermel. Les Bretons en eurent tout l'honneur.

sujet d'admiration, sur-tout de la part d'un guerrier que l'on savoit ne pouvoir être riche.

Bertrand, rentré dans la ville, raconta au chevalier de Penhoüet tout ce qui s'étoit passé chez le duc, et n'oublia pas le défi de Brembro, et qu'il avoit accepté le combat pour le lendemain. Ce commandant en prit de l'ombrage; et craignant que du Guesclin n'y trouvât pas toute la sureté qu'on lui avoit promise, d'autant qu'il connoissoit la nation anglaise pour ne rien faire sans quelque dessein formé, il répondit à du Guesclin, qu'il ne lui permettroit pas d'exposer sa vie sur la foi d'une nation ennemie, et qu'il le consigneroit à toutes les portes de la ville. Bertrand lui opposa la parole du duc qui avoit trop d'honneur pour se prêter à une perfidie; qu'au surplus sa parole étoit donnée; qu'il étoit résolu de la tenir, et de s'exposer à tout événement, plutôt que de ne pas se trouver au rendez-vous, sur-tout ayant le serment d'un grand prince. Il ne risquoit rien en effet; le duc avoit trop de probité et de générosité, et il en avoit donné pendant cette guerre mille preuves dignes de servir d'exemple.

Le lendemain, Bertrand se munit des sacremens de l'église (1), revint chez lui

(1) Les mœurs sont bien changées depuis la sagesse et la rigueur avec lesquelles nos rois ont réprimé la fureur des duels. Nous les regardons comme des

pour se faire armer, et se mit en chemin; mais il trouva les rues pleines de peuple qui s'opposoit à sa sortie, et au danger où l'on alloit être de perdre une tête si chère : cela ne put le fléchir; il gagna la porte de la ville, où il trouva le seigneur de Penhouët, gouverneur, accompagné des principaux capitaines qui l'attendoient pour lui souhaiter bon voyage et tout succès. Bertrand s'adressa au gouverneur et lui dit : « La parole que j'ai donnée, et que je vais accomplir, m'oblige d'obtenir votre permission, puisque vous représentez ici la personne même du duc notre souverain légitime. » Penhoüet lui répondit : « Allez, brave Bertrand, allez, soutenez la gloire de votre parti et de la nation; personne ne peut mieux que vous faire connoître que les Bretons sont invincibles. » Le congé ainsi obtenu, du Guesclin se fit apporter un peu de vin et de pain qu'il trempa trois fois, en l'honneur de la sainte Trinité. Ensuite il se fit lacer son casque, tout garni de plumes et de lambrequins flottans jusque sur la croupe de son cheval, son écu pendu à son cou, et son épée au côté. Prêt à partir, il salue de la tête à droite et à gauche toute la compagnie, et

---

crimes; alors on s'y préparoit par la prière, et le vainqueur alloit du champ de bataille à l'église rendre grâces à Dieu d'avoir pour l'ordinaire coupé la tête à son ennemi.

Il alloit passer la porte, lorsque sa tante, dont nous avons parlé, vint pour s'opposer à son départ; mais n'obtenant rien, elle désira au moins de l'embrasser peut-être pour la dernière fois : Madame, lui répondit-il, ayez la bonté de faire préparer un bon dîner; je vous promets que j'aurai l'honneur de le manger avec vous.

Enfin il sortit de la ville; le hérant l'attendoit hors des portes avec les trompettes du camp anglais, qui commencèrent leurs fanfares dès qu'il parut, et celles de la ville leur répondirent. Brembro étoit déjà sur le champ de bataille, aussi-bien que le duc et toute sa cour; Bertrand arrive, et aussitôt le signal est donné.

Les deux champions étoient armés de toutes pièces, et montés très-avantageusement, l'écu pendu au cou et l'épée au côté. Ils se retirèrent chacun à un bout du camp pour prendre leur course, se mesurant des yeux comme deux lions animés; et jamais combattans ne fondirent l'un sur l'autre avec tant de fureur. La première course fut heureuse pour du Guesclin, il blessa son ennemi légèrement, mais il reçut sur son bouclier un si furieux coup qu'il en fut ébranlé. A la seconde course il n'y eut rien de fait, quoiqu'ils fissent sortir le feu de leurs armes par les coups terribles qu'ils se portèrent. A la troisième, Brembro entama l'armure de son adversaire, et l'auroit lui-même fendu du haut en bas,

si cette pièce n'eût été de la meilleure trempe.

Les conditions étoient remplies, et le combat devoit finir là; mais Bertrand dit à Brembro: Jusqu'ici je vous ai ménagé, par égard pour la présence du prince; mais si vous le voulez, nous fournirons encore une quatrième carrière en l'honneur des dames, et vous verrez tout ce que je sais faire. Le duc l'accorda sur les instantes prières de l'un et de l'autre. Brembro piqué de cette bravade de du Guesclin, espéroit en avoir raison, et se disposa à employer toute sa force et toute son adresse; en effet, il courut avec tant de fureur, que son épée perça l'écu de Bertrand si fort, qu'il ne put la retirer. Celui-ci profita de l'événement, et lui donna de la sienne un coup si violent au défaut de ses armes, qu'il la lui passa dans le corps jusqu'à la garde. Brembro chancela deux ou trois fois sur son cheval, et tomba mort. A l'instant du Guesclin saisit les rênes du cheval, et ayant encore l'épée de Brembro passée dans son écu, il fit un tour au devant du prince, lui fit un profond salut tout à cheval, le remercia de lui avoir accordé le combat, et de l'avoir honoré de sa présence, et il ajouta: Monseigneur, je suis venu avec un cheval et une épée, et en voici le double. Le prince le félicita du succès et le combla d'éloges, tandis que les seigneurs anglais étoient

furieux de la victoire qu'un Français avoit remportée sur le plus redoutable de leur nation.

Le héraut se présenta pour reconduire du Guesclin dans la ville, et reçut pour récompense le cheval du vaincu; et ce fut pour lui un nouveau sujet d'exalter la générosité du vainqueur. Sa rentrée dans Rennes fut un vrai triomphe; les acclamations retentissoient de toutes parts, et les églises d'actions de grâces, comme si cette victoire eût décidé de toute la guerre; alors Bertrand tint parole à sa tante, et alla dîner avec elle.

Ces deux événemens, la visite que Bertrand avoit faite au prince, et son combat avoient opéré une trève de deux jours, pendant lesquels les Anglais s'étoient néanmoins disposés à faire un dernier effort. Ils s'étoient de longue-main pourvus de pièces de bois pour construire une machine nommée alors *beffroy*; c'étoit une espèce de tour carrée de vingt pieds en tout sens, de la hauteur des murailles de la place assiégée; elle avoit plusieurs étages et un pont roulant que l'on poussoit jusqu'au parapet des murs, en sorte que les assiégés et les assiégeans combattoient de la main à la main. On mettoit dans cette tour autant d'hommes qu'elle en pouvoit contenir, et ceux d'en haut étoient sans cesse rafraîchis et soutenus, et en retirant leur pont, ils avoient une retraite pour se mettre à cou-

vert des traits des assiégés, dans le cas d'une trop longue résistance. L'utilité de ces machines étoit d'épargner aux assiégeans les peines et le danger de l'escalade qui est toujours meurtrière, et les travaux de la mine et de la sappe. Ces tours ne craignoient que le feu, et pour les en garantir, on les couvroit de fer-blanc et de cuir de bœufs; mais l'usage en est devenu inutile depuis l'invention du canon.

Le duc de Lancastre avoit négligé cet expédient, comptant avoir la ville par famine; mais après qu'elle eut été renforcée par l'arrivée de notre héros, et qu'il l'eut, comme nous l'avons dit, remplie de vivres, le duc ne vit plus d'autre moyen de s'en rendre maître, que de faire construire un beffroy, ce qui fut fait en une nuit, les bois étant tout prêts. On conduisit la machine jusqu'aux pieds des murs à force de rouleaux. Sitôt qu'elle fut placée, le soldat alla à l'attaque avec fureur, et les assiégés la soutinrent si bien, que ce premier assaut n'eut d'autre succès pour les Anglais, que d'avoir tué beaucoup de braves gens, détruit bien de la noblesse française, et rempli la ville de consternation et de douleur.

Les chefs eux-mêmes se trouvoient dans le plus grand embarras; la plupart de leurs hommes de guerre étoient morts ou blessés, et il ne leur restoit presque plus que de la bourgeoisie, qui ne marchoit qu'à

sa volonté, et n'étoit pas capable de soutenir des assauts, pendant que les ennemis étoient en état de recommencer tous les jours, et même plusieurs fois. Leur ressource étoit donc de brûler cette fatale machine; mais l'entreprise n'étoit pas facile; les Anglais avoient mis à sa garde un corps de huit cents hommes, postés à leur avantage, pour repousser les assiégés s'ils tentoient cet expédient.

Il étoit réservé à du Guesclin de vaincre tant d'obstacles. Voici comment il en conçut le projet, et comment il l'exécuta. Il fit sortir cinq cents arbalêtriers, chargés chacun d'une fascine soufrée, et il disposa en dedans de la ville cinq cents hommes et quelque cavalerie pour le soutenir en cas de besoin. Au point du jour il se met à la tête de la première troupe, son épée à une main, et une torche à l'autre. Les Anglais, qui gardoient la tour avec grand soin, voyant cette opération, sont d'abord sur pied; mais Bertrand les charge si brusquement, qu'il en met en un instant trois cents sur le carreau; les autres ne purent soutenir l'impétuosité de l'attaque, et s'enfuirent. Aussitôt il court vers la machine, brise la porte à coups de hache, fait main basse sur ceux de dedans, y fait jeter les fascines, y met le feu lui-même, brûle la tour de fond en comble avec une centaine d'hommes qui avoient gagné le haut pour échapper à l'épée, et qui périrent par le

feu. Il resta constamment avec les siens à voir brûler la tour, pour empêcher les Anglais de tenter d'éteindre l'incendie. Enfin tout tomba en ruines et en cendres.

Le duc de Lancastre, voyant de loin cette disgrace, voulut en avoir sa revanche à l'instant sur les cinq cents arbalêtriers. Il commanda au comte de Pembroc de prendre mille hommes, et d'aller en diligence gagner l'intervalle entre la tour brûlée et la ville, pour couper à la troupe de du Guesclin sa retraite dans la place. Les assiégés voyant cette manœuvre, firent aussitôt sortir leurs cinq cents hommes de réserve, pour ne pas laisser périr un chef si utile et des hommes qui venoient de rendre à la ville un service aussi signalé. Du Guesclin de son côté reconnut la bannière du comte de Pembroc, et pénétrant son dessein, n'attendit pas qu'il lui vînt un renfort plus puissant; il dit à sa troupe ce peu de mots: Il faut vaincre ou mourir; et marcha résolument vers la ville pour attaquer ces mille Anglais qui lui barroient la retraite, et qui d'abord se défendirent vaillamment; mais quand ils se virent chargés en queue par les cinq cents hommes de la ville, la terreur les saisit si fort, qu'à peine firent-ils de la résistance, et ils restèrent presque tous sur la place.

Le duc, pour être plus assuré de la victoire, avoit encore commandé mille hommes de pied et deux cents hommes

d'armes, à la tête desquels il marcha en personne ; son dessein étoit de mettre du Guesclin entre lui et le comte de Pembroc, et de le charger par derrière et en flanc ; mais il ne tarda pas à voir revenir ce comte avec les débris de ses mille hommes, qui en moins d'un demi-quart d'heure avoient été taillés en pièces. La fureur s'empara de lui, il doubla le pas pour atteindre du Guesclin avant qu'il pût rentrer dans la ville. Mais celui-ci, dont la troupe étoit doublée par la jonction du secours de la place, au lieu de fuir, comme le duc s'y atteudoit, fit volte-face, et marcha au devant de lui. Ils se joignent, s'attaquent avec une impétuosité réciproque, quoique la partie ne fût pas égale ; mais du Guesclin étoit à la tête des siens, et ils se croyoient invincibles sous ses ordres ; leur confiance et leur valeur supplée au nombre ; jamais le duc ne put les rompre : Bertrand se conduit avec tant de sagesse et de prudence, qu'il gagne la ville par la plus belle retraite dont il y eût d'exemple. Il eut l'honneur d'exécuter son projet, de brûler la machine, et de battre les Anglais deux fois en moins de trois heures, d'avoir couvert la terre de leurs morts, et de n'avoir perdu que cinq hommes.

Il y auroit du superflu à décrire ici la réception qui lui fut faite, ce seroit tomber dans des répétitions ; les acclamations et les éloges se renouvelant à chaque opération de notre héros.

Les Anglais s'en lassèrent enfin. Ils avoient épuisé tous les moyens possibles pour se rendre maîtres de Rennes ; rien ne leur avoit réussi ; et ils jugèrent que la valeur bretonne achèveroit de les ruiner. D'ailleurs, ce qui leur restoit de soldats étoit épuisé de fatigues, et tellement rebuté de tant de pertes et du peu de succès qui en avoient résulté, qu'ils ne vouloient plus entendre parler ni d'assauts ni de combats. La misère commençoit à se faire sentir dans leur camp, et déjà les chefs craignoient quelque révolte faute de payement ; car il y avoit trois mois que le soldat n'avoit reçu de montres. Ils craignoient encore que les maladies ne se joignissent à la misère, et que le reste de leurs hommes ne pérît à leurs yeux.

Le duc, dans ces circonstances, tint un conseil de guerre où il fut décidé que de toute nécessité il falloit lever le siége ; mais le prince y trouvoit sa gloire compromise. Il avoit fait un serment solennel de ne point quitter la partie, qu'il n'eût planté lui-même sa bannière sur l'une des portes de la ville ; d'un autre côté, il lui sembloit bien dur, à l'âge qu'il avoit, après avoir toujours combattu avec tant de gloire et gagné tant de batailles, d'être forcé de renoncer à la prise d'une ville qui n'avoit presque plus d'autre défense que sa bourgeoisie, tandis que son neveu le prince de Galles, à l'âge de vingt-six

ans, venoit de s'immortaliser auprès de Poitiers par la défaite d'une armée de quatre-vingt mille hommes, et par la prise du plus grand roi du monde (1). Ne sachant donc quel parti prendre, voici à quoi il s'arrêta. Il chargea cinq ou six seigneurs de passer dans la ville, sous prétexte de négociations, de se promener par-tout, eux et leur suite, de tout voir et de tout examiner, sans pour cela porter aucunes paroles au gouverneur ni aux autres chefs, se réservant sur leur rapport d'aviser ce qu'il auroit à faire.

Les assiégés acceptèrent le prétexte de la négociation, et reçurent dans leur ville ces seigneurs et leur suite; mais jugeant que ce n'étoit qu'une ruse pour voir de près leur situation, ils songèrent à leur rendre finesse pour finesse. Du Guesclin fut celui de tous qui proposa le meilleur expédient; ce fut de commander à tous les marchands de choses comestibles de mettre en parade sur leurs boutiques tout ce qu'ils en avoient; et pour faire paroître plus d'abondance, de dresser des tonneaux, et d'en couvrir le fond, comme si ces tonneaux étoient pleins et comblés. Ce stratagème trompa les Anglais, que l'on fit exprès promener par toute la ville; ils crurent qu'elle étoit pourvue de vivres pour

(1) La bataille de Poitiers, où le roi Jean fut pris, fut donnée le dimanche 18 septembre 1356.

long-temps, et firent au duc un rapport qui l'en persuada, comme ils le pensoient eux-mêmes.

Il restoit à savoir comment il se tireroit de son serment, et comment il satisferoit son honneur et son scrupule. On imagina de proposer aux assiégés de consentir que le prince entrât dans la ville, lui dixième, comme s'il eût été victorieux, qu'il montât sur les murailles, et plantât de sa main son enseigne sur l'une des portes, qu'aussitôt il lèveroit le siége. La proposition agréée des assiégés, fut acceptée du prince qui l'exécuta dès le lendemain. Il entra dans la ville, où il reçut tous les honneurs dûs à un vainqueur, et à un prince de sa naissance, et si respectable à tous égards. Penhoüet se trouva à la porte avec du Guesclin et les autres chefs, et lui en présenta les clefs. Ensuite le duc fut complimenté par tous les ordres et communautés, enfin traité magnifiquement à dîner et régalé de présens; après quoi il monta sur les murailles, et planta lui-même sa bannière sur l'une des portes. Alors du Guesclin lui demanda agréablement où seroit la guerre après la levée du siége. Le prince lui frappa sur l'épaule, et lui répondit sur le même ton: Vaillant Bertrand, soyez sûr que je vous le ferai savoir. Après cette cérémonie il descendit, et reprit le chemin de son camp. Comme il sortoit de la ville, quelques habitans faillirent à tout gâter. Ils montèrent

sur la porte où étoit encore la bannière, et l'arrachèrent en criant assez haut pour se faire entendre : « Il a bien été dit qu'elle y seroit mise, mais non pas qu'elle y resteroit ; » et ils la jetèrent sur le pont, précisément aux pieds du duc qui en fut vivement offensé, et auroit voulu pouvoir retenir sa parole ; mais elle avoit été donnée avec trop d'appareil, pour qu'il pût s'en dédire.

Quelques écrivains ont pensé que le duc avoit levé le siége en conséquence d'une trève de trois ans, du jour de la Saint-Jean 1356, conclue à Bordeaux, dans laquelle la Bretagne étoit comprise. D'autres ont dit au contraire que le peu de succès du duc en Bretagne avoit contribué à la trève, et à y comprendre les deux prétendans. Quoi qu'il en soit, le duc exécuta ses conventions, leva le siége avec toutes les circonstances que nous venons de rapporter, et quitta la province, emmenant avec lui moins de la moitié de ceux qui y étoient entrés avec lui.

(1357). La trève étant conclue et signée, Charles de Blois rentra dans Rennes, et commença, par des actions de piété, à rendre grâces au Ciel de sa tranquillité ; il fit des aumônes abondantes et des bienfaits aux églises, et il récompensa, selon ses facultés, ceux qui l'avoient bien servi.

Du Guesclin se trouvant un jour à son lever, le prince instruit des choses mer-

veilleuses qu'il avoit faites, lui en témoigna sa reconnoissance en présence de toute sa cour, et en même temps lui remit la patente de la donation qu'il lui faisoit de la seigneurie de la Roche-d'Airien, qui étoit un détachement du comté de Penthièvre, le priant de l'accepter, non comme le prix de sa valeur incomparable, mais seulement comme un témoignage de sa bienveillance, en attendant qu'une meilleure fortune le mît, comme il l'espéroit, en état de reconnoître plus dignement ses bons serviteurs, dont sa valeur même lui en fourniroit tôt ou tard les moyens.

Bertrand reçut avec respect ce bienfait présenté de la propre main de son prince, et dit modestement qu'il n'avoit encore rien fait qui pût mériter une telle faveur; que l'honneur d'être né sujet de la duchesse son épouse, l'obligeoit par devoir à faire beaucoup plus qu'il n'en avoit eu jusque-là les forces; que ce bienfait du prince étoit un nouvel engagement de consacrer toute sa vie à ses souverains, et de n'en reconnoître jamais d'autres. Le prince l'embrassa tendrement, en lui disant : C'est là ce que j'attends de vous, et le passé m'est caution de l'avenir. » Ensuite il le fit chevalier.

Du Guesclin profita de cet intervalle de repos pour aller voir son père, retiré en sa seigneurie de la Motte-Broon; et après quelque séjour dans la maison paternelle, il alla à sa terre de Pontorson qui lui ap-

partenoit du chef de Jeanne de Malesmains sa mère, comptant se délasser là des trois ou quatre campagnes très-laborieuses qu'il venoit de faire; mais un chevalier anglais ne lui en laissa pas le loisir long-temps.

La nation entière ne pouvoit lui pardonner la mort de Brembro, qu'ils avoient regardé comme le plus brave et le plus adroit d'entre eux, et tous ne respiroient que vengeance. Guillaume Troussel, plus animé que les autres contre Bertrand, demanda au duc de Lancastre la permission de lui envoyer un cartel. Le prince, qui estimoit du Guesclin, non-seulement refusa à Troussel sa demande, mais encore lui défendit de passer outre, attendu qu'il n'y avoit pas sujet de demander raison d'un combat qui s'étoit fait dans toutes les règles. L'Anglais encore plus irrité, résolut de faire à du Guesclin une querelle personnelle, pour avoir occasion de venger la mort de Brembro, son ami et son frère d'armes. Il avoit un parent prisonnier de Bertrand, et qui étoit auprès de lui à Pontorson. Il lui écrivit un billet par lequel il lui redemandoit ce parent, et s'engageoit à en payer, à certain terme, la rançon telle qu'il en conviendroit avec son prisonnier. Du Guesclin ayant vu la demande de Troussel, et déjà instruit du refus du prince, lui renvoya son billet, et lui fit dire qu'il n'en tenoit aucun compte, et qu'il ne rendroit le prisonnier que quand

la rançon auroit été payée comptant et en entier. C'étoit là justement ce que l'Anglais demandoit ; il ne vouloit qu'un prétexte pour chercher querelle ; peut-être aussi du Guesclin le lui fournit-il volontairement, pour prévenir quelque trahison. Quoi qu'il en soit, Troussel lui envoya un gentilhomme lui dire qu'il se tenoit très-offensé du mépris qu'il avoit fait de sa lettre et de ses offres, et qu'il lui en demandoit raison à trois coups d'épée, trois coups de lance et trois coups de dague.

Le maréchal d'Andrehan étoit alors lieutenant-général pour le roi en Basse-Normandie. Du Guesclin s'adressa à lui pour avoir la permission de combattre, et l'obtint. Ce seigneur, comme juge-né, assigna le jour et le lieu, et imposa pour condition, que le vaincu payeroit cent florins d'or pour le repas de la noblesse qui s'y trouveroit, ce qui fut accepté des deux partis.

Mais le duc de Lancastre fut très-irrité de ce que Troussel avoit désobéi à la défense qu'il lui avoit faite, et provoqué du Guesclin, alors malade d'une fièvre quarte et très-affoibli. Il ordonna à Troussel de retirer sa parole, ou au moins de différer le combat, ajoutant qu'il lui seroit honteux de combattre un homme en un tel état, et que la victoire même lui seroit déshonorante. L'Anglais forcé d'obéir en écrivit à du Guesclin, dont la réponse fut que la partie étoit liée, le jour pris, et la

noblesse invitée à s'y trouver ; qu'ainsi il ne vouloit pas de délai, et qu'il lui restoit assez de force pour le satisfaire et le vaincre ; et que s'il manquoit au rendez-vous, il publieroit par-tout qu'il étoit un homme sans honneur, indigne de la qualité de chevalier, et de porter une épée. Troussel fit voir cette réponse au duc de Lancastre, qui ne put plus refuser la permission de combattre.

Le jour venu, le maréchal d'Andrehan se trouva au champ de bataille qu'il avoit fait disposer avec toutes les cérémonies usitées. Il avoit avec lui deux gentilshommes, non suspects aux deux champions, pour être avec lui juges du combat ; deux hérauts étoient à chaque bout du camp. Alors les deux combattans, accompagnés chacun de deux parrains, deux écuyers, deux coustillers (1) et de deux trompettes, entrèrent dans les tentes destinées pour chacun d'eux, l'une à un bout de la carrière, l'autre à l'autre bout : les armes furent apportées au milieu de la place, et bénites par un prêtre ; ensuite les deux combattans s'avancèrent ; on leur fit lecture des causes de leur combat ; il les approuvèrent et ratifièrent ; après quoi on leur entrelaça les deux mains de l'un dans celles de l'autre, on les posa ainsi sur le livre des Evangiles,

(1) C'étoit des officiers à la suite des chevaliers, inférieurs aux écuyers.

et on leur fit jurer que la cause qu'ils défendoient étoit juste ; que leurs armes n'étoient pas enchantées; qu'ils n'avoient sur eux ni charmes, ni rien de magique ; et qu'enfin ils se comporteroient en preux et loyaux chevaliers.

Quand tout cela fut fait on les arma ; leurs parrains leur ceignirent l'épée, les écuyers leur présentèrent les chevaux, et les coustillers les lances et les dagues (poignards.) Alors ils se retirèrent chacun dans sa tente ; les assistans se mirent aux quatre coins, et les combattans dans le milieu. Les hérauts publièrent que personne ne favorisât l'un ou l'autre par signe des yeux, ou des mains, ou de la voix, et ordonnèrent un profond silence. Les trompettes sonnent, les athlètes montent à cheval et commencent à s'ébranler. A la première course du Guesclin ne fut pas heureux : il reçut dans son écu un si furieux coup, qu'il en perdit les arçons, et la foiblesse où il étoit le fit chanceler si fort, qu'il faillit à tomber ; ses amis en tremblèrent, et le crurent perdu. (C'étoit la plus brillante noblesse de la province, le maréchal de Beaumanoir, Olivier de Mauny, Bertrand de Saint-Pern, le vicomte de la Bellière, nommé Robert Raguenel, dont la fille épousa ensuite notre Bertrand, et quantité d'autres, tous ses compagnons d'armes.) Mais il les rassura bientôt ; il se remit en selle, fournit vigour-

reusement la seconde course, et répara le désavantage de la première. Les champions coururent pour la troisième fois, et Bertrand du premier coup de lance perça son homme de part en part dans l'épaule, et le renversa sur la place mortellement blessé. Le vainqueur saute à terre, et va à lui pour lui couper la tête; mais le maréchal d'Andrehan, juge du camp, jeta entre deux une baguette de bois doré, pour signe que le combat étoit fini.

Alors les parrains s'approchèrent, Troussel se rendit, paya les cent florins d'or, et du Guesclin fut proclamé vainqueur. Ensuite il y eut un autre combat, mais non à outrance, de quatre gentilshommes bretons ou normands, contre autant d'Anglais, à lances mornées et à fer rabattu, seulement pour le plaisir de l'assemblée, et l'honneur en demeura aux premiers.

Le parent de Troussel, celui dont la rançon avoit occasioné le combat, étoit présent; Bertrand lui adressa la parole: Ne croyez pas, lui dit-il, que ce soit par avarice que j'ai refusé les offres de votre parent pour votre liberté; je vous la donne dès ce moment; allez faire la somme dont nous étions convenus, et je vous donne un an pour me payer.

Le lecteur n'a pu lire ce que nous rapportons, sans avoir fait ses réflexions sur cet étrange et cruel usage des duels, et sur la bizarrerie du cérémonial; ainsi nous

nous dispensons de joindre ici les nôtres : nous en avons déjà exposé quelques-unes dans l'histoire du chevalier Bayard ; mais alors les mœurs plus corrigées avoient supprimé ces ridicules superstitions pratiquées deux siècles avant lui. Elles sont devenues encore plus épurées, et on a senti enfin ce que ces combats avoient de funeste et de contraire aux lois divines et à l'humanité. Les lois des princes y ont apporté le dernier remède, et en ont corrigé notre siècle entièrement ; et grâces à Dieu, on ne voit plus cette effusion de sang qui a détruit tant de noblesse, et éteint tant de grandes maisons dont il ne reste plus que les noms dans l'histoire.

Ce qu'il y avoit de plus insensé dans les siècles d'ignorance, c'étoit la simplicité de faire servir ces combats de démonstration, quand les preuves manquoient ; c'étoit de les voir ordonner par les juges ecclésiastiques et même par de grands prélats ; c'étoit de voir des hommes étrangers à la question où au procès, se battre pour la cause d'autrui ; c'étoit que des femmes et même des reines accusées d'adultère ou d'autres crimes, s'en purgeassent ou succombassent selon le succès d'un combat, la vigueur ou le bonheur de leurs champions. Mais ce qui étonne le plus, c'est que l'on trouve encore dans de vieux rituels les oraisons que l'église avoit consacrées à la bénédiction des armes, et à la conservation des combattans.

On s'étonne encore de voir jusqu'où la barbarie étoit portée dans ces temps-là, et dont nous venons de donner un exemple. Le vaincu restoit à la discrétion du vainqueur, qui ordinairement lui coupoit la tête, ou l'achevoit de tuer autrement. L'humanité au moins a prévalu depuis, et s'il arrive encore quelques combats de nos jours, l'homme blessé ou seulement désarmé, est quitte envers son adversaire. Mais retournons à notre sujet, et à la guerre de Bretagne.

(1359.) Aussitôt que la trève arrêtée à Bordeaux, comme nous l'avons dit, entre les rois de France et d'Angleterre, fut expirée, ces deux couronnes armèrent plus vivement qu'auparavant : les deux prétendans à celle de Bretagne en firent de même, mais bien foiblement, parce que les forces leur manquoient à l'un et à l'autre. Mais le duc de Lancastre entra dans la province, et changea la face des affaires. Il débuta par assiéger Dinan ; c'étoit, et c'est encore, une ville assez grande dans son enceinte, mais sans défense, mal peuplée, et alors sans munitions, sans soldats, et sans chefs pour y commander. Dès que le sire de Penhouët, que nous avons vu commander dans Rennes, en eut la nouvelle, il vint se jeter dans la place pour la défendre : ses meilleurs amis l'y suivirent de près, sur-tout du Guesclin qui étoit en Normandie, et qui accourut

avec tout ce qu'il put assembler de gentilshommes des environs de Pontorson (1). La ville soutint vigoureusement plusieurs assauts ; mais pour peu que l'on y perdit d'hommes, c'étoit toujours beaucoup, en sorte qu'elle étoit tous les jours au point d'être forcée à se rendre, ou à être exposée à sa ruine et à la fureur du soldat. Dans cette extrémité, les chefs firent proposer une capitulation, portant que si dans quinze jours le comte de Blois ne faisoit la paix, ou ne se présentoit en forces pour faire lever le siége, la ville seroit remise entre les mains du duc de Lancastre. Ce prince accepta la condition, au moyen de laquelle il y eut une suspension d'armes : le bourgeois eut la liberté de sortir de la ville et d'y rentrer, et même de commercer avec les Bretons qui étoient dans le camp ennemi.

Pendant cette trève du Guesclin fut encore insulté par un Anglais, et forcé d'en prendre vengeance par un duel. Ce fut à l'occasion d'un jeune frère qui se trouvoit auprès de lui, et nouvellement sorti de page. Ce jeune homme, sur la foi du traité, alla un matin se promener hors la ville, dans un pré, à la vue du camp anglais, et exercer son cheval. Il étoit très-richement vêtu, et

(1) Ces gentilshommes n'étant pas Bretons, et n'ayant aucun intérêt dans cette guerre, ne furent là que pour apprendre le métier sous un si bon maître.

le cheval pareillement enharnaché. Après quelques heures d'exercice, il reprenoit le chemin de la ville, lorsqu'il fut rencontré par un seigneur anglais de la première qualité, Thomas de Kantorbie, frère de l'archevêque de Cantorbéry, primat d'Angleterre. Kantorbie demanda au jeune du Guesclin, d'un ton très-arrogant, qui il étoit, et pourquoi il se trouvoit là. Le jeune homme lui répondit très-civilement, lui dit son nom, et qu'il étoit frère du capitaine du Guesclin, et que sur la foi de la trève, il étoit sorti pour prendre l'air et exercer son cheval. Kantorbie, qui avoit avec lui cinq ou six de ses gens, tous bien armés, prit brusquement le jeune Breton par le bras, en lui disant : Je vous fais prisonnier. Vous n'avez pas ce droit-là, lui répondit l'autre avec fermeté; nous sommes en trève, et vous m'attaquez trop à votre avantage. Mais la partie n'étoit pas égale, il fallut céder à la force, et se rendre. L'Anglais en chemin l'insultoit encore : Il y a long-temps, lui disoit-il, que j'en veux à votre frère, et que je cherche l'occasion de lui faire quelque déplaisir, en revanche des outrages sans nombre qu'il a faits à ma nation : je veux voir comment, après avoir tant fait parler de lui, il fera pour vous tirer de mes mains; car quelque chose qui puisse en arriver, je ne vous relâcherai jamais pour moins de mille florins d'or de rançon : il a gagné assez de bien à la guerre

pour faire cet effort-là, ou bien il ne vous reverra plus.

Le jeune homme, sage et prudent, lui répondit que son frère étoit un pauvre gentilhomme, qui ne faisoit la guerre que pour acquérir de la gloire et non des richesses; qu'il avoit autant d'honneur qu'aucun capitaine de son temps, et qu'il étoit à l'abri de tout reproche; que non-seulement sa prétention de mille florins étoit injuste, mais qu'il espéroit bien que la violence qu'il lui faisoit seroit blâmée et déclarée contraire aux droits de la guerre et à la trève actuelle. Ils arrivèrent enfin au logis de Kantorbie, qui consigna le jeune du Guesclin, comme prisonnier, à deux archers de sa compagnie.

Le hasard voulut qu'un écuyer breton, qui avoit servi chez le père de du Guesclin, se trouvât là : il reconnut le jeune homme qu'il avoit vu enfant, se fit conter l'aventure, et en homme affectionné à la famille, courut promptement en instruire Bertrand. Il le trouva sur la place à Dinan, regardant une partie de longue paume; et l'ayant tiré à part, il lui raconta ce qu'il venoit de voir, et l'insulte faite à son frère par Kantorbie. Du Guesclin furieux monte à cheval, sort de la ville, et en un instant arrive au camp ennemi. A son abord il est salué et caressé par tous ceux qui le rencontrent; mais sans s'arrêter il se rend au logis du duc de Lancastre, où il trouva le jeune comte de

Montfort, Robert Canolle, le comte de Pembroc, et tous les principaux officiers. Tous lui firent beaucoup de civilités et d'amitié; Montfort lui-même, quoique fâché de le voir dans le parti de son ennemi, ne pouvoit refuser son estime et son admiration à un homme qui jouissoit de celle de tout le monde. Introduit auprès du duc de Lancastre, il le trouva jouant aux échecs avec Chandos, et le salua un genou en terre. Le prince quitte le jeu, court à lui, l'embrasse et le conduit dans une embrâsure de fenêtre, pour l'entretenir plus librement, le remercie de sa visite, et lui en témoigne sa satisfaction, sans que Bertrand lui parle encore du sujet de sa venue. Leur conversation fut interrompue un moment, et Chandos en profita pour embrasser du Guesclin, et lui dire les choses les plus obligeantes, et finit par l'engager à accepter son dîner avec un nombre de ses amis, qui l'estimoient et l'honoroient infiniment. Du Guesclin lui répondit qu'il ne boiroit ni ne mangeroit qu'il n'eût satisfaction d'une injure qui venoit de lui être faite par un Anglais. Quelle qu'elle soit, répliqua Chandos, notre prince a trop d'honneur, et vous aime trop pour ne pas vous rendre justice à l'instant. Le duc entendit cela, et se fit expliquer le fait par Bertrand, qui le détailla comme nous venons de le faire, et il insista sur la violation de la trève et sur l'injuste prétention d'une rançon de

mille florins d'or : « Messire Bertrand, lui dit le duc, vous allez en avoir raison tout à l'heure. » Et il envoya un héraut à Thomas de Kantorbie pour lui ordonner de se rendre à l'instant même auprès de lui. Il arrive avec le héraut ; le duc lui conte la plainte de du Guesclin, lui reproche l'infraction de la trève, et lui ordonne de rendre dans le moment le jeune gentilhomme, et de réparer l'injure. Il ajouta que ce procédé n'étoit pas d'un homme d'honneur, et que la honte en réjaillissoit sur toute la nation.

Kantorbie reçut les reproches du prince avec une arrogance insolente, mais qui bientôt lui coûta cher. Il eut l'audace de lui dire qu'il s'étonnoit fort que le seigneur du Guesclin se plaignît de ce qu'il avoit fait ; qu'il devoit assez savoir les lois de l'honneur, pour juger que son action étoit dans les règles ; que son frère étoit légitimement son prisonnier, et qu'il le soutiendroit corps à corps contre quiconque seroit assez hardi pour dire le contraire ; enfin oubliant le respect qu'il devoit à la présence du prince, il jeta à terre son gage de bataille. A peine le gage toucha-t-il terre, que Bertrand le releva, et prenant Kantorbie par la main, il lui dit : « Vous avez eu la témérité de jeter votre gage de bataille pour le soutien d'une mauvaise cause ; mais je vous ferai voir tout à l'heure que vous êtes un méchant, un traître, et un

homme sans foi ; et tous les seigneurs qui sont ici présens, en jugeront. » Et moi, répondit Kantorbie, je vous ferai repentir en leur présence de la fausseté que vous venez de dire ; et vous verrez que je suis homme d'honneur, et qu'ils me connoissent pour tel.

Il sortit aussitôt pour aller s'armer et se mettre en état de combattre : Chandos offrit à du Guesclin des armes et le meilleur de ses chevaux ; l'offre fut acceptée, et bientôt tout fut prêt de part et d'autre.

Comme cette scène se passa dans le camp anglais, sous les murs de Dinan, la nouvelle en fut bientôt répandue dans la ville, et y causa une alarme générale, tant on craignoit pour une tête si précieuse ; mais voici quelque chose de bien singulier, et qui rassura tout le peuple.

Nous avons parlé plus haut de Robert Raguenel, vicomte de la Bellière, seigneur de très-grande qualité, et nous avons dit que sa fille devint femme de du Guesclin. Cette demoiselle se nommoit Tiphaine Raguenel ; elle étoit ornée de toutes les grâces du corps et de celles de l'esprit, qu'elle avoit fort cultivé en tous genres de sciences, entre autres celle de l'astrologie, alors fort à la mode, et elle avoit donné tant de preuves de son savoir en cette partie, que ses pronostics étoient regardés comme des oracles, et lui avoient acquis le nom de Tiphaine-la-Fée.

Cette aimable fée apprenant la rumeur qui agitoit la ville, sortit dans la rue, et fut à l'instant environnée de curieux, à qui elle fit signe de lui donner audience. Alors elle leur dit de ne rien craindre, que du Guesclin sortiroit du combat victorieux, et rentreroit le soir même dans la ville. Ce peu de mots rassura tout le monde; ils furent sus dans un instant de tout le peuple, et tout de suite la joie succéda à la douleur, et l'espérance devint générale.

Un jeune gentilhomme de la compagnie de Bertrand, témoin de cet horoscope, et qui aimoit tendrement son capitaine, courut l'en instruire, et lui dire que sur la parole de la belle Tiphaine, il pouvoit combattre avec toute assurance de vaincre l'Anglais. Du Guesclin fut sensible au zèle de son jeune soldat; mais il rit de sa simplicité d'ajouter foi à une prédiction : Cela est bon, lui dit-il, pour des femmes; mais un homme de cœur ne donne pas dans de pareilles superstitions, et ne compte que sur son épée, son courage, et plus que tout, sur l'assistance du Ciel.

Penhoüet, gouverneur de Dinan, et chef de l'armée, voyant que les Anglais cherchoient tous les jours de nouvelles querelles à du Guesclin, et qu'il étoit moralement impossible que quelque jour il ne succombât, se défia qu'il pouvoit y avoir quelque artifice dans le cas présent, et il résolut de s'opposer de toutes ses forces au

combat, ou tout au moins à ne le permettre que dans l'enceinte de sa place, et non dans un camp ennemi et suspect. Il se hâta d'envoyer par un héraut une lettre au duc de Lancastre, pour lui demander en grâce que le combat ne se fît pas dans son camp, mais dans la ville même, où il y avoit une place toute disposée; et que s'il vouloit lui faire l'honneur et aux combattans de s'y trouver, il lui enverroit pour sa sureté autant d'otages qu'il en souhaiteroit. Le duc comprit assez le motif et la justice de cette demande, pour l'accorder de bonne grâce; il renvoya le héraut avec ordre de dire au gouverneur de lui envoyer vingt de ses principaux officiers pour otages, et qu'ensuite il entreroit dans la ville lui vingtième, et qu'il y conduiroit lui-même les deux champions. Tout cela se fit en un moment; le prince fut reçu avec tous les honneurs qui lui étoient dûs; il fut le juge du combat, et donna les ordres comme il auroit fait dans son camp. Il prévint, par ce trait de sagesse et d'honneur, les soupçons qu'on auroit pu prendre, si du Guesclin eût eu du malheur; soupçons qui auroient intéressé sa gloire et celle de la nation, et qui auroient eu bien de la peine à s'effacer.

Les combattans furent bientôt en place, chacun à un bout du camp, et n'attendoient plus que le signal, lorsque le comte de Pembroc et Chandos s'approchèrent de du Guesclin pour lui proposer un accommo-

dement, sans en venir aux extrémités; ils convinrent que Kantorbie étoit dans son tort; mais, disoient-ils, sa faute est plutôt une légèreté, qu'un mauvais dessein : ainsi vous devez vous tenir pour satisfait qu'il confesse publiquement avoir failli, et que votre frère vous soit rendu sans rançon. « Sans rançon, s'écria Bertrand avec véhémence, est-il prisonnier? Mais voici ce que j'exige par oui ou par non. Si Kantorbie veut éviter le combat, qu'il vienne me présenter son épée, la tenant par la pointe, et qu'il se mette à ma discrétion. » Les deux négociateurs lui répartirent que Kantorbie n'accepteroit jamais des lois si ignominieuses. Tant pis pour lui, dit du Guesclin; il sera mal conseillé s'il ne les accepte pas : je jure par le grand Dieu vivant que je lui arracherai aujourd'hui son épée avec la vie, et qu'il servira d'exemple à ceux qui doivent faire profession d'honneur, de ne pas violer les traités, ou bien j'y périrai moi-même.

Les deux seigneurs voyant qu'il n'y avoit rien à gagner, se retirèrent, et allèrent porter cette réponse à Kantorbie. Alors le duc donna le signal, et à l'instant les deux combattans fondirent l'un sur l'autre avec une égale fureur. Les coups qu'ils se portoient faisoient voler les étincelles en si grande quantité, que les spectateurs s'en étonnoient. Bientôt l'épée de Kantorbie lui échappe de la main; Bertrand saute à

terre, la ramasse, la jette hors de la barrière, et comptant la victoire assurée sur un ennemi désarmé, il reste à pied, et se contente de le poursuivre à la course : mais il étoit armé de toutes pièces, et sentant que le poids de ses armes alloit bientôt épuiser ses forces, et que son ennemi qui couroit toujours bien monté, ne tendoit qu'à le fatiguer pour lui faire passer son cheval sur le corps, et le fouler aux pieds, il changea de pensée. Il s'assit à terre aussi tranquillement que s'il eût été dans son jardin, et délaça ses genouillères, s'attendant bien que Kantorbie n'alloit pas manquer de venir fondre sur lui, ce qui arriva. Mais quand du Guesclin le vit proche, il l'évita adroitement; et comme le cheval étoit poussé trop vivement pour pouvoir s'arrêter tout court, Bertrand lui passa son épée large de quatre doigts dans le ventre jusqu'à la garde. Le cheval se cabra et fit tant de sauts et de bonds, que Kantorbie craignît qu'il ne s'abattît et ne l'engageât sous lui : c'est pourquoi il mit le pied à terre le mieux qu'il put, et vint contre Bertrand avec fureur, et la dague au poing. Celui-ci l'attendit fermement, et eut le temps de remettre son épée dans le fourreau, pour ne combattre qu'à armes égales et sans avantage. Alors il s'élança sur Kantorbie, et l'ayant tellement serré de toute la force de ses bras, que l'autre en étouffoit, il le jeta contre la terre si violemment, qu'il y

resta froissé et blessé au point de ne pouvoir s'en relever : ensuite Bertrand lui ayant délacé le casque, lui brisa le visage à coups de poings et de ses gantelets de fer, dont il acheva de l'étourdir; enfin il tira son épée pour lui couper la tête; mais dix seigneurs bretons et autant d'anglais vinrent à lui pour l'en empêcher, et eurent bien de la peine à y réussir, tant Bertrand étoit animé : Laissez-moi faire, leur dit-il, que je vous défasse de ce faux et perfide chevalier; je ne veux le rendre qu'au prince lui-même, s'il m'ordonne de lui laisser la vie. Sur cela Penhoüet s'avança, et lui dit qu'il le lui demandoit au nom du prince. Bertrand l'accorda, et Kantorbie fut emporté sur une claie comme un corps mort, après avoir confessé que sa cause étoit injuste.

Du Guesclin alla d'abord faire la révérence au duc, et lui dit : Jugez, monseigneur, si la cause de Kantorbie étoit juste, et s'il a été en droit de faire mon frère prisonnier. « Vous avez si vaillamment soutenu votre droit, répondit le prince, que je vous avoue avec vérité que jamais l'on n'a vu un combat si beau : je publierai partout ce que j'ai vu, et je vous assure que bienheureux est le prince *qui nourrit un tel chevalier;* il ne peut manquer d'avoir de grands avantages sur ses ennemis. » Aussitôt le duc fit amener en sa présence le jeune du Guesclin, lui fit rendre tout son équi-

page, et ayant mandé Kantorbie, il lui reprocha sa mauvaise action, et plus encore sa témérité de l'avoir osé soutenir; le condamna à payer sur-le-champ mille florins d'or au jeune homme, le fit désarmer, donna ses armes au vainqueur, et enfin le chassa de sa cour et de sa présence.

De là le prince fut invité à se rendre dans la salle du festin, que les habitans avoient fait préparer avec toute la magnificence que leur état présent leur avoit permis; il y trouva toutes les dames de la ville bien parées, qui l'attendoient pour le voir souper. Le repas fini, il leur fit l'honneur de s'arrêter à causer avec elles pendant une heure, puis il reprit le chemin de son camp: les principaux de la ville l'accompagnèrent jusque chez lui, et il leur rendit leurs otages.

Le lendemain il reçut un courrier du roi son frère qui lui mandoit qu'attendu la longueur des affaires de France, et l'indécision de l'assemblée des états-généraux pour la rançon de leur roi, il avoit pris le parti de descendre en personne à Calais, où il étoit déjà avec toutes ses forces; qu'ainsi il lui enjoignoit très-expressément d'abandonner la guerre de Bretagne, en quelqu'état qu'elle fût, et de se rendre auprès de lui en toute diligence. En conséquence de ces ordres si précis et si positifs, il fut publié dans tout le camp, que l'on eût à se disposer à partir, ce qui s'exécuta

dix jours avant l'expiration de la trève accordée à ceux de Dinan, en dépit du comte de Montfort, qui fit son possible pour retenir l'armée anglaise, jugeant bien que son départ le forceroit à renoncer à la prise de la ville; que même il ne pourroit plus tenir la campagne sans risquer sa perte et celle du peu de troupes qui lui restoient: de façon que quand le duc décampa, il en fit autant, et partit pour Hennebon, et se rendit auprès de la comtesse douairière sa mère. Ainsi le siége fut levé, et la ville de Dinan échappa au danger de tomber dans les mains ou des Anglais, ou du comte de Montfort.

Fin du premier Livre.

HISTOIRE
DE BERTRAND DU GUESCLIN.

LIVRE SECOND.

SOMMAIRE.

État pitoyable où la France étoit réduite en 1358. Entreprise des Anglais. Evénement qui occasione la paix. Traité de Brétigni. Les états le désavouent. La guerre recommence. Du Guesclin entre au service du roi Jean. Ses premiers exploits contre les Anglais. Il va en Bretagne. Epouse Tiphaine Raguenel. Insolent propos d'un capitaine anglais. Bertrand le bat et le fait prisonnier. Il va en Guienne, attaque un fort château. Se casse une jambe, sans cesser de se battre contre cinq hommes. Est transporté à Nantes. Le comte de Blois lui fait confidence de son projet de rompre la trève. Avis de Bertrand. Un Anglais l'attaque à Saint-Méen, est battu et pris. Perfidie de Felleton. Belle

action et courage d'une sœur de Bertrand, religieuse. Exploits de du Guesclin, qui se succèdent sans relâche. Générosité d'un Anglais. Projets de guerre dans le conseil de Charles de Blois. Bertrand y est déclaré général en chef. Le comte de Montfort sommé par Charles de Blois. Sa réponse. Siége de Bécherel. Les deux armées prêtes à combattre. On fait une trève. Bertrand est donné en otage. Infidélité de Montfort. Bertrand s'échappe. Il détruit deux partis d'Anglais qui ravageoient la Bretagne. Le roi Jean retourne prisonnier en Angleterre. Perfidies de Charles-le-Mauvais. Mort du duc de Bourgogne. Question sur sa succession. Du Guesclin vient au secours du dauphin. Malheur qui lui arrive au siége de Melun. Il va contre le roi de Navarre. Lui prend ses places en Normandie. Mort du roi Jean. Sacre de Charles V. Bertrand défait le captal de Buch. Grandes suites de cette victoire. Le roi lui donne le comté de Longueville avec le titre et l'autorité de maréchal de Normandie. Ses succès dans la province. Siége de Valognes. Insolence du commandant anglais. Sa défaite. Malheur de huit de ses officiers. Autres exploits et prises de villes sur le roi de Navarre. Du Guesclin va en Bretagne. Mort de son père. Fin de la trève. Bataille d'Au-

mai, où le comte de Blois est tué. Malheureuses suites de cet événement. Du Guesclin est fait prisonnier de Chandos. Portrait du comte de Blois. Ses vertus, et ses fautes à sa dernière bataille. Digression contre l'astrologie judiciaire.

CE que nous avons vu jusqu'ici de notre héros, suffiroit pour donner à un guerrier dont la carrière seroit finie, la réputation d'un grand capitaine, d'un officier sage et heureux; mais pour du Guesclin, ce ne fut que des coups d'essais, des préludes de ses exploits futurs. La Bretagne ne suffisoit pas à sa gloire. Aussi les merveilles que nous allons rapporter de lui ont-elles étonné toute l'Europe, et porté la gloire de son nom jusqu'aux extrémités de la terre.

(1358.) On vient de voir qu'Edouard III, roi d'Angleterre, prince le plus heureux de son siècle, étoit repassé à Calais avec les princes ses fils, et toutes ses forces. Il comptoit qu'avec ses troupes toujours victorieuses, rien ne lui résisteroit, et qu'il alloit se mettre la couronne de France sur la tête. Le roi Jean étoit son prisonnier, depuis la bataille de Poitiers. Le royaume agité depuis long-temps par les gens de guerre, n'avoit ni troupes, ni chefs pour les commander; et les divisions intestines, jointes aux factions des grands et aux désordres causés par le roi de Navarre,

Charles-le-Mauvais, achevoient de mettre la désolation dans le plus florissant royaume de l'Europe. Mais le Ciel nous donna des preuves évidentes d'une protection particulière.

Les Anglais ne furent pas heureux au siége de Reims, et moins encore à leurs tentatives contre la ville de Paris. Ils furent quarante jours devant Reims, résolus à y entrer, et y faire couronner leur roi; mais les habitans soutinrent le siége avec tant de zèle et de vigueur, que ce prince fut forcé d'y renoncer. De là, il alla à Châlons, et parcourut toute la Champagne, jusqu'à Sens et Auxerre. Les Bourguignons se rançonnèrent moyennant deux mille florins d'or, et il n'entra pas dans leur province. Il rançonna aussi le Nivernois, et prit sa route par le Gâtinois pour venir à Paris, ravageant par-tout où il passoit.

Son fils le prince de Galles assiégea la forteresse d'Ussayes près Provins, s'en rendit maître, et y fit nombre de prisonniers de qualité, les seigneurs de Bonville, d'Orgeville, de Braque, des Barres, tous chevaliers, et quantité d'autres; et à la fin de mars de l'année suivante, il se campa depuis Chartres et Mont-l'Héry, jusqu'à Corbeil.

(1360.) Là, il fut proposé entre Edouard et le duc de Normandie (que nous nommerons dorénavant le régent) un projet

de pacification par Frère Simon, général des Dominicains, légat du pape *ad hoc*, qui assembla les députés des deux parties à Longjumeau, où l'on ne put convenir de rien; ce qu'y fit qu'Edouard s'approcha de Paris avec toute son armée, et se logea à Montrouge, Vanvres, Châtillon, Vaugirard, Gentilly, et autres villages, d'où il fit un grand nombre de tentatives contre la capitale, mais toutes sans succès: de quoi irrité, il brûla beaucoup de villages, et fit des dégâts inestimables. Ensuite il prit sa route par Chartres pour aller traiter avec la même rigueur la Normandie et le pays du Maine.

Mais à peine son camp fut-il assis sous les murs de cette ville, qu'il survint un orage terrible et une pluie accompagnée de grêle d'une grosseur surnaturelle, laquelle avec le tonnerre qui tomboit perpétuellement, lui tua grand nombre de soldats, et donna à Edouard lui-même une telle frayeur de périr là, qu'il fit un vœu solennel de faire sans délai la paix avec le régent, auquel il députa pour cet effet l'abbé de Cluny, aussi légat du pape *ad hoc*, tout récemment arrivé.

Ce prince ne balança pas à accepter la proposition, et envoya dix ambassadeurs pour traiter: Jean de Dormans, évêque de Beauvais, chancelier de France; Jean Melun, comte de Tancarville; le maréchal de Boucicault, les seigneurs de Montmo-

renci, de Vignay, de Grollée (1), avec quatre des principaux bourgeois de Paris, qui tous se rendirent à Brétigni près de Chartres : et de la part du roi d'Angleterre, s'y trouvèrent le duc de Lancastre, les comtes de Northampton, de Warwick, de Suffolck et autres chevaliers.

L'appointement se fit le 8 mai 1360, et portoit : Que l'on abandonneroit à Edouard, pour la rançon du roi Jean, le Poitou avec les seigneuries de Thouars et Belleville, les provinces de Guienne, Agénois, Périgord, Limousin, Gaure, Quercy, Bigorre, Tarbes, Rouergue et Angoumois en toute souveraineté, et avec hommage des seigneuries en relevantes ; de plus, Montreuil-sur-Mer, Calais, Guynes, le pays de Merc, Boulogne-sur-Mer, Saugate, Ham, Valles et Oignies ; en outre trois millions d'écus d'or (2), payables à divers termes. Qu'au moyen de ce traité le roi d'Angleterre et le prince de Galles son fils, renonceroient à toutes prétentions, droits et titres sur les royaume et couronne de France, à la souveraineté sur le duché de Normandie, l'Anjou, la Touraine et

(1) Une des plus anciennes et des plus illustres maisons du Dauphiné, éteinte depuis peu d'années.

(2) L'écu d'or étoit une monnoie d'or fin de 64 au marc, par ordonnance du roi Philippe de Valois, de 1349, qui vaudroit aujourd'hui, au prix courant de 720 l. le marc d'or monnoyé, 11 l. 5 s. ; ainsi trois millions d'écus d'or monteroient à 33,750,000 l.

pays du Maine, et à l'hommage des duché de Bretagne et comté de Flandres. Qu'ensuite de ce traité ratifié par le dauphin régent, on amèneroit le roi à Calais, et que là on feroit le premier payement de six cents mille écus d'or, et le reste aux termes convenus, moyennant plus de trente otages qui seroient livrés pour être conduits en Angleterre, entre autres les deux fils du roi, le duc de Bourgogne son frère, et les autres choisis parmi les plus grands seigneurs du royaume.

Le comte de Warwick resta en France pour faire exécuter le traité de Brétigni; mais les Anglais l'observèrent bien mal, et au contraire continuèrent à courir les grands chemins, détrousser les voyageurs, voler et tuer sur les routes, brûler les villages, et faire plus de maux que d'autres n'auroient fait en pleine guerre.

Cependant le roi Jean fut amené à Calais, et rentra dans Paris au mois de décembre suivant; ce qui donna lieu à de grandes fêtes: mais cela n'étant pas de notre sujet, nous retournons à notre histoire et à du Guesclin.

Le traité que nous venons d'exposer étoit si violent et si impraticable, que les états-généraux en refusèrent l'exécution. Le roi alors ne douta plus d'avoir à rentrer en guerre avec les Anglais. Il songea de bonne heure à se pourvoir de serviteurs et de généraux capables de bien commander

ses armées, tous les anciens étant morts ou hors de service. Le maréchal d'Andrehan se trouvant alors auprès du roi, prit occasion de lui parler de du Guesclin comme d'un homme extraordinaire, et raconta ce qu'il lui avoit vu faire en Bretagne. Le roi en avoit entendu parler en Angleterre comme de la terreur de la nation anglaise; il souhaita de le voir, et de l'engager à son service par des bienfaits et des dignités, sachant déjà sur-tout que Bertrand étoit l'homme du monde le plus franc, le plus droit et le plus fidelle aux princes qu'il servoit. Il lui fit l'honneur de lui écrire de sa main, et envoya sa lettre par un gentilhomme de sa maison. Il lui marquoit que la renommée avoit tellement publié ses hauts faits d'armes, qu'il les avoit appris chez ses ennemis mêmes, et que cela lui faisoit souhaiter de le voir.

Du Guesclin se sentit bien honoré d'une pareille lettre, et partit sans délai de Pontorson, qui étoit son séjour ordinaire dans les intervalles de paix ou de longues trèves, et se rendit auprès du roi, et à ses ordres. Le maréchal d'Andrehan le présenta à sa majesté, dont l'accueil répondit à l'honneur de l'invitation: « Je veux, lui dit ce prince, que vous soyiez désormais l'un de mes bons serviteurs; et si vous acceptez mon service, les dignités et les récompenses ne vous manqueront pas: la première charge vacante sera pour vous, et

dès ce moment je vous donne une compagnie de cent lances (1), avec le gouvernement de Pontorson. » (2) Du Guesclin remercia le roi de tant de faveurs ; mais il exposa à sa majesté qu'étant né Breton, son devoir l'engageoit dans le service du comte de Blois : que son métier étant de faire la guerre, il avoit contracté un lien indissoluble avec un grand nombre de compagnons d'armes ses amis ou ses parens, tous braves gentilshommes, dont il avoit eu le bonheur de s'attirer la confiance et l'affection, qui comptoient sur lui, et sur lesquels il comptoit, s'étant tous engagés par serment à courir la même fortune, et dont par conséquent il ne pouvoit se séparer ; mais que s'il plaisoit à sa majesté de les prendre à son service, et les appointer en gens de guerre, il répondoit sur sa tête de leur fidélité.

Le roi, qui en apprenant les exploits de du Guesclin, avoit été informé aussi de la valeur de ses compagnons d'armes, saisit la proposition, et régla leurs appoin-

---

(1) Cent lances signifie la même chose que cent hommes d'armes : c'étoit alors un honneur réservé presque aux seuls princes du sang, et il ne s'accordoit aux gentilshommes qu'en faveur d'un mérite extraordinaire ou de quelque action très-signalée.

(2) Pontorson est une ville anciennement forte place de guerre : elle est en Normandie, évêché d'Avranches, sur le bord de la mer, et limitrophe à la frontière de Bretagne.

temens. La bravoure de la nation bretonne en général lui étoit assez connue, pour qu'il estimât ne pas devoir laisser échapper l'occasion d'en acquérir l'élite, pour en engager d'autres à entrer à son service, et leur donner plus de zèle pour lui et pour sa couronne.

Du Guesclin prit ensuite congé du roi, et en le quittant il lui porta une parole qui auroit paru téméraire dans la bouche d'un autre, qui étoit que par-tout où, fort ou foible, il rencontreroit des Anglais, il les attaqueroit en quelque nombre qu'ils fussent, et que sa majesté en auroit bientôt des nouvelles.

Ainsi il partit de la cour comblé de bienfaits et de caresses, et se rendit en Bretagne pour y mettre sur pied sa compagnie de cent lances dont le roi venoit de l'honorer. Ce fut l'affaire de peu de jours, et l'affluence de ceux qui se présentèrent pour en être, auroit suffi pour en faire une seconde et une troisième. Il forma la sienne dans Pontorson dont il étoit gouverneur, et personnellement seigneur. Peu après il la mit aux champs, pour remplir la promesse qu'il avoit faite au roi, et lui donner les premières preuves de son zèle.

Il y avoit en Normandie deux capitaines anglais, Windsor et Plébi, qui à la tête de mille ou douze cents chevaux, faisoient un dégât horrible, et ravageoient tout ce qui tenoit le parti du roi. Dès que du Gues-

clin le sut, il se mit sur leurs traces, et les atteignit bientôt. Ces deux officiers instruits par leurs coureurs qu'il étoit prés d'eux, se retranchèrent poor la nuit dans un village; mais voyant que leurs retranchemens leur nuiroient plus qu'ils ne leur seroient utiles, et que leur cavalerie, qui étoit toute leur force, ne pourroit s'étendre, et leur deviendroit inutile; que d'ailleurs ils seroient embarrassés du train de chevaux, de bagages et de voitures qui les suivoient; sachant encore que du Guesclin étoit trop habile homme, pour leur donner le temps de se fortifier, et ne les pas attaquer dans une position si peu avantageuse, ils lui envoyèrent un héraut, chargé de lui faire une proposition qui peut-être n'a jamais été faite que cette fois-là; savoir: que pour leur faire la guerre en galant homme, il ne lui convenoit de les combattre qu'en plaine, afin que la valeur des uns et des autres parût dans toute son étendue. Bertrand accepta le parti, tant par générosité que parce que sa troupe étoit excédée de fatigue, étant venue de loin et ayant marché le jour et la nuit: ainsi la trève fut proclamée pour cette nuit-là.

Le jour venu, du Guesclin à la tête de sa troupe, tomba sur les Anglais avec sa valeur ordinaire, et après six heures de combat bien soutenu de leur part, ils furent défaits si complètement, que tout fut tué ou pris, et les deux capitaines forcés de

se rendre à discrétion. Par ce moyen, la Normandie fut délivrée des ravages de ces coureurs.

Après cet exploit, dont le roi reçut une très-grande satisfaction, Bertrand voyant tout le pays en assurance, et que rien ne pouvoit plus le troubler, crut pouvoir se donner quelque relâche, et avec un congé du roi, il alla à Nantes faire sa cour à Charles de Blois, qui s'y tenoit avec sa femme Jeanne-la-Boiteuse. Sur sa route, les peuples accouroient en foule pour voir cet homme célèbre dont ils entendoient dire tant de choses merveilleuses, et qui avoit rendu de si grands services à leur patrie. Dans les villes où il s'arrêtoit on lui rendoit des honneurs publics, comme à un souverain, et tant les principaux de chaque ville, que les bourgeois, lui offroient des présens, qu'il n'acceptoit que quand il ne pouvoit pas s'en défendre. On rapporte même un trait singulier qui mérite sa place ici: Un bourgeois vint lui faire offre d'un objet considérable que du Guesclin refusa absolument: cet homme revint, fit de nouvelles instances avec le double de son premier présent, et fut encore refusé; il revint une troisième fois avec son présent triplé: du Guesclin surpris, aussi-bien que tous les assistans, lui demanda la raison d'un procédé si extraordinaire. Je ne connoissois pas tout votre mérite, lui dit-il, quand je vous ai fait

mes premières offres; vos refus m'ont fait connoître votre générosité, c'est pour cela que j'ai doublé et triplé mon présent. Alors il lui fit des instances si pressantes, que du Guesclin ne put s'empêcher d'accepter ce qu'il lui offroit.

Enfin il arriva à Nantes, avec l'appareil d'un triomphe, précédé et suivi d'une foule de peuple qui le combloit de bénédictions, et faisoit retentir l'air de cris de joie.

Charles de Blois le reçut comme un homme à qui il avoit les plus grandes obligations; il l'embrassa tendrement, puis le prenant par la main: Venez, lui dit-il, brave Bertrand, que je vous présente à une dame qui aura grand plaisir à vous voir; et tout de suite le conduisit à l'appartement de la princesse à qui il l'annonça en ces termes: Voici, madame, le vaillant Bertrand du Guesclin que je vous amène. A ces mots la duchesse quittant un ouvrage de broderie qu'elle tenoit, et oubliant sa supériorité, lui jeta les bras au cou avec autant d'ardeur qu'elle eût pu embrasser son mari; les larmes lui vinrent aux yeux: Soyez le bien-venu, brave Bertrand, lui dit-elle; je sais les grands exploits dont vous avez signalé votre attachement et votre zèle pour nous; je sais les obligations que nous vous avons, et que tout ce que nous possédons ne suffiroit pas pour les reconnoître: vous êtes notre principale

espérance, et le plus ferme appui de notre bon droit. Du Guesclin rougit tant de la faveur qu'il avoit reçue de sa souveraine, que de ses expressions, et lui répondit modestement: Madame, j'ai l'honneur d'être né votre sujet; je n'ai rien fait jusqu'ici que ce que j'ai dû faire en cette qualité, et je ne cesserai de vous rendre tous les services que mon devoir m'impose.

Tout étoit alors paisible en Bretagne au moyen de la trève subsistante entre les deux contendans, et dans l'attente d'un traité définitif, mais bien difficile à conclure. Cependant on ne s'occupoit à Nantes que de plaisirs, de fêtes et de tournois, où l'on peut s'imaginer la part que du Guesclin dut prendre. Le comte de Montfort saisit l'occasion du séjour de Bertrand auprès du comte de Blois pour le lui rendre suspect: il fit répandre par des émissaires, jusque dans le cabinet de Charles de Blois, que la grande faveur que du Guesclin avoit acquise auprès des troupes et du peuple, étoit capable de renverser également les deux partis, et d'autant plus, que la nation fatiguée d'une guerre déjà bien longue, et qui n'étoit pas prête à finir, pourroit bien d'un commun consentement le reconnoître pour duc; et que si cela arrivoit, il sauroit bien s'y maintenir; que peut-être les rois de France et d'Angleterre lui prêteroient la main, et qu'en tout cas ce seroit un troisième parti qui achèveroit de ruiner la

province. Ils ajoutoient encore d'autres raisons qui parvinrent enfin jusqu'au prince, mais ne firent aucune impression sur son esprit. Il répondit à ces donneurs d'avis : « Je suis certain que Bertrand n'a acquis la grande réputation dont il jouit, et l'affection de tout le monde, que par son mérite et ses vertus ; il n'est capable ni d'une ambition qui feroit tort à sa gloire, ni d'une trahison qui le déshonoreroit. Je suis sûr que si on lui offroit le titre de duc de Bretagne à mon préjudice, il le refuseroit ; et de mon côté, si la Bretagne ne pouvoit être tranquille et heureuse, comme je l'ai toujours souhaité, qu'à ce prix-là, je le verrois sans regret prendre ma place. De telles rumeurs ne sont que des traits de malice de ses ennemis et des miens, et je risquerai tout plutôt que de prendre le moindre ombrage d'un homme si estimable. »

Du Guesclin fut informé de tout cela, et voulut un jour s'en expliquer avec le prince, qui lui ferma la bouche avec ce peu de mots : Je vous connois assez, et je ne connois pas moins nos ennemis communs.

(1360.) Peu de jours après, le comte de Blois voulant fixer Bertrand auprès de lui, songea à le marier, et jeta les yeux sur Tiphaine Raguenel, cette savante fée dont nous avons parlé. Il en fit faire la proposition à Guillaume Raguenel, vicomte

de la Bellière, frère aîné de Tiphaine, qui la reçut avec grand plaisir, et le mariage ne tarda à se faire, que le temps qu'il fallut à du Guesclin pour en donner avis à son père et avoir son consentement. C'étoit pour lui une alliance également honorable et avantageuse : la demoiselle étoit de la première qualité, lui portoit de grands biens, et elle étoit douée de toutes les grâces du corps, et sur-tout de celles de l'esprit et du cœur.

Quand les fêtes furent finies, Bertrand se rendit à son gouvernement de Pontorson, et prit sa route par le château de la Motte-Broon, pour voir son père et lui présenter sa femme, et peu de jours après il arriva à Pontorson. Toute la noblesse y vint en foule pour féliciter les nouveaux époux, qui de leur côté avoient pris leurs mesures pour recevoir leurs parens, leurs amis ou voisins avec magnificence. On s'y occupa de tournois, de courses de bagues et autres exercices militaires qui furent interrompus par la nouvelle que reçut du Guesclin qu'une troupe anglaise étoit descendue à la Hogue, port de mer à peu de distance de Pontorson. Sur-le-champ il envoya des coureurs pour les reconnoitre et lui en rendre compte, et par provision il en donna avis à toutes les garnisons des places voisines, pour qu'elles se tinssent sur leurs gardes.

Le rapport des coureurs fut que Jean

Felleton avoit mis à terre trois cents lances qu'il menoit en Bretagne. Au bout de deux heures, Felleton et quelques-uns des siens s'avancèrent jusqu'aux portes du château, et appelèrent du Guesclin, qui se présenta aux crénaux, et l'Anglais lui tint ce ridicule et arrogant discours : « Y a-t-il assez long-temps que vous vous amusez à faire l'amour ? Votre jeune femme va vous faire oublier que vous êtes un grand homme de guerre, et faire de vous un gentilhomme casanier. Je suis venu exprès pour me battre avec vous seul à seul, si vous osez sortir de votre château ou de votre tannière ; ou bien je vous donne le choix que nous combattions vingt contre vingt, ou tel nombre que vous voudrez, ou bien que cinq de mes Anglais se battent contre vingt de vos Bretons. » Du Guesclin ne lui répondit rien ; Felleton lui tourna le dos, en disant : Je vais m'établir en place d'où je viendrai souvent manger vos chapons, et il s'en alla. Bertrand le rappela et lui dit : « J'ai eu la patience d'écouter jusqu'au bout vos rodomontades ; elles m'ont réjoui, quoique je ne sois pas accoutumé à en entendre de pareilles, et elles ne me font pas grande peur. Je n'accepte pas le combat que vous m'offrez ; je veux vous défaire en corps vous et vos gens ; mais je vous prie de ne pas fatiguer ces beaux guilledins que je vois là, parce que j'irai dans peu les chercher, et vous remercier de la peine

que vous avez prise de les bien choisir en Angleterre, et de les amener jusqu'ici. » Après cette réponse, Bertrand se retira sans vouloir attendre de réplique.

Les gentilshommes normands et bretons, témoins de l'audace de Felleton, en furent vivement indignés, et se préparoient déjà à sortir en armes pour le charger ; mais du Guesclin modéra leur ardeur en leur jurant que bientôt il leur feroit voir de près des ennemis si vains et si téméraires. Aussitôt il commanda à tout ce qu'il avoit d'hommes auprès de lui de se préparer en diligence à marcher au premier ordre ; et en même temps, il fit dire aux garnisons du Mont S. Michel et de Beuvron, de se trouver le lendemain à heure nommée à tel endroit qu'il indiqua. Ensuite il se prépara lui-même pour l'exécution de son projet.

Le lendemain à l'heure marquée il sortit de Pontorson, n'y laissant d'hommes que la garde nécessaire : les garnisons qu'il avoit mandées se trouvèrent au rendez-vous, et il les passa en revue. Il s'y trouva cent lances bien montées et deux cents arbalétriers à pied. Avec ce corps de troupes il marcha avec tant de diligence, qu'en vingt heures il atteignit Felleton dans les landes de Meillac, quoique les Anglais eussent marché sans s'arrêter, bien sûrs qu'il les suivroit de près. Ils marchoient en ordre de bataille et enseignes déployées. Du Guesclin envoya d'abord un héraut à Fel-

leton pour lui dire qu'il venoit quérir ses beaux guilledins, et lui demander raison des propos qu'il lui avoit tenus, et voir si vingt Bretons pourroient bien se défendre contre cinq Anglais.

Felleton engagé d'honneur à combattre, répondit au héraut : Allez dire à votre maître que mes guilledins serviront à conduire les prisonniers que je vais faire après qu'ils m'auront demandé quartier. Ensuite il se retourna vers les siens, et leur dit : « Mes compagnons, notre bonne fortune nous donne ici l'occasion de nous signaler dès notre entrée en Bretagne ; quelque aisée et assurée que soit la victoire que nous allons remporter, elle ne nous en sera pas moins glorieuse, et ne contribuera pas moins à établir notre réputation d'être les plus vaillans hommes de la terre. Ce du Guesclin, qui a tant fait parler de lui, vient se jeter entre nos mains ; vengeons-nous une bonne fois de tout le mal que notre nation a éprouvé de sa part. Ne craignons point ses stratagèmes ordinaires : notre nombre surpasse celui de ses gens, comme nous les surpassons en valeur ; ainsi la victoire nous est assurée. » La troupe lui répondit avec ardeur qu'il ne différât pas à les mener au combat, pour punir cet ennemi juré de leur nation. Trois chevaliers des plus braves d'entr'eux, firent vœu au Ciel de tuer du Guesclin, ou de périr eux-mêmes ; tant leur fureur contre lui étoit animée.

Le héraut n'étoit pas encore de retour auprès de du Guesclin, que celui-ci apperçut les Anglais venant à lui au petit pas et rangés en fort bon ordre; il rangea aussi les siens en bataille, et sa contenance guerrière et assurée lui tint lieu de harangue, et leur communiqua toute sa bravoure. Les deux troupes s'approchent, déjà les lances volent en éclats de part et d'autre; le carnage est déjà grand, et la victoire ne se décide pas encore: l'acharnement est égal de chaque côté: enfin on en vint aux haches d'armes d'une part et de l'autre, et aux épées: ce n'est plus un combat général; c'est autant de combats singuliers; chacun choisit son homme; la même ardeur et la même animosité sont égales dans chaque soldat: tous combattoient pour leur gloire, leur vie et leur liberté. Bertrand tue de sa main deux de ceux qui avoient fait serment d'avoir sa vie; le troisième étoit blessé mortellement d'un coup de flèche dès le commencement de l'affaire. Felleton fut trois fois fait prisonnier par les Bretons, et trois fois délivré par les siens. Mais Bertrand, qui avoit ensemble sa gloire à soutenir et son injure personnelle à venger, fit des choses incroyables, et décida lui seul la victoire: il portoit par-tout la terreur et la mort, et sembloit armé plutôt de la foudre que d'une épée. L'opiniâtreté anglaise céda à sa valeur; Felleton fut pris

une quatrième fois, et resta prisonnier, ayant été terrassé d'un coup de lance par un gentilhomme breton, nommé Roland Bodin : deux autres capitaines anglais eurent le même sort, ce qui mit l'épouvante partout; en sorte que le soldat breton abattoit tout ce qui se présentoit, résolu à tout passer au fil de l'épée, si Bertrand, que personne n'avoit jamais surpassé en humanité dans la victoire, n'eût fait cesser le carnage : ainsi, tout ce qui avoit échappé au glaive fut pris à rançon.

Il commença par faire panser ses blessés et ceux des ennemis, et enterrer les morts; ensuite il partagea judicieusement le butin et les prisonniers à sa troupe, et renvoya les garnisons dans leurs places. Il retint pour lui les trois capitaines, Jean Felleton, Guillaume Isannay et la Grée; et le premier reçut là une bonne leçon pour l'avenir de ne pas commencer par être insolent.

Bertrand, pendant son séjour à Nantes auprès de Charles de Blois, avoit fait connoissance et lié amitié avec un seigneur français de grande considération, commandant pour le roi en Guienne, nommé Jean de Xaintré. Ce seigneur lui écrivit pour le faire souvenir qu'ils s'étoient promis réciproquement d'unir leurs forces dès qu'il y auroit quelque occasion de rendre un bon service au roi, et de combattre les Anglais; que cette occasion se présentoit, parce qu'ils tenoient en Poitou un château

nommé Essay, dont la garnison désoloit tous les environs; que la saison étoit favorable pour attaquer ce château environné de marais impraticables en tout autre temps. Du Guesclin ne balança pas un moment: il laissa ses trois prisonniers à Pontorson, libres, et sur leur parole de ne point s'échapper sans avoir payé leur rançon, et partit pour la Guienne avec une belle troupe d'hommes de son choix et sur lesquels il comptoit, et se trouva au rendez-vous convenu. L'arrivée de du Guesclin, et sa jonction avec un homme aussi recommandable que Xaintré, donna l'alarme aux Anglais; ils cessèrent de courir la campagne, et se renfermèrent dans leurs places, s'attendant bien d'y être attaqués, ce qui ne tarda que jusqu'au lendemain. Dès le jour même le château d'Essay fut investi, et le jour suivant les deux chefs avec toutes leurs forces, montant ensemble à environ quatre mille hommes, s'en approchèrent. Il y eut une contestation honorable entre Xaintré et Bertrand: le premier pour faire les honneurs de son gouvernement, voulut déférer le commandement à du Guesclin, qui le refusa, sur ce que n'ayant aucune commission du roi pour la Guienne, et n'étant venu qu'en qualité d'auxiliaire, il ne devoit que recevoir des ordres, et non pas en donner. La dispute alla plus loin encore: Xaintré vouloit si absolument que Bertrand commandât en chef, qu'il menaça

de quitter l'armée; et moi, dit du Guesclin, je vais reprendre le chemin par où je suis venu, plutôt que de commander ici. Les autres capitaines s'assemblèrent en conseil de guerre, et les firent convenir qu'ils auroient chacun leur quartier séparé, et leurs troupes indépendantes; qu'il seroit fait deux attaques que chacun commanderoit en chef; et que celle où les Anglais se fixeroient pour défendre ou attaquer, seroit réputée le quartier-général, en cas qu'il fallût se réunir. Ces deux grands capitaines eurent encore de la peine à accepter cet arrangement, et ne se rendirent qu'aux instances des officiers et à la nécessité du service.

La place fut donc attaquée de deux côtés: les nôtres perdirent quelques hommes d'abord; mais s'étant mis à l'abri des coups de traits, ils serrèrent le château si vivement, que rien n'en pouvoit sortir, ni aucun secours y entrer: et les mesures étoient si bien prises, que les Anglais ne pouvoient jamais surprendre le camp français, ni le forcer. Les échelles furent placées, et le château attaqué de toutes parts. Du Guesclin étoit monté le premier sur la muraille, et y avoit planté son enseigne en faisant son cri, NOTRE-DAME GUESCLIN; mais cet honneur faillit à lui coûter la vie: comme il se mettoit à poursuivre les ennemis qui, voyant les Bretons maîtres des murailles, se sauvoient dans la place d'armes, et comp-

toient se former en corps, et à force de résistance obtenir quartier, du Guesclin mit le pied sur une pièce de bois pour aller à eux; mais ce bois étoit tellement pourri qu'il manqua sous lui, en sorte qu'il tomba de quinze ou vingt pieds de haut dans la cour du château, et se cassa une jambe. Cinq Anglais qui le virent tomber, et qui le reconnurent à ses riches armes, coururent à lui pour le tuer et le dépouiller. Ce fut là qu'il eut besoin de tout son courage et de toutes ses forces: il eut le temps de se ranger contre une muraille, de s'y adosser, soutenu sur sa bonne jambe, et de s'armer d'une longue hache qu'il portoit toujours. Le premier Anglais qui l'aborda fut assommé du premier coup; un moment après il en mit encore deux hors de combat, et il se défendit si vigoureusement contre les deux autres, malgré tous les efforts qu'ils firent pour le joindre, et la douleur excessive qu'il ressentoit, qu'il eut le bonheur d'être secouru par un brave gentilhomme breton, Jean Hongar, qui l'aperçut dans cette dangereuse situation. Hongar accourut à lui, tua un des deux soldats, mit l'autre en fuite, et s'approcha de Bertrand qui tomba dans ses bras sans connoissance. Hongar le crut mort le voyant tout en sang, et appela quelques compagnons à qui tout en larmes il demanda du secours: ils l'enveloppèrent dans leurs manteaux, apercevant encore quelques

signes de vie, et l'emportèrent dans sa tente.

Les Bretons voyant porter de la sorte ce brave chef, qu'ils chérissoient et estimoient généralement, le crurent tué, et dans le premier mouvement de leur affliction, firent tomber leur vengeance sur les Anglais qu'ils lui sacrifièrent jusqu'au dernier. Ensuite ils mirent le feu au château, et commençoient déjà à démolir les murailles, lorsque l'on vint tempérer leur douleur en leur annonçant que Bertrand n'avoit point reçu de coup mortel ; que tout son mal étoit une jambe cassée, et qu'ainsi ils étoient assez vengés : ils crurent que cette consolation ne tendoit qu'à les tromper, et que l'on ne vouloit qu'arrêter leur fureur, en un mot que Bertrand étoit mort : ils s'écrièrent tous d'une voix qu'au moins les ruines de la place lui serviroient de monument, et rendroient témoignage à la postérité de leur affection et de sa valeur.

(1362.) Cette destruction exécutée, et la blessure de du Guesclin, occasionèrent la séparation de ses troupes d'avec celles de Xaintré. Bertrand fut transporté à Nantes, distante de plus de cinquante lieues, pour y attendre sa guérison, qui ne fut parfaite qu'au bout de trois mois. Son prince Charles de Blois l'honora de ses fréquentes visites, et l'entretint souvent de ses plus secrètes affaires et de ses desseins. Un jour entre autres il vint le voir avec l'air d'un

homme agité de quelque chose d'extraordinaire, et lui dit que quoique la trève subsistante entre lui et le comte de Montfort ne dût expirer qu'à la Saint-Michel, il s'étoit résolu de rappeler ses amis auprès de lui, de former son armée en corps dès le commencement d'avril, et de le faire son lieutenant-général; qu'ainsi il souhaitoit qu'il se trouvât à Nantes pour ce temps-là, afin de résoudre ensemble leurs opérations.

Du Guesclin, qui connoissoit le prince pour religieux observateur des traités, et qui ne l'étoit pas moins lui-même, fut étrangement surpris de ce discours, et ne put s'empêcher de se récrier et de parler à Charles avec beaucoup de liberté et de force: « Seigneur, lui dit-il, je manquerois au respect que je vous dois et au zèle que vous m'avez toujours connu pour votre gloire et pour votre service, si je ne vous expliquois pas ma pensée avec toute franchise. Il est constant qu'une trève ne se peut violer sans perfidie, vous en êtes incapable; mais si vous l'étiez, vous ruineriez toutes vos affaires. Quel jugement pensez-vous que vos amis en porteroient? et croyez-vous que des gens d'honneur voulussent se prêter à un projet qui vous déshonoreroit? Quel jugement en porteroit toute l'Europe, qui vous regarde comme un grand prince et plein d'honneur, si vous donniez cet avantage à votre ennemi? Votre

cause, toute juste qu'elle est, ne paroîtroit plus soutenable : les traités les plus secrets doivent être observés scrupuleusement ; à plus forte raison la foi donnée publiquement et confirmée par des sermens solennels, doit-elle être inviolable. Et quand vous n'auriez pas toutes ces considérations humaines, ne craignez-vous pas que le Ciel même n'en prenne vengeance, et ne vous abandonne à celle de votre ennemi ? »

Le comte de Blois avoit écouté ces remontrances avec une attention triste et sombre, dont il sortit pour y répondre : « Cher Bertrand, dit-il, vous ne m'avez pas dit là un mot que je ne me sois dit à moi-même ; j'y reconnois votre attachement pour moi, votre grand cœur et votre magnanimité. Je sens comme vous que je risquerois de passer pour un parjure, et que mes ennemis profiteroient de l'occasion pour me déshonorer ; mais ne pensera-t-on pas autrement quand j'aurai exposé et publié mes raisons ? Et ne me rendra-t-on pas justice sur cette prétendue infraction de la trève, et ma résolution de faire la guerre, quand je démontrerai que le comte de Montfort ne l'a pas entretenue, cette prétendue trève, qu'il n'a pas congédié ses troupes, et que les Anglais de son parti n'ont pas cessé un seul jour de maltraiter les gens du mien ? N'ont-ils pas continué leurs hostilités, rançonné les bourgeois de mes places, et fait des prisonniers ? Pour-

quoi respecterois-je un traité qu'ils ont mille fois violé ? D'ailleurs, Montfort est-il pour moi un ennemi légitime ? C'est un usurpateur, un sujet révolté : ainsi mon projet est juste, et dans toutes les règles de l'honneur et de la générosité : ne vous en faites plus une peine, mon cher du Guesclin ; j'ai tout pesé scrupuleusement, et j'espère que mes raisons vous toucheront, que vous ne me refuserez plus d'y entrer, et de me donner cette dernière marque de votre déférence pour mes intentions. »

Du Guesclin, persuadé par les raisons qu'il venoit d'entendre, ne contesta plus, et pour s'y conformer, il promit au prince de se trouver à Nantes, le 15 mars, avec toutes les troupes qu'il pourroit rassembler.

Alors se trouvant en état de monter à cheval, il prit congé du comte de Blois, et partit pour son gouvernement de Pontorson. A peine étoit-il sorti de Nantes, qu'il apprit que Richard de Grévaques, capitaine anglais, battoit la campagne pour tâcher de le surprendre dans sa route et l'enlever. Il sut que ce capitaine étoit en garnison dans Ploërmel, et que de là il faisoit des courses dans tous les environs, et levoit des contributions sur les paroisses depuis Rennes jusqu'à Nantes (1). Du Guesclin, qui marchoit avec ses compagnies ordinaires, se détourna de son chemin pour

(1) L'intervalle est de dix-sept lieues de Bretagne.

se mettre à la poursuite de ce capitaine, et lui épargner la peine de le chercher : celui-ci le sut, et se tint sur ses gardes, pour ne pas être surpris par un ennemi si redoutable, et tâcher au contraire de le trouver au dépourvu. Il apprit que du Guesclin étoit logé à l'abbaye de Saint-Méen (1) et ses troupes dans la ville : il marcha toute la nuit, et arriva proche de cette ville une heure avant le jour; il envoya deux de ses gens travestis en paysans à la découverte ; ils lui rapportèrent que tout étoit dans le repos et dans le silence, sinon un petit corps-de-garde de quinze ou vingt hommes à l'entrée du bourg, qui seroit aisé à forcer. Alors Grévaques dispose ses gens, marche sans bruit, fond sur le corps-de-garde, et tue les premiers qui se présentent; les autres se sauvent, et vont donner l'alarme aux troupes de du Guesclin. Grévaques attaque d'abord la maison où étoient ses équipages, avant que personne fût en état de se défendre; les valets résistèrent tant qu'ils purent, quelques gentilshommes vinrent à leur secours avec des soldats et des habitans; mais la partie étant trop inégale, il y eut de la perte du côté des Bretons, entre autres de trois capitaines dans les troupes de du Guesclin, très-braves et très-estimés, Geoffroy le Vayer, Raoul

---

(1) Abbaye de l'ordre de Cîteaux, diocèse de Saint-Malo, et tout auprès.

de Kergqüet, et le seigneur de Romillé. Cependant tous les habitans se mirent en armes, et sauvèrent la maison que Grévaques attaquoit; de son côté il craignit que ses gens occupés au pillage, ne fussent chargés et défaits, et crut qu'il seroit plus à propos d'aller attaquer du Guesclin, avant qu'il eût le loisir de se mettre en défense.

Il marcha donc droit à l'abbaye, où Bertrand avoit déjà mis en bataille les gens de guerre qui s'étoient rassemblés près de sa personne. Il étoit prêt à en sortir pour secourir les siens, quand on lui annonça que Grévaques venoit l'attaquer: alors il rangea sa troupe dans le préau, qui étoit grand et vaste, et fit ouvrir les portes. Grévaques arrive, et s'aperçoit qu'il est attendu; mais il n'étoit plus temps de reculer, ni de délibérer: ainsi il fond sur la troupe de Bertrand avec vivacité. Le combat fut long et incertain; mais à la fin Grévaques eut la douleur de voir tomber mort à son côté son fils, jeune homme de très-grande espérance, et quantité de ses principaux officiers; le reste s'amollit, et ce père désolé fut forcé de se rendre à la merci de du Guesclin avec son gendre et son beau-frère, qui tous remirent leurs épées au vainqueur. Ainsi finit cette entreprise où du Guesclin courut le plus grand danger, et qui délivra la province d'un ennemi bien puissant et bien destructeur.

Bertrand alors continua son chemin vers Pontorson dont il n'étoit pas loin, et y fit conduire Grévaques et les autres prisonniers; mais il ne s'y rendit pas sans avoir encore une aventure des plus singulières.

On a vu ci-devant que du Guesclin partant de son gouvernement de Pontorson, y avoit laissé plusieurs prisonniers, et entre autres ce Felleton, qui l'avoit insulté si audacieusement, et qui devoit venir manger ses chapons. Celui-ci avoit payé sa rançon et recouvré sa liberté; mais il avoit recommencé dès le jour même son premier métier, et avec deux cents hommes qu'il avoit rassemblés, il battoit la campagne, rançonnant ou pillant par-tout où il passoit. Du Guesclin le rencontrant à trois lieues de Pontorson, l'attaque sans lui donner le temps de se reconnoître, le bat, lui tue une partie de son monde, prend le reste, et le conduit lui et les siens prisonniers au même château d'où il n'étoit sorti que depuis deux ou trois jours. Bertrand arriva chez lui avec l'appareil d'un triomphe; une troupe victorieuse d'une part, une autre troupe de prisonniers de l'autre, ornoient son char. Sa femme, Tiphaine Raguenel, dont on ne peut faire un plus grand éloge que de dire qu'elle étoit digne de lui, courut à sa rencontre, et lui fit un accueil que nous aurions de la peine à décrire. Elle ne pouvoit assez se féliciter de revoir ce héros couvert de lauriers, et qui étoit revenu des bras

de la mort, comme par miracle : parmi les prisonniers qui suivoient le vainqueur, elle reconnut le seigneur Felleton, et lui dit d'un air ironique, comme il le méritoit : Comment, brave Felleton, vous voilà encore ? C'est trop pour un homme de cœur comme vous, d'être battu deux fois dans l'intervalle de douze heures, une fois par la sœur, une autre par le frère. Bertrand ne comprenant pas ce discours énigmatique, la dame le lui expliqua.

« La nuit dernière, lui dit-elle, tout étant ici dans le plus profond silence, votre sœur la religieuse (1) couchée avec moi, et toutes deux bien endormies, elle a été divinement avertie en songe d'un grand danger qui nous menaçoit : elle s'est éveillée en sursaut, s'est levée, a pris des armes, et l'épée à la main a couru à l'endroit qui lui avoit été désigné dans son rêve : elle a trouvé une échelle toute dressée contre la fenêtre de la chambre de mes femmes, et les Anglais déjà presque en haut ; elle les a renversés, et trois d'entre eux se sont tués en tombant : tout de suite elle a appelé du secours, et a donné l'alarme dans le château : tout le monde s'est levé, on s'est mis en défense, et nous avons été sauvées par cette protection miraculeuse du Ciel ;

(1) Julienne du Guesclin, qui fut ensuite abbesse de Saint-Georges à Rennes, et mourut fort âgée en 1405.

depuis nous avons su que c'étoit le seigneur Felleton qui avoit fait cette tentative, avec les deux cents hommes que vous avez rencontrés et défaits. »

Tout le monde admira une aventure si étonnante, et le courage de cette héroïne religieuse, digne sœur du plus grand homme de son siècle; Bertrand ordonna qu'on allât sur-le-champ à l'église en rendre grâces à Dieu; ensuite il dit à Felleton : « Je vous croyois un chevalier trop galant envers les dames, pour essayer d'attaquer deux femmes dans leur lit et endormies; cela convient à un amant indiscret, à un héros de roman; mais je ne saurois assez vous plaindre de votre peu de succès, d'avoir été battu par une religieuse; car pour avoir été battu par moi quelques heures après, cela ne doit pas vous étonner, vous y êtes accoutumé. Mais cet événement-là me fait naître d'étranges soupçons qui vous feroient encore moins d'honneur : je me doute que pendant votre prison vous avez abusé de la liberté que je vous ai donnée de converser avec tout le monde; et que vous avez corrompu quelqu'un de la maison pour favoriser par une trahison un projet aussi odieux. »

Felleton fut outré de ce dernier reproche, d'autant plus qu'il étoit réel; Bertrand l'approfondit, et trouva que deux femmes de chambre de sa femme étoient complices : il n'eut besoin de personne pour les punir,

et se rendant justice lui-même militairement, il les fit lier ensemble dans un sac et jeter à la rivière (1).

Peu de temps après, les Anglais ayant recommencé leurs courses en Normandie, Bertrand recommença aussi à les combattre. Ils s'étoient emparés du château de la Roche-Tesson, qu'ils avoient fortifié, y avoient mis quatre cents hommes de garnison, et de là ils mettoient quinze lieues de pays à contribution, et comptoient être en sureté dans une place si forte. Mais du Guesclin y ayant mené douze cents hommes, fit sapper un pan de la muraille, et la brèche s'étant trouvée suffisante, il fit donner l'assaut, monta le premier, et força le château. Le capitaine fut tué avec bon nombre de ses gens, le reste pris à rançon. Le roi pour récompense lui fit présent de cette terre, dont son frère Olivier jouit après lui comme son héritier, et la fille unique d'Olivier la porta dans la maison de Gouyon de Matignon (2).

Du Guesclin, qui jusques-là n'avoit pas encore éprouvé le moindre revers de fortune, en éprouva un enfin; mais sa gloire ni sa réputation n'en reçurent point la moindre altération.

---

(1) C'étoit alors le supplice des femmes; et la première qui fut pendue, le fut sous Charles VII.

(2) Grande et illustre maison de Bretagne, passée en Normandie.

Hue (*Hugo*) de Caurelée, l'un des plus recommandables capitaines qui fussent parmi les Anglais, ravageoit les terres du seigneur de Craon, qui ne se sentant pas en état de le combattre, pria Bertrand de joindre ses troupes aux siennes, pour chasser cet ennemi. Celui-ci ne se fit pas prier deux fois, et lui conduisit lui-même ses hommes, et s'étant mis ensemble sur les voies de Caurelée pour le combattre, ils le trouvèrent au pays du Maine, dans une lande, entre la Croisille et Juvigny. Les deux partis rangèrent leurs troupes en bataille, et au premier choc, les gens de Craon prirent la fuite, en sorte que du Guesclin resta seul avec les siens qui n'étoient qu'environ cent hommes. Bertrand si lâchement abandonné ne perdit pas courage; au contraire, il anima ses gens, et leur commanda de se tenir serrés, et d'attendre l'ennemi. Les Anglais tinrent conseil, et résolurent d'attaquer cette petite troupe; mais Caurelée eut assez d'honneur et de générosité pour leur proposer de tenter une négociation avant que de combattre: on s'y accorda; et il envoya un héraut à du Guesclin pour lui représenter que les Anglais étoient six contre un; qu'il y auroit de la témérité de sa part de tenter une aventure si inégale, et qu'en son particulier il auroit regret de défaire d'aussi braves gens, et sur-tout lui qu'il estimoit infiniment; qu'ainsi il lui conseilloit d'en-

trer en composition, et qu'il le trouveroit raisonnable.

Bertrand communiqua aux siens cette proposition que tout le monde trouva honnête et généreuse, d'autant qu'il y auroit eu de l'imprudence à se compromettre si inégalement : et l'on convint entre les parties que du Guesclin et les siens s'en retourneroient librement et surement ; que leur rançon seroit de trente mille florins d'or ; que Bertrand ni aucun des siens ne pourroient s'armer que la rançon ne fût payée. Bertrand voulut donner des otages, mais Caurelée ne voulut point d'autre caution que sa parole.

Du Guesclin de retour chez lui ne perdit point de temps : il vendit ses meubles et son argenterie, et emprunta jusqu'à concurrence de la somme, qu'il envoya très-peu de temps après à Caurelée par un gentilhomme, sans permettre qu'aucun des siens soldats ou autres y contribuassent, et retira sa parole et celle de sa troupe. Les historiens observent ici que les profits étoient toujours pour ses gens, et les dommages toujours pour lui seul.

(1363.) Cependant le temps approchoit de tenir à Charles de Blois la parole que Bertrand lui avoit donnée de se trouver auprès de lui au milieu du mois de mars ; il partit donc de chez lui le 10, après avoir donné ordre à ses troupes d'être prêtes à marcher à la fin du mois. Les seigneurs du

même parti s'y trouvèrent dans les premiers jours d'avril : il se tint plusieurs conseils pour arranger les opérations, et décider par où on commenceroit à attaquer Jean de Montfort. Quelques-uns firent de grandes difficultés sur l'infraction de la trève, et furent d'avis d'attendre son expiration, et de tout surseoir jusques-là ; ils disoient que tout le monde trouveroit étrange que tant de gens d'honneur eussent violé un traité qui n'avoit plus que six mois à courir ; enfin ces braves Bretons pensoient que ce seroit déroger à leur ancienne et austère vertu : mais on leur opposoit ce que le prince avoit exposé à du Guesclin sur le même sujet ; que Montfort n'étoit point un ennemi légitime, mais un sujet révolté, un usurpateur ; que lui-même et les Anglais pour lui, ce qui étoit la même chose, ne l'avoient pas observée ; qu'il étoit de notoriété générale qu'ils n'avoient pas cessé un seul jour de faire des courses, de surprendre des places, d'enlever des prisonniers et de piller le peuple.

Ces raisons ayant eu leur effet, et tous étant d'accord, il fut résolu que sans délai et le plus secrètement possible, on assembleroit les tronpes ; et que l'on marcheroit contre les places qui tenoient pour le comte de Montfort : ensuite il fut question de nommer un général en chef. Le comte de Blois en avoit donné parole à du Guesclin ; mais pour ne point donner de jalousie, (ce

qui est souvent cause des mauvais succès); il mit la chose en délibération avec tous les seigneurs de son parti qu'il avoit rassemblés pour ce sujet, et leur dit : « Vous savez que la plus grande force d'une armée consiste en celui qui la commande ; que ce proverbe est bien sage, qui dit qu'une troupe de cerfs commandés par un lion, est plus forte qu'une troupe de lions commandés par un cerf. Vous êtes tous capables de commander mon armée, ainsi je ne suis embarrassé que du choix ; et quand je le ferois, j'aurois regret de n'avoir pu vous nommer tous ; mais je ne veux point faire de jaloux ; je veux au contraire qu'en obéissant au chef qui sera nommé, chacun de vous pense obéir à celui qu'il aura lui-même choisi. C'est donc à vous à décider, et je m'en rapporte à votre choix : si le maréchal de Beaumanoir étoit libre de porter les armes, nous n'aurions pas à délibérer ; mais vous savez qu'il ne peut s'armer jusqu'à ce que les princes mes enfans qu'il a conduits en Angleterre soient dégagés. » Le discours du prince étant fini, Beaumanoir prit la parole, et se plaignit amèrement de ce que cette circonstance l'empêchoit de lui rendre ses services ; et il ajouta, que quand il en auroit la liberté, il le supplieroit de déférer cet honneur au vaillant du Guesclin, à qui il appartenoit de commander en chef, et qu'il ne regretteroit que de ne pouvoir servir sous lui. Du Guesclin voulut

parler pour s'en excuser, mais il fut interrompu par une acclamation générale : tout le monde s'écria que Beaumanoir n'avoit dit que ce que tous avoient pensé ; que la vertu et la sagesse de Bertrand étoient trop connues pour qu'il eût un concurrent ; qu'enfin ils souhaitoient l'avoir pour général. Le comte de Blois, charmé que son choix fût celui de tous les seigneurs, le nomma général en chef, sans lui permettre de parler pour s'en défendre, et lui mit en main un bâton d'argent semé d'hermine, pour marque de sa dignité et de son pouvoir.

Du Guesclin rendit grâce au prince de l'honneur qu'il lui faisoit, et dit à la compagnie, qu'il ne pouvoit manquer de bien remplir une fonction si importante avec les plus vaillans hommes du monde et les plus expérimentés capitaines, et ayant à soutenir la meilleure cause qui eût jamais été défendue.

Aussitôt il donna tous les ordres nécessaires ; en sorte que dès le 15 d'avril, il se trouva avoir sur pied trois mille hommes d'armes (1), quatre mille archers à cheval,

(1) Les hommes d'armes ont varié en divers temps. Sous le roi Jean, je trouve que chaque homme d'arme menoit avec lui deux écuyers et deux coustilliers ; ensuite ils n'ont plus eu que trois hommes. Les cahiers des états-généraux tenus à Blois en 1576, accordent au roi 3,000 hommes d'armes, faisant 12,000 chevaux. Les hommes d'armes devoient être tous gentilshommes.

et neuf mille hommes de pied, et en outre tous les plus grands seigneurs de Bretagne.

Quand cette armée se trouva en état de marcher, du Guesclin fut d'avis que Charles de Blois envoyât un héraut à Jean de Montfort, avant que de se mettre en mouvement, pour ne pas paroître avoir voulu le surprendre, et qu'il lui mandât que les plaintes de ses sujets et les vexations continuelles des soldats, le forçoient à prendre les armes pour réprimer tant de désordres, et pour le sommer de se rendre auprès de lui et de lui rendre compte de sa conduite; que de plus, il lui fit hommage des terres qu'il tenoit en fief du duché de Bretagne, qu'il réparât les dommages que ses gens avoient causés, qu'il se remit à l'obéissance, et lui rendît le respect et les devoirs dont un sujet est tenu envers son souverain; qu'autrement il étoit en état de l'en châtier.

Le comte de Montfort répondit à ces sommations, que Charles de Blois se trompoit d'exiger des soumissions et un respect que lui-même lui devoit; qu'il étoit informé qu'il avoit assemblé des troupes, mais qu'il ne s'en étoit pas mis en peine, ne pouvant croire qu'il osât rien entreprendre au préjudice de son serment; que cette considération l'avoit empêché de se mettre en état de défense, mais que s'il avoit la témérité de passer outre, il trou-

veroit par-tout plus de résistance qu'il ne croyoit; et que quant à lui, il sauroit bien le faire repentir de son manque de foi.

Le héraut ayant rapporté cette réponse, du Guesclin se mit en mouvement, et marcha devant la ville de Carhaix, qui tenoit pour le comte de Montfort, et qui étoit bien située, avec une bonne garnison. Le siége dura six semaines, au bout desquelles les assiégés manquant de vivres et ayant perdu beaucoup de monde, capitulèrent; la garnison sortit vies et bagues sauves, et le bourgeois fut libre de rester.

Après que l'on eut pris toutes les mesures pour la sureté de la place, l'armée marcha vers Bécherel; c'étoit un château extrêmement fortifié, où le comte de Montfort tenoit une bonne garnison sous les ordres de Lantimer, brave et renommé capitaine anglais, et ce château dominoit la ville de Rennes. Le gouverneur se voyant investi par une si grande armée, et ne doutant pas qu'il n'eût tous les jours quelque assaut à soutenir, capitula, à condition que si dans quinze jours Jean de Montfort ne se présentoit pas avec une armée capable de faire lever le siége, il rendroit sa place au comte de Blois, et il eut la permission d'en donner avis au comte de Montfort.

Les six semaines qu'avoit duré le siége de Carhaix, avoient donné à ce prince le temps d'assembler ses amis. Il leur avoit

écrit les lettres les plus pressantes de se rendre auprès de lui pour le venger, lui et son parti, de l'infidélité du comte de Blois, et de l'infraction de la trève. Ses représentations étoient si vives, que tous accoururent irrités du procédé de Charles de Blois, sans faire réflexion qu'ils ne l'avoient pas eux-mêmes observée un seul jour, et qu'ils n'avoient cessé de molester ceux de l'autre parti.

Lorsque Montfort reçut les lettres de Lantimer et la nouvelle du siége de Bécherel, il avoit déjà rassemblé une belle armée, qui ne demandoit qu'à aller faire preuve de son courage, et punir le comte de Blois. Il marcha donc avec toutes ses forces au secours de Bécherel. Mais du Guesclin qui prévoyoit bien ce qui devoit arriver, et que Montfort viendroit pour lui faire lever le siége de cette place dont il vouloit absolument se rendre maître, avoit couru la campagne, enlevé et fait conduire dans son camp tous les vivres et les munitions, ravagé ce qu'il n'avoit pu emporter, et rompu les moulins, afin que les ennemis ne pussent trouver aucune ressource, pas même le fourrage; outre cela il avoit fait environner son camp de fossés larges et profonds, et les terrasses en étoient palissadées et flanquées de redoutes; en un mot, tout étoit si bien prévu pour les munitions et pour la défense, qu'il n'y avoit pas d'apparence que Jean de

Montfort osât se présenter pour l'attaquer.

Il vint cependant jusqu'à la vue du camp, et l'ayant fait reconnoître, son conseil jugea qu'il n'y avoit pas lieu de l'attaquer sans un danger évident. Il prit donc le parti de se poster avantageusement pour faire un blocus, et attendre que les assiégeans fussent forcés de se rendre à discrétion faute de subsistance ; qu'alors il seroit maître de la campagne et de leur donner telles lois qu'il voudroit. Mais par la prévoyance de du Guesclin, il se trouva bientôt lui-même manquer de tout ; en sorte qu'il craignit qu'un plus long séjour dans un pays dévasté ne ruinât son armée, et qu'il ne se trouvât lui-même réduit aux extrémités où il avoit espéré de réduire son ennemi.

Comme l'arrivée de Montfort avoit anéanti les conventions faites avec Lantimer, du Guesclin avoit repris le siége et donné nombre d'assauts; dans ces circonstances Lantimer avoit fait savoir au comte de Montfort qu'il ne lui restoit presque plus de monde, et que les maladies et les blessures en mettoient une bonne partie hors de service, en sorte qu'il ne pouvoit plus tenir que trois ou quatre jours. Tout cela fit résoudre le comte de Montfort à attaquer le camp de Charles de Blois, ne doutant pas de l'emporter, tout fort qu'il étoit, parce qu'il se proposoit

de le faire attaquer par toutes ses forces, et que Bertrand ne pouvoit, sans dégarnir ses quartiers, lui opposer assez de monde pour le soutenir et le repousser. Ainsi il commanda que toute l'armée se tînt prête et sous les armes, pour marcher au premier ordre. Le lendemain, à la pointe du jour, il se présenta à la vue des lignes, chargea et défit la garde avancée, et déjà ceux qui devoient commencer l'attaque se jetoient dans les fossés, lorsqu'il crut devoir prévenir l'effusion du sang qui alloit se faire; il envoya donc au comte de Blois un héraut, et lui manda que le combat qui alloit se faire, ne manqueroit pas de coûter la vie à un grand nombre de leurs amis; que pour ne pas exposer tant de braves gens, il lui proposoit de vider leur querelle en combattant seul à seul. Le comte de Blois voulut accepter le défi; mais les seigneurs de sa cour lui firent comprendre que c'étoit un coup de désespoir du comte de Montfort, qui se voyant engagé dans un pas dangereux, et hors d'état d'attaquer une armée plus forte que la sienne, vouloit remettre le tout au hasard d'un combat singulier; que tout au plus le parti pourroit-il être acceptable si les deux armées étoient en présence, et égales en nombre et en valeur. Mais que les affaires de la guerre devant être ménagées avec beaucoup de prudence, il ne convenoit pas au prince de perdre son avantage, ni de mettre but

à but dans un combat particulier un ennemi beaucoup plus foible que lui ; qu'ainsi il falloit renvoyer le héraut avec cette réponse négative, et le charger de dire à Montfort que pour qu'il ne crût pas que ce fût faute de courage de la part du prince, ni de ses gens, on lui offroit la bataille générale en tel lieu qu'il lui plairoit de choisir ; car Charles jugeoit bien que son armée auroit du désavantage dans la défense des lignes.

Le héraut renvoyé avec cette réponse, ne fit qu'aller et revenir pour déclarer que le comte de Montfort acceptoit la bataille dans les landes d'Evran, et qu'il s'y rendroit avec toutes ses forces, huit jours après, c'est-à-dire, le huit juillet. Le comte de Blois fut très-satisfait de la nouvelle, comptant sur une victoire assurée, et remercioit Dieu de cet expédient qui alloit terminer une guerre si longue et qui coûtoit déjà tant de sang.

Aussitôt il y eut cessation d'armes publiée ; on fit de part et d'autre sonner la retraite, et on ne pensa plus des deux côtés qu'à se préparer pour le jour de la bataille.

Charles de Blois n'avoit pas pensé que son ennemi eût voulu hasarder une bataille générale avec si peu de troupes qu'il en avoit ; mais comme Montfort ne vouloit que sauver le château de Bécherel et en faire lever le siége ; que d'ailleurs il ne pouvoit rester où il étoit, et dans la di-

sette de tout, il préféra d'accepter la bataille, comptant beaucoup sur la valeur de ses troupes.

La nouvelle d'une bataille prochaine donna lieu à plusieurs intéressés dans les deux partis, de se rendre dans l'une et dans l'autre armée, pour prendre part à cette importante journée, et y acquérir de la gloire. Enfin ce jour également attendu par les deux contendans arriva. Le comte de Montfort fit de son armée trois corps; le premier d'Anglais seulement, sous les ordres de Jean Chandos et de Gauthier Hüet, composé de cinq cents hommes d'armes, mille archers et deux mille hommes de pied. Il se mit à la tête du second, consistant en deux cents gentilshommes bretons, parmi lesquels étoient plusieurs grands seigneurs, tels qu'Olivier de Clisson, alors tout jeune, et qui devint connétable de France; Tanneguy du Châtel, Olivier de Cadoudal, trois cents hommes d'armes, douze cents archers et deux mille cinq cents hommes de pied, tous bretons. Le troisième, composé d'Anglais, Bretons, Gascons, Normands, sous la charge d'Olivier de Trésiguidi, seigneur breton, de Robert Knolles et du seigneur de Montaigu, anglais, formoit un corps de quatre cents hommes d'armes, huit cents archers et douze cents hommes de pied. Ainsi son armée étoit en total de douze cents hommes d'armes, non compris les deux cents gen-

tilshommes, trois mille archers et six mille hommes de pied, et l'on devoit combattre en gros bataillons.

Charles de Blois partagea aussi son armée en trois corps de bataille, l'un de mille hommes d'armes, quinze cents archers et trois mille cinq cents hommes de pied, et il en donna le commandement à du Guesclin, au sire de Léon et à Jean de Laval, sire de Châtillon en Vendelois; il prit pour lui la seconde bataille, composée de douze cents hommes d'armes, quinze cents archers et quatre mille hommes de pied, ayant auprès de lui le jeune comte de Laval, les sires de Rochefort, de Rieux et de Malestroit. Il avoit mis la troisième sous les ordres du vicomte de Rohan et du sire de Retz (1); elle comprenoit le reste de l'armée, savoir: huits cents hommes d'armes, mille archers et deux mille cinq cents hommes de pied, français, bretons et allemands.

---

(1) Cette maison ne subsiste plus. Je trouve dans l'histoire qu'un maréchal de France, du nom de Retz, fut brûlé vif à Paris, sous Charles VII, par arrêt du parlement, pour cause de magie; Philippe de Commines le rapporte aussi. Il y a apparence que les biens de ce seigneur furent confisqués au roi par le même arrêt; et qu'un siècle après, Catherine de Médicis fit donner le comté de Retz au seigneur de Gondy, son parent et son favori, en faveur duquel fut érigée la duché-pairie, qui passa ensuite à la maison de Lesdiguières, et de celle-ci à la maison de Villeroy, qui la possède encore.

Les deux armées étoient rangées l'une comme l'autre sur deux lignes, dont la plus avancée contenoit les première et troisième batailles; et à peu de distance étoient les secondes batailles commandées par les deux princes en personnes. Le comte de Montfort, dont les bataillons n'étoient pas si nombreux que ceux de son ennemi, avoit fort étendu son armée de peur d'être enveloppé par le plus grand nombre; il avoit encore eu la précaution d'ordonner à ses troupes de se partager en petits corps au premier signal, afin d'occuper davantage celles de son adversaire.

La prière étoit déjà faite, et les chefs des deux armées avoient déjà exhorté leurs gens à bien faire, lorsque les évêques qui se trouvoient d'une part et de l'autre, touchés de voir leurs compatriotes prêts à s'entre-détruire, s'avançèrent dans l'intervalle qui séparoit les deux camps, et firent suspendre la marche. Ensuite ils se mirent à conférer ensemble, et demandèrent suspension d'armes pour une heure, tandis qu'ils alloient réfléchir sur les moyens d'un accommodement; ce qui fut accordé entre les deux partis par respect pour leur caractère.

Du Guesclin n'étoit pas d'avis de cette trève, ni que l'on écoutât aucunes propositions; il vouloit absolument que l'on combattît, prévoyant qu'un délai, si court qu'il fût, ralentiroit l'ardeur des troupes,

et il représentoit au comte de Blois les grands avantages qu'il avoit sur son ennemi par le nombre et la valeur de ses soldats. Les autres seigneurs lui répondoient que l'occasion étoit la plus favorable pour terminer le différend, d'autant que Montfort sentant sa foiblesse, se contenteroit aisément, plutôt que de hasarder tout à l'événement d'une bataille, qu'il prévoyoit assez ne pouvoir gagner; que d'une autre part l'inégalité des forces n'étoit pas toujours une assurance bien certaine, témoin la bataille de Poitiers, qui servira long-temps de preuve qu'une grande armée peut être battue par une très-petite.

Le comte de Blois se rangea de ce dernier avis, et accorda la trève d'une heure; le comte de Montfort fut plus difficile à réduire; les Anglais ne vouloient ni trève, ni médiation, et vouloient combattre; mais les seigneurs bretons de son parti lui firent comprendre que si les conditions qui lui seroient proposées ne lui convenoient pas, le pis aller seroit toujours de demander la bataille. Ainsi il consentit à la conversation des prélats pour une heure.

Le résultat de leur délibération fut assez singulier. Ils proposèrent que le duché fût divisé en deux portions égales; que chacun des princes prît la qualité de duc de Bretagne avec les hermines pleines.

Mais les deux princes ne voulurent de ces conditions ni l'un ni l'autre; le comte de Blois disoit que cette proposition lui avoit déjà été faite à Calais, lorsqu'il étoit sans armée, et qu'il l'avoit rejetée; qu'ainsi il n'y avoit point de raison à la lui renouveler à la tête d'une armée aussi puissante que la sienne: que d'ailleurs cela répugneroit à son contrat de mariage, qu'il prétendoit soutenir au péril de sa vie: qu'il ne souhaitoit rien plus sincèrement que le bonheur et le repos des peuples; mais qu'il ne consentiroit jamais à partager le duché, ni le titre de duc.

Le comte de Montfort disoit, et avec beaucoup de justice, que ce partage n'opéreroit rien de solide; qu'il n'y avoit nulle apparence que le comte de Blois et lui pussent jamais vivre en paix dans une province divisée en deux principautés; que quand ils seroient capables de régner en bonne intelligence chacun dans leur ressort, rien ne pourroit garantir la même union entre leurs successeurs. De façon que la bonne volonté des prélats demeura pour le moment sans effet, et qu'ils se séparèrent.

Mais la rupture de cette négociation chagrina tous les soldats; ils commencèrent à murmurer tout haut, et à dire qu'il y avoit de la cruauté à les forcer de répandre le sang de leurs parens, de leurs amis, de leurs compatriotes pour un différend si

facile à terminer ; que les deux princes devoient s'accommoder, sinon qu'ils en trouveroient eux-mêmes les moyens, et qu'il étoit évident que cela ne venoit que des Anglais qui étoient intéressés seuls à perpétuer le trouble et les malheurs de toute la province. Enfin leurs plaintes allèrent si loin, que les capitaines craignirent qu'ils ne se révoltassent.

Les Anglais sur-tout en furent alarmés ; ils connoissoient la haine que les Bretons leur portoient, et tremblèrent que ceux des deux armées ne se réunissent pour les exterminer. Les deux princes n'étoient pas plus tranquilles ; ils appréhendoient chacun de leur côté, que la réunion des Bretons n'opérât la proclamation définitive de l'un ou de l'autre. Dans ce désordre général les prélats revinrent à la charge, persuadèrent que dans cette émotion un accommodement étoit nécessaire ; que le partage d'une principauté en deux parties également souveraines n'étoit pas sans exemple ; que ce qui étoit arrivé ailleurs pouvoit bien se pratiquer en Bretagne ; enfin ils travaillèrent si bien qu'ils réussirent ; le traité fut conclu et rédigé conformément à leur projet, et il fut dit que de la Bretagne on feroit deux souverainetés égales. Les deux princes s'entrevirent, s'embrassèrent et jurèrent l'exécution de ce traité, qui fut nommé le traité des Landes d'Evran.

Alors les soldats firent retentir l'air de

cris de joie ; ils passèrent d'un camp dans l'autre, et s'embrassèrent avec toute l'amitié possible. En attendant que ce partage pût se faire par des commissaires, et que ces commissaires fussent nommés, on convint de se donner de part et d'autre des otages : de la part du comte de Blois furent donnés les seigneurs de Rohan, de Léon, de Retz, de Malestroit, de Châtillon, de Rieux, de Rochefort et de Beaumanoir. Mais le comte de Montfort exigea absolument que du Guesclin fût du nombre, dans l'idée qu'en l'absence d'un si grand capitaine, le comte de Blois n'oseroit jamais enfreindre le traité. Quand ces otages prirent congé de Charles pour se rendre à Guerrande et autres places suivant leurs destinations, il leur demanda leurs avis sur ce traité; chacun en dit son sentiment, mais Bertrand lui dit avec sa franchise ordinaire : « Monseigneur, je suis fort aise que vous ayiez la paix, mais vous la payez bien cher. Nous avons manqué une belle occasion de vous faire seul duc de Bretagne. »

L'accord fait entre les deux princes manquoit d'une formalité qui le rendit sans effet; c'étoit la ratification de Jeanne-la-Boiteuse, née duchesse de Bretagne, femme du comte de Blois; elle la refusa constamment, et ne voulut rien écouter, quelques efforts que l'on fit pour l'y résoudre; en sorte qu'au bout de quelques semaines on se rendit mutuellement les otages. Du

Guesclin s'étoit déjà mis lui-même en liberté, et il eut à cette occasion un procès fameux contre Guillaume Felleton, dont nous avons déjà parlé, et qui avoit été un des arbitres dans la négociation du traité d'Evran. Il avoit consenti volontiers à être du nombre des otages pour Charles de Blois; mais il avoit représenté à l'assemblée, qu'étant engagé au service du duc d'Orléans, il ne pouvoit servir d'otage que pendant un mois. Le comte de Montfort l'avoit accepté sur ce pied-là, et l'avoit remis entre les mains de Robert Knolles, capitaine anglais, qui eut pour lui tous les égards qu'il méritoit, et lui donna une entière liberté dans sa maison. Au bout d'un mois, Bertrand se voyant libre, suivant les conditions de son engagement, remercia son hôte de toutes ses attentions, et se retira à Vitré, accompagné de quelques chevaliers qui l'étoient venu chercher, et par un des écuyers de Knolles. Felleton ayant appris sa retraite, en fut irrité, et prétendit que du Guesclin avoit manqué à sa parole. Il lui écrivit, le 13 novembre 1363, et lui manda qu'il étoit fort surpris qu'un chevalier dont la conduite avoit toujours été irréprochable, et qui s'étoit acquis tant de gloire dans les guerres, eût manqué à sa parole, et se fût évadé furtivement de chez son hôte; qu'il devoit se ressouvenir qu'il avoit promis de demeurer en otage jusqu'à ce que la ville de Nantes

eût été délivrée au comte de Montfort; et qu'en cas qu'il niât le fait, il le lui soutiendroit *par son corps*, en présence du roi de France. Bertrand lui répondit, qu'avec l'aide de Dieu, il comparoîtroit devant le roi ou devant le duc de Normandie, le mardi avant la mi-carême; nia absolument qu'il se fût engagé à servir d'otage pendant plus d'un mois; et promit de prouver *par son corps*, la vérité de tout ce qu'il avançoit, comme tout chevalier devoit le faire en pareil cas. Sa lettre est datée du 19 décembre de la même année (1).

---

(1) Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs, de leur mettre sous les yeux la lettre de du Guesclin, comme le seul monument authentique qui nous reste de ce grand homme. Elle est conçue en ces termes : « A » monsieur Guillaume de Feltonn. J'ai veu unes » lettres que escrites m'avez, contenant la fourme » qui s'ensuit : *Mons Bertrand du Guerclin, jay* » *entendu, par Jean-le-Bigot vostre écuyer, que* » *vous avez ou devez avoir dit que si nul homme* » *vourroit dire que vous n'aurez bien et loyalement* » *tenus vos hostages à cause du traictié de la paix* » *de Bretaigne, en la manière que vous l'aviez* » *promis le jour que monsieur de Montfort, duc de* » *Bretaigne, et monsieur Charles de Blois, avoient* » *emprins de combattre ensemble sur la querelle de* » *Bretaigne, et que vous n'étiez tenus de tenir hostages, fors un mois tant seulement, vous voudriez* » *défendre devant vos juges. Sur quoi je vous face* » *assavoir que vous promites audit jour, par la foy* » *de votre corps, et entrastes hostage, que vous* » *devriez demorer sans y départir, jusques à tant* » *que la ville de Nantes seroit rendue audit monsieur* » *de Montfort, duc de Bretaigne, ou que vous auriez* » *congié de mondit seigneur; laquelle foy et hostage*

Quelqu'assurance cependant qu'eût Bertrand de la justice de sa cause, il ne la crut pas dans le cas de pouvoir être décidée par le duel ou par la guerre, comme le prétendoit Felleton. Il savoit d'abord que la loi divine défend les duels, et il avoit

---

» *vous n'avez bien loyalement tenue, ains faussement* » *l'avez faillie, et de ce suis prest à l'aide de Dieu* » *par mon corps de prouver contre vous, comme* » *chevalier doit faire devant monseigneur le roi de* » *France. Tesmoing mon scel à cette cédule apposé* » *et mis le XIII jour de novembre, l'an mil trois* » *cent soixante et trois; Guillaume de Feltonn.* » Si vous fas assavoir que o l'aide de Dieu je seray » devant le roy de France notre sire, dedens le mardy » avant la mequaresme prochain venant, si il est ou » reaume de France en son povoir, et ou cas que il » n'y seroit, je serai o l'aide de Dieu devant monsei- » gneur le duc de Normandie, celle journée, et » quant est de ce que vous dites ou avez dit je deusse » estre hostage, jusques à tant que la ville de Nantes » fust rendue au comte de Montfort, et que j'aye ma » foy et mes hostages faussement faillis et tenus, en » cas que respons vous en appartiendroit et le vou- » driez maintenir contre moi, la je diré et main- » tendré devant l'un d'eutz en ma leal deffence que » mauvesement avez menti, et y seray se Dieu plest » tout prest pour y garder et deffendre mon honneur » et estat encontre vous, si respons vous en siet, et » pour ce que je ne weil longuement estre en cest » debat o vous, je le vous fas assavoir ceste fois pour » toutes, par ces lettres scellées de mon scel le XIX » jour de décembre, l'an mil trois cent soixante et » trois.

» BERTRAN DU GUERCLIN. »

Cette lettre est insérée dans l'arrêt du parlement, qui se trouve dans le premier volume des mémoires pour servir de preuves à l'histoire de Bretagne, *in-fol.* Paris 1742, et qui est tiré des archives de la chambre des comptes.

appris dans une multitude d'affaires que ses envieux lui avoient suscitées, quels étoient les cas où ils peuvent être permis par les lois. Pour n'avoir donc rien à se reprocher, il prit le sage parti de faire plaider son affaire devant le roi ou le dauphin, et de se soumettre entièrement à leur décision. Il se rendit à Paris au temps marqué, et comparut devant le dauphin; Felleton s'y trouva aussi; c'étoit le mardi avant la mi-carême, qui cette année-là tomboit au 26 de février. Le dauphin assembla le parlement, et fit plaider l'affaire en présence du roi de Chypre, des pairs de France, et d'un grand nombre de barons, chevaliers, écuyers, clercs, et autres personnes que la curiosité avoit rassemblées. La cour, après avoir entendu l'exposé du différend et les raisons alléguées de part et d'autre, déclara, le 28 février, que *le gage de duel ou la guerre*, ne tomboit point sur une affaire de cette nature. Le motif de l'arrêt sur la loi qui ne permettoit les duels qu'au défaut de preuves testimoniales. Or, du Guesclin avoit déclaré en présence de plus de deux cents chevaliers ou écuyers, qu'il ne pouvoit servir d'otage que pendant un mois, et il avoit satisfait à sa promesse, comme en faisoient foi les chevaliers qui l'étoient venu prendre chez Robert Knolles. Felleton avoit donc tort de l'appeler en duel pour prouver un fait attesté par plus de deux cents per-

sonnes vivantes. Au surplus, le parlement rejeta la demande de cent mille francs faite par Bertrand pour ses frais, dommages et intérêts.

Cette affaire étant terminée, du Guesclin se rendit à Guingamp, d'où il manda à ses gens qui étoient à Pontorson de venir le joindre. Dès qu'ils furent arrivés auprès de lui, il songea à quitter Guingamp pour retourner à son gouvernement; mais comme il se préparoit à sortir de cette ville, il fut fort étonné d'en trouver les portes fermées, et une foule d'habitans qui barroient le passage; il en demanda la raison aux plus distingués des bourgeois, disant que personne des siens ne devoit avoir fait de dettes ni dommage à qui que ce fût, qu'il l'avoit trop expressément défendu; que si cela étoit, il alloit non-seulement satisfaire aux dettes, mais réparer les dommages au quadruple. Il lui fut répondu que ce n'étoit pas ce qui assembloit tout ce peuple à ses pieds; que personne n'avoit rien à demander à lui ni aux siens; que c'étoit pour le supplier de ne les pas abandonner dans les maux qu'ils souffroient de la part de deux capitaines anglais, Roger Davy et Thomelin, qui occupoient les châteaux de Pistivien et de Trogost, et de là faisoient tous les désordres possibles, pilloient les campagnes, maltraitoient les habitans avec barbarie, les faisoient prisonniers, et levoient des contributions excessives; que s'il

vouloit leur faire cette grâce, ils étoient en état de lui fournir six mille bons hommes de guerre, sur lesquels il auroit toute autorité, et qu'il ne lui manqueroit ni argent, ni vivres, ni munitions, ni machines. Sur cela tout le peuple se prosterna, les hommes nues têtes, les femmes échevelées, et tous s'écrioient ensemble : HOMME DE DIEU, ne nous abandonnez pas ; HOMME DE DIEU, secourez-nous ; HOMME DE DIEU, VAILLANT BERTRAND, sauvez-nous, nous et nos familles de ces ennemis cruels, et donnez-nous cettre tranquillité que vous avez procurée à tous ceux qui ont eu recours à vous. En faisant ces cris, ils répandoient des torrens de larmes, qui touchèrent Bertrand jusqu'au cœur, et qui lui en arrachèrent à lui-même par compassion et par humanité.

Il se rendit à des plaintes si douloureuses et si justes, et promit de faire ce qu'ils souhaitoient de lui avec tant d'ardeur. Le peuple passant de la douleur à la joie, fit des acclamations aussi éclatantes que si la victoire sur les Anglais étoit déjà gagnée. « L'excellent Bertrand, se disoient-ils les uns aux autres, en se rencontrant dans les rues, et s'embrassant les larmes aux yeux ; l'excellent Bertrand, le bon capitaine, l'homme de Dieu, nous est resté, il a eu pitié de nous. » Il seroit impossible de rien ajouter à un éloge pareil, et c'est sans contredit le plus éloquent qui ait jamais été fait.

Du Guesclin, qui ne remettoit jamais au lendemain ce qu'il pouvoit faire dans le jour, ne différa pas son opération d'un moment : il assembla ses capitaines, pour délibérer ensemble sur les moyens d'assiéger ces deux funestes châteaux, Pistivien et Trogost. Le bruit répandu de cette entreprise parvint bientôt aux deux capitaines anglais ; et sachant à qui ils alloient avoir affaire, ils n'oublièrent rien pour se mettre en bon état de défense, et se pourvoir de toutes choses.

D'un autre côté, tous les habitans du comté de Penthièvre, jaloux d'avoir l'honneur de servir sous du Guesclin, se rendirent auprès de lui avec tant d'empressement, qu'en huit jours de temps ils formèrent un corps de six mille hommes bien déterminés, sans ses troupes particulières. Avec ces forces, il marcha droit au château de Pistivien, le plus fort des deux, et envoya un hérant à Roger Davy qui le tenoit, pour le sommer de rendre sa place et sa personne. Il lui mandoit « qu'il étoit temps de faire raison au peuple opprimé de tous les maux qu'il lui avoit causés : que s'il vouloit rendre sa forteresse sans attendre la force des armes, il lui promettoit que le peuple lui pardonneroit ; mais que s'il attendoit l'événement, et qu'il s'exposât à être forcé, il devoit tout craindre d'un peuple à qui il avoit fait souffrir tant de maux. » Davy répondit au héraut : « Je

connois la valeur de celui qui vous envoie ; mais dites-lui que je suis résolu à me défendre jusqu'à la mort, et à m'ensevelir sous les ruines de ma place. » Sur cette réponse Bertrand prit son parti.

Ce château de Pistivien étoit situé au milieu d'un étang vaste et profond ; et on n'y abordoit que par une langue de terre, où deux voitures auroient eu peine à passer de front, et que pour plus grande précaution Davy y avoit fait étrécir en plusieurs endroits. Il étoit outre cela environné de hautes murailles, et d'un fossé à fond de cuve, qui régnoit tout à l'entour, en dedans des murailles. On ne pouvoit donc en approcher, que par le moyen de bateaux faits exprès, car il n'y en avoit là aucun à la disposition des assiégeans ; mais c'étoit un ouvrage de trop longue haleine, qui auroit coûté beaucoup de peine et de danger, sans être d'une grande utilité. De si grands obstacles étoient capables de rebuter tout autre que du Guesclin ; mais le courage ingénieux de notre héros, lui fournit bientôt les moyens de les vaincre.

Il fit élargir la chaussée qui conduisoit au pied des murailles, assez pour que quinze hommes pussent y passer commodément de front, ce qui se fit au moyen de mairains, fascines, et autres bois qu'il fit couper dans la forêt qui environnoit l'étang ; et les troupes s'y employèrent avec tant d'ardeur, qu'en huit jours le

travail fut poussé jusqu'au tertre qui servoit de fondation.

Dès que l'on fut parvenu à cet endroit, du Guesclin y fit faire une tranchée ou ouverture, qui laissoit à découvert le fondement de la muraille ; il la fit ensuite saper, et la brèche s'étant trouvée suffisante, il y donna l'assaut, et emporta bientôt ce premier dehors, malgré la résistance des assiégés. On apporta ensuite des fascines pour combler le fossé ; et les échelles ayant été dressées contre le mur intérieur du château, les troupes l'assaillirent avec beaucoup d'ardeur. Mais les ennemis ne se défendoient pas avec moins de résolution ; s'étant attendus à cette attaque, ils avoient fait provision de tout ce qui étoit nécessaire pour leur défense, en sorte qu'ils accabloient les assiégeans de feux et de pierres, et renversoient les échelles avec ceux qui y étoient montés. Le général voyant le peu de succès de cette escalade, s'avise d'un autre expédient. Il envoie mille hommes mettre le feu à une des portes du château ; ceux-ci se portent avec fureur à cette expédition, brûlent la porte et se précipitent dans la place au travers des flammes qu'ils venoient d'allumer eux-mêmes.

Davy averti que cette porte étoit brûlée, ne pouvoit le croire, et pour s'en assurer, il y vint accompagné de cent des siens, abandonnant la principale muraille : alors

voyant que la porte étoit effectivement brûlée et enfoncée, la fureur le prend, il fond comme un lion, renverse et assomme tout ce qui paroît devant lui, fait fuir ceux qui échappent à ses coups, et pousse lui-même une charrette sous le portail pour y servir de barricade, et arrêter les assaillans. On mit encore le feu à cette charrette, et cependant l'assaut se donnoit de toutes parts : enfin cinq ou six Bretons gagnèrent le haut de la muraille, et y plantèrent l'enseigne de leur général.

Du Guesclin voyant qu'il alloit être le maître de la place, crut devoir en empêcher le pillage, sur-tout par égard pour la femme du gouverneur ; il ordonna à deux cents des siens de monter sur la muraille, et d'empêcher qui que ce fût d'y monter après eux, et même fit ôter les échelles ; ensuite il passe à travers ceux qui étoient à la porte, va droit à Davy, et lui dit : Seigneur Davy, vous voyez que votre résistance est désormais inutile ; votre place est à nous, rendez-vous à moi, et je vous ferai telle composition que mérite un brave officier comme vous. Davy lui répondit, qu'il voyoit bien qu'il n'étoit plus temps de s'opposer à un homme à qui tout cédoit ; que contre un autre il auroit résisté jusqu'à la mort ; mais qu'il n'avoit aucun regret de rendre son épée à un ennemi si généreux, et à un homme digne de conquérir toute la terre. Voilà, dit-il, mon épée, et je vous

rends en même temps l'arbitre de ma fortune et de mon honneur. Bertrand lui tendit la main, ne prit point l'épée, et lui dit qu'il ne vouloit d'autre caution que sa parole. La garnison se soumit aussitôt; mais les soldats, et sur-tout ceux du canton qui avoient tant souffert des maux dont ils s'étoient plaints à Bertrand, vouloient tout passer au fil de l'épée. Du Guesclin eut l'autorité de les en empêcher, et de sauver le château du pillage: il calma cette fureur populaire, conserva une partie des biens de Davy, et employa l'autre partie à récompenser ceux de ses troupes qui avoient le mieux fait. Il relâcha sans rançon les soldats pauvres qu'il trouva dans le château, sans autre condition que de ne point porter les armes contre lui, pendant un terme qu'il leur prescrivit; mais ceux d'entre ces soldats qui étoient bretons, prirent parti dans ses troupes, et le château de Pistivien fut démantelé.

De là du Guesclin marcha vers Trogost, qui n'étoit pas une place d'aussi grande résistance que la première; Thomelin qui y commandoit, voyant le sort de Pistivien qu'il croyoit imprenable, n'attendit pas d'être forcé pour capituler. Sitôt qu'il vit que l'on se disposoit à lui donner l'assaut, il composa, et rendit sa place à du Guesclin, qui lui permit à lui et à sa garnison de se retirer vie et bagues sauves.

C'est ainsi que Bertrand, comme un

autre Hercule, purgeoit la terre des monstres ou des tyrans qui la ravageoient. Il est inutile de dire les bénédictions des peuples après ces deux expéditions, lorsqu'il les quitta pour se rendre dans son gouvernement de Pontorson; leur reconnoissance égala l'empressement avec lequel ils lui avoient demandé le bienfait qu'il venoit de leur accorder.

(1364). Du Guesclin arriva enfin chez lui, accompagné de Davy son prisonnier, et comptoit jouir d'un repos jusqu'alors inconnu pour lui, dans les bras de sa vertueuse femme, l'incomparable Tiphaine. Mais à peine y avoit-il huit jours qu'il étoit tranquille, que le dauphin Charles, duc de Normandie, régent du royaume, lui manda de se rendre auprès de lui. On a vu ci-devant que Bertrand s'étoit engagé au service du roi Jean, alors de retour en France de sa prison d'Angleterre. Ce roi y étoit retourné, tant parce que le traité fait à Brétigni pour sa rançon et sa délivrance ne s'exécutoit pas, que parce que la plupart des provinces cédées aux Anglais par ce traité, refusoient de passer sous leur domination, soutenant qu'un roi de France n'a pas le droit de démembrer sa couronne, ni de disposer ainsi de ses provinces et de ses sujets. Quoi qu'il en soit, le roi Jean étoit passé en Angleterre, et avoit laissé au dauphin son fils la régence du royaume, avec une autorité absolue.

Ce prince avoit alors sur les bras un ennemi irréconciliable, tant de lui que de la maison royale, et de toute la nation : c'étoit Charles-le-Mauvais, prince du sang, et roi de Navarre. Il possédoit des apanages considérables en Normandie, qui ne lui servoient qu'à fouler les sujets du roi, et à favoriser les courses des Anglais, tant dans cette province que dans tout le royaume ; et menaçoit encore d'y exciter des troubles à l'occasion dont il s'agit.

Avant le départ de Jean pour l'Angleterre, Philippe, duc de Bourgogne, dernier de cette race, étoit mort en 1361, le 22 novembre, âgé de seize ans, et sans enfans, quoiqu'il fût déjà marié ; mais son âge l'avoit tenu jusque-là éloigné de sa femme (1). Outre le duché et le comté de Bourgogne, il possédoit encore les comtés d'Artois et de Boulonnois. A sa mort le roi Jean s'étoit porté pour héritier de toute cette grande succession, attendu que c'étoient tous fiefs démembrés de la couronne ; et en partant pour l'Angleterre, il laissa au dauphin à faire valoir ses droits.

Charles-le-Mauvais réclama la Bourgogne, et prétendoit en exclure le roi : il se fondoit sur le droit de représentation de Marguerite de Bourgogne son aïeule

---

(1) Marguerite, fille du comte de Flandre, qui fut ensuite femme de Philippe, quatrième fils du roi Jean, lequel fut depuis duc de Bourgogne.

maternelle, femme du roi Louis Hutin, dont il étoit l'héritier.

On répondoit pour le dauphin, que la Bourgogne étoit un fief masculin ; qu'il avoit été donné dans l'année 1030, en apanage à Robert de France, frère cadet de Henri premier, dont la postérité venant à s'éteindre par la mort du duc Philippe, le fief retournoit de droit à la couronne, suivant la loi incontestable en France pour la réversion des fiefs. Charles répliquoit, qu'avant le codicile de Philippe-le-Bel, de l'an 1314, il n'avoit encore jamais été fait mention de l'exclusion des filles aux successions des apanages ; que ce codicile ne parloit que de la province de Poitou que ce prince donnoit à son second fils, et par conséquent que la clause n'étoit propre et ne devoit avoir lieu que pour le Poitou : au lieu que le démembrement de la Bourgogne fait en l'an 1030, ne pouvoit être assujetti à une loi faite trois siècles après, d'autant qu'il n'avoit été fait aucune mention de réversion, ni aucune autre condition : qu'ainsi les filles des apanagistes n'étoient exclues de succéder par aucune loi, et qu'il étoit dans tous les droits de son aïeule. La réponse du dauphin à ces raisons captieuses, étoit que la réversion étoit tellement annexée à la nature des apanages, qu'il n'avoit jamais été nécessaire de la stipuler ; qu'elle s'entendoit par elle-même ; qu'en tout cas c'eût été une clause sura-

bondante, et qu'une preuve décisive que la réversion étoit de l'essence et de l'institution des apanages, c'est que quand l'usage pratiqué sous la première race de partager le royaume eut été abrogé, on avoit alors introduit les apanages en faveur des mâles seulement, et que jamais les filles de France n'avoient été dotées qu'en deniers : sinon dans les cas où pour raisons d'état, on leur avoit quelquefois donné des terres; que ce n'avoit jamais été que comme engagistes, ou pour sureté de leurs dots en deniers, ce qui ne constituoit pas des apanages successifs : qu'autrement les filles des apanagistes auroient un meilleur sort que les filles de France même, qui n'ont jamais d'apanages; ce qui seroit contraire aux lois fondamentales du royaume, si les unes avoient le droit que n'ont pas les autres, de succéder et de porter les démembremens du royaume à des maisons étrangères : qu'en un mot, c'étoit une prétention qui offensoit le droit public, la raison et la tranquillité de la nation, que les filles des rois ne pouvant succéder aux terres réunies à la couronne, les filles des apanagistes y succédassent à leurs pères ou aïeux.

Ces raisons décisives n'étant pas capables d'ébranler un esprit de la trempe de Charles-le-Mauvais, il en vint à la force ouverte. Sa sœur Blanche de Navarre, reine de France, et veuve de Philippe de

Valois, prit parti pour son frère : on lui avoit donné pour son douaire la ville de Melun avec son territoire ; elle y fit entrer des troupes à lui sous les ordres du Basque de Mareuil. Le régent jugea qu'il falloit se débarrasser d'un si dangereux voisin, et voulut d'abord aller en personne mettre le siége devant Melun ; mais connoissant le Basque pour brave et expérimenté capitaine, il crut ne devoir pas aller à cette entreprise sans avoir avec lui des officiers dignes d'être opposés à ce commandant ; c'est ce qui fit qu'il manda à du Guesclin qu'il eût à se rendre auprès de lui pour une grande et difficile entreprise, où il auroit besoin de son bras, et pour laquelle il lui donnoit rendez-vous à Melun, où il alloit l'attendre avec la plus grande impatience.

Bertrand, qui, comme nous l'avons dit, s'étoit retiré chez lui dans le dessein d'y jouir de quelque repos, voulut d'abord s'excuser, et renvoyer le gentilhomme du dauphin avec une réponse honnête mais négative : il s'en expliqua avec Tiphaine Raguenel qui ne fut pas du même avis : « Il n'est pas encore temps pour vous, lui dit-elle, d'être sans emploi : le Ciel, en vous donnant les grands talens dont il vous a comblé, vous a fait un devoir de les employer ; son intention est que vous procuriez le repos de tout le monde, et que vous n'en preniez point : à peine êtes-vous au

milieu de la carrière que vous avez à fournir, et que la Providence vous a imposée; vous ne pouvez la remplir que par vos travaux. Vous connoissez toute l'affection que j'ai pour vous, et avec quel plaisir je jouirois de votre présence ici; mais je consens, parce que je le dois, à votre éloignement, et j'attends ma consolation sur votre absence, des beaux faits que la renommée m'annoncera de votre part. Si cet éloignement vous chagrine, je suis prête à partir avec vous, et je vous suivrai au milieu des armées, si vous l'exigez de moi; mais je crois que les affaires domestiques exigent ma présence ici, et que je vous y serai plus utile que si je vous suivois. Je sais, vous dis-je, combien votre bras est nécessaire à toute la chrétienté, et à la France surtout: il ne me conviendroit pas, en vous retenant, de priver votre patrie de la gloire qu'elle tire de vous, ni la France des espérances qu'elle a conçues de vos exploits, ni vous-même des honneurs qui vous attendent. » Alors elle tira de sa poche des tablettes précieusement garnies, et ajouta: « Ne pensez pas que ce que je viens de vous dire parte de l'imagination échauffée d'une femme; tout cela est écrit, et je l'ai lu dans le grand livre du Ciel, où Dieu lui-même a tracé votre illustre vie en caractères ineffaçables. Au reste, ne vous attendez pas que votre vertu soit toujours heureuse; la fortune vous traversera plus d'une fois:

prenez ces tablettes, conservez-les pour l'amour de moi, et les consultez quelquefois; vous y trouverez des conseils qui ne serviront pas peu à remédier aux accidens qui vous arriveront. »

Du Guesclin les reçut de bonne grâce, et remercia la dame de ses bons avis; mais il lui répondit, comme Hector à Andromaque, que sa destinée étoit décidée dès le moment de sa naissance; qu'elle étoit dans les mains de la Providence, qui disposeroit de lui à son gré, et qu'il y étoit entièrement soumis. Cependant il se résolut à partir et à aller joindre le dauphin. Roger Davy apprenant que du Guesclin alloit faire ce voyage, le fit prier de trouver bon qu'il l'accompagnât, l'assurant qu'il le regardoit comme un bienfaiteur, qu'il lui devoit la vie, qu'il en seroit éternellement reconnoissant, le suivroit dans toutes ses entreprises, et ne prendroit jamais d'autre parti que le sien. Du Guesclin, qui le connoissoit pour un brave et vaillant chevalier, n'hésita point à lui accorder sa demande; et quoiqu'il en pût tirer une grande rançon, il aima mieux l'acquérir au service de la France, que d'en faire son profit particulier. Il le mit au nombre de ses amis, lui donna auprès de sa personne un rang proportionné à sa naissance et à sa valeur, après avoir pris de lui son serment de fidélité. Bertrand eut la satisfaction de n'être pas trompé dans l'idée

qu'il en avoit conçue : ce brave officier ne le quitta plus, lui rendit de très-bons services, et fut tué en combattant auprès de lui à la bataille d'Auray.

Le dauphin sachant que du Guesclin étoit en route pour le joindre, avoit fait investir Melun ; mais il ne voulut pas qu'il fût donné un assaut avant son arrivée, et il l'annonçoit à sa cour : Mon vaillant Breton, disoit-il, sera ici bientôt avec ses troupes invincibles, et nous le verrons avec plaisir. L'impatience du prince et l'estime qu'il montroit pour Bertrand ne manquèrent pas de lui faire des jaloux à la cour, et il ne manqua pas non plus de gens qui auroient souhaité que le succès n'eût pas rempli les espérances du dauphin.

Dès qu'il fut arrivé avec deux cents lances, il alla rendre ses respects à ce prince, qui l'embrassa en disant avec une espèce de transport : Je savois bien que le brave Bertrand ne manqueroit pas de venir me trouver quand il sauroit l'état de mes affaires. Ensuite s'aperçevant que les seigneurs de sa cour regardoient du Guesclin avec surprise, et ne trouvoient pas dans sa figure celle d'un héros : Vous voyez, leur dit-il, le plus hardi et le meilleur chevalier du monde ; vous le verrez en besogne. Ensuite le prince tint un conseil de guerre où Bertrand assista, et il fut résolu que sans autre délai, on donneroit un assaut le lendemain, et on indiqua le lieu de l'attaque des Bretons en particulier.

Les ordres et les arrangemens donnés dès le soir, la charge sonna au point du jour, et chacun courut à son poste en résolution de bien faire. Comme il n'étoit pas de la dignité du régent de se trouver à un assaut, que d'ailleurs il étoit encore malade d'une fièvre dangereuse qui le tenoit depuis long-temps, il se tint en une maison, d'où par une fenêtre il voyoit les opérations, et faisoit secourir les partis foibles ou qui fléchissoient.

Le Basque de Mareuil et les siens firent des merveilles, et repoussèrent plusieurs fois les Français. Bertrand étoit alors dans le fossé, et faisoit saper la muraille pour faire brèche; mais soit que les travailleurs y allassent mollement, soit que la pierre fût trop dure ou la muraille trop épaisse, l'ouvrage n'avançoit pas à son gré. L'impatience le prit; il se fit apporter une échelle, et voulut y monter soutenu par quelqu'un des siens: mais le gouverneur apercevant un chevalier qui montoit si résolument à la muraille, son écu sur sa tête, y accourut, se saisit d'une grosse pierre qui se trouva là fortuitement, la roula lui-même vers les créneaux, et la lâcha sur ce téméraire assaillant. La pierre étoit si pesante que l'échelle en fut rompue, et Bertrand tomba à la renverse, la tête la première dans le fossé qui étoit plein d'eau.

Le Bègue de Villaine, personnage illustre dans l'histoire, l'ayant aperçu, cria

au secours, en disant qu'il vaudroit mieux manquer à prendre la ville que de perdre un tel chevalier. Le régent l'avoit vu monter à l'échelle, et ne le reconnoissant pas, dit : Ce ne peut être là que du Guesclin ; il n'y a que lui de capable d'un coup si hardi. En parlant encore il vit sa chute, et envoya bien vîte cinq ou six de ses gardes pour le retirer, ce qu'ils firent heureusement. Mais quand on lui eut délacé son casque, on le crut mort, parce qu'il ne donnoit aucun signe de vie. Les médecins du prince ordonnèrent qu'on le mît dans un fumier chaud, ce que l'on fit, et il ne revint de son évanouissement qu'au bout d'une heure. Sa première parole fut de demander si l'assaut étoit fini, et si la ville étoit prise; et ayant appris que non, il se fit habiller, et malgré tout le monde il retourna au combat. Puis voyant que l'on n'avanceroit rien ce jour-là par l'escalade, il prit vingt de ses Bretons et alla aux barrières de la porte de la ville, où il tua quelques ennemis, et il étoit au point d'y entrer lorsqu'on leva le pont. Le régent et ceux qui l'accompagnoient, témoins de toute cette aventure, remarquèrent avec admiration ce dernier et extraordinaire trait de valeur.

Cependant la nuit vint, on battit la retraite pour se disposer à recommencer le lendemain avec plus de vigueur; mais les assiégés prévinrent leur malheur, en capitulant et se soumettant à l'obéissance du dauphin.

Le prince ne put se refuser de faire devant toute sa cour l'éloge de du Guesclin; et pour récompenser sa valeur, il le combla de bienfaits qui exprimèrent son estime et sa magnificence. De Melun, le prince, la cour et l'armée revinrent à Paris, et là il fut décidé de faire la guerre au roi de Navarre en Normandie. Il avoit en propre plusieurs places fortes entre Rouen et Paris, et par leur moyen il incommodoit considérablement ces deux capitales. Du Guesclin fut nommé commandant en chef de l'armée que l'on destina à combattre Charles-le-Mauvais. Il se rendit donc en Normandie, et se joignit d'abord aux bourgeois de Rouen, lesquels s'étoient assemblés au nombre de dix mille hommes, et s'étoient donné pour chef un nommé Jacques Lieur, sous les ordres duquel ils assiégeoient une place nommée Roulleboise, sur la Seine. Elle étoit occupée pour le Navarrois par Wautaire Austrade bruxellaire, qui s'étoit tellement rendu formidable, que personne n'osoit aller ou venir de Rouen à Paris sans passe-port de lui, et que tout commerce étoit interrompu, tant par terre que par la rivière.

Cette bourgeoisie armée fut bien réjouie du secours que du Guesclin lui amena, et sur-tout de sa présence, et ne douta plus qu'avec un si brave chef et d'aussi bonnes troupes que les siennes, elle ne réduisit bientôt la forteresse à se rendre : (ce secours

étoit de cinq cents hommes d'armes (1), et de deux mille hommes de pied). Cependant le siége tiroit en longueur, parce que la place étoit bonne et forte, la garnison nombreuse et composée de tous vieux soldats, et Austrade, leur commandant, un très-grand homme de guerre.

En attendant la fin de cette expédition, Bertrand imagina de se rendre maître de Mantes, qui appartenoit au roi de Navarre, distante de Roulleboise de deux lieues. L'entreprise n'étoit pas aisée, car la ville étoit bien fournie de munitions, et avoit une forte garnison. Il eut recours à la même ruse qui l'avoit déjà rendu maître du château de Fougeray. Ici il se travestit lui dixième en vigneron, et aux portes ouvrantes de la ville, il se présenta, et passa avec ses compagnons, feignant d'aller travailler aux vignes; et par provision, il avoit embusqué trente des siens à cent pas de là derrière une grange, sous les ordres d'un gentilhomme breton, Guillaume de Launoy. Ces prétendus vignerons passèrent sur la planchette; et comme ils étoient encore entre les deux portes, il se présenta pour sortir une charrette, en sorte que l'on baissa le grand pont. Deux de nos vignerons saisirent le moment, coupèrent les traits des chevaux pour empêcher que le pont

(1) Nous avons déjà dit que 500 hommes d'armes faisoient 2000 chevaux.

ne fût levé ; ensuite avec les haches et les épées qu'ils avoient sous leurs habits de toile, ils tuèrent quelques-uns de ceux du corps-de-garde. Alors Bertrand donna son signal à ses trente hommes, qui arrivèrent sur-le-champ, criant Launoy, qui étoit le mot de ralliement. Ils se rendirent maîtres de la porte, et donnèrent l'alarme aux bourgeois qui étoient encore presque tous au lit. Aussitôt arriva le reste de la troupe commandée pour cette expédition, et qui étoit conduite par Louis de Châlon, comte d'Auxerre, jeune seigneur de grande espérance, qui fondit dans la ville, et joignit Bertrand. Celui-ci sur-le-champ dépouille son habit de vigneron, se met à la tête des siens, et fait retentir la ville de ce cri formidable, NOTRE-DAME GUESCLIN. La bourgeoisie se réfugie dans la grande église qui étoit très-fortifiée, et où ils espéroient se défendre : Bertrand y mena ses gens de guerre, et somma les habitans de se rendre. Après quelques difficultés, il fut arrêté par la capitulation, que tous les soldats ou habitans qui voudroient continuer dans le service du roi de Navarre, sortiroient le bâton blanc à la main ; que les bourgeois qui voudroient se soumettre à l'obéissance du roi, pourroient rester ; que leurs biens leur seroient conservés ; qu'ils prêteroient serment de fidélité entre les mains de du Guesclin, qui le recevroit au nom du régent duc de Normandie ; qu'enfin ils

donneroient des otages. Il fut arrêté aussi que les armes et les munitions de bouche et de guerre seroient remis à des commissaires français.

Aussitôt la ville de Mantes réduite, les habitans représentèrent à du Guesclin que la ville de Meulan, appartenante aussi au Navarrois, étoit si proche d'eux, que tant que les Navarrois y seroient, il n'y auroit pour eux aucun repos ni sureté; qu'ainsi ils le supplioient de la réduire à l'obéissance du roi. Du Guesclin convint de leurs raisons, et remit le siége de Meulan après la prise de Roulleboise.

(Froissard dit que ce fut le maréchal de Boucicault qui prit Mantes, et qui commanda au siége de Roulleboise. Il raconte que ce maréchal, suivi de cent cavaliers, vint à Mantes tout courant, qu'il demanda qu'on lui ouvrît les portes, et qu'on lui donnât un asile contre les Navarrois qui le poursuivoient; leur jura qu'il étoit leur ami, et qu'il n'étoit venu que pour les servir, etc. Que les portes lui furent ouvertes pour lui et les siens, et que Bertrand avec sa troupe le suivoit de si près, qu'il entra avec lui : qu'aussitôt on cria *St. Yves du Guesclin! à la mort Navarrois!* Mais ce récit n'a aucune apparence, tant par le silence des autres historiens, que parce que le maréchal de Boucicault n'étoit pas homme à faire une surprise aussi indigne de lui, ni un serment pour abuser de la con-

fiance de gens qui lui rendoient le service qu'il leur demandoit ; mais cela n'étant pas de notre sujet, nous ne porterons pas plus loin la critique que l'historien de du Guesclin fait fort au long de ce narré de Froissard).

Quoi qu'il en soit, Mantes étant soumise, du Guesclin retourna au siége de Roulleboise, laissant dans la ville le jeune comte d'Auxerre, en qualité de gouverneur, et le chargeant de disposer toutes choses pour le siége de Meulan. Arrivé au camp, il fit de nouveau sommer Austrade de lui rendre la place, et sur son refus ordonna le lendemain matin un assaut général. On y combattit de part et d'autre avec tant de valeur, que les assiégeans furent trois fois repoussés, et retournèrent trois fois à la charge. A la dernière ils avoient Bertrand à leur tête ; en sorte qu'animés par la présence d'un aussi vaillant chef, ils emportèrent la forteresse. Austrade et toute sa garnison furent passés au fil de l'épée. Du Guesclin resta dans la place jusqu'au lendemain, qu'il fit abattre et raser la tour, et ensuite se rendit à Mantes avec toute l'armée. Il y joignit le comte d'Auxerre, fit prendre toutes les machines destinées au siége de Meulan, et tous ensemble partirent pour s'y rendre.

Meulan étoit devenue bien intéressante au roi de Navarre, par la perte de Mantes et la ruine de Roulleboise. La ville étoit

grande, riche, bien peuplée, ceinte de bonnes murailles, avec une forte tour, et un pont fortifié sur la Seine, au moyen duquel ce prince dominoit la navigation, et rien ne passoit qu'en payant des droits excessifs et arbitraires, qui lui servoient à entretenir une puissante garnison.

Toutes ces considérations engagèrent du Guesclin à en faire le siége. Les bourgeois de Rouen, qu'il avoit trouvés devant Roulleboise, et qu'il avoit aidés à la détruire, voulurent par reconnoissance et pour l'honneur de servir sous lui, l'accompagner dans sa nouvelle entreprise : ils trouvoient une sorte de satisfaction à considérer la sage conduite d'un homme qui leur rendoit le repos, et la sureté de leur commerce.

Il envoya d'abord sommer le gouverneur et les habitans de lui rendre la place ; mais cet officier se moqua de cette sommation, et fit voir au héraut, que les femmes, les filles et les enfans portoient des pierres pour la défendre. Sur le rapport du héraut, Bertrand fit avancer son armée, la rangea en bataille dans la plaine qui est sous les murailles le long de la rivière, et donna ses ordres aux officiers de faire des quartiers pour le campement des troupes, et de placer des machines ; et lui, avec le comte d'Auxerre et d'autres officiers, il fit le tour de la ville pour reconnoître l'endroit le plus favorable pour l'attaque. Leur premier sen-

timent fut de s'emparer du pont, parce que les assiégeans étant une fois maîtres de la rivière, en tireroient de grands avantages pour réduire la ville. Mais après avoir délibéré plus attentivement, ils jugèrent que ce pont leur donneroit autant de peine que la ville même, à laquelle il faudroit ensuite s'attacher; qu'en prenant la ville d'abord, le pont seroit nécessairement à eux; que d'ailleurs ce pont ne seroit d'aucune utilité aux assiégés pendant le siége, attendu qu'ils ne pourroient tirer par-là aucun secours, ni en hommes ni en munitions, puisqu'il n'y avoit plus personne dans le canton du parti du roi de Navarre: au lieu que l'avantage de la rivière étoit tout entier du côté des Français, parce qu'elle étoit couverte de bateaux de Rouen pour Paris, tous garnis de bons hommes, qui avoient intérêt de favoriser les assiégeans, et de nuire aux Navarrois.

La conclusion fut conséquente à cette délibération: il fut arrêté que l'on attaqueroit la ville seulement; mais on ordonna aux troupes bourgeoises de Rouen qui étoient sur les bateaux, d'observer si les Navarrois ne laisseroient pas le pont pour aller renforcer la garnison de la ville, et dans ce cas-là de s'en emparer.

Le lendemain, du Guesclin parut dès la pointe du jour, armé de toutes pièces, à la tête de ses troupes, et fit sonner l'assaut. Il ordonna que les échelles fussent plantées

de tous les côtés aux murailles : lui-même à la tête de deux cents hommes court vers une porte de la ville, fait rompre les barrières à coups de haches ; et comme le pont-levis étoit levé, il en fait jeter un, au moyen duquel il met lui-même le feu à l'autre, et fait enfoncer la porte. Alors le courage manque aux assiégés ; leurs gens de guerre se retirent dans la tour, abandonnant la ville et les bourgeois à la discrétion du vainqueur, qui mit tout au pillage, à sang ou à rançon.

Après ce premier succès, il s'agissoit d'avoir la tour qui étoit forte, bien munie, et pleine de braves hommes. Du Guesclin s'avança sur le fossé, appela le gouverneur, et lui dit : « Je viens vous demander votre place ; n'attendez pas pour me la rendre les dernières extrémités, et ne vous opiniâtrez pas à la défendre plus long-temps contre moi : je la recevrai au nom du régent ; je vous donnerai un sauf-conduit, pour vous retirer, vous et les vôtres, par-tout où vous voudrez ; mais sachez que je suis résolu à ne point partir d'ici que la tour ne soit à moi. Le gouverneur, homme fier et audacieux, lui répondit laconiquement : « Vous prendrez cette tour quand vous aurez des ailes ; car si vous ignorez l'art de voler, je ne vous crains point. » On jugea par cette réponse que ce gouverneur et les siens attendroient la dernière extrémité ; ainsi on fit avancer les machines,

entre lesquelles étoient quelques pièces de canon (1); on les fit tirer contre la tour : mais soit qu'on ne sût pas encore l'art de s'en bien servir, ou par la force de la pierre, les boulets n'y faisoient aucun effet. Alors du Guesclin commanda à ses travailleurs de miner (2) la tour jusques dans ses fondemens, afin de la renverser. Il fut si bien obéi, qu'au bout de quelques jours la mine fut en état; mais avant d'y mettre le feu, il fit faire une nouvelle et dernière sommation au gouverneur de se rendre. Celui-ci ne rabattant rien de son obstination, on mit le feu aux merrains, et la mine fit bientôt son effet; la tour se fendit en deux, et une moitié tomba dans les fossés. Le gouverneur et les siens furent trop heureux d'implorer la clémence du vainqueur : on leur accorda la vie, et on les envoya prisonniers à Paris.

Le régent commanda que le reste de cette tour fût abattu, ainsi que les murailles de la ville; mais on fortifia le pont, et l'on y

(1) L'invention des canons étoit encore nouvelle. Les Anglais s'en étoient servis les premiers à la bataille de Crécy, en 1346; mais le service n'en étoit pas encore bien exécuté.

(2) La façon de miner les tours et les murailles n'étoit pas telle qu'elle est de nos jours. Elle consistoit à saper les fondations, et soutenir les terres avec des pièces de bois que l'on nommoit merrains, auxquels on mettoit le feu; et quand ces bois tomboient, les murs ou tours se renversoient.

mit une bonne garnison, pour l'empêcher de retomber au pouvoir des Navarrois.

Le roi de Navarre, vivement affligé de la perte de ces trois places, fit lever et rassembler le plus de troupes qu'il put, feignant de vouloir les reprendre, mais en effet pour mettre à couvert son comté d'Evreux et les autres possessions qu'il avoit en Normandie, et dont il se voyoit en grand danger d'être dépouillé. Jean de Grailly, captal (1) de Buch, son sujet, lui amena quatre cents hommes d'armes gascons qu'il avoit levés pour son service ; Jean Joüel, seigneur anglais, lui fournit aussi quelque nombre d'hommes d'armes; quelques autres de ses amis lui amenèrent encore d'autres troupes, tant cavalerie qu'infanterie, en sorte que le tout ensemble montoit environ à dix mille hommes, dont il fit général en chef le captal de Buch, comme le seigneur le plus qualifié et le capitaine le plus expérimenté.

Charles étant un jour avec ses capitaines, leur exprimoit le regret sensible qu'il avoit de la perte des trois places que du Guesclin venoit de lui enlever, et ne put s'empêcher de rendre justice à ses beaux faits, et de leur dire : « Tant que cet officier sera au service du roi de France, on ne pourra lui faire la guerre qu'avec désavantage. » Le

(1) Ce terme signifioit seigneur, en latin *capitalis*, et n'a jamais appartenu qu'aux seigneurs de Buch.

captal de Buch, brusque et présomptueux comme un Gascon qu'il étoit, lui répondit: Avant la fin du mois je vous l'amènerai pieds et poings liés. « Mon cousin, répliqua le prince, vous êtes brave et bien affectionné à mon service; je suis assuré que vous vous comporterez vaillamment: mais quoiqu'un Breton ne soit pas si alerte qu'un Gascon, croyez-moi, celui-là n'est pas si aisé à prendre que vous vous l'imaginez; vous en jugerez par vous-même, et vous aurez besoin de tout votre courage et de toute votre expérience pour vous défendre de lui, et pour l'attaquer. — Eh bien, reprit le Gascon, je ne serai jamais vis-à-vis de lui sitôt que je le souhaite. »

(1364.) Dans ces circonstances, arriva la nouvelle de la mort du roi Jean, décédé à l'hôtel de Savoie à Londres, le 10 avril. Son corps fut embaumé et conduit en France par le comte d'Eu, prince du sang, et d'autres seigneurs qui l'avoient suivi en Angleterre: il fut d'abord déposé à l'abbaye Saint-Antoine à Paris, ensuite porté à Saint Denis, le 27 mai, par les conseillers du parlement, et inhumé parmi ses ancêtres. Ce prince n'avoit que cinquante-six ans, et quatorze de règne: il avoit d'excellentes qualités; mais il ne fut pas heureux: il étoit libéral jusqu'à la profusion et brave jusqu'à la témérité, comme il parut à la journée de Poitiers, où il perdit par sa faute la plus grande partie

de la noblesse du royaume : enfin, dit son histoire, il fut bon soldat et mauvais capitaine.

Quand les obsèques du roi décédé furent faites, le dauphin devenu roi se disposa à partir pour Reims, et à s'y faire sacrer. Du Guesclin qui étoit resté en Normandie, apprit les préparatifs que faisoit le Navarrois ; il en donna avis à Charles V, et lui demanda ses ordres qu'il alla attendre à Rouen, et de là il écrivit à ses amis qu'il avoit besoin de gens de guerre : aussitôt il lui en vint en foule, conduits par tout ce qu'il y avoit de plus grand dans le royaume. Le service étoit si agréable sous lui, lui-même étoit un si bon modèle pour ceux qui vouloient apprendre la guerre, et d'ailleurs il se piquoit tellement d'exalter les belles actions et de les faire valoir, que c'étoit à qui auroit l'avantage d'être sous son commandement. Il fut donc joint par Louis de Châlon, comte d'Auxerre ; le comte de Tonnerre, son frère ; les seigneurs de Hannequin, maître des arbalêtriers (1) ; de Beaumont, Manceau, et de son frère, dit Hevesquerque ; du vicomte de Bournonville qu'il fit chevalier ; de Rambures, de Scepi, de Villequier, de Betancourt, de Frontebos, de la Treille, du Bègue de Villaine, de Cayeu, de Gra-

(1) C'étoit alors ce qu'a été depuis le titre de colonel-général de l'infanterie.

velle, de Renty, de Beaujeu, de Vienne, de Poitiers et autres, tant seigneurs que gentilshommes de différentes provinces; et de plus ceux de Gascogne, Petiton de Courton, le Souldick de l'Estrade, Aymon de Pommyers, Perducas d'Albret, s'y trouvèrent avec leurs compagnies complètes, et à bannières déployées. Il avoit encore de ses amis inséparables auprès de lui, son frère Olivier, Guillaume Bouestel, Olivier de Mauny, Eustache de la Houssaye, Roland du Bois, et plusieurs autres, tous de la première noblesse de Bretagne (1).

Toutes ces troupes étant rassemblées à Rouen, Bertrand les conduisit au Pont-de-l'Arche, où il savoit que le captal de Buch devoit arriver bientôt. Ayant envoyé des coureurs pour en savoir des nouvelles, il commanda que tout le monde se tînt prêt à tout événement, et les exhorta tous à se disposer à bien faire, en commençant par des exercices de piété, et la réception des sacremens, pour obtenir, leur disoit-il, par la pénitence, la miséricorde et le secours de Dieu, qui s'est réservé le titre de dieu des armées et de distributeur des victoires.

Quand on fut arrivé au Pont-de-l'Arche,

---

(1) Il seroit difficile de faire un plus bel éloge d'un commandant en chef qu'un concours si grand et si empressé de servir sous lui, comme fait ici la plus illustre noblesse du royaume.

il sortit de la ville pour faire une dernière revue de son armée : il la trouva de douze cents hommes d'armes (4800 chevaux) et de trois à quatre mille hommes de pied, tous gens d'élite. Il parcourut les rangs, et harangua ses soldats à la manière des généraux romains ; il se félicitoit de sa bonne fortune, qui avoit rassemblé sous ses ordres les plus vaillans hommes du monde, leur représentoit la justice de la cause pour laquelle ils se disposoient à combattre, et les exhortoit à donner à leur nouveau roi un présage heureux du bonheur de ses armes pour l'avenir. Les troupes répondirent à son discours par des cris unanimes de VIVE LE ROI ! Allons, vaillant Bertrand, s'écrioient les soldats, allons, tant que nous serons animés par votre présence et votre valeur, nous ne trouverons rien d'impossible. Après cela on marcha sans savoir encore où trouver les ennemis, lorsqu'au bout d'un quart d'heure arrivèrent les coureurs qui avoient été envoyés la veille à la découverte, et qui déclarèrent n'avoir rien rencontré ni rien appris des ennemis, ni de leur marche. Du Guesclin s'en mit en colère, les renvoya, et leur dit que s'ils ne lui rapportoient pas des nouvelles certaines du captal de Buch et de sa troupe, il les feroit pendre. Un vaillant capitaine de la troupe de Bertrand, nommé Guy de Bayeux (et par sobriquet, l'Archi-Prêtre) se présenta, et s'offrit à aller à la décou-

verte de l'armée ennemie, promettant de lui en rendre bon compte, d'autant que c'étoit le seul service qu'il pût lui rendre, et qu'il ne pouvoit combattre contre le captal de Buch, dont il étoit vassal; son offre fut acceptée, en sorte qu'il ne se trouva pas à l'armée lors de la bataille dont nous allons parler.

De son côté, le captal de Buch cherchoit les Français, et souhaitoit les rencontrer plutôt que plus tard : il savoit que son armée étoit de mille hommes plus forte que celle de du Guesclin; qu'outre cela, la plus belle partie de la noblesse étoit occupée de la cérémonie du sacre du roi, laquelle finie, cette noblesse pourroit bien venir renforcer l'armée française, et lui tomber sur les bras : au lieu que remportant la victoire, comme il y comptoit, avant cet événement, il avançoit merveilleusement les affaires du roi de Navarre, et se mettoit en état de prévenir les nouvelles troupes que Charles V pourroit envoyer contre lui. Pendant qu'il tiroit ainsi son horoscope à son avantage, un héraut du roi d'Angleterre se présenta à lui : il lui demanda des nouvelles de l'armée française, s'il l'avoit rencontrée, ses forces et son ordre de bataille. Le héraut lui dit tout ce qu'il en savoit, et entre autres que dans l'armée de du Guesclin il y avoit des Gascons : « *Hé donc!* s'écria le captal en s'adressant aux siens; *des Gascons! nous trouverons à qui*

parler, Gascons contre Gascons. Cap Saint Antonin, ils se promeneront! »

Alors il commanda que chacun se tint dans son poste; puis laissant derrière lui une montagne qui est entre Evreux et Cocherel, il s'avança sur une petite colline qui lui découvroit une plaine bordée par la rivière d'Eure: le lieu lui parut avantageux pour attendre l'armée française: il étoit couvert à droite par un bois taillis, où il avoit jeté cent hommes pour n'être pas surpris de ce côté-là; de l'autre, la colline descendoit en pente douce dans la prairie que bordoit la rivière, et formoit là un coude. Il partagea son armée en trois corps, sans l'arrière-garde, qu'il avoit postée dans le lieu le plus élevé pour qu'elle pût découvrir ce qui se passeroit. Ensuite s'arrangeant sur la situation du lieu où il se trouvoit, il forma sa bataille en croissant, la gauche plus avancée que la droite, et le bagage derrière. Il avoit encore un grand avantage, qui étoit la liberté de tirer des vivres d'Evreux et de toute la campagne voisine.

Le lendemain, 16 de mai, sur les dix heures du matin, Bertrand parut avec toute son armée: il passa le pont de Cocherel, et se posta dans la plaine, ayant derrière lui la rivière d'Eure, sur laquelle, et proche du village, étoit ce pont dont il s'étoit rendu maître, le captal n'ayant pas jugé à propos de s'en emparer, et voulant laisser ce passage à son ennemi pour venir à lui.

Bertrand divisa son armée en trois corps, le premier tout de Bretons sous ses ordres. Le second corps étoit aux ordres du comte d'Auxerre, avec tous les seigneurs français, normands, picards et bourguignons. Le troisième, composé de Gascons, étoit commandé par Guillaume Bouestel, seigneur breton, sans doute à cause de l'absence du seigneur d'Albret à qui cet honneur appartenoit, s'il n'eût pas été alors au sacre du roi. Il avoit rangé ces trois corps sur deux lignes, comme il avoit fait dans les landes d'Evran, et il avoit commandé aux Gascons de faire une arrière-garde, ou corps de réserve, qui lui fut, par évéuement, d'un grand usage. Alors chaque seigneur avancé dans les armes avoit son cri, qui servoit de ralliement aux combattans. Il fut donc question de savoir quel cri on prendroit pour servir à toute l'armée : on en fit d'abord l'honneur au comte d'Auxerre, et tous vouloient que le cri fût, NOTRE-DAME D'AUXERRE, attendu qu'il n'y avoit là personne qui lui fût égal en qualité, titres et richesses. Mais il eut la modestie de le refuser sur ce qu'il étoit encore un jeune homme, et un novice au fait des armes, en comparaison des grands et renommés capitaines qui étoient présens, dont il se feroit honneur de prendre des leçons et de servir sous eux. Alors tous conclurent unanimement que le cri seroit donc NOTRE-DAME GUESCLIN. Bertrand s'en

défendit, et demanda que l'on prît celui du maître des arbalêtriers (Baudoin de Hannequin), soutenant que sa charge lui donnoit un rang si distingué, qu'il n'y avoit pas à balancer à lui déférer cet honneur : mais on persista pour le cri, NOTRE-DAME GUESCLIN ; et les soldats à qui ce mot avoit toujours été de bon augure, craignant qu'on ne le changeât, s'écrièrent : MONTJOYE S. DENIS, NOTRE-DAME GUESCLIN. Ainsi le cri resta, non-seulement en l'honneur du général, mais en vertu de l'estime et de la confiance de toute l'armée.

Les choses ainsi réglées, du Guesclin fit crier par tout le camp que quiconque ne se sentiroit pas assez de courage pour faire son devoir, pouvoit se retirer librement ; mais aussi que quiconque fuiroit, seroit pendu sans miséricorde. Pas un seul soldat ne fut tenté de sortir ; au contraire tous avoient impatience de combattre, et se disoient les uns aux autres : Avec ce brave et invincible général, et sous son cri pour ralliement, nous sommes certains de la victoire.

Alors Bertrand envoya un hérault au captal de Buch pour lui demander la bataille, et lui dire qu'il l'attendoit dans la plaine, n'y ayant pas de raison à penser que les siens voulussent combattre les hommes et le lieu tout à la fois ; que si cependant quelques-uns de ses braves, par exemple, Jean Joüel, ou le seigneur de Sacquain-

ville, ou tels autres capitaines qui le voudroient, avoient envie de rompre une lance, ils trouveroient des chevaliers capables de leur répondre.

Le captal chargea le héraut de dire à du Guesclin qu'il connoissoit assez ses intentions; que grâces à Dieu, il savoit son métier, et que dans le moment d'une bataille générale, il n'y avoit pas lieu de s'amuser à des combats singuliers. Il y avoit de la prudence à lui de ne pas quitter sa position pour descendre dans la plaine, car son poste étoit tout à son avantage; mais notre héros trouva bien le moyen de le lui faire enfin quitter.

Sur la fin de cette même journée, les fourrageurs de l'armée française ayant fait du fourrage dans la prairie, et faisant leurs trousses pour retourner au camp, furent surpris par les Navarrois qui les chargèrent et en tuèrent quelques-uns. Les autres voyant ce désordre se réunirent pour secourir leurs camarades, et venger la mort de ceux qui avoient péri: ils fondirent sur les ennemis avec tant d'ardeur, qu'ils en tuèrent la plus grande partie, mirent les autres en fuite, et emmenèrent nombre de chevaux. Toute l'armée alors se prépara au combat, pensant qu'il viendroit du secours à ceux qui venoient d'être battus, et que cela pourroit engager une affaire générale: mais le captal demeura ferme dans son poste, ce qui confirma l'idée que l'on avoit qu'il ne s'en débusqueroit pas.

Sur ces entrefaites arriva au camp français Enguerrand de Hesdin, chevalier en grande estime, seul et sans suite, mouillé comme un homme qui auroit été plongé dans la rivière, ce qui étoit vrai, et voici son aventure. Comme il savoit qu'il devoit y avoir bataille entre les deux armées, il se fit un point d'honneur de s'y trouver sous les ordres de du Guesclin, et s'étoit mis en route avec quelques gentilshommes picards, ses voisins, qui avoient la même intention. Ils avoient passé la nuit à Vernon, où se trouvoit Blanche de Navarre, reine douairière de France, veuve de Philippe de Valois, laquelle sachant qu'il y avoit dans la ville des chevaliers français qui alloient joindre l'armée de France, et voulant favoriser d'autant son frère le roi de Navarre, fit fermer les portes, et défendit qu'on les laissât sortir. Mais Enguerrand de Hesdin, qui avoit un excellent coursier, feignant de se promener dans la ville, gagna le pont, et au grand étonnement des gardes qui étoient en faction, fit franchir le parapet à son cheval, et sauta à la rivière qui là est forte et profonde, en sorte qu'il ne put jamais gagner les bords; mais il laissa nager son cheval au fil de l'eau, jusqu'à ce qu'il trouva un lieu propre pour aborder.

La reine admira comme les autres spectateurs ce trait de hardiesse, et dit: Si tous les serviteurs du roi sont aussi résolus que

ce cavalier, je crois que le captal de Buch va avoir bien des affaires, ainsi que nos Navarrois ; Dieu veuille qu'ils s'en tirent à leur honneur.

Tout ce jour-là les armées furent en présence, et le lendemain au lever du soleil, elles se remirent dans le même ordre de bataille, et au même lieu que chacun avoit occupé. Les vivres étoient prêts à manquer du côté de du Guesclin : le captal le savoit par ses espions, et il espéroit fatiguer l'armée par la faim, ou que la disette les résoudroit à prendre un dernier parti, et à le venir attaquer dans son poste, se promettant de l'avantage du lieu un moyen infaillible de les défaire.

Il régnoit entre les deux armées un silence profond, et elles s'observoient sans faire le moindre mouvement, lorsqu'un chevalier anglais descendit dans la prairie, et envoya son écuyer demander de sa part à faire un coup de lance contre le plus vaillant de l'armée française. Tous ambitionnèrent l'honneur d'aller le combattre ; mais du Guesclin en donna la préférence et la permission à Roland du Bois, gentilhomme breton, dont la force et l'adresse étoient connues, et qu'il jugeoit, par expérience, capable de soutenir l'honneur des armes du roi. Du Bois se présente vis-à-vis de l'Anglais, le combat s'engage, et l'Anglais reçoit un si vigoureux coup de lance dans le corps, qu'il tombe percé de part en part.

Déjà du Bois tenoit le cheval du vaincu par la bride, et commençoit à marcher vers le camp, lorsque six chevaliers anglais vinrent à bride abattue pour lui ôter le cheval des mains, et enlever le mort: à l'instant six Bretons vont à leur rencontre en toute diligence, les joignent, les attaquent, en tuent deux, en font autant prisonniers, et mettent les deux autres en fuite.

On commençoit à croire que cette petite bataille de six contre six alloit en engager une plus grande et peut-être générale, et Bertrand prenoit déjà ses mesures pour cela; mais le captal ne s'ébranla pas, et au contraire empêcha que personne ne quittât sa place.

Il étoit évident, par ce que nous venons de dire, que si Bertrand ne vouloit pas aller attaquer le captal sur sa colline où il étoit très-fort, celui-ci n'étoit pas moins décidé à ne pas descendre dans la plaine où il auroit perdu son avantage. Ainsi ils restèrent en présence l'un de l'autre encore une heure ou deux, pendant lesquelles du Guesclin assembla à la tête de l'armée les principaux capitaines et seigneurs, et leur remontra que ne voyant pas qu'il fût sage ni même possible d'attaquer le captal dans son fort, sans un danger évident d'être battus, il avoit imaginé un moyen de l'attirer dans la plaine, sur quoi il leur demandoit leur avis: « C'est, dit-il, de feindre

de nous retirer, et de commencer par faire défiler les bagages et passer la rivière, qu'ensuite les troupes suivent et défilent aussi. Si les Navarrois ne se mettent pas en devoir de nous charger en queue, nous passerons tous, et nous trouverons bien quelqu'autre occasion de les joindre et de les combattre. S'ils descendent pour charger notre arrière-garde, nous reviendrons sur nos pas, et nous les attaquerons sans leur donner le temps de remonter : car n'en doutez pas, s'ils viennent, ce cera en assez grand nombre pour faire quelque effort notable sur nos derniers, et ils n'attendront pas que nous ayions tous passé le pont; et pendant que les nôtres les soutiendront, nous reviendrons à leur secours, ils reviendront de même au secours des leurs, et ainsi la bataille deviendra générale, ou bien il n'y en aura point du tout. Si nous combattons, ils n'auront plus l'avantage du lieu; si nous nous retirons, ce sera sans honte, puisqu'il est décidé de ne les point attaquer où ils sont. »

L'expédient fut généralement admiré et accepté ; les seigneurs se séparèrent, et l'ordre fut donné tout bas de rang en rang. Le bagage commence à défiler, et passe le pont, les Gascons le suivent de près, et ensuite le second corps, commandé par le comte d'Auxerre. Les Anglais voyant cela tinrent conseil : Jean Jouël soutint que du Guesclin fuyoit, et que l'on alloit manquer

l'occasion de gagner une belle bataille et de rendre un grand service au roi de Navarre. Le captal au contraire, le Basque de Mareuil et Sacquainville, soutenoient que c'étoit une ruse, et disoient : Nous avons affaire à des gens qui ne connoissent pas la peur, et qui entendent trop bien le métier pour rien faire sans dessein. Jean Jouël irrité de ces raisons, va trouver ses Anglais, leur remontre que le captal fait une grande faute, de ne pas tomber sur une armée qui fuit, étant lui-même en bataille, et le plus fort ; puis prenant son parti brusquement, il met l'épée à la main, pousse son cheval en criant Saint-Georges, qui est le cri d'Angleterre, et se fait suivre par les siens. Le captal et Sacquainville ne purent s'empêcher de le suivre et de fondre sur la queue de l'armée française. C'étoit justement où du Guesclin les attendoit. Le comte d'Auxerre revient sur-le-champ, et met son corps en bataille : Bouestel et les Gascons qui avoient passé le pont en font autant, de sorte qu'en un moment les deux armées se trouvèrent dans la plaine et en présence, à la portée du trait. Du Guesclin fait sonner la charge ; le captal et ses capitaines s'aperçoivent qu'ils ont été pris pour dupes, que l'impétuosité de Jouël les avoit engagés au delà de ce qu'ils avoient réglé entre eux : ils souhaitoient s'en dédire ou remettre la partie ; mais il n'étoit plus temps. Les Navarrois se rangent en bataille au-

trement qu'ils n'étoient sur la colline, et se forment comme les Français.

Le captal envoya à du Guesclin un héraut pour lui dire que si les vivres lui manquoient, il lui en fourniroit volontiers, et lui laisseroit et à ses troupes la liberté de se retirer où il voudroit, promettant de ne les point charger. Le héraut avoit ordre de dire, comme de lui-même, que ce seroit un grand dommage de répandre le sang de tant de braves hommes, de part et d'autre. « Vous me paroissez un bon orateur, lui répondit du Guesclin, et pour récompenser votre éloquence, je vous donne cent florins d'or et un beau cheval; mais dites à ceux qui vous ont envoyé, que je vais sur vos pas pour les combattre; quant aux vivres que vous m'offrez, je n'en ai pas besoin, je sais bien où en prendre; tous ceux de votre armée seront à moi avant que le soleil se couche, et je souperai au quartier du captal: dites à ses officiers de cuisine qu'ils tiennent mon repas tout prêt, et mon couvert mis. »

Le héraut partit avec cette réponse, et du Guesclin le suivit avec toute son armée: il est impossible d'exprimer l'ardeur des soldats; ils se regardoient comme allant à la gloire et à une victoire assurée. Les Navarrois s'avancent au devant des nôtres, et les archers de chaque parti ayant lâché leurs traits, les gens d'armes se joignent, et le combat devient épouvantable. Ces

braves hommes de part et d'autre font des prodiges de valeur, et des actions si merveilleuses, qu'elles passent toute croyance. Un chevalier breton, Thibault du Pont, y combattoit avec une épée de six pieds de longueur et pesant douze livres, avec laquelle il faisoit voler les têtes et les bras de tous ceux qu'il atteignoit; à force de travail son épée se rompit, aussitôt il tire de dessous ses vêtemens une grande hache, et en trois coups il abattit trois têtes. Du Guesclin de son côté faisoit le devoir de soldat et de général; il combattoit et commandoit tout ensemble; il avoit l'œil partout, soutenoit ceux qui étoient prêts à plier, et sa présence rassuroit ceux qui fléchissoient; il parloit, il exhortoit de tout côtés à la fois. *Or avant*, *mes amis*, crioit-il, *la journée est à nous. Pour Dieu, souvieigne vous que nous avons un nouveau roi en France; qu'aujourd'hui sa couronne soit honorée par nous.* Le soldat étoit tellement animé, que l'on n'a jamais vu de combat plus acharné.

Dans la mêlée, du Guesclin fut aperçu par le Basque de Mareuil, qui lui cria de toute sa force, à moi, Bertrand, à moi: (ce Basque passoit pour être d'une bravoure extraordinaire.) Bertrand se retourna pour voir qui étoit l'audacieux ennemi qui le provoquoit; il fondit sur lui comme un lion, et lui porta un si terrible coup qu'il le renversa comme un homme assommé, et

il se mit en devoir de lui couper la tête; mais il en fut empêché par les Anglais qui le lui tirèrent des mains. Alors le combat fut terrible autour d'eux; le vicomte de Beaumont y périt percé de mille coups; le Basque tua de sa main Baudoin d'Hannequin, maître des arbalétriers; mais à l'instant même le comte d'Auxerre lui fendit la tête d'un coup de hache. Jean Joüel, qui avoit été l'auteur de cette cruelle journée, s'avança tellement parmi les Français, qu'il fut mis par terre et laissé pour mort sur la place.

La bataille se soutenoit cependant entre les deux partis, de manière que la victoire ne se déterminoit encore d'aucun côté; les Anglais avoient perdu la meilleure partie de leurs capitaines, entre autres trois neveux du fameux Chandos, maréchal de Guienne, dont nous avons déjà parlé plusieurs fois; cependant ils ne perdoient point leurs rangs, et se défendoient vigoureusement. Du Guesclin voyant cela, commanda à Eustache de la Houssaye, seigneur breton, de prendre deux cents lances, de faire le tour d'un petit bois qui étoit à la droite des ennemis, et de venir de là au grand galop les charger en queue; ce qui se fit si heureusement et si à propos, que cela décida la journée; car pendant que du Guesclin occupoit les Anglais par devant, et leur donnoit assez d'affaires, la Houssaye et ses gens par derrière les

tuoient sans qu'ils osassent seulement tourner la tête.

D'un autre côté, l'arrière-garde ou corps de réserve des Gascons avoit défait l'arrière-garde des Navarrois, en sorte qu'ils se trouvèrent en état d'agir au moment où la Houssaye commençoit la charge dont nous venons de parler. Ces Gascons donnèrent avis à du Guesclin de leur succès contre l'arrière-garde navarroise, et il leur fit dire de se tenir prêts au premier ordre, qui ne tarda qu'un moment ; car sitôt qu'il sut l'avantage qu'avoit eu la Houssaye, il envoya ordre aux Gascons de donner ; ce qu'ils firent sur-le-champ, en prenant les ennemis en flanc, et par là décidèrent la victoire.

Thibault du Pont, ce redoutable Breton dont nous venons de parler, joignit dans ce moment le captal, et le saisit par le haut de son casque si fortement, qu'il ne put se débarrasser, quoiqu'il fît tous ses efforts pour l'atteindre d'une dague qu'il avoit à la main. Les Français vinrent à l'appui, et donnèrent au captal tant de coups, qu'il fut en danger de périr là ; du Pont lui crioit cependant qu'il se rendît ou qu'il l'alloit tuer, lorsque du Guesclin parut. Le captal lui tendit la main, en disant : Il faut céder à la valeur de ce brave général ; je me rends à lui. Bertrand reçut sa foi, et le laissa à la garde du même Thibault du Pont ; avec le captal, fut pris aussi le seigneur de Sacquainville.

Ces deux chefs étant prisonniers, le reste des Navarrois se soumit aux lois du vainqueur. Ainsi de toute leur armée, il ne se sauva personne; tout fut tué ou mis à rançon. Telle fut la catastrophe de ce vaillant captal, qui devoit mener au roi de Navarre notre héros pieds et poings liés.

Comme le carnage finissoit, on annonça à du Guesclin qu'il paroissoit un corps de cent quarante lances qui venoient au secours des Anglais; il commanda sur-le-champ un détachement de cavalerie pour les aller combattre; en un moment ils furent défaits, et tués sur la place, excepté quelques-uns qui se rendirent, et leur chef qui prit la fuite, et alla porter la nouvelle de sa défaite au gouverneur de Nonancourt, petite place à trois lieues de Dreux, et autant du champ de bataille.

Tel fut l'événement de la bataille de Cocherel qui se donna le 17 mai 1364, et qui dura depuis une heure après midi jusqu'au soir. Les historiens varient sur quelques circonstances, mais le fait est que cette victoire fut complète; que du Guesclin gagna le champ de bataille et les drapeaux; qu'il fit les chefs prisonniers, et qu'il eut la dépouille des morts avec tout le bagage. Jean Joüel que l'on a vu blessé et tombé comme mort, fut trouvé encore vivant; mais il mourut le lendemain à Vernon où on l'avoit transporté, et où l'armée victorieuse se rendit le jour suivant.

La reine Blanche n'osa refuser l'ouverture des portes; on y fit le partage du butin à toute l'armée, et on y conduisit les prisonniers, qu'on envoya de là à Paris. Le roi étoit encore à Reims pour la cérémonie de son sacre, et au moment même qu'il entroit à l'église, cette agréable nouvelle lui fut apportée par un courrier dépêché exprès, et le flatta comme un bon augure.

Cette victoire, due à la sagesse et à l'habileté de notre héros, eut des effets essentiels pour le royaume entier et pour le roi en particulier. On sait assez quel dangereux ennemi l'un et l'autre avoit en la personne de Charles-le-Mauvais, et combien sa haine décidée pour la maison royale à laquelle il appartenoit, lui faisoit chercher les moyens de nuire à la nation; ce qu'il ne trouvoit que trop aisément dans ses liaisons avec les Anglais, ses possessions en Normandie lui procurant la facilité de les introduire dans le royaume et d'y favoriser leurs courses. La journée de Cocherel, en affoiblissant ce terrible ennemi, préserva la France des maux dont elle étoit menacée de sa part. Elle contribua beaucoup à la rétablir des calamités du règne précédent, et à lui rendre par degré son ancien éclat sous le gouvernement du nouveau monarque, qui mérita de son siècle même et de la postérité le surnom de SAGE. Ses suites furent encore de soumettre au roi un nombre de places dont la fidélité étoit plus que

chancelante, et qui se seroient rangées certainement du côté du Navarrois, si l'événement lui eût été favorable.

Le roi de retour de son sacre à Paris, n'y resta que deux jours, et fit trancher la tête à Sacquainville, l'un des prisonniers, parce qu'étant né son sujet, il avoit été pris les armes à la main contre son prince. Le seigneur de Graville (Mallet), qui étoit dans le même cas, auroit eu le même sort; mais son bonheur voulut que son fils eut un prisonnier entre ses mains, Brémor de Laval, qui lui servit d'otage; le jeune de Graville envoya déclarer que le traitement que l'on feroit à son père, il le feroit à son prisonnier; ainsi ils furent échangés.

De Paris le roi se rendit à Rouen, où sa présence acheva de dissiper les troubles de la Normandie. Là il donna à du Guesclin la dignité de maréchal de la province (1); et ensuite le comté de Longueville, en échange ou reconnoissance de laquelle du Guesclin remit à sa majesté le captal de Buch son prisonnier.

Après quelque séjour en Normandie, le roi reprit la route de Paris, et laissa à du Guesclin toute l'autorité sur les armes. Celui-ci apprit qu'il y avoit dans le Cotentin

(1) Les grandes provinces avoient leur maréchal particulier, qui avoit toute autorité sur les troupes de leur province seulement. Ils étoient subordonnés aux maréchaux de France en guerre générale, et ceux-ci au connétable.

des compagnies vagabondes, qui sous les enseignes des Anglais et des Navarrois, fouloient cruellement le pays. Il ne tarda pas à s'y rendre en bonne compagnie, le comte d'Auxerre, et son frère dit le chevalier Vert, le Bègue de Villaine, l'Archi-Prêtre de Bayeux, Alain de Beaumont (qui ne cherchoit qu'à rencontrer des Anglais, pour venger sur autant qu'il en trouveroit la mort de son frère tué à la bataille de Cocherel), Olivier et Alain de Mauny, Eustache de la Houssaye, Roger Davy et beaucoup d'autres. Son premier exploit fut de soumettre son château de Longueville, tenu par quelques Navarrois, qui lui en refusoient l'entrée. De là il passa au Contentin où les ennemis instruits de sa venue s'étoient cantonnés; il donna son avant-garde à conduire à Guillaume Bouestel, qui ayant rencontré une troupe d'Anglais, leur tua cent quarante lances, et força le reste de se sauver dans Valognes, place sans défense, mais qui avoit un château très-fort, bâti sur un roc, environné d'un fossé large et profond, et flanqué de tours, l'une desquelles servoit de donjon, et passoit pour imprenable. Les Anglais en se réfugiant à grande hâte dans Valognes, crioient que le diable les suivoit, mettant tout à feu et à sang, et ne faisant quartier à aucun Anglais. Bouestel les suivit en effet avec tant de vivacité, qu'il parut devant la ville un quart d'heure après eux; il l'in-

vestit, et le lendemain du Guesclin arriva avec toutes ses troupes. Il fit sommer le gouverneur de se rendre, avec menace dans le cas où il auroit la témérité de résister, de le faire pendre. Celui-ci, pour réponse, porta l'audace plus loin qu'aucun autre n'eût encore fait; il dit qu'il ne se soucioit ni du roi de France, ni de ceux qu'il avoit envoyés; qu'il étoit en état de soutenir le siége, et qu'il le soutiendroit. Mais sitôt qu'il vit que l'on se disposoit à donner un assaut, il abandonna la ville, et se retira dans le château avec tous ses hommes de guerre. Les habitans ainsi abandonnés prévinrent sagement les malheurs du siége; ils se soumirent au roi, au nom duquel Bertrand reçut leur foi, et leur fit sentir la modération du gouvernement français, en les garantissant de toutes violences.

Le lendemain on forma l'attaque du château, et les Français s'y portèrent avec toute la valeur possible; mais ils furent repoussés, la forteresse étant d'une défense extraordinaire. Il fallut recourir à d'autres moyens, et d'abord on songea à miner; mais le roc sur lequel le château étoit bâti se trouva tellement dur, que les mineurs ne purent pas même se loger, en sorte que l'on envoya querir à Saint-Lô des pierriers (1).

(1) Il y a apparence que c'étoient de petites pièces de canon qui jetoient de moyens boulets, que l'on

Les assiégés voyant ces dispositions, et jugeant que leurs tours ne seroient pas assez fortes pour résister aux pierriers, se réfugièrent dans le donjon. Les assiégeans étoient déjà maîtres de la basse-cour, et firent encore sommer le gouverneur, qui persista dans son refus : alors on mit les pierriers en batterie, mais ce furent tous coups perdus ; les murs étoient si épais et les pierres si bien liées, qu'il ne paroissoit pas qu'on les eût seulement touchés. Les ennemis voyant ce peu d'effet, en firent une dérision insolente. Ils avoient au haut de leur donjon une tourelle, dans laquelle étoit une cloche, et un soldat qui la faisoit sonner toutes les fois que les pierriers alloient tirer, pour en avertir les assiégés, et après le coup, un d'entre eux paroissoit aux créneaux, et avec une serviette blanche essuyoit la place qui avoit été frappée, et disoit aux assiégeans : *Vous avez grand tort de noircir nos belles pierres.* Bertrand fut vivement offensé de cette mauvaise plaisanterie, d'autant plus qu'il n'étoit pas plus avancé que le premier jour, et qu'il avoit été proposé dans le conseil de guerre de lever le siége, à quoi il ne voulut absolument point consentir.

Il fit faire au gouverneur une dernière

---

nommoit pierres, comme on appeloit pierres d'arquebuses les balles de fer de quatre onces pesant, dans le commencement de l'invention de cette machine.

sommation, avec déclaration expresse que s'il ne se rendoit, il n'y auroit pour lui aucune composition. Celui-ci répondit que si les Français vouloient lui donner trente mille livres argent de France, il sortiroit dès le soir. Du Guesclin lui fit dire qu'il n'avoit point d'argent à lui donner; qu'il auroit son château, dût-il y rester un an, et y appeler toutes les forces du royaume; que par grâce il lui accordoit trois jours pour prendre son parti, passé lesquels il ne le recevroit plus à composer.

Sur cela le gouverneur ayant pris avis de son conseil, rendit la place, et en sortit lui et les siens avec armes et bagages. Le jour de la reddition venu, elle s'exécuta honorablement de part et d'autre; mais quand les soldats les virent sortir, ils les insultèrent par des huées et des cris, de quoi huit gentilshommes faisant partie de la garnison, se tinrent tellement offensés, qu'ils rentrèrent dans la place, fermèrent les portes, et levèrent le pont, en jurant que jamais les Français n'y entreroient qu'ils ne fussent morts jusqu'au dernier. Cet incident ayant été rapporté à du Guesclin, il en fut très-mortifié, et monta à cheval pour tâcher de le réparer; il fait le tour de la place, appelle ces gentilshommes, leur remontre le tort qu'ils ont de s'être piqués de si peu de chose, et encore plus de violer la foi publique et les articles d'une capitulation accordée; qu'ils savoient

bien que les officiers n'avoient pas approuvé l'insolence de leurs soldats, et qu'ils devoient pareillement la mépriser ; qu'ils n'ignoroient pas les lois de la guerre, et que leur procédé le forceroit à en venir avec eux aux dernières rigueurs; qu'ainsi il leur conseilloit de se mettre dans leur devoir, et de ne point s'opiniâtrer dans une résistance inutile, et qui ne pouvoit avoir d'autres suites pour eux que les derniers malheurs.

Ces gentilshommes lui répondirent que l'affront qu'on leur avoit fait tomboit sur toute leur nation autant que sur eux; qu'ils ne vouloient pas survivre à leur déshonneur; qu'ils ne craignoient point la mort, et qu'ils étoient résolus à périr les armes à la main; qu'au moins auroient-ils la satisfaction de laver l'insulte dans le sang de quelques-uns de ceux qui la leur avoient faite. Du Guesclin, fâché de la témérité de ces gentilshommes, ne put s'empêcher d'admirer leur bravoure, et auroit bien voulu trouver un moyen de les garantir du péril certain où ils couroient; mais aussi l'exemple étoit trop dangereux pour rester impuni. Il commanda donc un assaut général avec autant d'appareil que si la tour eût été pleine de soldats.

Les huit assiégés ne témoignèrent pas le moindre effroi, et se mirent en défense comme si la partie eût été égale; ils regardèrent sans émotion planter les échelles de

tous côtés, et leurs ennemis y monter les boucliers sur leurs têtes; mais ils voyoient bien aussi que les échelles étoient trop courtes pour atteindre à la hauteur de la tour, en sorte que ne craignant point l'escalade, ils laissèrent tomber des pierres et des pièces de bois qui balayèrent les échelles, et tuèrent beaucoup de monde. On essaya d'entamer les murailles avec le pic et le marteau; mais ce fut en vain, et on ne savoit plus comment on parviendroit à les forcer, lorsque l'on découvrit une porte de fer secrète qui donnoit sur le fossé; on saisit cette ressource, la porte est bientôt en pièces. Les gentilshommes sans s'effrayer, se barricadent, ferment toutes les autres portes, en sorte qu'il faut les combattre pied à pied. Enfin on les poussa jusque dans le donjon; les soldats furieux y entrèrent en foule, et précipitèrent ces huit hommes dans le fossé, où ils se mirent en pièces. Leurs têtes furent mises au bout de huit lances sur la tour pour servir d'exemple, et en punition de leur faute. Du Guesclin les plaignit, et peut-être s'il avoit pu les avoir vifs, son humanité n'auroit-elle puni que quelques-uns, et pardonné aux autres.

Valognes étant réduite à l'obéissance du roi, Bertrand se détermine à en aller faire autant à Douvres.

Cette dernière place, petite par elle-même, étoit intéressante par un château

très-fort, servant d'asile à un bon nombre d'Anglais et Normands, qui couroient la campagne, levoient des contributions jusqu'aux portes de Caen, et tenoient tout le pays en alarme. Il étoit nécessaire de remédier à ces désordres; mais la force du château rendoit l'entreprise difficile et dangereuse; de plus, du Guesclin et ses compatriotes craignoient qu'un siége trop long ne les empêchât de se rendre auprès de Charles de Blois, qui assembloit ses amis pour aller faire lever le siége d'Auray, actuellement assiégé par le comte de Montfort. Ils ne doutoient pas qu'il ne fût donné là une bataille, que même elle ne fût décisive; ils se seroient crus déshonorés s'ils ne s'y étoient pas trouvés. Bertrand étoit dans une vraie inquiétude à cet égard; il vouloit être à cette bataille, et il ne vouloit pas abandonner le siége de Douvres; un incident singulier le tira de peine.

Pendant le siége de Valognes, Olivier de Mauny, avec quelques compagnies de l'armée de du Guesclin, avoit assiégé Carentan, et après l'avoir pris d'assaut, avoit amené avec lui le gouverneur nommé Pierre le Doux, gentilhomme normand. Se trouvant ensemble tous les deux auprès de du Guesclin, celui-ci leur dit qu'il voudroit bien avoir promptement Douvres et le pont d'Yvé qu'il assiégeoit en même temps, et demanda à le Doux, comme en plaisantant, s'il ne pourroit pas lui fournir

quelque moyen facile et sur-tout abrégé : Oui, lui répondit le Doux, j'en sais un très-abrégé et dont je réponds. Vous n'avez qu'à faire investir ces deux forteresses, et faire crier par vos troupes, NOTRE-DAME GUESCLIN; croyez que ce cri-là effrayera vos ennemis, et fera autant d'effet que dix mille hommes. Vous me faites bien de l'honneur, répondit Bertrand; je n'ai pas la vanité de croire cela; mais par provision je vais suivre votre conseil. Il commença par le pont d'Yvé, qu'il fit assaillir de toutes parts, et qu'il prit d'emblée; mais Douvres ne fut pas si aisé à avoir. Il y avoit dans la ville un commandant anglais, nommé Hüe de Carvalay, avec une forte garnison d'Anglais, de Navarrois et de Normands, ceux-ci pour la plupart nés sujets du roi, qui soutinrent l'assaut si vigoureusement, que les Français furent repoussés. Du Guesclin s'avisa de faire là ce que le duc de Lancastre avoit fait à Rennes, c'est-à-dire, de faire miner sous les murailles et sous les fossés; ce qui se fit promptement et heureusement, en sorte que les assiégés ne s'en aperçurent point d'abord; mais un verre de vin mis par hasard sur une fenêtre, fut tellement agité, qu'une partie du vin fut répandue. Cela leur donna l'alarme; ils ne doutèrent pas que l'on ne fît une mine pour les surprendre, prêtèrent l'oreille, suivirent le bruit, et ayant trouvé l'endroit, ils firent contreminer. Les mi-

neurs français s'en aperçurent bientôt, et en avertirent du Guesclin, qui prit tout d'un coup son parti; ce fut de faire donner au moment même un assaut général pour occuper les assiégés, pendant que lui septième se coula dans la mine, suivi de deux cents hommes à qui il en donna l'ordre, et précédé par dix travailleurs pour remuer la terre. Du Guesclin sous terre rencontra les ennemis au moyen de l'ouverture de sa mine, tout proche de l'endroit où il contreminoit; aussitôt il s'élance sur eux l'épée à la main, en criant *Guesclin :* ce cri leur donna une telle frayeur, que tous se jetèrent à ses genoux, et lui demandèrent la vie. Ainsi s'accomplit la prophétie de Pierre le Doux. La place fut prise, Hüe de Carvalay avec tous les Anglais et Navarrois furent mis à rançon; mais pour les Normands qui s'y trouvèrent, nés sujets du roi, Bertrand leur fit couper la tête à tous.

Toutes ces opérations faites, il fut proposé d'aller à Saint-Sauveur-le-Vicomte, que tenoient les Navarrois; mais la partie fut remise après la guerre de Bretagne, où l'armée avoit ordre exprès du roi d'aller au secours de Charles de Blois; d'autant plus que Bertrand venoit de recevoir un courrier de ce prince, qui le pressoit de se rendre auprès de lui, avec tous ses chevaliers, à Guingamp, où étoit le rendez-vous général.

On quitta donc la Normandie, pour passer diligemment en Bretagne. Cette armée, sous les ordres de du Guesclin, étoit composée d'un grand nombre de personnes de qualité, la plupart nommées ci-devant, de braves et expérimentés capitaines, et de vaillans soldats : elle étoit de deux mille hommes d'armes (sept à huit mille cavaliers), et de deux mille hommes de pied. Outre les seigneurs dont on a vu tous les noms dans le cours de cette histoire en grand nombre, du Guesclin avoit encore avec lui les seigneurs de Carlonet, de Budes-Guébriant, de la Rivière, de Launay, de Plusquaëllec, de Bouestel, de Broon, de Guy de Bayeux, de Beaujeu (du pays de Forez), de Frontigny (bourguignon), Henri de Pierre-Fort, Aymart de Poitiers, le sire de Poix (savoyard), et nombre d'autres.

Comme il étoit en marche le premier jour, il fut joint par un courrier qui lui étoit dépêché exprès, avec la nouvelle que son père étoit à l'extrémité, et qu'il n'avoit que le temps de se rendre auprès de lui, s'il vouloit le voir encore. Cette triste nouvelle le força de quitter l'armée, dont il laissa la conduite au comte d'Auxerre, au Bègue de Villaine et à Guy de Bayeux, et il prit le chemin du château de la Motte-Broon, accompagné d'Olivier son frère, et de ses deux amis intimes, le sire de Beaumanoir et Mauny; celui-ci son proche parent.

A son arrivée, son père étoit abandonné des médecins, et avoit même perdu la parole; mais quand on lui eut annoncé son fils Bertrand, ce pauvre moribond ressentit une joie si vive, que la voix et la connoissance lui revinrent. Il rappela ce qui lui restoit de force, embrassa tendrement ce cher fils, et le serrant dans ses bras, lui dit : « Je ne puis t'exprimer, mon cher fils, la consolation que je ressens de te voir encore avant que de mourir; je l'ai demandée à Dieu, et je lui rends grâces de ce qu'il permet que je meure entre tes bras; je le remercie de la satisfaction qu'il me donne de te voir victorieux et conquérant; et ce qui rend mon contentement parfait, c'est la confiance que j'ai que puisque Dieu t'a tant de fois favorisé de son assistance et conservé dans les occasions où tu as été en danger de périr, tu as sans doute vécu dans sa crainte et son amour. Je te prie de tout mon cœur de t'y maintenir par sa grâce toute ta vie, et que tu te souviennes que tous les honneurs et les succès de ce monde sont passagers; mais que la gloire que tu acquéreras par tes vertus sera d'une éternelle durée. » Bertrand fondant en larmes, n'eut pas la force de lui répondre; alors le vénérable mourant lui donna et à ses autres enfans sa bénédiction, lui recommanda de servir de père à ses frères et sœurs, et leur ordonna de l'honorer et de lui obéir, espérant qu'il feroit à l'avenir

leur bien et leur bonheur, comme il avoit fait et faisoit encore leur gloire. Cela dit, il perdit tout-à-fait la parole, et rendit l'ame une heure après.

Du Guesclin rendit à son père les derniers devoirs, arrangea l'essentiel des affaires sans perte de temps, et partit pour l'armée.

Il se joignit encore à lui un nombre de seigneurs du premier rang, le sire de Tinteniac, avec son gendre Jean de Laval, seigneur de Châtillon; Charles de Dinan; le seigneur de Raguenel, vicomte de la Bellière, frère de sa femme; les seigneurs de Montbourcher et de Coëtquen, et autres. Le vicomte de Rohan vint avec les gentilshommes ses vassaux, à la rencontre de du Guesclin, pour lui faire ses complimens de condoléance sur la mort de son père, et le suivit avec tous ceux qui l'accompagnoient; et de plus, Bertrand avoit envoyé à Jugon un jeune gentilhomme nommé le Moine, de Béthune, qui avoit été élevé son page, pour rassembler et lui amener le plus qu'il pourroit de braves gens. Ce page fut dans la suite, dit l'historien, un des plus braves chevaliers de son temps.

Le comte de Blois et Jeanne de Bretagne sa femme, apprenant que du Guesclin étoit près d'arriver à leur secours, avec cette belle troupe, et bon nombre de Français et de Bretons, tous gens d'élite, lui

firent l'honneur d'aller au devant de lui avec tout ce qu'il y avoit de plus grand à leur cour : les sires de Léon, de Rieux, de Rochefort, d'Ancenis, de Retz, de Malestroit, de Quintin, de Tournemine, de Kergolet, du Pont et de Lohéac. Il ne manquoit là que le comte de Laval; mais il faisoit alors la guerre en Guienne pour le roi, contre les Anglais. Le prince et la princesse furent ravis de joie à la vue de l'armée que du Guesclin amenoit, et qui avoit sous sa conduite remporté autant de victoires qu'elle avoit rendu de combats; ils rentrèrent dans Guingamp avec toute cette belle compagnie et tous les chefs, et là ils leur exprimèrent leur reconnoissance avec tous les témoignages possibles d'amitié.

On tint conseil et on décida d'abord de faire la revue générale des troupes pour être en état de juger plus sûrement des résolutions à prendre; et pour cet effet il fut convenu que, le 19 septembre 1364, toute l'armée se rangeroit en bataille dans les landes à la vue de Josselin, et Bertrand s'en chargea. Le jour venu, le prince et la princesse se rendirent à cette revue, et on trouva qu'il y avoit quatre mille hommes d'armes et six mille archers, en tout près de dix-huit mille combattans.

Le comte de Montfort de son côté, occupé au siége d'Auray, étoit instruit journellement de tout ce qui se passoit dans le

camp de son adversaire. Il assembla les chefs de son armée, Jean Chandos, connétable d'Aquitaine; Robert Knolles, Gauthier Huet, Mathieu de Gournay, Hüe de Caurelée, Lantimer, Guillaume Felleton, Olivier de Clisson, et beaucoup d'autres seigneurs bretons, anglais et navarrois, pour leur exposer l'état présent de ses affaires, les prier de lui donner sincèrement leurs avis sur la justice de ses droits, et sur ce qu'il devoit faire religieusement dans une occasion si intéressante. Ils lui répondirent unanimement qu'ils estimoient sa cause si juste, qu'ils étoient tous disposés à mourir pour la soutenir. Le comte leur répliqua, qu'il seroit au désespoir que tant d'honnêtes gens et ses plus chers amis hasardassent leur vie, et que pour l'empêcher il étoit déterminé à tenter un dernier effort auprès de Charles de Blois pour parvenir à un accommodement. En effet, il lui envoya un héraut chargé de lui représenter qu'il y auroit de leur part de la cruauté à répandre tant et de si beau sang pour leur querelle particulière; qu'ils devoient en conscience et en honneur l'un et l'autre prévenir un si grand mal; qu'il lui offroit encore une fois d'exécuter le traité des landes d'Evran, et de partager le duché; qu'il l'en conjuroit au nom de Dieu et de tout son cœur, comme devoit faire un bon chrétien et un bon parent; que pour lui faire voir la droiture de ses intentions, il

lui proposoit, que si lui comte de Montfort mouroit sans enfans mâles, ou que ses enfans ou petits-enfans se trouvassent dans ce cas supposé, le duché de Bretagne seroit réuni en entier en faveur du comte de Blois ou de ses descendans; et qu'en attendant l'exécution de ce traité, la ville d'Auray et son château seroient mis en dépôt entre les mains du sire de Beaumanoir et d'Olivier de Clisson. Toute la compagnie applaudit à ce projet, et loua le comte du sacrifice qu'il offroit de faire pour le bien et le repos de la patrie; Chandos entre autres lui dit: Vous offrez plus que l'on ne pourroit vous demander raisonnablement.

Le héraut présenté au comte de Blois et à sa femme, fit son message, et la chose fut mise en délibération. Les avis furent partagés et débattus fort long-temps; enfin on détermina qu'il n'y avoit pas lieu à entrer en aucune négociation; que cet expédient n'étoit qu'un stratagème imaginé par le parti de Montfort pour gagner du temps, et pour éviter la bataille, comme il avoit fait aux landes d'Evran; que le droit de Charles étoit incontestable; qu'il avoit pour le soutenir une belle armée et les plus vaillans hommes de l'Europe; qu'enfin l'occasion présente étoit si avantageuse, qu'on regretteroit de n'en avoir pas profité.

Le héraut fut donc congédié avec une réponse conforme à la délibération du

conseil, et chargé en outre de dire que le meilleur moyen pour parvenir à une bonne et solide paix étoit une bataille définitive sur laquelle le comte de Montfort pouvoit compter à quatre jours de là. Le comte fut étrangement surpris d'une réponse si fière, d'autant qu'il connoissoit le comte de Blois pour un prince très-modéré, et que de sa part il comptoit s'être mis à la raison. Chandos prit feu, et dit : Pour le coup, c'en est trop ; il n'en faut plus parler.

Dans cette conjoncture, le gouverneur d'Auray, Hartecelle, envoya à Charles de Blois un soldat de sa garnison pour l'instruire qu'il étoit dans une telle extrémité, qu'il s'étoit engagé à rendre sa place et le château au comte de Montfort le lendemain du jour de S. Michel, à soleil levant, si dans l'intervalle il n'étoit secouru. Sur cette nouvelle Charles de Blois prit son parti, et ordonna que toute l'armée fût en état de combattre le lendemain au matin, qui étoit le 25 septembre. Dès le point du jour tout étoit sur pied et en ordre de bataille ; Charles y parut avec un air de satisfaction qui lui pronostiquoit une victoire assurée.

La duchesse sa femme, qui étoit présente, lui dit en l'embrassant les larmes aux yeux : « Allez à la bonne heure et à la grâce de Dieu ; soutenez notre juste cause qui est la vôtre, puisque nos intérêts sont inséparablement unis : cependant ne rece-

vez aucun accommodement qu'à condition que le titre de duc de Bretagne vous sera cédé sans partage. » Madame, lui répondit-il, vous serez seule duchesse de Bretagne, ou j'y perdrai la vie. Ensuite il prit congé d'elle et partit, ne comptant ni l'un ni l'autre qu'ils ne se reverroient plus.

La princesse permit au comte d'Auxerre et à son frère Louis de Châlons, qui n'étoient pas nés ses sujets, de l'embrasser, vu qu'ils étoient d'une naissance très-illustre. De tous les seigneurs bretons, trois seulement eurent cet honneur-là : le vicomte de Léon et celui de Rohan, tous deux ses proches parens, et Bertrand du Guesclin, en considération de son mérite et de ses services passés. Ensuite la princesse s'en retourna à Nantes pour attendre les nouvelles de l'événement.

Le comte de Blois se rendit, le jeudi 26 septembre, à l'abbaye de Lanvaux (1) et y coucha ; l'armée se campa dans un parc voisin fermé de murs, à la vue du château d'Auray. Les assiégés voyant cela en témoignèrent leur joie par des feux qui durèrent toute la nuit, et par le bruit de leurs trompettes, auxquelles celles de Charles de Blois répondirent.

Le comte de Montfort jugea qu'il n'y avoit pas pour lui un moment à perdre.

---

(1) Petite abbaye de Bernardins, au diocèse de Vannes.

Par le conseil de Jean Chandos, le plus brave et le plus prudent de ses capitaines, il fit sortir son armée de ses retranchemens, ne s'y croyant pas assez bien posté pour attendre une attaque, et pensant qu'il lui seroit plus avantageux de combattre en plaine, que de se défendre dans un lieu étroit. Il avoit encore une autre raison, qui étoit qu'en quittant son camp, il relevoit le courage de ses troupes, et faisoit voir à Charles de Blois qu'il ne craignoit point la nombreuse armée qu'il étaloit devant lui. Il sortit donc de son camp, et rangea son armée en bataille, vis-à-vis celle de Charles de Blois. Il avoit été tenté quand il l'avoit vu se camper dans un lieu clos de murs, d'aller l'attaquer brusquement, sans lui donner le temps de se reconnoître. Mais Olivier de Clisson, son fidèle ami, qui avoit toujours suivi sa fortune, et avoit passé avec lui en Angleterre une partie de sa jeunesse, lui remontra qu'il étoit possible à la vérité qu'il réussît, mais que son avantage ne seroit pas grand; que dans l'état où étoient les choses, il valoit mieux ne rien faire du tout, que de faire à demi, parce qu'infailliblement il y perdroit beaucoup de monde sans avoir remporté une victoire décisive; enfin, qu'il falloit tout d'un coup abattre la tête de l'hydre qu'il avoit vu renaître tant de fois : qu'au reste, il ne lui seroit pas glorieux, qu'il agiroit même contre les lois de la guerre et de

l'honneur, s'il attaquoit une armée arrivante, fatiguée et occupée à faire ses logemens; qu'il sembleroit avoir voulu dérober une victoire par une espèce de surprise contre toutes les règles; sans compter qu'il pourroit aussi-bien être battu que victorieux, ayant affaire à des gens qui entendoient le métier et à de vaillans soldats. Hüe de Caurelée, Robert Knolles et tous les autres chefs appuyèrent la remontrance d'Olivier de Clisson, en sorte que ce projet fut rejeté.

Le comte de Montfort résolu à combattre en plaine, donna le commandement en chef à Jean Chandos, qui partagea ses troupes en trois corps, avec un corps de réserve ou arrière-garde. Le premier étoit aux ordres de Robert Knolles et Gauthier Huet, tous deux anglais, et de Richard Brulé, breton. Le second corps fut commandé par Olivier de Clisson et le sire de Kaër, tous deux bretons, et par Matthieu de Gournay, anglais : Chandos réserva le troisième corps pour le prince, qu'il entendoit ne pas quitter. Ensuite il fit venir Hüe de Caurelée pour le charger de l'arrière-garde, avec cinq cents chevaux, et ordre de ne pas quitter son poste qu'il n'en eût avis exprès de lui. Caurelée fut vivement offensé d'être placé en lieu de réserve; mais Chandos lui fit entendre que dans l'état des choses le corps de réserve ne devoit être confié qu'à un officier des plus

sages et des plus braves, et qu'il l'avoit choisi par préférence : Caurelée s'appaisa et prit le poste qui lui étoit destiné.

Chandos ayant considéré la position de l'armée du comte de Blois commandée en chef par du Guesclin, rangea la sienne dans le même ordre, c'est-à-dire en trois corps, non compris l'arrière-garde, distans l'un de l'autre d'un espace considérable, en sorte que Robert Knolles étoit opposé à du Guesclin, le comte de Montfort à Charles de Blois, et Olivier de Clisson au comte d'Auxerre ; et sur une seconde ligne son arrière-garde.

Bertrand étant le premier rangé en bataille, commandoit le premier corps, composé de ses anciens et vaillans compagnons d'armes normands et bretons : au second étoient la plus grande partie des seigneurs français, commandés par le comte d'Auxerre et le Bègue de Villaines : au troisième étoit Charles de Blois en personne, avec tous les seigneurs bretons, et l'arrière-garde fut confiée au sire de Rieux, qui avoit avec lui les barons de Retz et du Pont, et le sire de Tournemine.

Les armées furent en état de combattre avant midi, et elles s'y attendoient. Elles étoient séparées par un ruisseau qui traversoit la plaine, et où la mer montoit dans les grandes marées seulement. Chandos avoit laissé entre lui et ce ruisseau un grand espace vide afin de tenter les Français de

le passer et de s'y ranger, jugeant que ce mouvement mettroit quelque dérangement dans leur corps de bataille, et que s'ils se mettoient ce ruisseau à dos, il leur nuiroit; ce qui arriva.

On resta dans cette position jusqu'à la nuit. Dans cet intervalle, Charles de Blois couroit de rang en rang exhortant ses soldats à bien faire. Il leur représentoit la justice de la cause qu'ils avoient à soutenir, l'ambition démesurée de ses ennemis, qui, sans aucun droit ni fondement solide, avoient occasioné la désolation du duché de Bretagne, et la perte de plus de deux cent mille de leurs compatriotes; que le jour enfin étoit venu de mettre fin à une guerre injuste et pénible qui duroit depuis vingt-trois ans, et de couronner tant de travaux par une victoire glorieuse et décisive. De son côté, le comte de Montfort représentoit à ses capitaines l'engagement qu'ils avoient contracté de soutenir sa cause, par le jugement qu'ils en avoient porté eux-mêmes: il leur mettoit devant les yeux les démarches sans nombre qu'il avoit faites auprès de Charles de Blois, les offres réitérées de sacrifier une partie des droits les plus légitimes, pour parvenir à une paix solide, et empêcher l'effusion du sang de ses compatriotes, et les malheurs que la guerre entraîne après soi; la mauvaise foi de son ennemi dans la violation de la trève, et son obstination invincible à

soutenir des prétentions injustes. Enfin, ajouta-t-il, il faut combattre; votre valeur et votre bonne volonté pour moi, m'assurent du succès; mais s'il est arrêté dans les décrets de la Providence, que je ne dois pas être duc de Bretagne, je souhaite que la première flèche qui sera tirée, en m'arrachant la vie, épargne celle de mes amis. Et si quelqu'inquiétude agite mon esprit dans les circonstances présentes, c'est de penser que je ne puis être victorieux sans l'effusion du sang d'une portion de mes sujets que l'erreur a entraînés dans le parti de mon injuste rival.

Sur le soir Gauthier Huët, anglais, du parti de Montfort, sort des rangs, va jusqu'au bord du ruisseau qui coupoit la plaine, et demande si quelque brave Breton vouloit faire un coup de lance. Hervé de Kaërgouet du parti de Blois, monte à cheval, et passe le ruisseau. Les deux champions courent l'un contre l'autre, et le Breton donna à l'Anglais un si violent coup de lance qu'il le renversa par terre et le désarma: ensuite il lui rendit son cheval et ses armes pour s'en servir au jour de la bataille, et revint joindre le camp, sans avoir gagné autre chose que beaucoup d'honneur, et la réputation d'homme généreux.

Ensuite de cet assaut, les valets de part et d'autre s'étant rencontrés à l'abreuvoir où ils menoient les chevaux, se battirent; quelques compagnies se détachèrent pour

les secourir ; mais elles furent rappelées, parce qu'on ne vouloit ni d'un côté ni de l'autre engager d'affaire ce jour-là ; il fut même fait défense que personne ne sortît de son rang à peine de la vie. Sur le soir, le comte de Montfort commença à défiler vers son camp, et Charles de Blois en fit autant, pensant que son ennemi méditoit de l'attaquer pendant la nuit : c'est pourquoi il commanda à Guillaume de Launoy de faire la garde hors du camp, et en dedans il fit faire des feux qui éclairèrent toute la nuit.

Le lendemain enfin, jour de dimanche et fête de St. Michel de l'année 1364, les armées se trouvèrent au point du jour dans la même position où elles avoient passé le samedi. Le comte de Montfort manda à Charles de Blois, que par respect pour la sainteté du dimanche il conviendroit de remettre la bataille au lendemain ; mais on lui répondit qu'il n'y avoit plus à différer et qu'il falloit combattre. La prière se fit des deux côtés, et chacun se prépara au combat par des dévotions autant qu'il lui fut possible.

Le maréchal de Beaumanoir, du parti de Blois, bon patriote, ne pouvant penser sans douleur au sang qui alloit être versé par gens de la même nation, armés les uns contre les autres, s'avança pour faire quelques nouvelles tentatives. Mais Chandos l'ayant aperçu courut à lui, et lui dit

qu'il étoit inutile présentement d'entrer en pour-parler; que le comte de Montfort vouloit la bataille. Beaumanoir étoit désespéré de voir les choses se porter à l'extrémité; mais comme il étoit encore en l'état de prisonnier, comme nous l'avons dit (1), il pria Chandos d'obtenir pour lui du comte de Montfort la permission de s'armer ce jour-là, et de combattre, ne pouvant voir sans regret tous ses compagnons d'armes l'épée à la main, et lui seul les bras croisés. Chandos le lui promit, et le quitta pour aller faire sa commission.

Quand il eut rejoint le comte de Montfort, tous les seigneurs de l'armée l'environnèrent pour savoir le sujet de sa conversation avec Beaumanoir : il dit que celui-ci lui avoit déclaré avoir fait de nouvelles instances auprès du comte de Blois, pour l'engager à quelques négociations; mais que ce prince lui avoit fermé la bouche avec colère, et avoit dit qu'il vouloit la bataille. Là-dessus, Montfort, portant la parole à toute la compagnie, dit: « Dieu m'est témoin de la droiture de mes intentions; il disposera de l'événement selon sa justice. » Ensuite Chandos pria le comte de la part de Beaumanoir de lui permettre de com-

---

(1) Il étoit libre, sur sa parole, de ne point porter les armes, tant comme prisonnier, que parce qu'il avoit mené en Angleterre les deux fils de Charles de Blois, qui y étoient encore, et il ne pouvoit s'armer qu'à leur retour.

battre ce jour-là et sans conséquence. « J'y consens, dit Montfort, à condition qu'il combattra en homme privé, et sans aucun commandement, et qu'après la bataille, il restera dans son état de prisonnier, et ne pourra plus s'armer. » Chandos retourna lui-même vers Beaumanoir qui l'attendoit, et lui porta cette permission sous les conditions qui lui étoient imposées.

Aussitôt les armées commencèrent à s'ébranler. Il y eut entre les généraux du parti de Blois, une contestation au sujet du ruisseau qui étoit entre les deux camps: du Guesclin ne vouloit pas qu'on le passât, le comte d'Auxerre et tous les autres furent d'avis contraire. Ils disoient qu'il ne falloit pas toujours être si prudent; qu'il falloit en certaines occasions donner quelque chose au hasard; et que dans celle-ci, surtout, il étoit intéressant de ne pas laisser croire aux ennemis qu'on les craignoit: de sorte que le comte d'Auxerre offroit de passer le ruisseau avec tous les siens si on vouloit, sans exposer l'armée, et son sentiment l'emporta sur celui de du Guesclin, qui, comme on le verra, étoit cependant le plus sage.

Alors tout marcha: on voyoit dans les deux armées les drapeaux voler dans l'air, tout pareils, et chargés d'hermines; et on avoit de part et d'autre le même cri de ralliement, qui étoit *Bretagne*, *Malo*; *au riche duc*. Les enseignes étoient aussi pa-

reilles de chaque côté. Les historiens racontent qu'en ce moment un lévrier appartenant au comte de Blois, et qui ne le quittoit jamais, passa dans l'armée ennemie, choisit le comte de Montfort lui-même pour le caresser, tout à cheval qu'il étoit, se dressant sur ses pieds de derrière, et portant ceux de devant sur ses bottes. Le prince demanda à qui ce chien appartenoit; on le reconnut à son collier aux armes de Bretagne, et on répondit au prince que c'étoit le lévrier du comte de Blois, qui venoit le saluer duc de Bretagne.

Chandos voyant que Charles de Blois venoit droit à lui, fit avancer ses troupes, qui engagèrent le combat avant que le ruisseau fût entièrement passé; ce qui porta à l'armée de Blois un préjudice qu'elle ne put réparer. Les archers de part et d'autre firent leur devoir, et après avoir lâché grand nombre de traits, on en vint aux haches d'armes. Olivier de Clisson attaqua le corps du comte d'Auxerre, et il fut fait là des actions de valeur incroyables: ces deux chefs eurent chacun le même malheur, qui fut d'être tellement frappés à un œil, qu'ils en restèrent borgnes toute leur vie; mais la blessure du comte d'Auxerre parut d'abord mortelle, quoiqu'elle ne lui eût pas fait quitter le champ de bataille.

Le général Chandos, qui faisoit le devoir d'un grand et brave capitaine, ayant aperçu Clisson enfoncé dans une troupe

de Français, s'y jeta à corps perdu avec ceux qui le suivoient, et fit de si grands efforts qu'il parvint jusqu'au comte d'Auxerre, qui fut environné et assailli si vivement, qu'il fut forcé de se rendre à Chandos. Sa prise fut suivie de celle de plusieurs autres seigneurs et chefs, au moyen de quoi tout ce corps plia et fut mis en déroute.

Du Guesclin avoit pour principal objet de conserver Charles de Blois : il se rangea auprès de lui, sachant que de son salut dépendoit celui de tout son parti. Le comte de Montfort (ou plutôt un homme qui le représentoit), avoit attaqué du Guesclin avec une vivacité étonnante, et jamais on n'avoit vu deux hommes se battre avec tant d'acharnement. Le comte de Blois s'en étant aperçu, courut sur ce représentant, le chargea, et soutenu des siens, le coucha sur la poussière : il crut avoir réellement tué le comte de Montfort, et que la victoire étoit à lui ; mais c'étoit un stratagème de ce comte, qui voulant sans doute se défaire d'un ennemi aussi redoutable pour lui que du Guesclin, avoit employé quelqu'un de ses plus vaillans capitaines pour l'attaquer, et l'avoit revêtu d'une cotte-d'armes toute pareille à la sienne, en sorte qu'il étoit impossible de ne s'y pas tromper (1).

(1) Quelques historiens disent que le comte de Montfort se servit de ce stratagème pour se soustraire

Du Guesclin, trompé comme les autres, et croyant le comte de Montfort détruit, se sépara du comte de Blois, dont les affaires lui paroissoient décidées en sa faveur. Il le laissa environné des plus grands seigneurs de son parti, pour aller se mettre à la tête du corps de bataille qu'il commandoit, et qui avoit affaire à Chandos, Clisson et Robert Knolles : à son arrivée il releva le cœur des siens par sa présence, en sorte que les ennemis reculèrent. Dans ce moment on vint avertir Chandos, que le faux comte de Montfort avoit été tué, et que le véritable commençoit à se montrer; il quitta son corps pour aller le joindre. Cependant du Guesclin avoit en tête Clisson et Knolles, qui lui donnoient bien des affaires; il les soutint avec assez de succès, et les auroit soutenus plus long-temps et même rompus, sans la nouvelle de la défaite et de la mort du comte de Blois, qui fut apportée inopinément, et déconcerta tous les siens, et ensuite occasiona la défaite totale de son armée et la ruine de son parti. Voici comme ce malheur arriva.

Quand Chandos, quittant son corps de bataille comme nous venons de le dire, alla se ranger auprès du comte de Montfort

au danger dont il étoit menacé par une ancienne prophétie de Merlin, qui, désignant expressément cette bataille d'Auray, disoit que ceux qui y porteroient les hermines seroient tués.

qui combattoit contre Charles de Blois, il envoya l'ordre à Hüe de Caurelée de venir avec ses cinq cents lances donner en queue sur la bataille de Charles, pendant qu'avec deux cents chevaux qui le suivoient, il le chargeroit en flanc. Cela s'exécuta avec tant de justesse et si heureusement, que ces deux attaques faites en même temps ouvrirent et enfoncèrent le corps commandé par ce prince, qui ayant appris qu'il n'avoit tué qu'un faux comte de Montfort, faisoit des prodiges de valeur, et cherchoit le véritable pour le combattre. Dans ce moment un chevalier anglais lui porta un coup de dague qui lui entra dans la bouche, et lui traversa la tête de part en part. Il tomba du coup, et n'eut que le temps de dire : *Mon Dieu!* et à l'instant il expira.

Il périt à ses côtés un grand nombre de seigneurs de la première qualité : les sires de Rieux, de Rochefort, du Pont, de Tournemine, de Dinan, de Montauban, de Koëtman, de Kergorlay, de Boisboissel, de Kaërgouet et Guillaume le Moine, qui tous avoient fait des merveilles auprès de lui. Les vicomtes de Rohan et de Léon, et le sire de Retz, se rendirent avec nombre d'autres officiers de tout grade, après quoi le corps entier fléchit, et tout y fut tué ou pris.

Du Guesclin tout seul avoit soutenu son corps de bataille, et combattoit encore ; toute l'armée victorieuse se tourne contre

lui, l'enveloppe, et l'attaque de toutes parts : Beaumanoir, dans cette mêlée, tua Richard de Cantorbie, beau-frère de Chandos. Alors, la nouvelle de la mort du comte de Blois fut apportée et confirmée dans le corps de Bertrand, qui l'ignoroit. Il en fut affligé très-sensiblement, les larmes lui coulèrent des yeux avec abondance, et il ne devoit rien de moins à la mémoire d'un prince qui l'avoit toujours honoré de son estime, de son amitié et de sa confiance, et auquel lui-même avoit été fidellement attaché par les mêmes liens ; il s'écria à ceux qui étoient auprès de lui : Nous perdons aujourd'hui le plus vaillant, le meilleur prince et le plus honnête homme de notre siècle.

Cependant il combattoit avec une valeur qui tenoit de la fureur et du désespoir : il affrontoit la mort en homme qui ne vouloit pas survivre à un si bon maître, et il ne considéroit plus que la veuve et les enfans, dont il auroit voulu maintenir les droits aux dépens de tout son sang. Il tua de sa main une vingtaine d'ennemis, et enfin son épée et sa hache d'armes étant rompues, il combattoit encore à poings fermés. Le maréchal de Beaumanoir, le sire de Tinteniac, le sire de Laval-Châtillon, Olivier de Mauny et presque tous les autres, furent forcés à rendre leurs épées, la plupart blessés. Chandos apercevant du Guesclin dans cette extrémité, fendit la presse, et de

loin cria à ses gens de bien se garder de porter la main sur du Guesclin ; puis s'approchant de lui, il lui dit d'un ton d'amitié : Messire Bertrand, cette journée-ci n'est pas des vôtres, rendez-vous à moi. Depuis ce moment personne ne soutint plus, tout fut défait. Le comte de Montfort fit sonner la retraite, et par un trait bien louable, il fit cesser le carnage.

Aussitôt que cette victoire l'eut rendu le maître du champ de bataille, il fit chercher parmi les morts le corps du comte de Blois ; on le trouva avec une écharpe sur le visage, et déjà dépouillé de ses riches habits, n'ayant plus sur le corps que sa chemise et une haire qu'il avoit toujours portée depuis sa prison en Angleterre. Le comte de Montfort le voyant dans ce triste état, lui donna des larmes en abondance. Ah ! s'écria-t-il, ah ! mon cousin, vous n'avez pas voulu la paix ! Plût à Dieu que vous fussiez encore en état de prendre des arrangemens avec moi ! Chandos prit la parole, et témoigna son admiration sur les beaux sentimens du prince ; mais en même temps, et pour le consoler, il lui remontra que tant que son ennemi auroit vécu, il n'y auroit eu ni paix ni repos pour lui, ni pour la province.

Dès ce moment-là, Jean comte de Montfort prit et porta le nom de Jean quatrième, duc de Bretagne, et fut sur-

nommé le Conquérant. Il commanda que le corps de Charles fût porté à Guingamp, où il lui fit faire des obsèques magnifiques.

Telle fut l'issue de la fameuse bataille d'Auray, où Jeanne-la-Boiteuse, née duchesse de Bretagne, perdit tout : sa couronne, son état, celui de ses enfans, ses espérances, ses fidelles serviteurs, enfin son vertueux et respectable époux, mort en combattant pour ses droits. Cette infortunée princesse, si cruellement traitée par la fortune, pour sauver les débris de ce qui lui restoit, fut obligée, par le conseil de ceux de ses amis qu'elle avoit encore, de renoncer à ses prétentions; de céder au comte de Montfort son vainqueur, la souveraineté avec le titre de seul duc de Bretagne, par le célèbre traité de Guerrande, du 12 août de l'année suivante.

Chandos envoya ses prisonniers à Nyort, dont il étoit gouverneur. Du Guesclin, qui étoit du nombre, fit réflexion sur ce qui venoit d'arriver; la perte d'une bataille décisive, le triste sort du comte de Blois, et les suites fâcheuses qui en résultoient pour sa maison; et l'on assure qu'il trouva que le jour de la bataille étoit un de ces jours infortunés que sa femme lui avoit cottés sur ses tablettes, et auxquels elle l'avoit prévenu de ne rien hasarder absolument. Il se repentit, mais il n'en étoit plus temps, de n'avoir pas eu plus de confiance dans les avis d'une personne si sage et si

savante, et d'avoir fait comme ceux qui ne peuvent se persuader la possibilité de ce qu'ils ne comprennent pas. Il convint avec lui-même que cette science, nommée astrologie judiciaire, n'est pas si frivole et si imaginaire qu'il l'avoit cru toute sa vie : il commença à croire qu'on pouvoit l'approfondir et en tirer des lumières réservées aux savans, et qui échappent au commun des hommes.

Nous rapportons ce trait pour l'exactitude de l'histoire, et comme une preuve des talens de Tiphaine Raguenel, sans prétendre que nos lecteurs ajoutent plus de foi que nous à une science si ridicule, qui cependant a subsisté tant de siècles. C'est l'avis des plus habiles gens, qu'un historien doit écrire ce qui caractérise le siècle dont il parle; et nous nous sommes fait un devoir de rapporter plusieurs autres traits pareils, qui font voir, outre les vices du temps dont nous parlons, les effets de l'ignorance, et la progression de la raison qui les a réformés. Tel est celui-ci, tels sont encore la fureur et les circonstances des duels que l'on regardoit alors comme des points d'honneur indispensables, et les pieuses superstitions dont on les accompagnoit, la prière, la bénédiction des armes par un prêtre, et les actions de grâces du vainqueur. Grâces à Dieu, tout cela a disparu.

La saine philosophie a dissipé entière-

ment de pareilles erreurs du cœur humain, et a éclairé notre raison : ainsi ce n'est pas par confiance en cette science imaginaire que nous en avons parlé ; au contraire nous avons un argument sensible et décisif à lui opposer, qui est le discrédit général où elle est tombée, ce qui n'a jamais pu et ne pourra jamais être le sort d'une science réelle et utile.

Fin du second Livre.

HISTOIRE

DE BERTRAND DU GUESCLIN.

LIVRE TROISIÈME.

SOMMAIRE.

Histoire des grandes compagnies, les désordres qu'elles commettent. Du Guesclin est délivré de prison. Il va joindre les grandes compagnies; est reçu honorablement. Les harangue et les détermine à le suivre en Espagne contre les Maures. Demande pour le voyage de l'argent au pape, ce qui en arriva. Honneurs qu'il reçoit du pape et du duc d'Anjou qui le prie de venger la mort de Blanche de Bourbon.

État des affaires d'Espagne. Arrivée de du Guesclin et de ses troupes en Espagne. Premiers exploits contre Dom Pèdre. Portrait de ce prince et sa barbarie. Perfidies du roi de Navarre renouvelées mille fois. Manifeste de D. Pèdre et de D. Henri. Du Guesclin

poursuit D. Pèdre et lui enlève avec rapidité Mugalon et Birbiesça. Bravade du gouverneur, sa prise; générosité de du Guesclin, et la reconnoissance du même gouverneur. Trait de cruauté de D. Pèdre. Caractère de son ami Fernand de Castro. D. Henri proclamé roi de Castille par du Guesclin. Va à Burgos pour s'y faire couronner. Réception qu'on lui fait, et ensuite à la reine. Faveur insigne que cette princesse fait à du Guesclin; elle lui donne le comté de Transtamare, et le roi y ajoute celui de Soria, le fait connétable et duc de Molinès. Défiance contre les Anglais de l'armée. Siége de Tolède résolu. D. Pèdre en sort en fugitif, et emporte ses trésors. Les habitans délibèrent, et se soumettent à D. Henri qui y fait son entrée. Il va tout de suite à la conquête de Séville, où D. Pèdre s'étoit sauvé sous la protection des Mahométans, qui n'osent le secourir. Du Guesclin envoie sommer la ville par un héraut que D. Pèdre veut faire pendre. Il fuit encore de cette ville, après qu'il s'est assuré de la fidélité des habitans. Trait de sa cruauté. La ville est investie; résolution des habitans de ne la pas rendre. Elle est assiégée dans les formes. Le siége dure trois mois. Elle est prise. Massacre des Juifs. Le château se rend sur les remontrances de du Guesclin.

Disgraces de D. Pèdre sans interruption, en Portugal et dans la Galice : il va en Guienne, traite avec le prince de Galles, en obtient du secours. Manœuvre du roi de Navarre. Du Guesclin se rend à la cour. Y lève du secours pour D. Henri. Marche du prince de Galles au secours de D. Pèdre. Envoie sommer D. Henri de rendre le trône de Castille. Réponse de D. Henri. Le roi de Navarre fait prisonnier. Le prince de Galles entre en Castille, fait ses premières hostilités. Retour de du Guesclin. Il conseille de ne point donner bataille, elle est cependant résolue. Bataille de Navarret. Perdue pour D. Henri. Suites de cette disgrace. Du Guesclin est fait prisonnier. Différens traits de la cruauté de D. Pèdre victorieux. Perfidie insigne du Navarrois. D. Henri se retire en France, et y est joint par la reine sa femme.

PAR le traité de Guerrande, qui avoit terminé toutes les affaires de Bretagne et décidé le malheureux sort de la duchesse Jeanne, il ne restoit plus entre la France et l'Angleterre aucun sujet ni prétexte de se faire la guerre : ces deux couronnes n'avoient pas même de moyens d'occuper leurs vieilles troupes. Mais Edouard III et le prince de Galles son fils n'en concevoient pas moins une jalousie secrète, et une haine

implacable contre la monarchie française : Charles-le-Mauvais étoit tout au moins aussi mal intentionné qu'eux ; en sorte que ces trois princes épioient l'occasion de chercher querelle.

Le prince de Galles sur-tout, qui étoit d'un esprit très-artificieux, appuyoit secrètement une troupe de soldats congédiés, qui s'étant réunis en corps sous le nom de *grandes Compagnies*, composées d'Anglais et de Gascons, s'étoient répandues et cantonnées dans les meilleures provinces de France, qu'ils avoient nommées *leurs chambres*, et y faisoient plus de mal et de désordre, que n'auroient fait des ennemis victorieux. Ces brigands pilloient les églises, les châteaux et les maisons des paysans, tuoient, violoient, massacroient sans distinction d'âge, de sexe, ni de qualité ; ils s'étoient donné un chef qui avoit l'insolence de se qualifier *l'ami de Dieu et l'ennemi des hommes* : sous sa conduite, ils défirent une armée royale, envoyée contre eux et commandée par Jacques de Bourbon.

Cette bataille fut donnée le vendredi après Pâques, 1361, auprès de Brignais, village à trois lieues au-dessous de Lyon ; le prince et son fils y furent si grièvement blessés, qu'ils en moururent peu de jours après, à Lyon, où ils avoient été transportés.

Le roi étoit cependant parvenu à dissiper

une partie de ces brigands, par son autorité ou par ses armes. Mais quand les troupes employées en Bretagne se trouvèrent inutiles, les soldats allèrent se joindre à leurs anciens camarades, et le mal devint plus grand que jamais. Ils se portèrent à toutes sortes d'excès, et se rendirent si formidables, que les suites de ces désordres alarmèrent tout le royaume. Le roi, tout sage et prudent qu'il étoit, n'y trouvoit point de remède; c'étoient tous gens sans biens et sans autre métier que la guerre, n'ayant d'autre gîte que des champs de bataille, avec qui il ne convenoit pas au roi de traiter, et à qui il n'étoit pas sûr de se fier. D'ailleurs ils faisoient des demandes si déraisonnables, qu'on ne savoit plus comment on pourroit les dissiper; le pape même employa contre eux les foudres de l'église: mais bien loin de se soumettre à cette respectable autorité, ils se disposèrent à passer dans le comtat d'Avignon où le saint-père étoit alors, et à aller l'épée à la main faire lever les excommunications lancées contre eux. Le pape prévint leur fureur, en les en relevant.

On avoit d'abord imaginé qu'un bon moyen de délivrer la France de ces redoutables hôtes étoit de tâcher de les engager à aller faire la guerre aux Turcs, qui avoient tourné leurs armes contre la chrétienté, et menaçoient les frontières du royaume de Bohême. On ne doutoit point qu'ils ne s'y

déterminassent d'autant plus volontiers, qu'ils trouvoient dans cette guerre juste et légitime, le double avantage de réparer, en combattant pour la religion chrétienne, les crimes qu'ils avoient commis contre elle, et de s'enrichir des dépouilles des infidelles.

Ces propositions leur furent faites; on y ajouta les promesses d'une forte paye, et bien assurée, mais sans succès : ils refusèrent tout, et n'en devinrent que plus mauvais et plus insolens, soit que leur séjour en France, et la vie qu'ils y menoient leur agréassent plus que d'aller subsister ou périr bien loin, soit que (et ce fut, selon quelques historiens, la véritable raison) les princes ne s'accordassent pas pour le commandement en chef de l'entreprise, chacun prétendant en avoir l'honneur.

Enfin les maux que continuèrent à faire ces grandes compagnies furent poussés à un tel excès, que de toutes les provinces où ils se fixoient successivement, les plaintes venoient sans cesse au conseil du roi; et l'on commença à se trouver très-embarrassé sur les moyens d'y remédier.

Il étoit réservé à Charles-le-Sage de trouver ces moyens dans sa prudence, et à du Guesclin de les exécuter avec sa sagesse, sa force et tous les talens qu'il avoit reçus du Ciel; voici comment cette grande opération fut commencée, et conduite au succès le plus heureux et le plus éclatant,

qui va fournir à ce héros une carrière plus brillante que tout ce que nous avons rapporté jusqu'ici.

On a vu, à la fin du livre précédent, que du Guesclin avoit été forcé de se rendre à Jean Chandos : celui-ci lui demandoit une rançon de cent mille francs, somme si exorbitante qu'elle passoit ses forces, et rendoit sa délivrance impossible. Chandos d'ailleurs ne manquoit à rien envers du Guesclin, il l'estimoit, l'honoroit, et lui en donnoit des témoignages continuels. Du Guesclin avoit pour Chandos les mêmes sentimens, et ces deux héros, les plus grands guerriers de leur siècle, se regardoient comme tels réciproquement. Mais il y avoit une raison secrète. Nous avons déjà dit que le roi Edouard, son fils le prince de Galles et le roi de Navarre n'attendoient que l'occasion d'attaquer la France ; ils craignoient d'avoir du Guesclin en tête, et auroient par ce motif voulu faire durer sa prison toute sa vie. La cour d'Angleterre redoutoit sur-tout deux choses de sa liberté : l'une qu'elle n'opérât quelques changemens aux affaires de Bretagne ; l'autre qu'il ne délivrât la France des grandes compagnies, qui étoient pour le royaume un fléau qui concouroit avec les mauvaises intentions des Anglais.

Charles V pensa de son côté que Bertrand étoit seul capable de le débarrasser de ces voleurs domestiques. Il connoissoit

son affection pour lui, et tout son mérite: il savoit que sa valeur lui avoit acquis une confiance universelle parmi les gens de guerre, et qu'il étoit même regardé sans jalousie par les chefs les plus estimables.

Il ne s'agissoit donc que de le tirer de sa prison; mais la somme demandée effrayoit le roi même, épuisé dans ses finances par les guerres du règne précédent et par les siennes: il en avança cependant une partie, du Guesclin fournit le reste, délivra la somme à Chandos dans son gouvernement de Niort, et devint libre.

Le héros s'étant rendu tout de suite à la cour, fut reçu du roi avec un accueil digne de l'un et de l'autre. Le prince lui donna publiquement les témoignages les plus favorables de son affection et de sa confiance, et peu de jours après l'ayant fait venir dans son cabinet, il lui fit part de ses desseins et des mesures à prendre pour les mettre en exécution. « Vaillant Bertrand, lui dit Charles avec la bonté et l'ouverture de cœur qui lui étoient naturelles, j'ai jeté les yeux sur vous comme sur le plus affectionné de mes serviteurs, le plus brave et le plus expérimenté de mes capitaines, pour délivrer mon royaume de ces *grandes compagnies* qui le ravagent. Je compte plus sur vous seul, en cette circonstance, que sur toutes les troupes que je pourrois leur opposer. Mon intention est donc que vous fassiez un voyage vers eux, et que vous les

engagiez à vous suivre dans une grande entreprise que vous leur annoncerez. Les royaumes de Grenade et de Murcie gémissent actuellement sous la domination ou plutôt sous la tyrannie des Maures, et il est à craindre que ces infidelles ne profitent de la division qui règne entre les souverains de l'Espagne, pour étendre leur puissance aux dépens des uns ou des autres. Peut-être la conquête de ces pays riches et fertiles tentera-t-elle la valeur intéressée de ces guerriers, dont le besoin de subsister a fait des brigands; et elle deviendra pour vous-même une occasion favorable de déployer les grands talens que le Ciel vous a donnés. Vous pouvez compter sur moi, mes finances et sur mes troupes, et pour vous donner une preuve de ma confiance, je n'hésite point à vous dire que je souhaiterois sincèrement qu'après avoir vaincu et chassé les Sarasins, vous pussiez tout de suite châtier le roi de Castille, Dom Pèdre, de ses crimes multipliés contre Dieu et les hommes, et le punir en particulier de la mort violente de la reine Blanche sa femme et sœur de la reine; enfin de tous les forfaits que ce prince impie a commis contre la religion, contre l'humanité, la royauté et la nature. »

Du Guesclin écouta avec une attention respectueuse le discours du roi, et répondit: « Sire, il n'y aura jamais rien de si difficile que je n'entreprenne pour le service de

votre majesté ; je suis prêt et le serai toujours à exécuter ses commandemens. Toute mon ambition en m'employant à délivrer votre royaume des grandes compagnies, sera, Sire, de vous obéir, et si l'occasion se présente, de vous donner encore la satisfaction de vous venger de D. Pèdre ; je me ferai un honneur de le punir de ses cruautés, et de la mort de la plus noble et de la plus vertueuse reine du monde. »

En conséquence, il fut convenu entre le roi et Bertrand, d'envoyer sans délai un héraut aux capitaines des grandes compagnies, pour leur demander un sauf-conduit. Peu de jours après il le fit partir avec une lettre, par laquelle, en les traitant très-honorablement, il leur mandoit qu'ayant été toute sa vie leur compagnon d'armes, il souhaitoit ardemment prendre part à leur fortune, et partager avec eux toutes leurs aventures : qu'il avoit aussi à leur faire quelques propositions, qu'il estimoit devoir leur être agréables, parce qu'elles leur seroient avantageuses ; que pour en raisonner ensemble et prendre des résolutions et des mesures, il seroit bien aise de les aller voir, s'ils vouloient bien lui envoyer les suretés convenables pour le voyage et pour le retour.

Quand le héraut fut arrivé au camp près de Châlons-sur-Saône, et qu'il eut remis ses dépêches, le bruit se répandit bientôt dans toutes les compagnies du sujet de ce

message. C'est une chose incroyable que la joie qui éclata de toutes parts ; les soldats en firent des feux de joie, et se félicitoient les uns les autres d'avoir pour un de leurs chefs l'incomparable du Guesclin. Il ne nous trompera pas, se disoient-ils, et nous le suivrons jusqu'aux extrémités de l'Orient ; nous serons heureux d'avoir un capitaine si sage, si renommé et si digne de toute notre confiance. Le sauf-conduit fut d'abord expédié avec toutes les circonstances que Bertrand avoit prescrites. Sitôt que le héraut fut parti pour porter ses dépêches à son maître, l'impatience devint générale par tout le camp de voir cet homme incomparable que quelques-uns ne connoissoient pas encore ; et quand le jour de son arrivée approcha, les soldats sortoient le soir du camp en foule pour aller à sa rencontre, et se disputer l'honneur de lui baiser les mains des premiers, et lui donner des marques de leur empressement à lui obéir. Enfin il arriva suivi de deux cents chevaux. Sitôt que son équipage fut aperçu de loin, et reconnu à ses enseignes déployées et volant en l'air, le camp retentit de cris de joie et des bénédictions qu'on lui donnoit. Hüe de Caurelée, qui étoit un des principaux commandans, alla au devant de lui à une lieue du camp, accompagné de toute la cavalerie et de tous les officiers de qualité, qui firent cortége à Bertrand jusqu'au camp. Dès qu'il y fut

arrivé, on lui présenta toutes les marques du commandement général; mais il les refusa avec sa modestie ordinaire.

Hüe de Caurelée le reçut chez lui, et lui fit prendre son propre logement; ensuite lui donna un grand souper, où furent invités tous les chefs, pensant ne pouvoir faire trop d'honneur à un hôte aussi illustre; et la soirée se passa dans tous les divertissemens que leur position pouvoit leur procurer.

Le lendemain le seigneur de Caurelée se rendit au lever de du Guesclin, accompagné des plus nobles et plus distingués de l'armée: Matthieu de Gournay, Nicolas Scambourg, Robert Scot, Gauthier Hüet, le chevalier Vert (Louis de Châlons), le Bègue de Villaines, Jean d'Evreux, et de nombre d'autres (1). Après qu'ils eurent fait avec lui quelque temps la conversation, on l'avertit que les soldats étoient en foule au devant de son logis, bien impatiens d'avoir l'honneur de le voir. Cela le fit sortir de chez lui et paroître sur la place avec les seigneurs déjà nommés, et tous les autres nobles qui étoient venus lui faire la révérence. A sa vue les cris de joie

(1) On voit par ces noms que les grandes compagnies étoient composées autant des troupes licenciées d'Anglais, que de Français et de Bretons, réunies pour vivre de pillage, c'est-à-dire de gens qui avoient combattu les uns contre les autres à Auray et ailleurs.

de la veille recommencèrent, et les soldats s'écrioient : *Vive le vaillant Bertrand ! vive celui qui mérite de commander à tout l'univers !* En un mot, il sembloit que toute l'armée fût animée d'un esprit et d'un courage nouveau, et que ses espérauces n'eussent plus de bornes.

Du Guesclin alors se trouvant posté sur une petite éminence, fit un signe de la main pour leur faire entendre qu'il avoit quelque chose à dire ; aussitôt il se fit un profond silence, et il leur parla ainsi : « Qu'est-ce que je vois ici, soldats ? Sont-ce là ces braves hommes qui ont remporté tant de victoires en combattant pour leurs princes légitimes ? Sont-ce là ces guerriers dont la valeur faisoit l'admiration de toute l'Europe ? Que sont devenus ces soldats qui ont été l'espérance et l'appui de leur patrie, et comment sont-ils devenus l'effroi des gens de bien ? Comment les protecteurs des peuples peuvent-ils s'occuper de leur ruine, et renoncer à la gloire qu'ils ont acquise par tant de travaux et de sang ? Je viens vous proposer d'autres triomphes que ceux-là et plus dignes de vous, et d'autres lauriers à cueillir. Allons ensemble à la conquête de l'univers, et commençons par venger les chrétiens de l'oppression où ils languissent sous la domination des Sarasins : allons chasser les infidelles des royaumes de Grenade et de Murcie ; allons nous enrichir de ces trésors immenses

envoya ordre de n'entrer dans Paris que de nuit, et de se rendre tous au Temple, où ils trouveroient leurs logemens préparés : il leur fit dire que puisqu'ils venoient sur la parole de du Guesclin avec tant de confiance, ils pouvoient compter sur sa protection, et qu'il ne les exposeroit pas aux fureurs de la populace de Paris, à qui leurs excès les avoient rendus odieux au dernier point.

Quant à du Guesclin, il prit les devants, et rendit compte au roi de son voyage et de sa négociation. Le roi en fut tellement satisfait, et sur-tout de la promptitude avec laquelle il avoit agi et réussi, qu'il ne put contenir sa joie, et s'écria en présence de toute sa cour : Je le savois bien que mon brave Breton feroit réussir mes intentions. Ensuite il lui fit l'honneur de l'embrasser et de lui dire : « Mon cher Bertrand, le service que vous venez de me rendre m'est aussi considérable et aussi intéressant pour ma couronne, que si vous m'aviez acquis une grande province. » Du Guesclin lui répondit : « Sire, je croirois avoir en effet rendu un bon service à votre majesté, s'il ne lui en coûtoit rien ; mais j'ai cru devoir promettre en son nom aux compagnies deux cent mille florins d'or, et vos finances ont été le principal ressort de toute la machine. »

Le roi répondit : « Messire Bertrand, si vous aviez engagé le tiers de mon

royaume, je ne vous en dédirois pas; les deux cent mille florins d'or seront payés à Lyon, c'est mon affaire de les y faire remettre. »

Après cette audience, le roi envoya au Temple quelques officiers de sa part visiter les commandans, et leur dire qu'il les verroit le lendemain, voulant tenir toujours leur arrivée secrète, de peur de quelque mouvement populaire contre eux. Quand le jour suivant fut venu, le roi sortit de son palais des Tournelles, et se rendit dans le Temple, sous prétexte de quelque affaire. Là du Guesclin présenta à sa majesté Hüe de Caurelée et tous les autres, et elle leur dit avec cette bonté qui faisoit son caractère : « Ne parlons point de ce qui s'est passé, je ne veux jamais m'en souvenir, je vous en donne ma parole de roi. » Caurelée répondit que ses compagnons et lui se repentiroient toute leur vie d'avoir eu le malheur de faire des choses qui eussent déplu à sa majesté, et qu'ils le répareroient par leurs services.

Le roi leur distribua des présens et leur fit délivrer les lettres de change payables à Lyon pour les deux cent mille florins d'or qui leur avoient été promis, sans exiger d'eux d'autre assurance de leur sortie du royaume que leur parole et les bons traitemens qu'il leur faisoit. Ensuite il les congédia, et ils partirent pour aller rejoindre leurs gens, et les mettre en route in-

cessamment : Bertrand leur dit qu'ils le trouveroient à Lyon où il seroit avant eux.

Après le départ de ces vingt-cinq capitaines, on en fit annoncer la nouvelle dans tout Paris, et que c'étoit par l'entremise de du Guesclin que le royaume en alloit être délivré : ce qui ne fit qu'ajouter encore un surcroît d'estime à celle que l'on avoit déjà conçue pour lui.

Ensuite on répandit par tout le royaume le projet de croisade contre les Sarasins d'Espagne, et que Bertrand du Guesclin en avoit le commandement en chef. Cette nouvelle attira auprès de lui un très-grand nombre des plus grands seigneurs et de gentilshommes, flattés de combattre pour une cause si juste et si sainte, et d'apprendre la guerre sous le premier capitaine de son siècle.

Les principaux seigneurs qui se mirent de la partie, furent Jean de Bourbon, comte de la Marche ; le célèbre maréchal d'Andrehan, Antoine sire de Beaujeu ; le Bègue de Villaines (1), Louis de Châlons, les seigneurs d'Antoing (du Hainaut), le sire de Brisnel, Jean de Neuville, Guymars de Bailleul, Jean de Berquettes, Lalle-

---

(1) Il étoit né pauvre gentilhomme de la Beauce ; il fut d'abord soldat, et par son mérite s'avança jusqu'au commandement, s'acquit une estime générale, et mourut après l'an 1394.

mand de Saint-Venant : outre lesquels étoient, d'entre les seigneurs bretons, Olivier de Mauny et ses deux frères, Olivier du Guesclin frère de Bertrand, Guillaume Boistel, de Launoy, et Yvon de Carenlouet, lequel dans la suite tua Chandos. Tous ces seigneurs, avec un nombre considérable de braves gentilshommes français, bretons et anglais, partirent enfin de Paris, et arrivèrent à Lyon presqu'aussitôt que les grandes compagnies, auxquelles les deux cent mille florins d'or furent ponctuellement payés, suivant la parole du roi : ensuite tous étant réunis, ils prirent la route d'Espagne.

En sortant des terres de France, et remontant le Rhône, cette armée entra dans le comtat d'Avignon, où les soldats demandèrent trois choses : la première, une absolution générale du pape (Urbain V); la seconde, que le saint-père bénît les armes qu'ils alloient employer contre les infidelles; la troisième, qu'il voulût bien ajouter à ses indulgences et à ses bénédictions, une aumône de deux cent mille francs pour contribuer à un si grand voyage, et qui intéressoit singulièrement la religion.

Quoique le saint-père fût instruit de la marche de cette armée et de sa destination, il fut cependant alarmé de son entrée dans le comtat. Il y envoya un de ses cardinaux avec qualité de légat, pour ordonner que l'on passât outre sans s'arrêter, et en cas

de refus, excommunier chefs et soldats. A peine le légat eut-il mis le pied dans le camp, que les premiers qui se présentèrent à lui furent des Anglais, qui débutèrent par lui demander s'il apportoit de l'argent pour les troupes. Ce compliment l'inquiéta; il savoit qu'il alloit trouver des hommes à qui depuis long-temps les meurtres ne coûtoient rien; il eut grandement peur pour lui, et auroit bien voulu que le pape eût donné la commission à un autre; mais il n'étoit plus temps de reculer, il falloit remplir les ordres de sa sainteté.

Les chefs sachant son arrivée, allèrent respectueusement au devant de lui, et après les complimens faits de part et d'autre, il exposa sa commission. Le maréchal d'Andrehan, homme sage et éloquent, lui dit au nom de tous, que les troupes que lui et les autres capitaines conduisoient, n'avoient d'autre objet que de rendre leurs services à toute la chrétienté; qu'ils avoient eu le malheur de mener une vie libertine et criminelle, dont ils se repentoient et demandoient pardon à Dieu, et l'absolution au saint-père, qu'ils regardoient comme le vicaire de Jésus-Christ en terre et le dispensateur des biens de l'église; mais que joignant à sa puissance spirituelle, la qualité d'un grand et puissant prince temporel, l'armée espéroit qu'il exerceroit envers elle sa libéralité, en contribuant par un don de deux cent mille francs, à un dessein

aussi grand et aussi pieux que celui qui la conduisoit si loin.

L'embarras du cardinal redoubla : sa mission étoit bien d'absoudre, mais nullement d'accorder de l'argent. Il répondit au maréchal, que les troupes pouvoient compter de la part du saint-père sur l'absolution qu'elles souhaitoient, et sur sa bénédiction apostolique; mais que pour leur demande d'argent, outre qu'elle étoit hors de toute mesure, il doutoit que le pape pût s'y résoudre; qu'il doutoit même que la situation présente de ses affaires le lui permît. A cela du Guesclin prit la parole, et dit d'un ton très-ferme: « *Si pourtant nous faut-il de l'argent, autrement nous ne pouvons faire marcher nos soldats.* Nous voulons en faire d'honnêtes gens en dépit d'eux-mêmes, et c'est pour en délivrer le pape et le roi que nous les menons aux extrémités de l'Espagne : c'est proprement les mener en exil, et ils attendront bien l'absolution jusqu'à Pâques, et même plus long-temps s'il le faut; mais pour de l'argent, il en faut, et tout comptant, sinon ils ne peuvent partir; ainsi, monsieur le légat, chargez-vous de porter cette réponse au conseil du pape. » Le cardinal promit à la compagnie de porter leur réponse et de donner promptement de ses nouvelles. Je vous le conseille, lui dit du Guesclin, autrement nous allons nous loger à Villeneuve, à la porte d'Avignon, et nous n'en

partirons point que nous ne tenions la somme que nous demandons, qui n'est point si excessive que vous le dites pour le pape, et encore moins pour une si grande armée. »

Le saint-père cependant attendoit le retour de son légat avec beaucoup d'impatience et d'inquiétude. Arrivé dans la ville, il rendit compte au pape de sa commission et de la réponse dont on l'avoit chargé, qui n'étoit autre que la résolution absolue des troupes d'avoir de l'argent. Sur cela on assembla le conseil (1), où les opinions furent partagées; quelques cardinaux vouloient que le pape lançât les foudres apostoliques sur les grandes compagnies, n'y ayant point à douter, disoient-ils, que ces saints et terribles remèdes ne détournassent l'orage dont la cour ecclésiastique étoit menacée; que les chefs de ces troupes, tous hommes de qualité, et connus pour être parfaitement soumis à l'église, ne voudroient jamais attirer sur leurs têtes une excommunication solennelle; que d'ailleurs il y alloit de l'honneur et de la dignité du saint-siége, de ne pas supporter la licence d'une milice insolente, qui osoit le mettre à contribution; et que si on avoit une fois la foiblesse d'y acquiescer, ce seroit tous les jours à

(1) C'étoit ce qu'on appelle aujourd'hui la chambre apostolique.

recommencer, soit de la part de ceux-ci, ou d'autres; qu'enfin le peuple d'Avignon n'étoit pas en état de fournir une si grande somme; que la ville étoit bonne et forte, et munie de tout; que le pape et le sacré collége y étoient en sureté, et qu'il n'y avoit pas lieu de craindre que les chefs chargés de conduire ces troupes en Espagne, et que la saison pressoit de partir, s'arrêtassent plus long-temps sur les terres de l'église, et permissent le moindre acte d'hostilité.

Le légat qui en savoit davantage, puisque c'étoit à sa personne que les propositions avoient été faites dans le camp, parla tout différemment. « Le parti le plus court, dit-il, et le plus sage, à mon avis, c'est de contenter les compagnies. C'est se tromper soi-même que de croire que des soldats, et sur-tout ceux-là, se mettront en peine des excommunications; nous en avons fait assez d'expérience depuis quelques années: il seroit même à craindre que si le saint-père lançoit l'excommunication, les chefs ne s'en irritassent, et ne s'en fissent absoudre par force. Ainsi avoir recours aux foudres du saint-siége, c'est faire deux fautes: l'une de les faire mépriser, et l'autre de s'exposer à une guerre dangereuse pour la ville et pour tout le comtat: ce seroit s'attirer sans aucune nécessité bien des calamités que l'on peut éviter aisément. Ce n'est pas raisonner

juste que de dire que la dignité du saint-siége seroit compromise, parce que, où la violence l'emporte, il n'y a aucune honte à céder à la force, comme c'est au contraire un acte de sagesse de prévenir la violence et les maux qu'elle entraîne après elle. Il ajouta qu'il n'y avoit nulle comparaison pour les sujets du pape, de payer deux cent mille livres, ou bien de s'exposer, eux, leurs familles et leurs biens, aux ravages de la guerre, et que la moindre incursion d'une armée doubleroit infailliblement le dommage; que de compter sur la force de la ville et sur ce qu'elle est en état de défense, c'étoit s'abuser vis-à-vis de soldats déterminés, conduits par les plus grands capitaines, et sur-tout par l'invincible du Guesclin: que par une raison contraire, ces grands hommes avoient trop d'honneur pour revenir à la charge, d'autant plus qu'une fois partis pour l'Espagne, ils ne seroient plus à portée de vexer le saint-siége, ni ses sujets: qu'au surplus leur demande n'étoit pas une nouveauté; que leur entreprise étoit une véritable croisade contre les infidelles, et qu'en pareilles circonstances, les papes prédécesseurs de sa sainteté, avoient toujours contribué de leurs trésors: qu'enfin si son avis n'étoit pas agréable, il supplioit le saint-père de le dispenser de retourner vers l'armée, ne pouvant s'y présenter sans danger pour sa vie, s'il ne leur portoit pas d'argent.

Que tout ce qu'il jugeoit de plus à propos à faire étoit de composer, et de tirer le meilleur parti que l'on pourroit. »

Cet avis entraîna presque tous les cardinaux, et le pape même alloit l'adopter, lorsqu'il en fut ouvert un troisième, qui fut suivi; ce fut de commencer par lancer l'excommunication, dans l'idée que cette opération peut-être seroit suffisante pour contenir les soldats, et de ne se résoudre à donner de l'argent qu'à la dernière extrémité.

Le même cardinal qui craignoit tant de retourner vers l'armée, fut contraint de faire cette commission, et d'aller lui-même fulminer l'excommunication, malgré sa résistance et ses prières pour en être dispensé. Arrivé au camp, il faisoit bonne mine à tous les soldats, et leur annonçoit qu'il étoit porteur de bonnes nouvelles. Par bonheur, le premier des chefs qu'il rencontra, fut du Guesclin: il le tira à part, et lui dit les larmes aux yeux, que malgré lui on l'avoit renvoyé chargé d'une mauvaise commission, qu'il lui exposa, et qu'il le prioit, comme bon chrétien qu'il étoit, et le plus honnête homme de l'armée, de le préserver de la fureur des soldats, et d'empêcher qu'il ne lui fût fait quelque outrage. Du Guesclin se prit à rire de cette simplicité; et le peu de conférence qu'il eut avec le légat, ayant donné le temps à beaucoup d'officiers et autres de les envi-

ronner, il se tourna vers la compagnie, et dit au prélat : « Monsieur le légat, ne craignez rien pour votre personne ; nous savions déjà que vous aviez proposé l'avis le plus sage dans le conclave. Retournez dire au saint-père que ces gens-ci sont trop bons catholiques pour quitter le pays chargés d'une excommunication ; vous n'avez pas besoin de nous la présenter, nous la tenons pour suffisamment signifiée, et adieu. » Le légat ne se le fit pas dire deux fois, et partit plus content qu'il n'étoit venu, bienheureux d'avoir eu affaire à un homme aussi sage que du Guesclin, et assez autorisé pour rendre de lui-même une réponse suffisante : car s'il eût fallu tenir un conseil, l'armée entière l'auroit su, et peut-être seroit-il arrivé quelque malheur au légat. Il y parut assez un moment après, quand la nouvelle de cette excommunication fut répandue et confirmée. Le soldat devint furieux, et sans écouter les ordres des chefs, ni les lois de la discipline militaire, sans respect pour le pape et pour son autorité, il se répandit dans la campagne, et y fit tous les maux possibles, dont le saint-père fut témoin ; car cela se passa si près de lui, que de ses fenêtres il voyoit le désordre et la ruine de ses sujets.

Il dépêcha en diligence un de ses cardinaux au camp, avec ordre de s'adresser à du Guesclin, et de le prier de faire cesser le pillage et la désolation du pays. Ber-

trand l'écouta avec tranquillité, et lui répondit d'un air de compassion ironique : « J'admire la force des anathèmes de l'église ; dès le moment que nos soldats ont été excommuniés, ils ont été changés en loups-garous, et ils en ont la fureur comme vous le voyez : ils n'ont plus de raison, et ils sont incapables de l'entendre. Retournez donc promptement dire au saint-père qu'il leur envoie l'absolution et les deux cent mille francs qu'ils demandent ; faute de quoi il ne sera pas en notre pouvoir d'arrêter cette frénésie, ni de faire finir le désordre. »

Quand cette réponse fut portée au pape, il jugea, avec tout son conseil, qu'il n'y avoit que deux choses à faire : l'une d'envoyer promptement une absolution en bonne forme ; l'autre d'entrer en composition, et de tâcher d'obtenir quelque réduction.

Le même légat, porteur de la réponse de du Guesclin, fut chargé de revenir vers lui, pour lui dire que le saint-père, ému de sa charité paternelle, contribueroit de tout son pouvoir à l'entreprise généreuse des croisés, qui étoit la cause commune de toute la chrétienté ; mais que les affaires présentes de l'église le mettoient hors d'état de faire selon son cœur : que tout le monde pouvoit juger combien le trésor apostolique avoit souffert par les guerres d'Italie, aussi bien que par les courses et ravages

des gens de guerre sur les terres d'Avignon pendant le règne d'Innocent VI son prédécesseur, et sous son pontificat, avant que les grandes compagnies s'y jetassent : que tout cela bornoit sa bonne volonté ; mais que sa sainteté feroit un effort jusqu'à cent mille livres ; que ce seroit avec bien de la peine qu'elle pourroit les fournir, et qu'elle conjuroit les troupes de s'en contenter et de compter sur de continuelles et ferventes prières pour leur bon voyage et le succès de leur entreprise.

Cette résolution du pape fut apportée au camp, et annoncée aux soldats, qui d'abord ne s'en contentèrent pas ; mais les chefs s'entremirent à leur faire entendre raison et y parvinrent, moyennant que les cent mille francs fussent payés tout comptant, et qu'il ne fût fait aucune réduction pour ce qu'ils avoient pris sur les gens de la campagne et autres, qui valoit les cent mille francs dont ils faisoient la remise.

Cette somme fut payée sans avoir beaucoup fatigué la chambre apostolique. Les habitans d'Avignon qui avoient vu, aussi bien que le pape, la désolation de leurs maisons de campagne, s'étoient imposé à eux-mêmes une capitation volontaire, et avoient fait la somme. Sitôt que le pape sut que l'armée s'en contentoit, il la lui envoya par le même légat, qui l'apporta au camp ; et s'étant rendu chez les chefs, se mit en devoir de compter les espèces.

Mais il fut interrompu par du Guesclin, qui lui dit : Monsieur le légat, apprenez-moi comment le pape a fait pour trouver cette somme si promptement ? Le prélat lui répondit de bonne foi, que c'étoit au moyen d'une imposition qu'il avoit mise sur les bourgeois, qui s'y étoient soumis sans peine. A cela Bertrand répondit : Nous ne voulons point de l'argent du peuple ; nous voulons celui du pape et des cardinaux : reportez cet argent, et qu'il soit exactement restitué, suivant que chacun a contribué ; et si j'apprenois qu'il y eût de l'infidélité, je reviendrois du fond de l'Espagne pour la venger. C'est pour l'église que nous nous sommes croisés, et non pas pour le service des bourgeois d'Avignon.

Le cardinal s'en retourna pour la troisième fois vers le pape, et lui porta cette réponse à laquelle certainement il ne s'attendoit pas, et qui fut beaucoup plus agréable aux habitans qu'à lui, quoi qu'ils ne s'y attendissent pas non plus. Mais il en fallut passer par-là : le pape et les cardinaux rendirent l'argent, et se cotisèrent pour faire la somme demandée et sans perte de temps ; car le désordre des soldats continuoit toujours, et on les voyoit de dessus les murs de la ville emmener les bestiaux des laboureurs, emporter les blés, les fourrages et les meubles des maisons.

Cette grande affaire étant enfin arran-

gée, le pape fit expédier une absolution très-étendue des excommunications que les grandes compagnies avoient encourues, et des fautes telles qu'elles fussent dont chaque particulier étoit chargé : après quoi il fit inviter les principaux capitaines, et nommément du Guesclin, à entrer dans la ville ; il leur envoya pour cela tous les passeports nécessaires. Bertrand ne manqua pas à ce devoir ; il eut l'honneur de baiser les pieds du pape, et d'avoir avec sa sainteté un entretien secret et fort long, après lequel elle le congédia, avec des démonstrations d'estime et de bienveillance très-extraordinaires, et lui donna sa bénédiction.

C'est ainsi qu'il quitta Avignon, accompagné jusque hors les portes par une foule de peuple qui le combloit de bénédictions et de louanges, en le nommant le *Héros de l'Eglise et l'espérance de tous les Chrétiens*.

Louis, duc d'Anjou, frère du roi, étoit gouverneur de la province de Languedoc, et tenoit ordinairement sa cour à Toulouse : les capitaines des grandes compagnies se faisant un devoir de présenter leurs respects à un si grand prince, avant que de sortir du royaume, firent prendre par-là à toute l'armée le chemin pour gagner les frontières d'Espagne.

Le prince leur fit un accueil très-distingué, les combla de présens, et ayant paru

souhaiter de voir l'armée en bataille, elle s'y mit, et il en fut fait une revue en sa présence, après quoi il donna aux soldats de grandes marques de sa générosité. Le même jour au soir il invita tous les chefs à l'honneur de souper avec lui dans son palais, et les traita avec une magnificence vraiment royale. Après le repas, il leur dit qu'il souhaiteroit avec ardeur que les circonstances lui permissent de prendre la croix blanche dans une occasion si sainte et si glorieuse, et de se mettre pour le service de la foi chrétienne à la tête des plus vaillans hommes du monde ; mais qu'il en étoit empêché par des raisons invincibles ; que ce seroit pour lui une satisfaction parfaite de faire le voyage d'Espagne pour punir par la force de leurs bras, l'impie, le perfide, le cruel Dom Pèdre de tous les maux qu'il avoit faits, et en particulier venger dans son sang, la mort de la reine Blanche sa femme (fille de Pierre duc de Bourbon), la plus sage, la plus vertueuse et la plus aimable princesse de son siècle ; et faire de lui un exemple capable d'effrayer les princes qui seroient à jamais aussi mauvais que lui, et aussi criminels envers Dieu et les hommes.

Il prononça ces paroles avec tant de feu et d'ardeur, que tous ces braves capitaines en furent pénétrés ; ils entrèrent dans son ressentiment avec autant de vivacité que lui, et tous d'un même accord s'engagèrent

à venger Dieu et les hommes de l'outrage que D. Pèdre avoit fait au sang royal de France. Ensuite le prince tira du Guesclin en particulier, et après lui avoir témoigné l'estime particulière qu'il conservoit pour lui, il l'entretint assez long-temps : l'on entendit quelques mots de leur conversation, par lesquels on jugea qu'il lui avoit recommandé avec instance ce dernier article, qu'il avoit singulièrement à cœur.

Peu de jours après l'armée partit du voisinage de Toulouse, et fut bientôt sur les terres du roi d'Aragon, qui se trouvoit alors à Perpignan, et avoit depuis peu sollicité tous les princes et seigneurs ses amis de l'aider à résister au même roi de Castille, qui étoit entré dans son royaume avec toutes ses forces, lui avoit déjà enlevé plusieurs places importantes, et ne le menaçoit de rien moins que de le déposséder.

Mais pour mettre nos lecteurs en état de lire avec connoissance les grandes opérations que nous allons rapporter, nous croyons nécessaire de leur en exposer l'origine et les causes, et de mettre sous leurs yeux l'état des affaires d'Espagne à l'époque où nous sommes.

Alphonse XI, roi de Castille, mort en 1350, avoit laissé pour héritier de sa couronne, mais non de ses vertus ni de sa sagesse, D. Pèdre son fils aîné. Ce prince, né avec des inclinations très-vicieuses,

eut le malheur d'avoir pour tuteurs et gouverneurs des gens qui, ne s'occupant que de leurs intérêts particuliers, donnèrent leurs moindres soins à son éducation; en sorte qu'il se livra bientôt sans retenue à tous les désordres possibles. Ces détestables ministres portèrent le mal encore plus loin. Ils commencèrent par inspirer au prince de la défiance contre les plus grands seigneurs de la nation; ils lui firent ensuite envisager comme un avantage important, non-seulement de faire la paix avec les Maures ennemis naturels des Castillans, mais encore de se les attacher par des traités d'alliance et d'amitié, dans la vue de se servir de leurs armes contre les mauvaises intentions de ses sujets. Une politique si mal entendue remplit bientôt la Castille de troubles, de mécontentemens et de meurtres; le prince, entretenu par d'indignes conseillers dans une aversion générale pour les plus illustres maisons du royaume, devint, par une suite nécessaire, odieux à ses peuples, et rompit entièrement ce lien d'amitié et de confiance, qui doit être réciproque entre un souverain et ses sujets.

Alphonse son père avait eu de sa maîtresse Dona Eléonore de Gusman, cinq fils et trois filles: l'aîné fut Henri, comte de Transtamare, qui va jouer un grand rôle dans les événemens que nous allons rapporter. Cette longue constance du roi

pour Eléonore de Gusman, rebuta la reine Marie de Portugal sa femme, qui, se voyant trop long-temps méprisée, avoit quitté la cour. Mais quand Alphonse fut mort, la reine devint redoutable à sa rivale; et celle-ci, pour se mettre à l'abri des orages qu'elle avoit raison de prévoir, projeta de se retirer à Médina-Sidonia, que le roi son amant lui avoit donné. Elle y mena avec elle tous ses enfans, résolue de s'y fortifier et de s'y maintenir avec le secours de ses amis. Elle attira avec eux les deux frères cadets de D. Pèdre, enfans comme lui de la reine Marie, leur persuadant que c'étoit le moyen de se procurer de grands établissemens; mais son projet étoit d'appuyer ses propres intérêts et ceux de ses enfans, de donner quelques couleurs à son évasion, et peut-être de faire un jour de ces jeunes princes des otages qui répondissent de sa sureté.

Dom Pèdre fit suivre Dona Eléonore dans sa fuite; et par l'avis de son conseil, après qu'on l'eut atteinte et arrêtée dans Séville, il la fit mettre prisonnière à Talavéra; et ensuite, sur les vives instances de la reine sa mère, il chargea Alphonse d'Olmédo de la faire mourir. Dès qu'elle fut arrêtée, ses enfans prirent la fuite et errèrent sans se faire connoître dans la Castille; mais quand ils apprirent sa mort, la terreur s'empara d'eux, et pour éviter le triste sort de leur mère, ils se réfu-

gièrent à la cour du roi de Portugal, qui les reçut ; mais ne voulant pas se brouiller avec le roi de Castille en leur donnant un asile, il chargea son ambassadeur auprès de D. Pèdre de solliciter leur grâce, qui lui fut accordée. En sorte que toute cette famille retourna en Castille, et y jouit de son premier état.

Dom Pèdre eut à son tour une violente passion pour Dona Marie de Padilla, fille de qualité, de laquelle il eut cinq fils ; cependant à la sollicitation de toute sa cour, il se détermina à se marier, et on lui proposa Blanche de Bourbon, fille de Pierre, premier duc de Bourbon, et d'Isabelle de Valois et arrière-petite-fille du roi S. Louis. Cette princesse, qui joignoit toutes les qualités du cœur et de l'esprit à toutes les grâces de la nature, avoit plus qu'il ne falloit pour être la plus heureuse femme du monde, et elle fut la plus infortunée. Le contrat de ce mariage qui se trouve encore, est daté du 7 juillet 1352. Le mariage fut conclu, et les noces célébrées avec toute la magnificence possible. Mais, le jour même au soir, le roi nouveau marié feignit une indisposition, et au lieu de se retirer dans son appartement, il alla passer la nuit dans le lit de Marie de Padilla, et fit ainsi le plus cruel de tous les outrages à une princesse digne de ses plus grands empressemens. Quelques jours après, il fit partir sa maîtresse, comme s'il eût voulu

rompre avec elle, et se ranger à son devoir; mais c'étoit au contraire pour la posséder sans contrainte : en sorte que la nuit venue, il s'échappa de son palais avec cinq ou six de ses courtisans aussi vicieux que lui, et alla la rejoindre.

Cette action mit toute la cour en alarme; on se persuada que ce prince étoit enchanté, et que cette nouvelle Circé lui avoit fait donner un philtre par un médecin juif, qu'elle avoit corrompu. Cependant ce pouvoit être aussi bien l'effet d'un attrait ou d'une sympathie naturelle, dont les exemples ont été et sont encore par-tout si fréquens, qu'il ne faut point recourir à la magie pour les interpréter.

Dom Pèdre alors commença à développer son caractère vicieux, qui le porta ensuite aux plus grands excès, et le précipita enfin dans les derniers malheurs. Il débuta par contraindre sa propre mère à quitter la Castille; ensuite il fit mourir trois de ses frères, et il eut la barbarie de faire exposer aux lions ses sœurs bâtardes, filles d'Eléonore de Gusman. Ayant reçu la visite du roi de Benmarine (maure), nommé Mahomet-le-Roux, qui la lui rendoit sur sa parole, il viola en sa personne les droits de l'hospitalité en le poignardant de sa propre main : ensuite allant chaque jour de crimes en crimes, il dépouilla les églises de leurs biens, et en enrichit les ministres de ses vices et de ses abominations : il se

livra sans frein à toutes les cruautés possibles, remplit son royaume de sang et de larmes, et porta enfin sa cruauté jusque sur la reine sa femme qu'il fit étouffer dans le château de Siguença, où il l'avoit renfermée (1).

Ce dernier trait de barbarie, qui en couronnoit tant d'autres, fit ouvrir les yeux à tout ce qu'il y avoit de plus honnêtes gens en Espagne ; la noblesse perdit patience, aucun ne pouvant se promettre de n'avoir pas son tour pour lui ou les siens de la part d'un si méchant homme : ils se concertèrent ensemble, et chargèrent

(1) Il commença par la répudier ; ensuite il épousa Jeanne, fille de D. Pedro de Castro, dont il se contenta d'avoir les premières faveurs, après quoi il la renvoya à son père. Ce procédé infame fit prendre les armes à ses deux frères Henri et Frédéric, et à la plus grande partie des plus grands seigneurs. Dom Pèdre s'imagina que cette révolte avoit pour objet de venger la reine répudiée, et prit le parti de la faire mourir. Il chargea D. Fernand d'Yvestrosa (oncle de Marie de Padilla) d'enlever la reine du château d'Aravalo, et de la conduire à Tolède. Sur la route elle trouva le moyen d'entrer dans une église, d'où elle ne voulut plus sortir. La noblesse s'arma pour la faire jouir de cet asile. Le roi y vint en personne, fit tuer quelques seigneurs, exécuter vingt-cinq bourgeois de Tolède, et massacrer huit cents habitans de Toro ; il fit conduire cette malheureuse reine à Siguença, où elle périt, comme nous venons de le dire. Après sa mort il sacrifia encore à sa fureur son frère Frédéric, deux infans d'Aragon, D. Juan de la Cerda, prince du sang du Portugal, et tous ceux qui lui tombèrent dans les mains et qui avoient eu part à la dernière révolte.

de leurs plaintes et de faire des remontrances au roi, D. Henri, comte de Transtamare, fils ainé d'Eléonore de Gusman, qui étoit l'astre de la cour, tant parce qu'il étoit l'aîné des princes issus d'Alphonse, (D. Pèdre ayant fait mourir ses trois frères légitimes) que parce qu'il étoit doué de toutes les vertus royales; d'ailleurs, de très-grande considération parmi les peuples et les grands, et le seul en état d'accepter cette commission. Il l'accepta en effet, et la fit avec toute la prudence, l'adresse et les précautions possibles; mais tout cela fut inutile. Le roi l'écouta d'abord assez paisiblement; mais à peine le prince fut-il hors de l'appartement, que D. Pèdre le fit rappeler, le chargea d'injures les plus atroces, et lui ordonna de sortir à l'instant de sa présence et de ses états, qu'autrement il le feroit pendre.

Henri écouta ces injures et ces menaces avec douceur et soumission, et répondit humblement qu'il étoit au désespoir d'avoir déplu à son altesse (1); qu'il la prioit d'être persuadée que ce n'avoit pas été son dessein; qu'au contraire elle n'avoit rien entendu ni vu de sa part qui ne lui eût fait connoître son zèle pour son service et une

(1) Les rois d'Espagne, jusqu'à Charles-Quint, n'étoient traités que d'altesse. Ce prince, devenu empereur, fut le premier qualifié de majesté en Espagne.

fidélité inviolable ; et que pour lui donner la plus grande preuve de son obéissance, il étoit prêt à s'éloigner de sa cour.

En sortant de la présence du roi, il rencontra dans les appartemens mêmes un juif nommé Jacob, qui étoit le favori dominant du roi, et que l'on soupçonnoit d'être l'auteur de tous les mauvais conseils que le prince suivoit. A cette vue D. Henri ne put contenir sa colère ; il mit l'épée à la main, et le tua sur la place.

Cet événement fit grand bruit au moment même ; le roi y accourut, et dans son premier mouvement il voulut tuer D. Henri de sa propre main ; mais il lui échappa, se sauva dans la ville, et par le secours de ses amis, il fut bientôt hors des terres de la Castille. D. Pèdre irrité jusqu'à la fureur, envoya des gens après lui avec ordre de le suivre, même en pays étranger s'il y passoit, de le redemander de sa part comme un criminel de lèse-majesté ; et en cas que quelque prince que ce fût refusât de le rendre, lui déclarer la guerre.

Henri se réfugia en Aragon, dont le roi avoit déjà assez d'affaires sur les bras pour ne pas s'attirer encore un ennemi aussi puissant et aussi passionné que D. Pèdre ; en sorte qu'il refusa l'asile à D. Henri, et le pria de passer outre, en s'excusant civilement de ne pouvoir faire mieux. Dom Henri, sorti des terres d'Aragon, se rendit à Avignon, d'où il passa à la cour de

France ; là il s'attacha au service du roi Jean qui lui donna une pension de dix mille francs par an pour sa vie, celle de sa femme et celle de Dom Juan leur fils aîné.

Les affaires de ce prince fugitif changèrent de face ; au bout de quelque temps il se fit en sa faveur une ligue secrète entre le pape et les rois de France, d'Aragon et de Navarre, contre D. Pèdre-le-Cruel. Le pape avoit les plus grands motifs pour entrer dans ce traité. D. Pèdre, non-seulement avoit dépouillé les églises et maltraité les ministres; il avoit encore contracté des alliances avec les princes mahométans, qui jouissant du repos se fortifioient de jour en jour et amassoient beaucoup d'argent, en sorte que peu à peu il se formoit de leur part un orage qui menaçoit de fondre quelque jour sur la chrétienté : c'est ce que le saint-père craignoit et prévoyoit. Le roi de France ne pouvoit lui pardonner ni la mort violente de sa proche parente et belle-sœur Blanche de Bourbon, ni son alliance avec les Anglais. Quant aux rois d'Aragon et de Navarre, leur objet étoit de se remettre en possession de ce que les rois de Castille avoient usurpé sur eux, outre qu'ils avoient grand intérêt d'affoiblir un prince puissant et d'une ambition démesurée, et qui leur étoit également redoutable à l'un et à l'autre.

Le pape commença par excommunier

D. Pèdre, pour le rendre aussi odieux qu'il le méritoit, et en plein consistoire il le déclara indigne et déchu de sa couronne de Castille, délia tous les sujets du serment de fidélité, et donna l'investiture de son royaume à Henri, comte de Transtamare, son frère bâtard, que sa sainteté légitima, et à son défaut à tel autre prince qui pourroit s'en emparer.

Quand D. Pèdre sut les grands projets formés contre lui, il envoya des ambassadeurs au navarrois Charles-le-Mauvais; il lui fit faire des prières et des menaces, et enfin le gagna à lui; en sorte que celui-ci fit avec lui un second traité par lequel renonçant au premier contracté avec le pape, la France et l'Aragon, il s'obligeoit à servir D. Pèdre de ses forces, de ses finances et de sa personne. Cette perfidie du Navarrois jeta le roi d'Aragon dans une étrange perplexité; attendu que celui de Castille, aussitôt son traité fait avec Charles-le-Mauvais, étoit entré dans l'Aragon, et lui avoit déjà enlevé plusieurs places, comme nous l'avons déjà dit. De sorte que l'Aragonois entra comme par force en négociation avec le Castillan vainqueur, qui, lui donnant la loi, exigea de lui qu'il se prêteroit à tromper D. Henri par un faux accommodement dans lequel il seroit compris; que par-là on l'attireroit à tel endroit convenu, où il seroit arrêté et mis dans les mains de D. Pèdre.

Ce traité perfide alloit être consommé; le prince Henri ayant eu le rendez-vous, avec l'indication du jour et du lieu, y arriva effectivement, mais avec un si bon nombre d'amis et de soldats, que l'on n'osa passer outre. Le Castillan ne douta point que le roi d'Aragon ne lui eût donné avis du projet, et pour s'en venger, il l'attaqua plus violemment que jamais; ce qui obligea ce roi à se mettre sérieusement sur la défensive, et à presser ses alliés de le secourir.

Voilà quel étoit l'état des affaires d'Espagne, lorsque du Guesclin arriva à Perpignan avec toute l'armée des grandes compagnies. Son arrivée changea tout-à-coup la face des affaires; l'Aragonois, qui ne pouvoit que se renfermer dans ses meilleures places et s'y retrancher, n'hésita plus à tenir la campagne; et le roi de Castille effrayé du nombre de ses ennemis, se vit obligé de quitter promptement l'Aragon, et de se retirer dans le cœur de ses états pour rassurer ses sujets et assembler de nouvelles forces.

Il débuta par envoyer vers le roi de Navarre, pour le sommer de se mettre en campagne suivant leur traité; mais il avoit affaire à un homme aussi faux que lui, et qui tournoit toujours du côté où il trouvoit son plus grand intérêt. Celui-ci, après des réponses vagues, usa de remises, et lui fit dire qu'il se mettroit en campagne quand

il jugeroit qu'il en seroit temps, sans cependant déterminer le terme ; qu'enfin il feroit ce qui seroit nécessaire pour la cause commune. Il armoit cependant, mais ce n'étoit pas pour le service du roi de Castille ; le voisinage des grandes compagnies suffisoit pour le tenir sur ses gardes.

Le prince Henri de son côté feignant d'ignorer le dernier traité du Navarrois, lui fit dire qu'il étoit temps d'exécuter celui qu'il avoit fait avec le pape et les rois de France et d'Aragon. Cela le jeta dans une terrible alternative ; s'il tenoit le marché fait avec le Castillan, il voyoit D. Henri et le roi d'Aragon à la tête d'une puissante armée, tout prêts à fondre sur lui et à l'accabler. D'un autre côté, s'il exécutoit le premier traité, il avoit lieu de craindre que le parti de D. Henri ne fût tôt ou tard obligé de succomber sous la puissance de D. Pèdre, et il sentoit qu'alors ce dernier devenu le plus fort, seroit pour lui un ennemi implacable, et qu'il verroit son royaume exposé à toute la fureur d'un prince inhumain, sans pouvoir espérer du secours, ni du roi de France qu'il avoit mille fois offensé, ni de celui d'Aragon qu'il venoit de trahir, ni du prince de Galles qui n'avoit pour lui ni estime ni amitié, et étoit ami du roi de Castille.

Le roi de Navarre agité de ces cruelles incertitudes, trouva encore dans son génie intrigant un nouvel expédient pour se tirer

d'affaire ; ce fut de s'ouvrir à D. Henri. Il savoit que ses armes étoient destinées à la ruine de D. Pèdre et à le priver de sa couronne, et de là il concluoit qu'il n'abandonneroit pas son objet capital pour s'amuser à la Navarre. Il lui avoua donc sa perfidie, c'est-à-dire le traité qu'il avoit fait avec le Castillan, au préjudice de celui qui subsistoit avec le pape et les rois de France et d'Aragon. D. Henri ne s'amusa pas à une longue négociation avec lui ; il se contenta d'exiger qu'il demeurât neutre, le regardant comme un homme sur qui il n'y avoit pas plus à compter pour ses alliés que pour ses ennemis.

Le comte de Transtamare, en entrant dans la Castille, publia des manifestes où il exposa les raisons qu'il avoit de faire la guerre au roi son souverain seigneur, afin d'en instruire la nation, et de tourner les cœurs et les esprits de son côté, en faisant voir la justice et la légitimité de ses desseins.

Il en donnoit cinq motifs : 1.° L'outrage fait à Dona Eléonore de Gusman sa mère, que D. Pèdre avoit fait mourir sans aucune formalité de justice et sans cause raisonnable ; outrage dont il ne pouvoit, sans violer les lois naturelles, manquer de prendre vengeance, ainsi que des mauvais traitemens qu'il avoit lui-même reçus de ce prince. 2.° Les injustices et les cruautés innombrables exercées par D. Pèdre contre

les plus honnêtes gens d'entre ses sujets, tant grands seigneurs que nobles ou personnes privées. 3.° Ses alliances avec les rois maures, et ses engagemens subsistans encore avec les Sarasins. 4.° Son incapacité à posséder le trône d'Espagne, prononcée par le pape, qui, par un jugement solennel, l'en avoit déclaré indigne et déchu, et en avoit donné l'investiture au premier occupant, sur la connoissance que le saint-père avoit qu'il avoit embrassé le mahométisme, et qu'il étoit un apostat. 5.° Enfin il avançoit que D. Pèdre n'étoit point fils du roi Alphonse, mais un enfant supposé. Que sa mère prétendue, Marie de Portugal, ayant déjà quatre filles, et point d'enfant mâle, accoucha d'une cinquième fille, à la place de laquelle elle eut l'adresse de substituer un mâle qui étoit fils d'un Juif; craignant d'être méprisée et abandonnée de son mari, qui souhaitoit un fils. Que par conséquent, lui D. Henri, étoit le légitime héritier de la couronne de Castille, parce que le roi Alphonse avoit fiancé sa mère Eléonore, qui ne lui avoit accordé ses faveurs qu'à cette condition.

De ces cinq raisons, il y en avoit trois de notoriété publique; mais il est certain qu'elles ne suffisoient pas pour justifier une déclaration de guerre à son roi : les deux dernières étoient très-foibles, et même insoutenables.

Dom Pèdre, dans son manifeste en réponse, laissoit à part les trois premières raisons, parce qu'il ne pouvoit les contredire ; sur la cinquième, il dit en deux mots que c'étoit une fable sans preuves, sans témoins, sans vraisemblance, et qui se détruisoit d'elle-même.

Il insista davantage sur la quatrième, et démontra que le saint-siége n'avoit aucune autorité sur les couronnes temporelles ; il cita nombre d'exemples des premiers papes, et de Jésus-Christ même, qui ont reconnu les princes régnans ; il dit que dans les persécutions de l'église on prioit pour les princes persécuteurs quoique payens ; enfin, et pour abréger ses réponses, il se fondoit pour récuser l'autorité du pape en cette partie, sur les raisons qui ont servi depuis, dans les siècles éclairés, à établir cette maxime et ce principe incontestable.

Quant au crime d'hérésie, d'apostasie et de mahométisme, il dit que le pape n'avoit pas eu l'autorité de prononcer contre un prince de sa dignité sans l'entendre ; que même cette autorité n'appartenoit qu'à un concile ; mais que l'imputation étoit fausse, et qu'il défioit qui que ce fût d'en fournir une preve ; et quand tout cela auroit été vrai, qu'il n'y avoit aucune cause, aucune autorité pour le déposséder de sa couronne.

Ce dernier raisonnement étoit évidemment juste ; mais D. Pèdre avoit trop aigri

les esprits, trop aliéné les cœurs de ses sujets, pour se faire écouter. D. Henri au contraire trouva parmi eux une entière confiance; il passa pour constant dans toute la Castille que D. Pèdre étoit le fils d'un juif et non du feu roi; et cette opinion, fondée ou non, acheva de le rendre odieux à tout son peuple; et on alla jusqu'à se persuader que D. Henri étoit fils légitime, tant le vulgaire est susceptible des impressions bizarres qui flattent ses caprices.

D'un autre côté, les ecclésiastiques que ce malheureux prince avoit cruellement maltraités, insistoient sur l'excommunication du pape et sur l'interdit qu'il avoit prononcé; ils prêchoient, écrivoient ou débitoient dans les conversations, tous les raisonnemens que l'ignorance autorisoit dans ce temps-là, et qui ont été tant débattus depuis et réduits au silence dans les siècles suivans. Ils faisoient valoir les exemples de la loi ancienne, et les différentes occasions où Dieu avoit employé le ministère de ses prophètes pour punir des princes criminels. Enfin, ils employoient tous ces lieux communs qui ne subsistent plus, et que nous supprimons comme fastidieux et anéantis.

Mais comme les esprits en étoient encore prévenus alors, ces moyens frivoles avoient tout leur effet, et D. Henri les faisoit valoir pour sa cause. Le conseil de D. Pèdre y opposoit de vigoureuses et so-

lides réponses ; mais la haine que l'on portoit à ce prince cruel et la force des préjugés, faisoient que ses meilleures répliques tournoient encore à son désavantage. Toute la nation vouloit et souhaitoit avec impatience voir une révolution qui achevât sa ruine : tout devenoit pour lui des obstacles invincibles ; rien ne pouvoit plus lui réussir, et jusqu'aux choses sans conséquence, tout étoit mal interprété. Quand il rentra dans la Castille, comme nous l'avons dit, pour y assembler ses forces, c'étoit, selon la voix publique, la peur de ses ennemis qui l'avoit fait fuir devant eux; il alloit leur abandonner ses conquêtes et ensuite son royaume.

Dès que du Guesclin se fut aperçu que D. Pèdre, sur les premiers avis de son arrivée avoit abandonné précipitamment les conquêtes qu'il avoit faites en Aragon, il se mit sur ses traces en toute diligence, tant pour répandre le plus qu'il pourroit la terreur parmi les peuples, que pour augmenter d'autant le courage et les espérances de son armée et affoiblir celles de son ennemi. A mesure qu'il avançoit, tout ce qui avoit été enlevé au roi d'Aragon témoigna désirer de retourner sous les lois du prince légitime. Ce roi accompagna Dom Henri jusqu'aux frontières de la Castille, prit congé de lui avec toutes les protestations d'amitié, d'alliance et de fidélité réciproques ; et pour cimenter leur union

par un lien éternel, ils arrêtèrent ensemble le mariage du prince D. Juan, fils aîné de D. Henri, avec l'infante d'Aragon. En quittant l'armée, ce prince donna une somme de deux cent mille livres pour le payement des soldats, honora du Guesclin du titre de comte, et les autres seigneurs de bienfaits et de marques d'affection; et laissa des siens trois mille hommes de pied et deux mille chevaux.

Le roi de Castille en se retirant, avoit laissé la meilleure partie de ses troupes en garnison dans ses principales places, afin de retarder par ce moyen la marche et les progrès de ses redoutables ennemis, et les consumer par les longueurs et les fatigues des siéges; car il pensoit assez bien de du Guesclin et de son habileté dans son métier, pour le croire incapable d'aller en avant dans la Castille, sans s'être rendu maître des places qu'il laisseroit derrière lui. Il avoit raison d'en juger ainsi, et du Guesclin ne le laissa pas manquer d'occasions de lui rendre la même justice. Le roi d'Aragon et D. Henri, connu encore à l'armée sous le nom de comte de Transtamare, lui avoient abandonné absolument et sans restriction cette grande affaire à conduire et le commandement des troupes, comme au plus grand capitaine du monde. Il prenoit si bien ses mesures, que soit qu'il assiégeât une place, soit qu'il fit un campement, il se rendoit toujours maître

des environs, et jamais il ne craignoit aucune surprise : d'ailleurs, ses marches étoient si sages et si bien combinées, que bien loin que les Castillans fussent tentés de rien entreprendre, ils n'osoient seulement pas se montrer ; en sorte que les pourvoyeurs de l'armée avoient entière liberté de se fournir de toutes choses en abondance.

Après avoir passé la rivière d'Ebre et être entré en Castille, la première place que du Guesclin trouva sur sa route, fut la ville de Mugalon, forte par son assiette et par les bonnes fortifications qu'on y avoit faites. Dom Pèdre, qui la regardoit comme la clef de la Castille, en avoit confié la garde à un de ses principaux et plus expérimentés capitaines, l'avoit munie de tout le nécessaire, et y avoit mis une garnison capable de la défendre.

L'état où on trouva cette place fit hésiter de l'assiéger, et on disoit pour raison que la difficulté de s'en rendre maître et la longueur du siége rebuteroient le soldat, et augmenteroient le cœur aux ennemis ; qu'il étoit plus à propos de suivre D. Pèdre que l'on savoit être à Burgos, l'assiéger dans cette grande ville, la prendre, et par ce moyen terminer tout d'un coup la guerre dès son commencement.

Du Guesclin ne fut pas de cet avis ; il remontra au contraire que de la prise de Mugalon dépendoient l'honneur et la ré-

putation de l'armée, ainsi que le succès de toute l'entreprise ; que si on la laissoit en arrière, cela diminueroit l'effroi où les troupes castillannes étoient actuellement, et leur donneroit le temps et la hardiesse de s'assembler ; que ce seroit manquer de prudence, et faire une faute contre toutes les lois de la guerre ; que c'en seroit une autre bien grande de n'avoir pas une place de retraite en cas de quelque disgrace ; que par la prise de Mugalon qui n'avoit rien d'impossible pour tant de vaillans hommes, la réputation de leurs armes se répandroit dès leur coup d'essai, et s'affermiroit si constamment, qu'elle ôteroit à D. Pèdre ses amis et ses espérances à mesure que l'on prendroit ses villes. Que de proposer d'aller l'assiéger dans Burgos, cela seroit faisable si on en étoit assez proche pour pouvoir s'y rendre dans un jour, et si on étoit assuré qu'il osât s'y tenir et s'y défendre ; mais qu'il y avoit au contraire tout lieu de juger qu'il la muniroit, y mettroit bonne garnison, de bons commandans, et s'en retireroit dès qu'il sauroit que l'armée s'y achemineroit : qu'il étoit encore à craindre que la garnison et la bourgeoisie d'une aussi grande ville ne se défendissent avec la dernière opiniâtreté, pour n'avoir pas la honte d'avoir été les premiers vaincus, et forcés de se soumettre à D. Henri : qu'ainsi son avis étoit qu'il falloit sur l'heure même envoyer sommer

le gouverneur de Mugalon de rendre sa place, et en cas de refus, l'attaquer de toutes parts.

L'avis de du Guesclin fut agréé de tout le monde, et suivi. L'armée étant arrivée proche des murailles de la ville, à la longueur d'un jet d'arc, D. Henri, accompagné de quelques officiers, s'avança sur le bord du fossé, et fit appeler le gouverneur qui étoit de sa connoissance. Il lui fit observer les grandes forces avec lesquelles il étoit prêt à l'assaillir ; lui dit qu'il le connoissoit pour un brave et vaillant capitaine ; qu'il auroit trop grand regret de le voir prendre le parti de le résistance, et lui grand tort de s'opiniâtrer à soutenir les intérêts du plus mauvais prince qui fût au monde, d'un homme à la cruauté et à l'avarice duquel rien n'avoit échappé ; indigne par toutes sortes de raisons de porter une des plus belles couronnes de la terre, et d'avoir des serviteurs fidelles, si ce n'étoit d'aussi méchans hommes que lui.

Le gouverneur répondit que son parti étoit pris de défendre sa place, de s'ensevelir sous ses murailles, ou d'y faire périr tous les ennemis de son maître ; mais que ce qui lui donnoit le dernier étonnement, c'étoit de voir un prince de sa naissance et de sa considération, qui devoit aussi bien que lui sacrifier sa vie pour la gloire et les intérêts de sa patrie, être à la tête de ses ennemis, et avoir appelé des étran-

gers pour porter le fer et le feu dans le sein de sa propre nation, et la remplir de larmes et de ravages ; mais que Dieu, vengeur des perfidies, ne souffriroit pas qu'il jouît de la sienne ; qu'il se serviroit de ces mêmes étrangers pour l'en punir, en permettant que s'il étoit possible qu'ils conquissent le royaume de Castille, ils profitassent de son usurpation, en l'en chassant lui-même et en se maintenant dans leurs conquêtes.

Sur cette réponse qui ne demandoit pas de réplique, le prince se retira, et du Guesclin à l'instant donna tous les ordres nécessaires pour l'assaut. Il ordonna trois attaques tout à la fois : la première par les Français et les Bretons ensemble, lui à leur tête ; la seconde des Espagnols, commandés par D. Henri en personne ; la troisième des Anglais et Aragonois. En trois heures de temps le fossé fut comblé de pierres et de fascines, car tous les outils et matériaux étoient préparés, et tous travailloient avec une ardeur incroyable. Alors les trompettes sonnent l'assaut, le soldat s'attache à la muraille, plante des échelles de toutes parts, et monte avec intrépidité. Les assiégés n'en montroient pas moins à se défendre ; et pendant que du côté de l'armée on faisoit pleuvoir les flèches sur eux pour soutenir l'attaque, on voyoit les hommes, les femmes et les enfans même se mettre en danger de périr pour la dé-

fit une fanfaronade bien digne d'un Espagnol. Il envoya à du Guesclin un héraut pour le prier de ne pas passer outre, sans lui donner quelques heures de son temps et quelques assauts; que ce seroit lui faire un affront et un témoignage de mépris que de l'oublier, et qu'au contraire ce seroit un service à lui rendre, que de lui procurer les moyens de mériter son estime et son amitié par la manière dont il le recevroit. Ce gouverneur étoit homme de grand courage, très-accrédité parmi les troupes; il tenoit une des meilleures places de toute l'Espagne, et comptoit sur la valeur de sa garnison et sur la brave disposition des habitans qu'il voyoit résolus à se défendre jusqu'à la mort.

La même raison qui rendoit ce gouverneur si résolu, fit que l'on hésita au conseil de guerre si on iroit attaquer Birbiesça; on prévoyoit les longueurs d'un pareil siége et la perte des hommes devant une ville si bien fortifiée et défendue par les plus vaillans hommes d'Espagne. Il avoit été seulement arrêté qu'on s'y présenteroit, et que suivant la contenance du gouverneur et des habitans, on aviseroit sur ce que l'on auroit à faire; mais la bravade de cet officier décida la question. Du Guesclin jugea qu'il n'y avoit plus à balancer, et exposa que si on manquoit à l'attaquer et à le forcer dans sa place, les ennemis en deviendroient trop glorieux et plus ras-

sûrés qu'ils ne l'étoient. Il prit sur lui, sans délibération, de rendre réponse au héraut : « Allez, lui dit-il, dire à votre maître de notre part, que nous satisferons sa curiosité, et qu'il va voir des hommes qui ne s'étonnent ni de la hauteur des murailles, ni de la profondeur des fossés, et qui ont des ailes pour franchir tout cela. » Il fit, suivant son usage, un présent au héraut et le congédia : deux jours après il se trouva avec toute l'armée à la vue de Birbiesça.

Il fit son campement, distribua ses quartiers et alla reconnoître la place, et dès qu'il fut de retour chez lui, le même héraut qui lui avoit porté la première bravade du gouverneur, lui en apporta une seconde ; ce fut un présent des meilleurs vins d'Espagne, accompagné de ses remercîmens de la peine qu'il avoit prise de venir lui faire visite. Du Guesclin reçut le présent, et manda au gouverneur qu'il voyoit qu'il étoit un fort galant homme, et qu'il lui donnoit sa parole de le faire attaquer si vivement, que sa défense lui feroit honneur, et à lui la réduction de sa place.

La journée du lendemain se passa à faire les dispositions pour un assaut général ; on donna aux Anglais la commission du quartier des Juifs ; du Guesclin choisit une des portes de la ville pour lui et ses Bretons. Le maréchal d'Andrehan prit un autre quartier pour le reste des Français ; et le prince avec ses Espagnols avoit l'œil par-

tout pour donner du secours où il en seroit besoin. La nuit se passa dans le repos ; le gouverneur prit ce temps pour tenter une sortie, et brûler les fascines dont le fossé étoit comblé : il s'adressa au quartier des Anglais ; mais l'ordre étoit si bien donné par-tout, que sa tentative ne lui réussit pas, et que sa troupe se retira dans la ville sans avoir pu entreprendre rien.

Dès que le jour fut venu, on marcha bravement vers la ville qui avoit une double enceinte de murailles ; on gagna la première, après quoi il fallut recommencer l'assaut de la seconde. Si l'on attaquoit bien d'un côté, on se défendoit de l'autre vigoureusement. Du Guesclin, qui avoit auprès de lui le jeune comte de la Marche, prince du sang, fait attaquer la porte qu'il s'étoit réservée, et la force, après avoir vu périr à ses yeux plusieurs de ses braves soldats. Mais en la forçant, il n'en étoit pas plus avancé ; les assiégés avoient fait un retranchement derrière, et ne l'avoient défendue que par bravoure et pour faire perdre du temps aux assiégeans. Eustache de la Houssaye, brave chevalier breton dont il a déjà été parlé, se jeta dans le fossé pour monter contre la muraille ; mais il lui fut jeté des créneaux une grosse pierre, dont il eut un bras rompu.

Les Anglais qui avoient fait leur attaque du côté du quartier des Juifs, étoient parvenus à percer la muraille à coups de pics

et de tranches. Quelques-uns d'entr'eux s'étant glissés par-là dans la ville, prirent en queue les Juifs qui étoient sur le haut des murailles, et les attaquèrent de façon qu'ils les firent retourner pour se défendre; cela donna moyen à ceux qui escaladoient de parvenir jusqu'en haut; et les uns et les autres tombant sur ces malheureux, après un carnage horrible d'un grand nombre, firent le surplus prisonniers. Les Anglais s'avancèrent ensuite à la seconde enceinte, où ils ne trouvèrent presque personne pour la défendre.

Cependant le maréchal d'Andrehan et du Guesclin travailloient merveilleusement chacun de son côté, et si heureusement, qu'ils se trouvèrent presque en même temps sur les murailles avec tout leur monde, et les enseignes des assiégeans furent plantées de tous côtés. Alors l'effroi se mit parmi les assiégés, et du Guesclin ayant fait de sa main ce vaillant gouverneur prisonnier au moment qu'il faisoit sa retraite, la seconde enceinte ne fut pas bien difficile à attaquer et à forcer. Les ennemis se jetèrent en foule dans une grosse tour, où on les somma de se rendre : sur leur refus, du Guesclin y fit mettre le feu; en sorte que tous y furent misérablement brûlés, et avec eux quelques-uns des gens de l'armée qui étoient entrés pêle-mêle en les poursuivant de trop près.

Cette tour étant ruinée, le soldat eut la

liberté de piller ; il se répandit bientôt dans toute la ville, et fit un butin immense. Le prince D. Henri y entra et fit cesser le meurtre et le pillage ; ensuite il fit assembler les habitans, et reçut d'eux le serment de fidélité. Du Guesclin qui avoit donné le gouverneur son prisonnier à garder à quelques chevaliers bretons, alla lui faire une visite, et trouva un homme dont la disgrace n'avoit en rien abattu le courage : il le mit à rançon ; ensuite de quoi, pour le surpasser en générosité comme il l'avoit vaincu par la force, il lui remit sa rançon, et lui rendit sa liberté, sa femme, ses enfans et tous ses biens. Celui-ci, confondu d'une si grande générosité, tomba à ses genoux, et lui dit ces belles paroles : « Vous me voyez en cette posture pour vous rendre grâce ; vous ne m'y auriez jamais vu pour vous la demander, pas même la vie. J'ai été votre ennemi et vous ai résisté quand vous avez eu les armes à la main ; mais en ce moment votre victoire est plus belle que de m'avoir fait prisonnier : votre valeur incroyable a surmonté ma fortune, et vous a rendu maître de ma place ; mais cette magnanimité que vous venez de me faire voir, rend votre victoire complète, et vous le maître de mon cœur même. Vivez, brave Bertrand, vivez pour faire des heureux et l'être vous-même ; et que la victoire vous charge de lauriers par-tout où vous porterez vos armes contre d'autres

princes que le mien. » Ensuite ils se séparèrent pénétrés de la plus haute estime l'un pour l'autre.

Aussitôt que cette ville de Birbiesça eut été soumise, deux bourgeois en sortirent secrètement, et prirent avec toute la diligence possible la route de Burgos pour en porter la nouvelle au roi D. Pèdre, avant que le bruit en fût répandu, pour qu'il avisât à ce qu'il auroit à faire dans une circonstance aussi critique. Leur bonne volonté fut mal payée. D. Pèdre, suivant dans l'infortune le torrent de ses passions, et incapable de modération, traita ces deux fidèles sujets, de traîtres et d'imposteurs, et les fit pendre. Cette cruelle et injuste exécution n'empêcha point la nouvelle d'être bientôt confirmée et répandue dans toute la Castille. Le cruel commença à ouvrir les yeux, et à reconnoître que quelque solide et constante que soit la grandeur des rois, elle n'est pas à l'abri des revers, et même d'une chute totale. Cette réflexion tardive le jeta dans une mélancolie noire et profonde, comme ne comptant plus sur rien après la perte d'une place qu'il avoit regardée comme une barrière où les ennemis devoient se consumer. Il avoit un fidèle sujet et sincère ami, qui lui étoit réellement attaché de cœur et d'affection, Dom Fernand de Castro : il le conjura de ne le pas abandonner dans l'extrémité où il se trouvoit, et de le soutenir par ses bons

et salutaires conseils. Ce seigneur jugeoit sainement de la situation où son maître étoit ; néanmoins il ne laissa pas de lui donner de bonnes espérances, et de le consoler, en lui persuadant de son mieux que ses affaires n'étoient pas sans remède ; que la perte de deux ou trois places peu importantes au commencement d'une guerre civile, ne devoit pas le décourager ; qu'il étoit encore roi de Castille, de Séville et de Léon, et qu'avant que ses ennemis fussent arrivés au point où leur ambition tendoit, ils auroient bien des places fortes à réduire et des sujets à corrompre ; que ces petits désavantages même tourneroient à son profit, en ce que ses bons et fidèles serviteurs s'en détermineroient plutôt à se ranger à leur devoir et à le venir joindre, pour le venger de l'insolence d'un bâtard, de sa révolte et de son infidélité ; qu'il falloit cependant quitter Burgos, de peur de surprise, parce que si les ennemis pouvoient l'y surprendre, ils l'y assiégeroient infailliblement, et qu'il n'étoit pas de la dignité d'un grand roi comme lui de se mettre dans le cas de défendre une place assiégée ; que cependant il devoit avant que de sortir de Burgos, donner aux peuples des raisons de son départ, tant pour leur donner bonne opinion de ses affaires, que pour soutenir leur attachement et leur courage.

Dom Pèdre trouva ce conseil fort sage :

il fit courir le bruit qu'il avoit reçu des nouvelles de Tolède, qui lui marquoient que sur un différend survenu entre deux particuliers, toute la ville étoit en division; que déjà on s'étoit assemblé de part et d'autre, qu'on en étoit venu aux mains, et qu'il y avoit eu beaucoup de sang répandu; que pour arrêter le mal avant qu'il allât plus loin, sa présence et son autorité étoient nécessaires. Cette résolution prise, il fit venir devant lui les principaux habitans de Burgos, leur exposa ce que l'on vient de voir et la nécessité de son voyage, les assura qu'il seroit de retour dès que cette affaire seroit terminée, et leur recommanda de veiller à son service pendant son absence et de ne pas s'écarter de leur fidélité constante.

En partant de Burgos, D. Pèdre envoya sous le nom de D. Fernand de Castro, au camp du comte de Transtamare, pour lui faire des propositions d'accommodement. D. Fernand feignoit d'agir de son propre mouvement, et de se faire médiateur entre les deux princes. D. Henri ayant reçu le message, consulta du Guesclin sur la réponse qu'il devoit faire à ces propositions. Bertrand lui répondit avec son humanité naturelle, que s'il y avoit moyen de faire une bonne paix, solide et avantageuse, il lui conseilloit de n'en pas mépriser l'occasion. Mais le prince qui arrivoit en ce moment-là dans la ville de Calahorra, dont

les bourgeois lui avoient ouvert les portes et s'étoient volontairement soumis à son obéissance, rejeta toutes les propositions qu'on lui faisoit. Cette nouvelle conquête qui ne lui coûtoit rien, le flattoit si fort et lui présentoit l'état de ses affaires si avantageux, qu'il crut ne devoir faire autre chose que de pousser la guerre. En effet, on le regardoit déjà dans la Castille comme un libérateur; les villes souhaitoient d'entrer sous sa domination, ses forces s'augmentoient tous les jours à mesure qu'il alloit en avant : d'ailleurs quelle sureté pouvoit-il y avoir pour lui à traiter avec un prince aussi méchant et aussi artificieux que D. Pèdre, qu'il avoit offensé d'une manière irrémissible, et dont il ne pouvoit attendre qu'une feinte apparence de grâce, qui couvriroit un désir éternel de vengeance contre lui et sa famille, quelques traités, quelques sermens qu'il pût faire pour confirmer la paix ?

D'un autre côté son conseil secondoit son ambition, et lui persuadoit de prendre hautement le titre de roi de Castille. Quoiqu'il ne souhaitât rien plus ardemment, il y avoit pour le moment une secrète répugnance, soit par la crainte de s'exposer à tomber de trop haut, si la fortune lui devenoit contraire; soit qu'il crût qu'il lui convenoit mieux de ne pas laisser paroître trop d'ambition, et de ne pas perdre l'affection et la confiance des peuples, n'y

ayant encore aucune nécessité de se presser sur cet article. Mais une raison essentielle le contenoit : il ne vouloit pas donner lieu à la cour de Rome de le considérer comme roi de Castille, en vertu de l'interdit prononcé contre D. Pèdre et de l'investiture accordée par le pape à lui ou au premier occupant, et qu'en conséquence de ce principe, les papes prétendissent dans la suite avoir acquis un droit imaginaire sur ce royaume, dont il vouloit conserver la souveraineté et les droits inviolablement. Et quoiqu'il voulût bien tirer parti de cet interdit pour l'avancement de ses affaires et de ses desseins, il ne vouloit cependant point paroître s'en être prévalu, pensant au contraire que les papes n'ont absolument, ni en aucune circonstance que ce soit, le droit d'étendre leur puissance sur le temporel des rois.

Par ces considérations, il refusoit constamment de se prêter aux désirs de ses amis, et de consentir à prendre le titre de roi ou de se le laisser donner. Du Guesclin, présent à cette délibération et qui en sentit l'importance, prit la parole, et représenta au prince qu'il ne devoit pas s'opiniâtrer plus long-temps contre l'avis général de toute son armée : « Souffrez, dit-il, seigneur, que nous joignions tous nos très-humbles prières pour vous résoudre à vaincre votre modestie, et à ne pas préférer votre opinion particulière aux vœux

de toute l'Espagne entière et à l'affection de tous vos serviteurs. Considérez, s'il vous plaît, la différence qui est entre vous et D. Pèdre : ses crimes le renversent du trône, et vos vertus vous y appellent. Il n'est point question ici de l'interdit du pape, ni des prétentions que la chambre apostolique pourroit avoir un jour : c'est votre épée et un juste sujet d'une vengeance naturelle et légitime qui dépossèdent le tyran ; c'est sa cruauté, ses perfidies, ses impiétés qui ont occasioné cette guerre : vous n'êtes armé que pour votre défense. Quelque intérêt que nous prenions tous, et que vous deviez vous-même prendre à votre gloire, c'est l'intérêt de toute la nation qui est aujourd'hui à considérer : ce changement est devenu nécessaire, puisqu'elle vous souhaite pour son roi : ce titre vous est nécessaire dans la circonstance présente ; Dieu y a attaché un caractère qui est sa propre image, et qui inspire aux peuples l'amour, le respect et l'obéissance. Au reste, votre armée victorieuse a droit de vous proclamer roi, comme autrefois les armées romaines ont donné des empereurs à l'univers entier. Soyez assuré, seigneur, que les mêmes soldats qui vous auront déféré ce glorieux titre, vous maintiendront sur le trône jusqu'à la dernière goutte de leur sang. » Quand du Guesclin eut fini ce discours, il s'écria tout de suite et sans s'interrompre : Vive le roi Dom

Henri II, par la grâce de Dieu, le victorieux, roi des deux Castilles, de Séville et de Léon ! Alors toute l'assemblée cria : Vive le roi ! tout d'une voix ; toute l'armée en fit autant, et les voix de la bourgeoisie firent retentir l'air de Vive le roi ! C'est ainsi que D. Henri fut proclamé et reconnu roi dans la ville de Calaborra. Le premier acte de sa royauté fut de donner à du Guesclin le comté de Borgia, en reconnoissance de ses services et de son attachement (et peut-être de ce qu'il venoit de faire) ; il fit des présens aux seigneurs et aux capitaines qui se trouvèrent près de lui, et distribua une grande somme d'argent aux soldats.

Aussitôt la proclamation, et en attendant le couronnement avec tout l'appareil royal et suivant l'usage de la Castille, on arbora l'étendard royal, sous les auspices duquel et sans perdre un moment on prit le chemin de Burgos, où le couronnement devoit se faire et où étoient déposés les ornemens royaux.

D. Henri, avant que de partir pour cette capitale, envoya donner avis aux habitans, que Dieu l'ayant élevé sur le trône de Castille par la voix des grands, de toute l'armée et du peuple, il alloit se rendre dans leur ville pour y prendre les ornemens royaux, s'y faire sacrer, prêter les sermens usités, et recevoir ceux de la nation, suivant qu'il avoit été de tous temps pratiqué par les

rois ses prédécesseurs. Qu'il leur enjoignoit de se disposer pour cette cérémonie, et qu'il espéroit de leur affection qu'ils ne négligeroient rien pour la rendre auguste, et pour qu'on ne manquât à rien de ce qui appartenoit à un si grand jour.

Cette nouvelle et les ordres qui l'accompagnoient, surprirent étrangement cette bourgeoisie qui n'en avoit encore aucun avis : il y en eut quelques-uns qui opinèrent d'abord de répondre à D. Henri que la ville de Burgos ne connoissoit d'autre roi de Castille que D. Pèdre; mais on se ravisa, et on prit l'intervalle d'un jour pour se consulter et convenir de la réponse qu'il y auroit à faire.

Pendant les délibérations, le peuple s'assemble dans les rues, sachant que Dom Henri venoit chez eux avec une armée puissante et victorieuse; il déclare qu'il n'y a point deux partis à prendre; que ce prince les soumettra de force, si on ne le reçoit pas de bonne grâce; que D. Pèdre n'a ni la volonté ni le pouvoir de les défendre, et qu'il les a abandonnés par une fuite honteuse; que D. Henri est un prince rempli de vertus, et l'autre le plus vicieux de tous les hommes; qu'ainsi il n'y avoit pas à balancer, et qu'il falloit recevoir Dom Henri et le couronner.

La bourgeoisie de Burgos étoit composée d'hommes de trois religions, de Chrétiens, de Juifs et de Mahométans. Pour éviter

les contestations qui auroient pu survenir si on eût fait la délibération dans une assemblée générale, il fut convenu que ceux de chacune de ces trois religions s'assembleroient en leur particulier, se consulteroient, et chargeroient des députés de se trouver avec les autres au conseil qui seroit tenu dans la maison-de-ville, et que là on prendroit une résolution définitive.

Dans l'assemblée des Chrétiens qui formoient la principale et la plus nombreuse portion de la bourgeoisie, l'évêque (1) qui y présidoit, dit que Dieu dans sa colère avoit donné à l'Espagne, en la personne de D. Pèdre, un roi pour la châtier de ses péchés; que Dieu appaisé leur amenoit lui-même un prince de sa main et selon son cœur, et qu'il avoit orné de toutes les vertus royales; que D. Henri étoit un présent de la miséricorde divine, qui avoit désarmé sa justice. Que la différence entre un roi cruel et insupportable à toute la nation, et un prince plein de bonté, de sagesse et de modération, étoit un augure certain de la prospérité future du royaume; que les grandes qualités du nouveau roi alloient essuyer les larmes que l'inhumain D. Pèdre avoit fait répandre aux grands comme aux petits; que ce grand

(1) C'est aujourd'hui un riche archevêché érigé en 1574, sous le règne de Philippe II.

événement étoit visiblement un miracle de la Providence, et un ordre de s'y soumettre, puisque cette Providence avoit mis dans les mains de D. Henri, contre toute apparence, des forces suffisantes pour contraindre ceux qui résisteroient à la volonté divine, et qui attireroient par cette désobéissance la colère de Dieu sur eux, et la ruine de leurs familles et de leur patrie.

Ce discours du prélat entraîna tous les esprits et toutes les voix; tous y applaudirent et témoignèrent leur empressement de voir D. Henri dans leur ville et de recevoir ses lois. Le même parti fut pris dans l'assemblée des deux autres sectes, en sorte que les députés s'étant trouvés au rendez-vous, il n'y avoit plus rien à consulter, sinon ce qu'il y auroit à faire pour la réception du nouveau roi.

On commença par envoyer au-devant du prince vingt des plus qualifiés habitans, pour lui présenter les respects de la ville, avec les honneurs dûs à la majesté royale, et l'assurer de l'obéissance et de la fidélité de ses sujets. Ces députés le trouvèrent encore dans Calahorra, où il attendoit le retour de son envoyé, ayant seulement fait avancer quelque cavalerie pour investir Burgos, en cas que cette grande ville eût balancé à le reconnoître.

Les députés introduits en la présence du nouveau roi, se jetèrent à ses pieds,

et lui firent leur harangue accompagnée d'abondantes larmes, qui exprimoient leur affection et leur tendresse beaucoup mieux que leurs paroles. Le roi pénétré d'une si vive expression de leurs sentimens, leur donna des témoignages sensibles de sa satisfaction et du contentement qu'il avoit de la conduite de leurs concitoyens; et sans déplacer confirma de son propre mouvement tous leurs priviléges, et en ajouta de nouveaux. Puis prenant par la main celui qui avoit porté la parole, il le mena à du Guesclin, et en le lui montrant : Voilà, dit-il, celui qui vous a donné un roi; c'est par sa faveur et par sa voix que Dieu m'a mis la couronne sur la tête. L'orateur regarda avec admiration cet homme extraordinaire, dont la renommée avoit porté le nom et les exploits jusque dans Burgos : il se jeta à deux genoux devant lui et lui dit : « Seigneur, vous avez rendu à la Castille un service inestimable; elle est heureuse et glorieuse d'être vaincue par vous; le souvenir de votre nom lui sera précieux jusqu'à notre dernière postérité. » Bertrand le releva et lui dit seulement, que la fidélité des habitans achèveroit leur bonheur que l'armée n'avoit fait que commencer. Le roi congédia les députés, et leur promit qu'il seroit chez eux dans cinq ou six jours. Ils reprirent ensuite le chemin de leur ville pour y porter de si bonnes nouvelles, et annoncer la prochaine arrivée du roi,

pour que tout fût disposé pour sa réception.

Le prince partit enfin comme il l'avoit promis, et quand il fut à quatre lieues près de Burgos, il trouva à sa rencontre tous les corps de la bourgeoisie, précédés par huit des principaux, portant les clés de la ville chacun au bout d'une lance, la ville ayant huit portes. A une demi-lieue de distance des faubourgs, il trouva l'évêque avec tout le clergé venant processionnellement au-devant de lui, croix et bannières levées.

Le roi et tous ceux qui l'accompagnoient descendirent de cheval : il se mit à genoux pour remercier Dieu des grâces dont il le combloit, et il entra dans la ville précédé de cette nombreuse procession. Toutes les cloches annoncèrent son entrée : il trouva les rues tendues des plus belles tapisseries, et les fenêtres garnies de toutes les dames, parées de leur mieux, pour célébrer un si beau jour ; elles faisoient entendre leurs cris de joie et leurs vœux pour sa prospérité, en lui donnant mille bénédictions. Les rues par où il passoit étoient jonchées de fleurs, et par-tout l'air retentissoit des plus belles voix et des instrumens de musique. Parmi tant de pompe, de magnificence et de joie publique, on entendoit le nom de du Guesclin proclamé par tout ce peuple ; en sorte qu'il partageoit presque avec le roi les acclamations et les honneurs de ce triomphant spectacle.

Ce cortége accompagna le roi à l'église cathédrale, où il rendit ses premiers hommages et ses actions de grâces à Dieu : de là on le conduisit au palais des rois de Castille, où il trouva un souper que la ville lui avoit préparé avec toute la magnificence, la somptuosité et la délicatesse imaginables.

Le roi, avant que de se faire couronner, souhaitoit la présence de la reine sa femme qu'il avoit laissée en Aragon ; mais elle avoit prévenu son intention, et s'étoit approchée à mesure qu'elle avoit appris qu'il avançoit dans la Castille ; en sorte qu'au bout de huit jours elle fut auprès de lui. Son arrivée annoncée dans la ville y renouvela la joie de tous les habitans : du Guesclin, à la tête de cinquante des principaux seigneurs de l'armée, alla par ordre du roi à une lieu de la ville au devant d'elle. La reine avoit avec elle trois sœurs du roi son mari ; elles étoient dans un char doublé de drap d'or et enrichi de pierreries, suivi de plusieurs autres presque aussi magnifiques, où étoient les dames de sa cour.

Sitôt qu'elle aperçut du Guesclin et son cortége, elle mit pied à terre aussi bien que toutes ses dames : ils étoient déjà tous descendus de cheval, dès qu'ils avoient aperçu les équipages de la reine, pour lui témoigner plus de respect. La reine reconnoissant de loin du Guesclin à la tête,

oublia sa dignité et presque la bienséance; elle doubla le pas, se jeta à son cou et l'embrassa de tout son cœur : « C'est vous, lui dit-elle avec transport, vaillant du Guesclin, c'est vous que je dois regarder toute ma vie comme le protecteur de ma maison; c'est à vous que je dois l'état royal où je me vois montée contre toutes mes espérances. — Ce n'est pas moi qu'il en faut remercier, madame, répondit du Guesclin; ce sont les vertus du roi votre époux et les vôtres, que la justice de Dieu a récompensées d'une des plus belles couronnes du monde. »

Cependant les princesses, sœurs du roi, considéroient du Guesclin avec étonnement, et ne trouvoient pas que sa figure répondît à tant de merveilles qu'elles avoient entendu dire de lui; elles ne pouvoient comprendre que cet homme dont la renommée leur avoit fait entendre les faits d'armes extraordinaires, et qui en dernier lieu étoit l'auteur de l'élévation du prince leur frère sur le trône, fût d'une représentation si désavantageuse; et disoient qu'il étoit un exemple bien vrai, que la vertu surpasse la bonne mine.

Après que la reine eut reçu les complimens des seigneurs venus avec du Guesclin et ceux des habitans de Burgos, elle monta sur une mule d'Aragon, couverte d'une housse et d'un harnois tout éclatans d'or et de pierreries, qui étoit un présent

des mêmes bourgeois. Elle voulut que du Guesclin, à qui elle crut ne pouvoir faire trop d'honneur, eût celui de marcher à côté d'elle; et les dames de sa cour, au nombre de cinquante, ayant trouvé aussi des montures toutes prêtes, ne remontèrent plus dans leurs chars. La reine et chacune de ses dames avoient leur chevalier auprès d'elles, et dans ce brillant équipage on poursuivit la route jusqu'à Burgos.

La reine avant que d'y entrer, fut haranguée par tous les ordres de la ville : le clergé lui fit hors des portes la même réception qu'il avoit faite au roi : enfin on n'oublia rien pour lui faire connoître la joie, le respect et l'attachement des habitans. Elle se rendit à la cathédrale, où elle fut reçue et complimentée par l'évêque, et de là au palais, où elle trouva le roi, accompagné du comte de la Marche et de tous les seigneurs, qui attendoit cette illustre épouse, pour partager avec elle sa gloire et son triomphe, comme elle avoit partagé avec lui ses disgraces.

Enfin le jour de son couronnement arriva. Cette auguste cérémonie se fit le jour de Pâques 1366, avec toute la magnificence possible, et avec la joie la plus générale de la part du peuple, par l'évêque de Burgos, dans le monastère *de Las Hüelgas* (1).

(1) C'est un monastère de filles en possession de l'honneur du couronnement des rois.

Lorsqu'on fut de retour au palais pour le repas royal, la reine, avant que de se placer, dit au roi son mari, qu'elle avoit une prière à lui faire; mais que par provision, elle le prioit de lui promettre de ne la pas refuser; le roi lui jura de lui accorder d'avance tout ce qu'elle voudroit de lui. Aussitôt elle appela du Guesclin, et lui dit : Puisque le roi me le permet, je vous donne le comté de Transtamare qui est à moi. Du Guesclin lui rendit grâces comme il le devoit, de sa générosité vraiment royale. Le roi alors prit la parole, et lui dit : Pour confirmer ce que la reine vient de faire, j'y ajoute le comté de Soria, dont je vous fais présent ; et Bertrand confus de tant de bienfaits, ne put que recommencer ses actions de grâces.

Le lendemain, le roi assembla l'armée et la bourgeoisie ; il dit à ses officiers qu'il vouloit récompenser autant qu'il le pourroit leurs services et leur valeur : il commença par notre héros qu'il éleva à la dignité de connétable de Castille, et le fit duc de Molinès (1). Il distribua des terres et des titres aux seigneurs, à proportion de leurs mérites ; et pour rendre cette journée à jamais mémorable, il ajouta de nouveaux

(1) Les historiens ne nous apprennent pas si ces trois titres de comte de Transtamare, comte de Soria et duc de Molinès, étoient héréditaires ; il y a apparence qu'ils n'étoient qu'à vie.

priviléges à ceux qu'il avoit déjà accordés à la ville de Burgos.

La joie de toutes ces brillantes cérémonies fut un peu troublée par l'inquiétude que donnèrent au nouveau roi les capitaines anglais qui étoient venus en Espagne, avec les compagnies blanches. Depuis quelque temps on remarquoit du refroidissement de leur part : on s'aperçut de quelques liaisons avec les partisans de D. Pèdre, et de leur mécontentement contre D. Henri, dont on attribua la cause à leur jalousie contre du Guesclin, qu'ils voyoient comblé de faveurs et en possession de toute la confiance du prince. Le bruit couroit même que leur traité avec D. Pèdre étoit tout fait, et qu'ils n'attendoient plus qu'une occasion favorable pour se déclarer : on se confirma dans cette opinion, par la demande que firent les compagnies au roi, de leur permettre de suivre leur première destination, en passant au royaume de Grenade. Cette proposition venoit des Anglais, et quoiqu'elle fût tout-à-fait déplacée et contraire aux vœux du reste de l'armée, ils la soutenoient si opiniâtrément, que D. Henri pensa qu'il feroit sagement de faire arrêter leurs principaux officiers ; mais il différa de s'assurer de leurs personnes, tant dans l'espérance qu'ils reviendroient de ce déraisonnable projet, que parce qu'il se trouvoit en état de ne rien craindre de leur envie ni de leur infidélité.

Que ce soupçon fût fondé ou non, on ne laissa pas de les bien observer, et sur-tout de ne les pas laisser en force près de la personne du roi, de crainte de quelque surprise : cependant il n'y avoit pas d'apparence raisonnable qu'ils eussent voulu le trahir, après les preuves qu'ils lui avoient données de leur zèle et de leur courage, et après la générosité avec laquelle il les avoit récompensés, et qu'ils eussent fait une telle lâcheté pour favoriser un prince odieux à tout l'univers, et de qui ils n'avoient rien à attendre. Mais comme dans les circonstances militaires plus que par-tout ailleurs, la défiance est prudence et sagesse, on cessa de les appeler aux conseils, et de leur communiquer ce qui s'y délibéroit, pour leur faire voir qu'on avoit pris ombrage de leur conduite, et qu'on ne les craignoit pas; que même s'ils donnoient quelques sujets de plainte, on étoit en état de leur faire un mauvais parti. Ainsi D. Henri n'admit plus dans son conseil que les seuls seigneurs et capitaines français et espagnols.

Les choses étant en cet état, le roi tint un conseil général, et déclara que son intention étoit d'aller en avant dans la Castille et sans délai : sur quoi il demanda l'avis de du Guesclin le premier; celui-ci lui répondit en peu de mots, en homme dont la sagesse dirigeoit les sentimens : « Seigneur, il n'y a pas là lieu à délibérer; il faut dès demain marcher vers Tolède, et la diligence est

d'autant plus nécessaire, que si D. Pèdre vous attend dans cette ville, vous l'y prendrez infailliblement : car tout lui manque ; il n'a point de forces en campagne, ses places sont dégarnies, et rien ne pourra arrêter les progrès de votre armée victorieuse ; et si D. Pèdre vous tomboit entre les mains, la guerre finiroit là. Si d'un autre côté ce prince ne se hasarde pas à soutenir un siége, comme raisonnablement il ne le doit pas, il manifestera sa foiblesse ; et ne craignez pas, sur ma parole, que les bourgeois abandonnés et sans défenseur, exposent une si grande et riche ville aux désolations d'un siége. »

Cet avis fut reçu et approuvé sans contradiction : dès le même jour, du Guesclin, Olivier son frère, le Bègue de Villaines, le chevalier Vert et Olivier de Mauny prirent les devants avec l'avant-garde. Le lendemain dès la pointe du jour, le roi, la reine et toute la cour prirent la même route avec le reste de l'armée.

D. Pèdre fut bientôt averti de cette marche, et vit bien que ses affaires étoient désespérées. Il assembla les habitans de Tolède pour les leurrer, suivant son usage, de fausses espérances : il leur dit qu'il avoit fait lever une puissante armée à Séville et à Cordoue, et qu'il comptoit la mener au devant de ses ennemis ; mais que la défection des habitans de Burgos avoit dérangé ses mesures : qu'il espéroit de leur fidélité,

et les conjuroit d'être plus constans dans son service que ne l'avoient été quelques autres villes; que la leur étoit grande, forte, garnie abondamment de toutes sortes de munitions, et remplie des plus braves hommes du monde; qu'il ne leur demandoit que de tenir huit jours, et qu'avant ce terme, il viendroit à leur secours avec une armée de cent mille hommes; qu'il étoit fâché de les quitter, mais qu'il comptoit sur leur valeur, et que sa présence étoit nécessaire pour faire avancer cette grande armée.

Tous les Tolédans étoient trop bien informés de la fausseté de ses promesses, pour en être les dupes: cependant ils feignirent de le croire, et lui promirent tout ce qu'il voulut, dans l'idée de se débarrasser bien vîte de la présence de ce prince cruel, et de rester les maîtres de se conduire suivant les occurences. D. Pèdre les quitta le même jour, emporta avec lui toutes ses richesses, ses plus beaux meubles et ses bijoux. Quand il fut hors de cette grande ville, il se retourna pour la regarder encore une fois, et sentant le déplorable état de ses affaires, qui le réduisoit à fuir devant son frère bâtard, sans avoir eu le moyen de lui opposer une armée, et qu'au contraire sa noblesse même lui refusoit le secours, sa férocité naturelle s'amollit; il ne put s'empêcher de répandre des larmes, et de reconnoître dans l'abime de malheurs où il se

trouvoît réduit, la vengeance d'un Dieu qui fait, quand il lui plaît, rendre compte aux rois du repos et du bonheur des peuples qu'il leur a donnés à gouverner. Un aventurier, faisant l'astrologue, comme pareils gens ne manquent pas auprès des princes, sur-tout du caractère de D. Pèdre, lui annonça, pour le consoler, que sa mauvaise fortune ne seroit que pour un temps, et qu'il se reverroit plus puissant que jamais. On verra par la suite de cette histoire, à quoi se termina cette impertinente prophétie.

Quoique D. Pèdre eût enlevé ses trésors avec toutes les précautions possibles pour ne pas laisser juger qu'il partoit pour ne plus revenir, chacun le sut le jour même. Alors le bas peuple se répandit dans les rues comme une troupe de furieux, et crioit que puisque le roi les abandonnoit ainsi aux armes des étrangers, et qu'en se retirant de leur ville et emportant ses meilleurs effets, il renonçoit à *y* revenir, il falloit sans balancer se donner à un nouveau maître qui eût la puissance et la volonté de les protéger. Les bourgeois eurent le crédit de dissiper cette canaille, et de la contenter de paroles; en sorte que cette émotion n'eut pas de suite.

Nous avons vu que du Guesclin avoit pris les devants avec l'avant-garde : le bruit de sa marche répandit l'alarme dans les environs de Tolède; en sorte que tous les

gens de la campagne vinrent chercher un asile dans la ville, avec leurs effets et leurs bestiaux, et y portèrent le trouble et la consternation. Sur ces entrefaites Bertrand survint avec son monde, investit la place, et acheva d'y répandre l'effroi. Il envoya un héraut sommer les habitans de rendre obéissance à D. Henri leur prince légitime, proclamé et couronné suivant les lois et les usages des rois de Castille. Ils demandèrent vingt-quatre heures pour se consulter et rendre leur réponse. Il en arriva de même qu'à Burgos: l'assemblée générale se tint dans la maison-de-ville, où l'archevêque (1) à la tête des habitans, leur dit: « Personne ne peut plus douter de la fâcheuse situation du roi D. Pèdre; sa sortie de Tolède ou plutôt sa fuite démontrent son désespoir et son impuissance: ce que nous devons considérer ici, c'est le merveilleux que Dieu lui-meme fait paroître dans le renversement d'un si puissant prince, que sa justice divine a frappé de son foudre vengeur. Si le Dieu des armées combat pour D. Henri, notre résistance sera non-seulement inutile, mais encore téméraire et criminelle, et ne servira qu'à attirer sur nos têtes la vengeance du Ciel, dont la protection se

---

(1) C'est le premier et le primat de toute l'Espagne, et l'archevêque le plus riche de la chrétienté, excepté ceux qui sont souverains. On estime son revenu à trois millions, argent de France.

voit sensiblement par les forces qu'il lui a plu de mettre dans les mains de ce prince victorieux. »

Dès que le prélat eut achevé ce discours, toutes les voix s'unirent pour le prier de se charger de porter lui-même les clefs de la ville à D. Henri, et de l'assurer du respect, de la soumission et de la fidélité des habitans. L'archevêque se chargea bien volontiers d'une commission aussi honorable, avec un cortége des principaux bourgeois. En sortant des portes, il rencontra du Guesclin à qui il fit toutes les civilités et les actes d'amitié qu'il crut devoir à un homme dont la renommée portoit toujours bien loin au devant de ses pas le nom et les vertus : Bertrand lui apprit que D. Henri marchoit en forces vers Tolède, et le prélat le pria de le conduire lui et sa compagnie vers le prince ; ce que du Guesclin leur accorda à l'instant, et se mit en route avec eux. Ils arrivèrent sur le soir au lieu où étoit le roi à la tête de ses troupes : sitôt que ce prince aperçut de loin du Guesclin avec l'archevêque et toute sa suite, il ne put contenir sa joie et son admiration ; il se retourna vers ceux de sa cour : « En vérité, leur dit-il, cet homme a quelque chose d'admirable ; lui seul vaut toute une armée, et il ne faut que son nom pour soumettre les villes. »

Du Guesclin lui présenta l'archevêque, en lui disant qu'il lui amenoit un homme

qui étoit moins l'envoyé des habitans de Tolède, que l'envoyé de Dieu même. Le prélat se jeta à genoux devant sa majesté, et saisissant l'expression de du Guesclin, il dit : « Votre connétable, seigneur, a raison de me regarder comme un envoyé de Dieu, puisqu'il est évident que la résolution des habitans de Tolède de se soumettre à vos lois est plutôt une inspiration du Ciel, qu'un conseil humain; souffrez que j'aye l'honneur de remettre à votre majesté les clefs de notre ville, et de l'assurer que son autorité y est généralement reconnue de tous les habitans, qui ne souhaitent que l'honneur de vous voir dans leurs murs, et de vous y prêter serment de fidélité. »

Le roi promit qu'il s'y rendroit dès le lendemain, mais qu'il ne vouloit ni éclat, ni dépense, seulement que son entrée fût solennisée par la joie et les témoignages d'affection de ses sujets. L'un des députés partit tout de suite pour aller à Tolède porter cette bonne nouvelle avec l'ordre du roi, qui y fut sur le soir du même jour. Du Guesclin, arrivé quelque peu auparavant, avoit fait entrer ses troupes dans la ville pour se rendre le maître des portes, et pendant qu'il entroit par l'une, la garnison que D. Pèdre y avoit laissée sortoit par la porte opposée. Il est inutile d'entreprendre de décrire la joie des peuples à la vue de leur nouveau roi; il suffit, pour

ne pas tomber dans les répétitions, de dire qu'au cérémonial près que le roi avoit défendu, ce fut la même chose qu'à Burgos, mêmes cris de joie, mêmes transports, mêmes feux par toutes les rues : ce qui est aisé à comprendre par la bonne odeur que le nom de Henri portoit avec lui, en comparaison de la haine et de l'indignation générale que D. Pèdre avoit méritées.

Tolède soumise sans peine, et tous les arrangemens faits par le roi pour conserver toutes choses en ordre, sa majesté y laissa la reine, et partit pour Cordue où il savoit que D. Pèdre s'étoit retiré; mais sitôt que ce malheureux fugitif sut que son ennemi venoit à lui, il se réfugia à Séville; en sorte que la ville de Cordoue ne fut pas plus difficile à ranger à l'obéissance que Burgos et Tolède.

Les officiers anglais, parmi toutes ces heureuses opérations, avoient eu lieu de s'apercevoir qu'on n'avoit pas en eux autant de confiance qu'auparavant. Pour s'en éclaircir, ils résolurent de s'adresser aux ministres de D. Henri. Ce fut à du Guesclin qu'ils crurent devoir en parler le premier, connoissant son caractère généreux et bienfaisant. Hüe de Caurelée fut chargé de cette commission, et l'ayant trouvé chez le roi, il lui dit, les larmes aux yeux, qu'il avoit lui et toute sa nation à se plaindre vivement de leur malheur, en ce qu'ayant rendu tant de si bons services, on les reconnois-

soit si mal, et que l'on prêtât l'oreille à de sinistres impressions qui s'étoient données sur leur compte par la méchanceté de gens qui n'oseroient se montrer pour les soutenir; mais que ce qui les étonnoit et chagrinoit le plus, c'étoit que lui, qui étoit le plus judicieux homme du monde, le cœur le plus droit, et sur l'amitié duquel il auroit cru devoir compter toute sa vie, ne l'eût pas instruit d'une opinion aussi fâcheuse, aussi déshonorante pour lui, ses amis et tous ses compagnons d'armes. Du Guesclin lui répondit, qu'il avoit effectivement entendu tout ce qui s'étoit dit au désavantage de ceux de sa nation; qu'il n'avoit rien pu faire pour leur service dans cette occasion, ni désabuser le roi de la défiance qu'il avoit conçue ou qu'on lui avoit inspirée contre eux, et qui ne pouvoit s'effacer qu'avec le temps et par une grande fidélité à l'avenir pour le service; que quant à lui il ne pouvoit pas absolument attribuer cette défiance à une simple crédulité, puisque lui-même avoit vu tant d'allées et de venues, qui avoient un air d'intrigues; que cette défiance du roi n'étoit pas si injuste et si mal fondée. Mais, reprit Caurelée, dans quel sentiment pensez-vous que le roi soit actuellement? Je n'ai entendu parler de rien, répondit du Guesclin, depuis quelque temps; mais je ne vois pas de quoi vous vous plaignez : le roi ne vous donne aucun sujet de mécontentement; vous avez par-

tagé ses bienfaits avec ses meilleurs serviteurs, et vous ne pouvez pas dire qu'il vous ait refusé les témoignages de sa satisfaction. La fin de cette conversation fut que Caurelée pria du Guesclin d'assurer le roi qu'il n'avoit pas de meilleur serviteur que lui, ni de sujets plus attachés à ses intérêts que les Anglais de son armée.

Du Guesclin ne douta pas que le point de vue de Caurelée étoit de se réintégrer dans ses anciennes entrées au conseil, et que voyant les affaires constamment assurées d'un côté, et entièrement ruinées de l'autre, il vouloit persuader qu'il n'avoit eu ni liaison, ni envie d'en contracter avec D. Pèdre. Au reste on ne pouvoit en juger que par soupçon.

Le roi, à qui cette conversation fut rapportée, demanda à du Guesclin ce qu'il en pensoit : « Je pense, répondit Bertrand, que Caurelée parle de bonne foi, parce que pour parler et penser autrement, il faudroit qu'il eût perdu le bon sens et la raison. » Le roi depuis cela donna occasion à Caurelée de l'assurer de sa fidélité, et l'admit aux conseils et dans les secrets, comme auparavant.

Toutes les grandes villes de la Castille étant soumises au nouveau roi D. Henri, il ne lui restoit plus que Séville à réduire. Cette grande, puissante et ancienne ville est située au milieu de la fertile campagne d'Andalousie; son assiette est admirable,

et elle est enceinte de hautes murailles ; extrêmement peuplée, et ses habitans les plus riches de toutes les villes d'Espagne ; aussi y a-t-il un proverbe qui dit : *Che non a visto Seviglia, non a visto maraviglia.* D. Pèdre avoit rassemblé dans cette ville ce qui lui restoit de forces, et y attendoit celles qu'il avoit sollicitées auprès des Maures de Grenade et d'Afrique ; du Guesclin y marcha avec toute l'armée ; et avant d'en commencer le siége, il envoya un héraut pour dire aux habitans, au nom du roi Henri, que pour peu de réflexion qu'ils voulussent faire sur l'état présent des affaires, ils connoîtroient que les succès de D. Henri étoient visiblement l'ouvrage de Dieu même, qui lui avoit soumis toute l'Espagne, sans presque avoir combattu ; que ce prince marchoit à eux, non pour leur faire la guerre, mais pour recevoir leur serment de fidélité, et les réunir avec tous leurs compatriotes en un seul et unique peuple ; qu'il les estimoit trop sensés pour craindre qu'ils voulussent se départir des sentimens uniformes de toute l'Espagne, en refusant de reconnoître pour leur roi un prince qui avoit plus conquis par sa bonté et ses vertus, que par son épée, et qui seroit très-fâché qu'ils le missent dans le cas d'agir avec eux autrement qu'il n'avoit fait avec Burgos, Cordoue et Tolède.

Le héraut fit sa commission avec une extrême diligence ; il se présenta à la porte

de Séville, et celui qui y commandoit le mena au roi D. Pèdre, qui voulut le faire mourir; mais le peuple qui connoissoit le mauvais caractère de ce prince, et qui se défioit de la sureté du héraut, s'assembla tumultueusement, et fit dire au roi que s'il faisoit outrage à cet envoyé, il alloit dépêcher vers du Guesclin, pour l'inviter à venir, et que les portes lui seroient d'abord ouvertes. Ils savoient bien que du Guesclin auroit été violemment irrité de l'insulte qui auroit pu être faite à son héraut, et qu'il en auroit tiré une vengeance exemplaire, dont ils ne vouloient pas faire l'épreuve. D. Pèdre fut donc forcé de le renvoyer, et il le chargea de sa part de faire beaucoup de menaces, qu'il devoit exécuter quand il seroit remonté sur son trône. Mais de la part de la ville, on le chargea de porter pour réponse, que si D. Henri avoit trouvé des traîtres et des lâches dans toute la Castille, il trouveroit dans Séville des sujets fidelles à leur roi et des soldats intrépides, qui braveroient la mort pour la cause de leur prince, et qui mettroient plutôt la ville en cendres, que de la voir possédée par un bâtard, un usurpateur et un révolté.

Cependant le mouvement que la populace avoit fait en faveur du héraut donnoit d'étranges inquiétudes à D. Pèdre : ses soupçons furent encore augmentés et même confirmés par une jeune fille juive, sa maîtresse, qui trouva le moyen de s'é-

chapper de la maison de son père, et alla secrètement trouver le roi pour lui dire qu'elle étoit certaine que ceux de sa nation avoient des intelligences avec D. Henri ; qu'elle les avoit entendu comploter ensemble de lui rendre la ville : qu'il devoit jujer de sa douleur par la passion qu'elle avoit toujours eue pour lui, et qu'elle conserveroit toute sa vie pour son service et sa personne ; qu'elle avoit pensé mourir de frayeur pour son roi, quand elle avoit appris cette perfidie avec tant de certitude. Elle accompagna ce discours d'un torrent de larmes et de soupirs ; enfin elle le conjura par le souvenir de sa tendresse pour elle, et des faveurs dont il l'avoit honorée, de rompre cette dangereuse conspiration, ou d'en prévenir les funestes effets.

Cet avis de la part d'une personne qui ne pouvoit être suspecte à ce malheureux roi, acheva de l'abattre, et de le remplir d'ennuis et de frayeur. Il fit appeler D. Fernand de Castro, ce fidelle serviteur dont nous avons déjà parlé, et le seul qui lui restât : il lui ouvrit son cœur, et lui exposa ses inquiétudes. Après en avoir reçu toutes les consolations et tous les témoignages possibles d'une amitié dont ce méchant prince n'étoit pas digne, ils concertèrent ensemble sur ce qu'il y auroit encore à faire pour dernière ressource ; ils convinrent que D. Fernand feindroit d'abandonner D. Pèdre, se rendroit dans ses terres

au royaume de Galice; que là il feroit de son mieux pour amasser de l'argent et le plus d'hommes qu'il pourroit, pendant que D. Pèdre de son côté assembleroit les bourgeois de Séville, et leur feroit comprendre la nécessité où il étoit d'en sortir pour aller accélérer les secours que les Maures lui avoient promis, sachant que l'embarquement étoit tout prêt en Afrique, et que les Grenadins n'attendoient que son arrivée pour se mettre en campagne avec de très-grandes forces.

D. Fernand partit suivant ce projet, et D. Pèdre assembla les bourgeois de Séville; il leur persuada (car il étoit homme d'esprit et éloquent) ce qu'il voulut leur dire; si bien qu'au lieu de trouver de la résistance, comme il s'y attendoit, ils le supplièrent de ne pas attendre dans leur ville les événemens d'un siége : ils lui jurèrent de se défendre jusqu'à la dernière extrémité, et de faire une si vigoureuse résistance, qu'ils lui donneroient le temps de venir à leur secours avec les forces considérables sur lesquelles il comptoit.

D. Pèdre, satisfait d'une résolution si conforme à ses vues, ordonna aussitôt que tout son équipage fût prêt pour partir dès la nuit suivante, et les bourgeois lui donnèrent quarante des leurs les plus qualifiés pour l'accompagner, et lui rendre plus d'honneur. Il sortit donc de Séville dès qu'il fut nuit, et s'étant trouvé au point

du jour sur une petite montagne d'où on voyoit la ville à découvert, il s'arrêta, et dit : Je suis sûr de n'avoir plus là-dedans que de bons et fidelles serviteurs, car j'en ai fait sortir tous les traîtres qui y étoient encore. En même temps il fit signe à ses gardes d'arrêter les quarante bourgeois qu'on lui avoit donnés comme une escorte honorable : il en fit séparer vingt à qui il reprocha leurs trahisons, leur dit qu'il avoit intercepté plusieurs lettres d'eux, où il avoit découvert leur crime et leurs intelligences avec ses ennemis, et à l'instant les fit pendre en présence de leurs compagnons de voyage. Il congédia ensuite les vingt autres, et continua sa route ou plutôt sa fuite.

Cette exécution annoncée dans la ville y excita une grande rumeur : mais soit que ces bourgeois fussent coupables ou non, on trouva le moyen de la faire passer pour juste, et d'appaiser le peuple ; et jamais on n'a su si ce n'étoit pas plutôt un trait de cruauté de D. Pèdre, qui ne pouvoit se refuser de donner de pareils exemples de sa férocité, qu'un acte de son autorité royale.

Cependant D. Henri parut bientôt à la vue de Séville, avec une des plus belles armées que l'on eût encore vues en Espagne. Du Guesclin, en sa qualité de connétable, fit faire les quartiers, ordonna les campemens, et disposa toutes choses

pour commencer les approches et faire une première attaque. Le lendemain il alla en personne reconnoître la place, accompagné seulement de cinq ou six officiers; mais il avoit posté deux cents hommes d'armes à portée de le soutenir en cas de surprise et de nécessité. Les Sévillans ayant vu du haut de leurs murs ces six ou sept cavaliers qui s'étoient fort avancés, firent sortir cent chevaux par une fausse-porte, dans le dessein d'envelopper ce peu de monde; mais du Guesclin étoit trop habile dans le métier pour se laisser surprendre. Il avoit envoyé un de ses hommes au galop jusque sur la contrescarpe. Celui-ci ayant aperçu ces cent chevaux des ennemis, revint comme il étoit allé, en rendre compte à du Guesclin, qui fit en sorte de les attirer au combat, bien assuré que ses deux cents hommes d'armes feroient leur devoir. En effet, les cent ennemis sortent du fossé et viennent impétueusement fondre sur le connétable et sur sa petite troupe, qui feignirent de se retirer, et tous étant bien montés étoient sûrs de n'être atteints que quand ils le voudroient: les ennemis les poursuivirent vivement, et furent étrangement surpris de voir venir à eux cent hommes d'armes au trot, (car le connétable n'en commanda pas davantage, afin de mieux engager le combat, et il avoit laissé les autres derrière une maison qui les couvroit entièrement). Alors du Guesclin,

avec ses cent hommes d'armes, se met en contenance de recevoir les cent ennemis, qui, se voyant égaux en nombre combattirent vaillamment, lorsque cinquante nouveaux hommes vinrent rafraîchir la troupe de Bertrand, et un moment après le reste s'y mêla. Les Sévillans jugeant qu'il n'y avoit pas à reculer, et qu'ils seroient déshonorés s'ils avoient fui, prirent le parti de se défendre merveilleusement. Du Guesclin crut qu'il n'auroit pas été digne de lui, ni dans l'exacte générosité de les faire tuer; il voulut les avoir prisonniers pour savoir d'eux exactement l'état de la place : c'est pourquoi il leur cria de se rendre, et qu'ils seroient bien traités. Leur commandant, qui étoit un Maure, vaillant et de bonne mine, lui remit à l'instant son épée : alors le connétable fit cesser le combat, laissa les prisonniers à la garde de ses gens, et continua d'aller reconnoître la place, comme il avoit commencé. Après sa ronde faite, il revint à sa troupe, et donna la liberté à quatre-vingt des ennemis, les autres ayant été tués. Il leur fit rendre leurs chevaux et leurs armes, et se contenta de retenir le commandant avec deux ou trois autres; le lendemain il les renvoya aussi chez eux, après en avoir tiré toutes les lumières dont il avoit besoin sur l'état de la ville.

Le retour de ces prisonniers dans Séville, contribua beaucoup à augmenter

l'estime que l'on y avoit pour le connétable, dont le nom y étoit déjà parvenu. Ces hommes racontèrent avec quelle valeur et quelle prudence il avoit conduit son opération : mais ils ne pouvoient assez exalter sa grandeur d'ame et la générosité avec laquelle il les avoit traités; en sorte que tout le monde convint que la renommée ne leur avoit annoncé de notre héros rien qui ne fût exactement vrai.

Avant que de renvoyer ces derniers prisonniers, il les présenta au roi, qui interrogea lui-même le commandant sur l'état de la place, et chargea des seigneurs de sa cour d'interroger de même, mais séparément, les autres prisonniers, afin de combiner leurs rapports, et de n'être pas trompés. Toutes leurs relations se trouvèrent uniformes, et on en conclut que Séville étoit suffisamment garnie de toutes sortes de munitions pour deux ans; qu'elle contenoit tant en soldats qu'en bourgeoisie plus de vingt mille hommes portant les armes, tous résolus à souffrir les dernières extrémités, plutôt que de se rendre. Ils se vantoient d'avoir la gloire eux seuls de rétablir le roi D. Pèdre, et qu'ils mettroient leur ville en cendres, avant que de la voir passer sous d'autres lois que les siennes : les femmes, les enfans et les vieillards travailloient jour et nuit aux réparations des murailles, et aux nouvelles fortifications que l'on ajoutoit aux anciennes. On sut que

la garde ordinaire étoit de six mille hommes qui se relevoient toutes les vingt-quatre heures; que leur ville étoit séparée en trois quartiers, celui des Chrétiens, celui des Juifs et celui des Sarasins; qu'on en avoit formé un quatrième dans le palais du roi, destiné à y retenir les malades et les blessés, avec les effets les plus précieux et les richesses des particuliers.

Sur ces rapports très semblables de tous les prisonniers séparément, on délibéra sur le parti qui étoit à prendre. On comprend fort aisément que les circonstances étoient trop intéressantes, pour que les avis ne fussent pas partagés dans le conseil. Les uns vouloient que l'on se rendît maître de toutes les petites places des environs, et que l'on s'y fortifiât, pour couper les vivres à une ville si grande et si peuplée; qu'on l'affameroit immanquablement bientôt, et qu'ainsi peu à peu on la réduiroit à la nécessité de capituler. D'autres étoient d'avis que l'on se retirât sans entreprendre ce siége, et sans s'y engager plus avant; quelques-uns remontrèrent que les chaleurs étant devenues excessives, les maladies se mettroient infailliblement dans l'armée; qu'il étoit beaucoup plus sage de ne pas hasarder tant d'hommes qu'elles pourroient emporter, puisqu'il n'y avoit aucune apparence de réduire en trois mois une place aussi forte que celle-là; que si on y étoit surpris l'hiver, les marais se

rempliroient d'eaux, et tout ce que l'on auroit fait deviendroit inutile.

Du Guesclin parla à son tour, et dit avec son assurance et sa confiance ordinaire : « Ce n'est point à des conquérans à prendre l'un ni l'autre de ces partis, quand même ils seroient les meilleurs ; nous sommes dans le cas de tout attendre de notre bonne fortune, et de la valeur d'une armée tant de fois victorieuse : il est très-évident que si l'on manquoit la prise de Séville, tout ce que nous avons conquis jusqu'ici seroit perdu. Nous ne devons donc pas manquer à en presser le siége, puisque nous n'en serons jamais les maîtres que par la force, et nous y employer sans relâche : car d'un côté c'est se tromper soi-même volontairement, que de croire qu'en affamant la ville à force de temps et de longueurs, nous amènerons les bourgeois à capituler ; de l'autre, ces mêmes longueurs donneront à D. Pèdre le loisir de venir sur nous en force, et à ses amis la hardiesse de se joindre à lui et de tout entreprendre, ce qu'ils n'osent faire dans la situation actuelle de ce prince, et la nôtre : au lieu que si nous pouvons, comme il n'est pas impossible, et comme je l'espère, entrer dans la ville, la guerre sera terminée et la conquête de toute la Castille consommée. Alors D. Pèdre totalement dépouillé, sera sans ressource, et aura bien plus de peine à trouver des amis et des secours étrangers,

que si nous laissions une si importante place en son pouvoir, avec tout le territoire des environs. Enfin, quand cette dernière conquête sera faite, nous aurons à choisir, ou d'aller contre les infidelles de Grenade, comme c'est notre destination, ou à la rencontre des secours que D. Pèdre pourroit amener d'Afrique.

L'avis de du Guesclin l'emporta sur tous les autres; aussi étoit-il sans comparaison plus juste et plus sensé, suivant la circonstance et l'état des choses. En conséquence, il fut déterminé que sans autre délai, la ville seroit dès le point du jour du lendemain assaillie de toutes parts, et pour cet effet on commanda des travailleurs pour saper les murailles et y faire des ouvertures. Les échelles furent préparées, et quinze mille hommes ordonnés pour l'assaut, et grand nombre d'autres pour les soutenir et rafraîchir. On fit quatre attaques: le roi en personne se chargea des deux premières, dont l'une devoit être adressée au quartier des Mahométans, et l'autre vers une partie de celui des Chrétiens. La troisième fut confiée aux Français, sous les ordres du comte de la Marche, du maréchal d'Andreban, du sire de Beaujeu et du chevalier Vert (Louis de Châlons), et devoit attaquer l'autre partie du quartier des Chrétiens. La quatrième fut destinée aux Anglais, contre le quartier des Juifs, sous le commandement de Hüe de Caurelée

et de Matthieu de Gournay. Du Guesclin avec ses Bretons devoit avoir l'œil par-tout pour seconder les assaillans, soutenir ceux qui auroient été repoussés, et chercher sur-tout à enfoncer quelques portes.

Dès qu'il fut jour, on marcha dans l'ordonnance que nous venons de dire. Les assiégés avoient bordé leurs murailles et leurs tours de gens de traits, pendant que les femmes et les enfans y portoient des pierres et des chaudières d'eau et d'huile bouillantes, pour jeter par les créneaux sur ceux qui se présenteroient aux échelles. Tout ce que les assiégeans purent faire ce jour-là, fut de combler une partie du fossé, et il y eut de part et d'autre quelques hommes de tués à coups de flèches, mais en petit nombre.

Le lendemain l'attaque recommença dès le point du jour : les gens qui étoient à D. Henri, et sous ses ordres, animés par le souvenir de leurs victoires passées, et plus encore par l'espérance du pillage dans une ville qui passoit pour la plus opulente de toute l'Espagne, alloient à l'assaut avec une ardeur inexprimable. Les habitans qui avoient à défendre leurs personnes, leurs familles, leurs maisons, leur patrie et leur propre honneur, connoissoient assez le péril où ils étoient de tout perdre ; aussi se défendoient-ils suivant l'intérêt qu'ils avoient à conserver. Les assaillans dressèrent donc les échelles de toutes parts, et

de toutes parts elles furent renversées ; de sorte que la journée s'étant passée dans de si violens travaux, la nuit vint les interrompre, et força les deux partis à se retirer.

Ces commencemens ayant été plus à l'avantage des assiégés que des assaillans, leur avoient enflé le cœur, et avoient presque dissipé la terreur que la réputation de du Guesclin et de ses Bretons leur avoient imprimée ; ils allèrent même jusqu'à mépriser l'armée de D. Henri, et à en donner des marques publiques. Ces troupes irritées résolurent de s'en venger, en réparant avec avantage le peu de succès qu'elles avoient eu ; elles prirent même de la haine contre les assiégés qui les avoient insultés. Ce siége dura très-long-temps, et il n'y avoit pas de jour qui ne fût marqué par quelque événement extraordinaire.

Enfin, D. Henri commença à s'ennuyer d'être trois mois devant une place, pendant que tant d'autres lui avoient ouvert leurs portes sans se faire battre, et même avec une satisfaction marquée. Il en fit un jour des reproches à ses soldats ; il leur dit qu'il sembloit que leur valeur n'étoit plus la même qui lui avoit conquis tant d'autres villes, et ajouta que c'étoit cependant là que leurs travaux devoient être couronnés, et leurs conquêtes assurées. Ce peu de mots leur donne une nouvelle ardeur : ils courent aux échelles, les plantent contre les

murailles, et font des efforts surnaturels. Enfin, après six heures d'une attaque générale, les Anglais parvinrent à forcer le quartier des Juifs, qui payèrent leur malheur bien cher; car les Chrétiens et les Mahométans qui ne combattoient pas sur les murailles, les soupçonnant d'intelligence, fondirent sur eux avec une fureur qui tenoit de la rage, et firent de ces malheureux un carnage épouvantable. Du Guesclin s'apercevant du succès des Anglais, court de quartier en quartier, fait voir aux soldats les enseignes du seigneur de Caurelée plantées sur une tour; cela leur donna une hardiesse nouvelle, ils redoublèrent leurs efforts, et les Bretons gagnèrent le haut de la muraille. Alors tout fléchit et se mit en fuite vers le château qui n'étoit pas capable d'en contenir la moitié; les premiers entrés en fermèrent les portes aux autres, dans l'appréhension que les vainqueurs n'y entrassent avec eux. Les derniers combattirent encore, mais foiblement, et enfin ils implorèrent la clémence du vainqueur.

Le soldat étoit tellement animé qu'il ne vouloit pas cesser le carnage, quelques peines que les chefs se donnassent; cependant ils y parvinrent, et sauvèrent la vie à un bon nombre. Restoit à gagner le château: du Guesclin n'étoit pas d'avis qu'on le forçât, parce qu'il y périroit immanquablement quantité de gens de

marque et de braves soldats du parti du roi, et qu'en même temps la même chose arriveroit du parti contraire, parce qu'il s'y étoit retiré tout ce qu'il y avoit de plus distingué dans la ville et dans la garnison. Il remontra ces raisons à D. Henri, et lui exposa que les officiers et soldats ennemis n'ayant fait que remplir leurs devoirs, montroient qu'ils seroient pour lui des sujets fidelles, qui dans la suite pourroient lui rendre de bons services; que d'ailleurs il s'étoit retiré dans le château un grand nombre de vieillards, de femmes et d'enfans, qu'il ne seroit pas possible de sauver de la fureur et de la licence du soldat; que le butin y seroit si considérable, que le soldat enrichi quitteroit l'armée, en sorte qu'il se trouveroit sans forces, et qu'une pareille victoire lui feroit à lui-même plus de tort que la perte d'une bataille.

Le roi se rendit à de si bonnes raisons; il ordonna à du Guesclin de s'avancer sur le bord du fossé, et de parler aux commandans: il y alla, et les fit appeler par un héraut; ils descendirent à la porte, et sortirent sur la planchette qu'ils firent baisser. Du Guesclin leur dit, que l'extrémité où ils étoient, servoit de témoignage et de preuve constante de leur valeur; mais qu'aussi ils devoient juger que cette valeur n'étoit pas toujours invincible: qu'ils avoient acquis tant de gloire par leur belle défense, qu'il seroit difficile de

décider qui en emportoit plus d'honneur, des vainqueurs ou des vaincus. « Je vous conjure, ajouta-t-il, avec toutes les instances possibles, de ne pas obliger le roi à vous faire attaquer : il est temps pour vous de reconnoître sa bonté et sa clémence ; je vous en apporte de sa part toutes les assurances que vous pouvez désirer, et vous invite de les accepter. Mais si l'intérêt de votre conservation vous touchoit si peu, que vous aimassiez mieux mourir honorablement l'épée à la main, que de vous soumettre aux lois que la nécessité et votre état présent vous imposent, considérez au moins cette multitude de victimes innocentes dont le salut doit vous être cher, et que vous sacrifieriez à une résolution barbare qui tiendroit du désespoir. Vous devez au contraire les protéger et les défendre ; vous ne le pouvez qu'en acceptant une capitulation honorable, puisque désormais la force de vos armes vous est devenue inutile. »

Le gouverneur répondit pour tous qu'ils pouvoient être vaincus, mais que leur vertu ne pouvoit se soumettre à l'inconstance de la fortune ; qu'ils étoient tous délibérés de mourir, et d'effacer par leur sang leur malheur et la honte de leur défaite ; que les vieillards qui étoient parmi eux leur avoient appris à préférer une mort glorieuse à l'ennui et à la honte d'une conservation sans honneur, et qu'ils

vouloient par leur mort continuer ces mêmes leçons à ceux qui viendroient après eux. Que les femmes les avoient élevés dans ces nobles sentimens, et qu'elles ne balanceroient pas à pratiquer ce qu'elles leur avoient elles-mêmes appris. Que quant aux enfans, dont sans doute quelques-uns échapperoient à la fureur des armes, ce seroit pour leurs pères et pour eux un opprobre éternel, s'ils avoient le malheur de vieillir souillés de la lâcheté de leurs ayeux; qu'au contraire ce seroit un honneur pour leur mémoire que ces mêmes enfans racontassent aux leurs et transmissent à la postérité un acte si glorieux de fermeté et de courage. Cela dit, il remercia du Guesclin de sa bonne volonté, prit congé de lui au nom de tous ses compagnons, et ils rentrèrent dans le château.

Le roi instruit de l'opiniâtreté des assiégés, en fut vivement mortifié : il regretta d'être obligé de faire un exemple nécessaire sur tant de braves gens; mais il ne put se dispenser de les faire attaquer de toutes parts, et dans un moment la muraille fut gagnée. Du Guesclin qui y étoit arrivé des premiers, contint les soldats, et suspendit l'affaire, pour se donner le moyen de faire un dernier effort sur ces hommes déterminés : il leur fit une seconde fois les offres qui leur avoient été faites, et qu'ils avoient rejetées, voulant

périr plutôt que de recevoir aucune grâce. Cependant ils revinrent à eux, et ne purent s'empêcher d'admirer la générosité d'un ennemi qui, ayant la victoire dans les mains, sembloit encore leur demander comme une grâce leur propre conservation. Le commandant, ravi d'un si noble procédé, tendit la main à du Guesclin, lui donna sa parole, et lui remit le château au nom du nouveau roi.

Par la réduction de cette importante place, D. Henri se vit universellement reconnu pour roi de Castille et de Léon, et n'eut plus rien à faire qu'à donner toutes ses attentions au gouvernement de ses royaumes, et à récompenser tant de braves gens qui l'avoient mis sur le trône : après quoi il les licencia, pour que chacun pût aller jouir dans ses biens et dans sa famille d'un repos qu'ils avoient si bien mérité.

Pendant l'intervalle du siége de Séville que nous venons de rapporter, le malheureux D. Pèdre qui regardoit cette place comme la dernière qui pût lui conserver la qualité de roi, et même comme imprenable, vu l'état où il l'avoit laissée, espéroit que la fidélité des habitans et la valeur des troupes qu'elle contenoit, seroient capables d'arrêter le cours des conquêtes de son ennemi, et lui donneroient le temps d'assembler des forces nouvelles pour le combattre, le chasser et se rétablir. Dans cette pensée, il gagne les bords de la mer

où il avoit donné ordre de préparer des vaisseaux pour le transporter en Afrique, où il vouloit aller lui-même solliciter les princes ses voisins de lui donner des secours, d'embrasser sa querelle, et de venger sur D. Henri l'injure qu'il avoit faite en sa personne à tous les souverains de la terre; et cependant il envoya faire la même demande au roi de Portugal son oncle.

Quand il fut arrivé à Cadix pour s'y embarquer, il fut fort étonné que son trésorier général Martin Ynès ne lui apportât point d'argent, quoiqu'il lui eût commandé de faire conduire sur des barques, par la rivière, jusqu'à Cadix, tout ce qu'il en avoit, et que les barques fussent alors en état de partir; mais on lui apprit que la populace ayant su que ses trésors étoient embarqués, avoit couvert la rivière de bateaux pour piller l'argent, et qu'on avoit encore été assez heureux de sauver les barques des mains de ces voleurs, et de les mettre en sureté jusqu'à une occasion plus favorable pour les faire arriver. Cette réponse, toute sensée qu'elle étoit, ne contenta pas D. Pèdre, et soit qu'il soupçonnât Ynès d'infidélité, ou peut-être d'intelligence avec ses ennemis, son caractère féroce et cruel lui inspira la pensée de le faire mourir: on eut bien de la peine à contenir cet esprit continuellement disposé à la violence et à la cruauté. Cependant il s'appaisa, et après avoir passé seulement

un jour à Cadix à faire embarquer tout ce qu'il vouloit emporter avec lui, il monta sur son vaisseau, accompagné de deux navires de conserve.

Réduit à cette extrémité de malheurs, D. Pèdre sentit vivement la grandeur de sa chute, en comparant sa gloire et sa puissance passées avec l'état où il se voyoit réduit : ses réflexions le conduisirent à une mélancolie mêlée de fureur : tantôt les larmes lui tomboient des yeux, tantôt les soupirs et les sanglots lui échappoient malgré lui ; mais son orgueil indomptable les lui faisoit cacher autant qu'il le pouvoit. En quittant le port, il fixa ses yeux vers la terre qu'il quittoit ; il resta long-temps plongé dans une profonde tristesse, et dit enfin pour toute parole, *je la reverrai*. Un de ses courtisans lui répondit, qu'il devoit espérer le bonheur de revoir l'Espagne ; et que si Dieu avoit voulu lui faire ressentir sa rigueur, ce n'étoit que pour faire éclater plus glorieusement sa justice et la bonté de sa cause. Mais cet esprit inflexible ne tournoit pas ses vues vers la Divinité ; au contraire, il ne méditoit que vengeances et supplices, et il s'écria encore une fois d'un ton plus violent que la première : *Je la reverrai*, vous dis-je, *oui ; je reverrai l'Espagne, et mes ennemis m'y reverront.*

Cependant le vent lui étoit favorable et le poussa en peu de temps à Lisbonne,

où le roi de Portugal son oncle, apprenant son arrivée, vint au devant de lui, et le reçut avec tous les honneurs dûs à un si grand roi. D. Pèdre, sans perdre un moment, entra en matière sur le sujet de son voyage et sur l'état de ses affaires, dont ses ambassadeurs avoient déjà instruit les ministres de Portugal, et conféré sur les demandes qu'ils avoient faites. D. Pèdre offroit de donner sa fille aînée à l'infant de Portugal, et de très-grands avantages d'ailleurs, si ce prince vouloit l'assister d'hommes et d'argent. La réponse fut que le Portugais le supplia de l'excuser de l'impossibilité où il étoit de le secourir; qu'il avoit été tellement sensible à ses disgraces, que s'il s'étoit trouvé en état de lui rendre service, il n'auroit pas attendu qu'il eût pris la peine de venir le demander: le pria de considérer que ce royaume étoit de peu d'étendue; qu'il se trouvoit dépourvu d'hommes et de finances par les guerres qu'il venoit d'avoir à soutenir; que de plus le secours qu'il pourroit lui donner seroit très-peu de chose en comparaison des forces de D. Henri, qui peut-être en saisiroit l'occasion pour lui déclarer la guerre et s'emparer de ses états, dont la conquête ne lui seroit pas si longue et si difficile que l'avoit été celle des deux Castilles et du royaume de Léon; qu'il s'en rapportoit à lui-même s'il n'avoit pas un intérêt essentiel de garder la neutralité,

tant par ce qu'il venoit de lui exposer, que parce que la femme de D. Henri étoit de son sang, quoique d'un degré plus éloigné que lui.

D. Pèdre voyant qu'il étoit absolument décidé dans le conseil de Portugal de ne lui donner aucun secours, et qu'il n'y avoit aucune apparence d'en faire changer la résolution, se retrancha à demander au roi seulement la permission de traverser ses terres pour se rendre dans le royaume de Galice, où D. Fernand de Castro étoit allé l'attendre, et d'où il espéroit mettre quelque ordre dans ses affaires.

A peine D. Pèdre étoit-il hors de Lisbonne, que Martin de Gournay, anglais, y arriva de la part de D. Henri, et n'eut pas grande peine à remplir son ambassade, tout ce qu'il venoit demander au roi de Portugal se trouvant déjà terminé à sa satisfaction : il confirma ce prince dans ses sentimens, et repartit.

(1367.) Le roi D. Henri sachant que D. Fernand de Castro étoit dans la Galice, et qu'il y travailloit pour le service de D. Pèdre qui devoit y arriver lui-même dans peu de jours, craignit que cette circonstance ne fit quelque tort à ses affaires dans Burgos et dans toute la Castille-Vieille; il s'avança de ce côté-là avec son armée, tant pour empêcher ce qu'il craignoit, que pour s'assurer du roi de Navarre, et en même temps contenir le comte de Foix.

D. Pèdre apprenant la marche de D. Henri, prit le parti de sortir de la Galice, après s'y être signalé par un trait digne de lui, qui fut de faire assassiner l'archevêque de Compostelle. Ensuite il s'embarqua avec les deux filles qu'il avoit eues de Marie de Padilla; mais le vent lui fut tellement contraire, qu'il fut repoussé dans le même port d'où à peine venoit-il de sortir, et qu'il ne put jamais quitter que le vent n'eût changé. Il laissa en Galice son fidelle serviteur D. Fernand de Castro, qui s'employoit à y maintenir ce qui lui restoit d'autorité, et à lui conserver ce royaume; mais l'arrivée de D. Henri renversa tous ses efforts, les plus grands seigneurs étant venus se soumettre au nouveau roi, et toutes les villes lui ayant ouvert leurs portes.

D. Fernand seul résista, et même se mit en défense dans une place que l'histoire ne nomme pas : D. Henri l'y assiégea, et le réduisit à lui donner sa parole de rendre sa place, si avant le jour de Pâques prochain, son maître ne paroissoit pas en forces capables de rentrer dans les états dont il étoit dépossédé. D. Henri s'en contenta, et marcha vers la Navarre, toujours inquiet de la conduite du roi Charles-le-Mauvais, perfide par caractère, et qui avoit mille fois donné sa foi et violé ses sermens vis-à-vis des rois de France, Jean, et Charles V. son successeur. Il y eut entre

D. Henri et Charles-le-Mauvais une conférence où les deux rois voulurent que du Guesclin assistât, pour être témoin et comme garant des traités qu'ils se disposoient à faire ensemble. Le résultat de cette entrevue fut que le Navarrois entra de nouveau dans la ligue contre D. Pèdre, promit de ne lui donner aucun secours, et d'empêcher le passage par ses terres aux troupes que le prince de Galles pouroit lui envoyer : il confirma sur-tout ce dernier article, sur ce que l'on savoit que D. Pèdre étoit déjà en Guienne auprès de ce prince, et qu'il sollicitoit son secours et sa protection. Quand cette négociation fut terminée, D. Henri fut obligé de licencier les troupes anglaises qu'il avoit avec lui, et à qui le prince de Galles avoit mandé de venir le rejoindre. Le roi jugeant par là de l'orage qui se préparoit contre lui, fit partir du Guesclin pour la cour de France, chargé de faire de nouvelles levées, et de les amener en Espagne pour l'ouverture de la campagne suivante.

A peine fut-il parti que D. Fernand de Castro profitant de son absence et de la séparation des Anglais d'avec D. Henri, rassembla ses amis, et avec eux reprit une grande partie des places que D. Pèdre avoit perdues dans la Galice, menaça le roi de Navarre de lui faire la guerre, s'il ne renonçoit à son dernier traité fait avec D. Henri, et commença à ébranler sa fidé-

lité et ses sermens. Pendant que D. Fernand de Castro s'occupoit ainsi à rétablir les affaires de D. Pèdre, D. Henri étoit à Burgos, où il tenoit les états du royaume, y renouveloit ses alliances avec le roi d'Aragon, et se disposoit à la guerre pour le printemps, et à conserver par ses armes des conquêtes qui lui avoient tant coûté.

Le prince de Galles, que D. Pèdre avoit choisi pour son protecteur, étoit alors le prince le plus glorieux de son siècle ; il n'avoit que trente-cinq ans, et dès l'âge de quatorze il avoit beaucoup contribué, par sa valeur, au gain de la bataille de Crécy, contre Philippe de Valois. Il s'étoit trouvé depuis en plusieurs occasions, et avoit gagné en personne la bataille de Poitiers, où il avoit fait prisonnier le roi Jean. On l'appeloit ordinairement *le Prince-Noir*, parce qu'il méprisoit les ornemens extérieurs, et portoit toujours une cotte d'armes noire. Il commandoit en Guienne, en Poitou et dans les provinces qui avoient été cédées au roi d'Angleterre, par le traité de Bretigny : comme il tiroit des revenus considérables de tous ces pays riches et peuplés, sa cour étoit plus magnifique qu'aucune autre de l'Europe. Elle étoit remplie d'étrangers, qui y étoient attirés autant par les manières engageantes et le caractère doux, modeste et affable du prince, que par les spectacles, les tournois et les autres fêtes guerrières qui s'y

succédoient continuellement. Ce fut dans ces circonstances que D. Pèdre se rendit auprès de lui pour implorer son secours. Le malheureux roi, aussi humble dans sa disgrace qu'il avoit été insolent dans la prospérité, se jeta à ses genoux et le pressa de contribuer de toute sa puissance à le rétablir sur son trône. Il lui représenta l'état affreux dans lequel se voyoit réduit un souverain légitime, dépossédé de sa couronne, chassé de ses états par l'insolence monstrueuse d'un bâtard, et les intrigues d'une nation inquiète et perfide; que sa cause étoit celle de tous les souverains, et que le vainqueur des rois devoit être leur asile dans la mauvaise fortune. « Il y va de votre gloire, lui disoit-il, après tant d'actions héroïques qui rendront votre nom immortel, de vous déclarer protecteur d'un prince opprimé: personne au monde n'est plus capable d'opérer mon rétablissement qu'un prince heureux, vaillant et redouté comme vous l'êtes; et si vous vouliez seulement paroître en Espagne avec une puissante armée, je suis assuré que l'ancienne et naturelle affection de mes sujets renaîtroit dans tous les cœurs. Je suis déjà instruit que le plns grand nombre regrette de s'être rendu à mon ennemi, et d'avoir été forcé par ses armes victorieuses à recevoir ses lois; je sais que les principales villes souhaitent de me revoir, et que chacune se rendroit

avec d'autant plus d'empressement, qu'elles voudroient, à l'envi l'une de l'autre, obtenir une amnistie de leur défection. D'ailleurs, votre intérêt personnel vous y engage : si D. Henri reste en possession de la couronne de Castille, c'est pour vous un ennemi de plus et certain; ce sera toujours un allié des Français auxquels il doit sa grandeur présente; et leurs armes étant réunies, tôt ou tard ils vous enlèveront la Guienne. » D. Pèdre ajouta à ses prières les promesses les plus magnifiques, de donner au prince de Galles la principauté de Biscaye, de payer tous les frais de la guerre, et de lui remettre entre les mains, ses trésors et ses deux filles en otages.

Le prince de Galles accueillit avec bonté le roi fugitif, le consola et lui rendit tous les honneurs dus à sa dignité, sans cependant vouloir encore s'engager définitivement vis-à-vis de lui. Ayant mis cette affaire en délibération dans son conseil, les plus sages de ses ministres furent d'avis qu'il donnât seulement retraite à D. Pèdre; mais qu'il ne s'engageât point dans une guerre pénible, pour rétablir sur son trône un tyran, l'horreur du genre humain. La princesse de Galles s'y opposoit aussi, regardant D. Pèdre comme un monstre, qui avoit fait mourir sa femme. D'un autre côté Chandos, Felleton et tous les autres capitaines, tant anglais que gascons, qui ne

respiroient que la guerre, faisoient envisager au prince cette affaire comme la plus belle occasion qu'il pût trouver d'acquérir de la gloire et de s'immortaliser, en rétablissant sur son trône un roi son allié, qui n'avoit point d'autre protection que la sienne. L'esprit ambitieux du prince de Galles étoit assez disposé à goûter ces conseils. Il étoit agréablement flatté de se voir en ce moment comme l'arbitre de la destinée de deux rois, et le maître de disposer d'une aussi belle couronne que celle de Castille. D'ailleurs, sa jalousie secrète contre la nation française lui faisoit espérer de les voir encore les armes à la main et de les vaincre, comme il avoit fait en tant d'occasions; et il désiroit avec ardeur de se mesurer contre du Guesclin, dont la grande réputation offusquoit un peu la sienne. Il ne jugea pourtant pas à propos de rien conclure dans une affaire de si grande importance, sans la participation d'Edouard son père, à qui il dépêcha un exprès. Le conseil de ce vieux roi eut de la peine à prendre un parti; on y connoissoit assez D. Pèdre, pour juger qu'il ne tiendroit de ses promesses que ce qu'il ne pourroit absolument refuser. On prévoyoit qu'après son rétablissement il arriveroit de deux choses l'une, ou le dépit d'avoir été trompé, ou la nécessité de lui faire la guerre, après avoir engagé l'Angleterre dans de très-grandes dépenses perdues. Que par dessus cela, on n'avoit

aucune assurance de réussir dans une telle entreprise, et de chasser un prince brave, victorieux et adoré de ses sujets, comme l'étoit D. Henri, pour remettre sur le trône un roi dont on ne pouvoit se dissimuler les vices, et que ses cruautés et sa tyrannie avoient rendu insupportable à ses propres sujets. Que les rois de Portugal et d'Aragon, et les Maures d'Espagne s'opposeroient à son rétablissement, par la crainte qu'ils auroient qu'il ne se vengeât du refus qu'ils lui avoient fait de le secourir : que si l'armée anglaise venoit à avoir du désavantage en Espagne, soit par la perte d'une bataille, soit par les maladies, ou faute de vivres, ce qui étoit très-possible, on se reprocheroit d'avoir sacrifié la fleur des forces du royaume, et de l'avoir exposée à être la proie des Français et des Ecossais, anciens ennemis de la nation. On savoit encore que le roi de France avoit fait alliance avec D. Henri, et qu'il n'y avoit pas à douter que si le prince de Galles alloit ou envoyoit du secours à D. Pèdre, le roi de France ne le fît sommer de s'en départir à cause de la mouvance de la Guienne de sa couronne ; et en cas de refus, qu'il n'entrât en armes dans cette province et dans tout ce qui appartiendroit à l'Angleterre, où il ne se trouveroit plus personne pour défendre le pays. Pour conclusion on décida qu'il falloit abandonner D. Pèdre à sa mauvaise fortune, reconnoître que ses

disgraces étoient évidemment l'effet de la vengeance divine, et au contraire faire avec D. Henri une alliance très-étroite, pour le détourner de son attachement à la France.

Ces observations politiques, toutes sages qu'elles étoient, furent combattues et renversées par plusieurs motifs. Le premier étoit l'empressement que tout le monde connoissoit au prince de Galles pour cette entreprise; le second étoit l'ambition du roi Edouard, qui désiroit passionnément voir encore augmenter les possessions de sa couronne, et une expédition si glorieuse illustrer la fin de son règne. On considéroit encore que de tous temps l'Angleterre avoit eu des alliances avec la Castille; on avoit compassion d'un roi si généralement dépossédé, et on regardoit comme une chose d'une dangereuse conséquence pour les souverains, de souffrir un bâtard jouir paisiblement d'une couronne qu'il avoit enlevée, sans aucune apparence de droit ni de justice. Ces considérations décidèrent Edouard à envoyer à son fils un pouvoir illimité de faire ce qu'il jugeroit à propos, et il joignit à ce plein pouvoir quatre cents lances et quatre cents archers que lui mena le duc de Lancastre son frère. Un nombre de seigneurs anglais accompagnèrent ce prince à Bordeaux pour être de l'expédition.

A l'ouverture des lettres du roi, le prince

de Galles se décida à l'instant pour la guerre, et toute la Guienne fut d'abord en mouvement pour lever des hommes et pour les préparatifs. Tous les seigneurs de la province voulurent témoigner à ce prince leur affection et leur courage, et se disputèrent à qui auroit les plus belles compagnies et les plus vaillans hommes. La difficulté étoit de savoir comment on entreroit en Espagne, et l'on savoit que dans l'entrevue du roi D. Henri avec le Navarrois, il avoit été convenu que celui-ci empêcheroit le passage par ses terres; et comme il étoit le maitre des gorges des Pyrénées, il l'étoit par conséquent de barrer le chemin, s'il l'eût voulu, et on n'auroit pu tenter de passer de force, sans exposer toute l'armée à un péril évident. Mais comme on connoissoit le Navarrois pour peu scrupuleux dans l'observation de ses traités, on ne désespéra pas de le corrompre. Jean Chandos anglais, et le captal de Buch gascon (1), se chargèrent de cette négociation, et l'allèrent joindre à Pampelune, où il les reçut avec de grandes

(1) Il eut un frère, Archambault-de-Grailly, dont la femme Isabelle étoit sœur de Matthieu de Castelbon, comte de Foix, après la mort duquel il en prit le titre en 1400, et en fit hommage au roi Charles VI, à Paris, où il vint avec sa femme que l'on nommoit *la perle du monde*, à cause de sa beauté et de sa vertu. L'illustre Gaston-de-Foix, duc de Nemours, tué à Ravennes en 1512, étoit leur arrière-petit-fils.

démonstrations d'amitié et de joie : ils eurent avec lui une conférence particulière, et lui remontrèrent de la part du prince de Galles qu'il s'étoit fait un préjudice considérable en faisant alliance avec un usurpateur et un sujet rebelle : qu'il savoit, à n'en pouvoir douter, que D. Henri avoit contracté des liaisons qui ne se pouvoient rompre avec le roi d'Aragon, ennemi juré de la Navarre, et que s'il ne prenoit de loin des mesures pour prévenir les événemens dont sa couronne étoit menacée, il devoit craindre que ce nouveau roi, se voyant constamment affermi, ne s'unît quelque jour avec celui d'Aragon pour le traiter comme D. Pèdre, et le dépouiller. Que non-seulement par son dernier traité il avoit renoncé à ses anciens amis dont il avoit reçu des secours essentiels dans ses affaires, mais qu'il s'étoit jeté entre les bras des ennemis de sa personne et de sa maison. Qu'ainsi il étoit pour lui du plus grand intérêt de se maintenir dans l'amitié du prince de Galles, et de lui donner par ses terres le passage qu'il lui demandoit pour son armée, d'autant plus qu'il ne pouvoit se dissimuler qu'en cas de refus, le prince n'auroit pas beaucoup de peine avec d'aussi vaillantes troupes que les siennes à avoir par force ce qu'il ne pourroit obtenir de bonne grâce : que les circonstances étoient pour lui les plus avantageuses du monde, par la situation

fâcheuse où D. Pèdre étoit réduit, et par la nécessité où il se trouveroit de lui accorder toutes les conditions qu'il lui imposeroit; et que s'il en faisoit difficulté, le prince de Galles non-seulement l'obligeroit de les accepter, mais même se rendroit garant de leur exécution. Ils conclurent par l'engager à venir voir le prince de Galles à Bayonne, et lui offrir le passage qu'il souhaitoit à travers la Navarre; ce qu'il pouvoit faire sans scrupule, n'ayant fait aucun traité par lequel il se fût détaché de l'alliance d'Angleterre : qu'enfin, quand il seroit à Bayonne, le prince ménageroit ses intérêts avec D. Pèdre, qui devoit être considéré, malgré ses malheurs, comme seul et légitime roi de Castille.

Le roi de Navarre se rendit à de si spécieuses raisons, et promit aux deux négociateurs qu'il se rendroit à Bayonne, sous prétexte de rendre une visite au prince de Galles. Il y fut reçu de la meilleure grâce du monde, on lui fit bien des caresses et des amitiés, on traita pour lui avec D. Pèdre, qui accorda tout ce que l'on voulut, au moyen de quoi le Navarrois promit non-seulement le passage, mais de joindre ses forces à l'armée anglaise.

Il est temps de retourner à du Guesclin que nous avons dit être parti pour la cour de France. Le héros en sortant de Burgos, se rendit en diligence et directement à Barcelonne, où étoit le roi Dom Pèdre

d'Aragon; ce prince le reçut avec des témoignages de joie si sensibles, qu'il n'eût pu en donner de plus grands au plus cher de ses parens; il lui dit que ce qu'il avoit fait en Espagne surpassoit tellement la croyance humaine, qu'on ne pouvoit le regarder sans ressentir pour lui tout le respect et l'admiration que l'on devoit aux héros. Du Guesclin rougit d'un éloge si excessif dans la bouche d'un roi, et de ses expressions; il se contenta de lui répondre modestement, que la valeur de D. Henri et la bravoure des soldats que le prince lui avoit donnés, avoient conquis la Castille; qu'il n'en avoit été que le compagnon et le témoin, et tout au plus un foible instrument, et qu'il n'avoit pas la vanité de s'en rien attribuer. Le roi d'Aragon le retint quinze jours à Barcelonne, qu'il employa à lui procurer tous les plaisirs possibles, à lui faire voir la magnificence de sa cour, à lui confier les grands desseins qu'il avoit contre les Sarasins d'Espagne et d'Afrique, et les moyens que lui donnoient pour son projet les îles de Sardaigne, de Sicile, de Mayorque et Minorque (1), et sa proximité avec les royaumes de Grenade et de Murcie.

Du Guesclin lui répondit sur chacun de ces articles, lui donna les conseils qu'il crut convenables, et lui promit ses services. En-

(1) Sans doute que toutes ces îles appartenoient alors à la couronne d'Aragon.

suite s'étant aperçu que ce roi étoit un peu refroidi pour les intérêts de D. Henri, il lui fit bien vite comprendre que lui-même n'avoit pas de plus grand intérêt que de s'attacher à lui; parce que si D. Pèdre se retrouvoit jamais sur le trône, l'Aragon auroit en lui un ennemi implacable, qui ne lui pardonneroit jamais le passé. Le roi en demeura tellement convaincu, qu'il se détermina à renouveler ses traités avec Dom Henri, qui à la vérité étoit dans son tort, pour n'avoir pas exécuté aux états de Burgos les anciens traités faits entre eux.

De Barcelonne, du Guesclin se rendit à Toulouse, où étoit le duc d'Anjou frère du roi, qui savoit déjà son départ d'Espagne, et qui l'attendoit; il lui fit une réception très-favorable, et le retint le plus long-temps qu'il put. Pendant son séjour en Languedoc, il s'assura d'un nombre de braves gens de sa connoissance, avec qui il convint de les prendre à son retour de Paris, et de les mener avec lui en Espagne. Il partit ensuite pour la cour, ayant reçu du roi un ordre réitéré de s'y rendre. Il seroit superflu de décrire combien sa présence fut agréable au roi, quelle satisfaction il eut de le voir arriver glorieux et conquérant; et la joie que du Guesclin ressentit de la vue de son roi, et de recevoir de sa part tant de témoignages de son amitié et de son estime.

Notre héros arrivant à la cour, étoit instruit des préparatifs de guerre qui se faisoient en Guienne, et des pratiques sourdes du prince de Galles avec le roi de Navarre; il jugea de là qu'il n'avoit point de temps à perdre, et que le plutôt qu'il pourroit se rendre auprès de D. Henri, seroit le mieux. C'est pourquoi il se mit à presser ses levées, écrivit en Bretagne et en Normandie à tous ses amis, et rassembla tout ce qu'il put de soldats et officiers qui avoient servi sous lui.

Toute la jeune noblesse de France souhaita d'être du voyage, et d'aller apprendre le métier sous ce grand maître; il s'en présenta en si grand nombre, qu'il ne fut embarrassé que du choix; il se borna à quatre mille hommes d'armes faisant douze mille chevaux effectifs, et la meilleure cavalerie du monde sans contredit. Pour l'infanterie, il ne leva que deux mille arbalêtriers à pied, parce que dans ce temps-là la cavalerie, même les nobles, ne faisoient point de difficulté de se mettre à pied quand on le leur commandoit. Il donna à cette armée rendez-vous auprès de Toulouse, et dépêcha des courriers à D. Henri, pour lui donner avis de la marche de ses troupes et de la sienne, le priant de ne point livrer de bataille qu'il ne fût auprès de lui.

Cependant le prince de Galles avoit donné à Auch rendez-vous à toute son armée, et lui-même s'y rendit de Bordeaux.

Il y resta quelque temps pour attendre le duc de Lancastre son frère qui venoit le joindre, comme nous l'avons dit, et lui amenoit un renfort d'Angleterre avec ce qu'il avoit rassemblé d'hommes dans la Bretagne par où il avoit pris sa route. Le comte de Foix vint à Auch saluer le prince de Galles, qui le pria de tenir sa place en Güienne pendant son absence, et d'avoir soin de toutes choses. Jacques, roi de Mayorque, se rendit aussi auprès de lui, et implora son secours contre le roi d'Aragon qui s'étoit emparé de son ile. Le prince lui promit que dès qu'il auroit terminé l'affaire pour laquelle il marchoit, il travailleroit pour ses intérêts; ce roi le suivit à la guerre avec D. Pèdre.

Le prince de Galles avant que d'engager son armée dans les montagnes, crut devoir prendre ses précautions pour ne pas tomber dans quelque surprise de la part du perfide roi de Navarre. Il fit donc partir avant lui Hüe de Caurelée (1), pour s'emparer des gorges, et les occuper en l'attendant; pensant n'avoir pas un moment à perdre, vu que l'on étoit au mois de février, et que si les passages venoient à se boucher par

(1) Ce ne peut pas être celui que nous avons vu venir à Paris, comme l'un des chefs des grandes compagnies; et qui avoit été présenté au roi par du Guesclin, puisqu'il avoit pris parti avec lui pour passer en Espagne, à moins qu'il ne se fût retourné du côté du prince de Galles son prince naturel.

la chute des neiges dans des routes aussi impraticables que celles des Pyrénées, toute l'armée, capitaines et soldats y périroient infailliblement de faim et de froid; qu'ainsi il falloit prévenir les obstacles qui pourroient s'y trouver.

Hüe de Caurelée, en entrant dans ces dangereux passages, ne fut pas peu étonné de n'y trouver aucunes nouvelles du roi de Navarre, ni personne de sa part pour servir de guide à lui et à son camp-volant. Ce général entra en défiance qu'il n'y eût de la trahison de la part de ce roi artificieux; et prenant son parti, il se jette brusquement sur les villes de Mirande et du Pont-de-la-Reine, s'en rend maître, en donne avis au prince de Galles, et mande au roi de Navarre, qu'il se passera bien de lui et de ses gens pour ouvrir au prince de Galles son maître un passage par son pays. Le Navarrois usa de ses détours ordinaires. Il écrivit au prince de vives plaintes contre Caurelée qui le traitoit en ennemi, quoiqu'il sût la part qu'il avoit prise dans la ligue contre D. Henri, et qui par provision lui prenoit ses villes; il supplioit le prince de les lui faire rendre, et de commander à Caurelée de lui faire des satisfactions proportionnées à l'insulte.

Le prince lui répondit qu'il n'avoit point donné d'ordres positifs à Caurelée d'entrer en ennemi sur les terres du royaume de Navarre, mais bien de traiter comme tels

tous ceux qui s'opposeroient à son passage, et qui favoriseroient le parti de Henri-le-Bâtard. Le Navarrois comprit bien par ce style que ses secrets étoient découverts, et en particulier un nouveau traité qu'il avoit fait au préjudice de celui de Bayonne. Sur cela il resta tranquille comme s'il eût été dans une parfaite neutralité; il laissa, d'une part, traiter son pays comme on voulut, sans s'y opposer, et de l'autre, il ne rendit aucun service pour faciliter le passage, et ne se mit point en peine de fournir des vivres pour les gens de guerre.

Caurelée cependant n'avoit avec lui qu'une poignée d'hommes, avec lesquels il ne pouvoit pas beaucoup entreprendre; le prince lui-même en avoit trop peu pour les hasarder à une aventure où tout auroit pu se perdre à la fois: ainsi leurs opérations respectives demeurèrent par force suspendues jusqu'à un temps plus favorable; et si le Navarrois eût voulu ou osé profiter de la circonstance, il pouvoit aisément obliger les Anglais à reprendre le chemin de Bordeaux. Mais ses deux places lui tenoient au cœur; outre que ses ministres, qui étoient secrètement dans les intérêts de D. Pèdre, lui remontroient sans cesse que si Mirande et le Pont-de-la-Reine restoient démembrés de la Navarre, ce seroit deux portes aux Anglais pour s'emparer de ce qu'il possédoit du côté de la France, et le joindre à la Guienne, comme les

Castillans avoient fait du côté de l'Espagne, et qu'il se verroit à la fin resserré dans des bornes si étroites, qu'il n'auroit plus de roi que le nom. De là ils tiroient cette conséquence, qu'il falloit satisfaire le prince de Galles et se déclarer pour lui sans délai, parce que le moindre retard pourroit donner lieu à D. Henri d'entrer sans obstacles dans la Haute-Navarre, comme le prince de Galles étoit actuellement dans la basse; que si cela arrivoit, il se trouveroit entre deux grandes puissances qui feroient de son pays le théâtre de la guerre, et qu'à la fin le parti qui seroit victorieux pourroit le détrôner, sans qu'il eût le moyen de faire résistance.

Ces observations politiques, mais spécieuses, mirent le roi de Navarre dans de terribles inquiétudes. Après avoir bien tourmenté son esprit intrigant pour se tirer d'un pas aussi difficile, il se détermina du côté le plus pressant; il envoya au prince de Galles un gentilhomme, nommé Martin de Kares, subtil négociateur, et le chargea de lui représenter que si son maître n'avoit pas exécuté les conventions faites à Bayonne, c'est que ses suretés avec D. Pèdre n'étoient pas satisfaisantes; et cet habile envoyé parvint à le lui prouver tellement que le prince en convint, ou feignit d'en convenir. Il répondit à de Kares qu'il pouvoit assurer le roi de Navarre qu'il auroit tout le contentement qu'il pourroit désirer;

mais que comme ils n'étoient qu'à peu d'éloignement l'un de l'autre, il seroit à propos que pour ménager le temps des allées et des vennes, il prît la peine de se rendre à Saint-Jean-Pied-de-Port; que là les deux princes ayant leurs conseils auprès d'eux trouveroient avec lui plus aisément les moyens d'ajuster toutes les difficultés, tant d'une part que de l'autre.

Le roi de Navarre ne goûta pas trop cet expédient; cependant il se détermina à en courir le risque, et partit pour se rendre à Saint-Jean-Pied-de-Port. Avant que de sortir de Pampelune, il envoya secrètement un homme de confiance à D. Henri, pour lui expliquer les raisons qui le forçoient à entrer dans cette négociation, et tâcher de lui persuader qu'il demeuroit ferme dans ses premiers sentimens, et dans la résolution de traverser de tout son pouvoir le dessein des Anglais. Son appréhension étoit que si D. Henri venoit à savoir son voyage vers le prince de Galles, il n'entrât dans la Navarre, et ne lui déclarât la guerre comme à un ennemi personnel. D. Henri balança s'il ne le feroit pas; mais il considéra que c'étoit pour lui un trop foible ennemi, et un ami sans constance et sans fidélité; qu'il étoit au-dessous de lui de l'attaquer ouvertement, et qu'il auroit toujours assez de moyens de le ruiner, s'il lui arrivoit de faire quelque chose de contraire à ses intérêts.

Le prince de Galles ayant appris que le roi de Navarre étoit arrivé à Saint-Jean-Pied-de-Port, lui envoya le duc de Lancastre son frère, avec Chandos, qui tournèrent si bien cet esprit inconstant, qu'ils l'amenèrent dès leur première conférence à un nouveau traité, et le firent consentir, pour le conclure définitivement, à un rendez-vous avec le prince de Galles et D. Pèdre, qui s'y trouvèrent en personne; là le traité et toutes ses conditions furent arrêtés, signés et jurés.

Quand cet accord fut fait, et que le prince de Galles ne craignit plus rien du Navarrois, il se mit en état de faire passer les montagnes à son armée. Il la divisa en trois corps; donna son avant-garde à conduire au duc de Lancastre et à Chandos. (Celui-ci avoit à sa suite un seigneur breton nommé de Neuville, qui servoit à ses frais avec trente lances qu'il commandoit, et cela pour servir au rabais de sa rançon, ayant été fait prisonnier à la bataille d'Auray). Cette avant-garde passa un lundi. Le lendemain le prince de Galles et D. Pèdre passèrent avec le corps de bataille; et le troisième jour l'arrière-garde, conduite par le roi de Mayorque, les comtes d'Armagnac (de Foix) et d'Albret, et Olivier, sire de Clisson, qui étoit arrivé de Bretagne deux jours auparavant, et avoit amené trois cents gentilshommes.

Cette armée étoit une des plus lestes que

l'on pût voir ; elle étoit composée de tous vieux soldats aguerris, anglais, bretons, gascons et poitevins, qui avoient toute leur vie fait la guerre en France, en Bretagne et en Normandie. Les seigneurs, vassaux de l'Angleterre, ou amis particuliers du prince de Galles, s'y étoient rendus ; en sorte que le tout ensemble passoit le nombre de quarante mille hommes de bonne infanterie, et trente mille de la plus belle et de la meilleure cavalerie de l'Europe.

Du Guesclin informé que le roi de Navarre avoit donné passage par son pays au prince de Galles, évita les montagnes, et passa par le royaume d'Aragon avec ses quatre mille hommes d'armes et ses 2,000 arbalêtriers, et là il prit un renfort de cinq cents lances qui étoit destiné au service de D. Henri, commandé par le comte d'Aigüe, jeune et vaillant capitaine, mais trop présomptueux.

Le prince de Galles étant entré dans la Castille, écrivit de sa main une lettre qu'il envoya par un hérant à D. Henri, où il lui marquoit, qu'il n'avoit personnellement aucune animosité contre lui ; qu'il ne venoit point en Espagne pour s'y couvrir de gloire aux dépens du sang de quantité de braves gens, que les batailles détruisent toujours ; mais qu'il n'avoit pu refuser à D. Pèdre le secours qu'il lui avoit demandé ; que la malheureuse situation d'un si grand roi l'avoit sensiblement touché, sur-tout

étant chassé de son royaume par ses propres sujets, et en particulier par ceux qui auroient dû s'intéresser le plus vivement à le maintenir sur son trône. Qu'il s'étoit trouvé très-heureux d'avoir été recherché jusque dans sa ville de Bordeaux pour être l'asile, le protecteur et l'espérance d'un grand roi, malheureux et dépossédé; qu'il auroit couru aux extrémités de la terre pour trouver une occasion aussi glorieuse et aussi honorable que celle que la fortune lui présentoit; qu'il ne pouvoit croire de lui qu'il persistât à retenir ce qu'il avoit ôté à D. Pèdre, ni qu'il s'obstinât à jouir comme d'une conquête légitime, de ce qui n'étoit précisément qu'une usurpation et une révolte criminelle; qu'il savoit aussi-bien que personne que les particuliers n'ont jamais eu le droit de tirer l'épée contre leurs princes; et que celui de faire la guerre est un droit sacré réservé aux souverains: qu'ainsi il l'estimoit trop raisonnable pour ne pas rétablir les affaires du roi son seigneur dans l'état où il auroit dû être le premier à les soutenir; que les circonstances devoient l'engager à faire usage de ses vertus, et de la haute réputation que sa valeur et ses grandes qualités lui avoient acquise; que ce seroit se déshonorer que de s'opiniâtrer à défendre la possession d'une couronne aussi mal acquise que celle dont il jouissoit; qu'au contraire il lui seroit glorieux et honorable de la restituer à celui

à qui elle appartenoit par le droit de sa naissance et par toutes les lois ; que s'il étoit capable de se rendre à des motifs si équitables, il lui offroit sa médiation auprès de D. Pèdre pour qu'il le rétablît dans ses bonnes grâces, et qu'il mît en oubli tout ce qui s'étoit passé ; qu'il emploieroit même ses bons offices pour lui procurer de plus grands avantages qu'il n'en avoit jamais eus, et tout ce qu'il pourroit lui-même souhaiter, offrant d'être la caution de son traité.

D. Henri lut cette lettre en présence des principaux seigneurs et capitaines de son armée ; tous convinrent que le procédé du prince, bien loin d'avoir quelque chose d'offensant, étoit de la plus grande générosité, et faisoit voir le caractère d'un vrai honnête homme. On agita long-temps dans le conseil quelle réponse il convenoit de faire à cette lettre, et on s'arrêta à la faire en cette sorte. Le roi lui manda : « J'ai été dans la dernière surprise qu'un prince aussi illustre par ses vertus et sa valeur, ait pu se résoudre à donner un asile à D. Pèdre, dont il ne pouvoit ignorer les crimes qui l'ont rendu l'objet de la haine du Ciel, et l'opprobre de la terre. Il est inconcevable que deux personnes de caractères aussi éloignés l'un de l'autre, aient pu s'accorder en quelque chose ; et je ne craindrai pas de dire que la Providence, par un effet de sa volonté qu'il ne m'appartient pas de sonder, a voulu concilier toutes les vertus

avec tous les vices. Quant à moi, je ne dois ni ne crois pouvoir avec honneur abandonner un trône où la bonté divine m'a placé, et d'où sa justice a précipité D. Pèdre pour le punir de ses cruautés, de ses impiétés et de ses perfidies. J'ai même une si grande opinion de votre vertu, que je suis persuadé que vous-même auriez regret d'avoir réussi à le remettre sur le trône ; et que vous connoissez trop bien celui pour qui vous vous intéressez, pour douter que si vous ajoutiez cette nouvelle victoire à toutes celles que vous avez remportées aillleurs, elle n'auroit pas d'autre effet que d'exposer les peuples de la Castille à la vengeance d'un tyran impitoyable. Je ressens une douleur sincère de voir qu'un tel homme ait surpris par ses artifices un cœur si généreux, qui auroit dû au contraire s'unir avec tous les gens de bien pour punir un si méchant homme, plutôt que d'autoriser par son assistance tant de forfaits exécrables. Je vous prie donc de vous retirer avec votre armée, et de vous épargner et à moi la douleur de voir périr tant de vaillans hommes ; de ne me pas forcer à devenir l'ennemi d'un prince dont j'estime infiniment le mérite et les vertus. »

Le prince de Galles ayant reçu cette lettre, ne put s'empêcher de dire tout haut, et en présence même de D. Pèdre, « Nous allons avoir en tête un homme plein de

cœur et de bon sens; c'est à nous à bien sérieusement conduire notre entreprise. » Tout de suite il donna l'ordre de marcher vers la Castille.

Du Guesclin, en partant pour la cour de France, avoit laissé dans son comté de Borgia Olivier de Mauny, pour y commander pendant son absence les Français qui se trouvoient encore en Espagne. Ce seigneur indigné des perfidies réitérées du roi de Navarre, et résolu d'en avoir raison, prend avec lui trois cents lances, entre dans la Navarre, brûle plusieurs villages, et fait un dégât général par-tout où il peut parvenir. Le roi de Navarre assemble en diligence cinq ou six cents lances pour le combattre; mais Mauny se poste si avantageusement, que dès que cette troupe paroît, il la surprend, en tue la plus grande partie, et fait le roi lui-même son prisonnier. Cet événement fut si étonnant, que tout le monde pensa que c'étoit là encore un nouveau stratagème de ce roi, et que cette opération et sa captivité étoient concertées entre lui et Olivier de Mauny. La reine de Navarre sa femme, ayant appris qu'il étoit entre les mains d'un parti qu'il avoit mille fois trompé, craignit qu'on ne le traitât en prisonnier de guerre, et que même on ne le fît mourir. Elle se rendit aussitôt au camp du prince de Galles; se jeta à ses genoux, et lui dit fondant en larmes, qu'il n'y avoit que la haute consi-

dération que son mari avoit toujours eue pour lui, qui l'avoit détaché des intérêts de D. Henri, et engagé à ouvrir ses passages à l'armée anglaise; que son pays étoit ruiné et sacrifié à la vengeance du Castillan, et sa personne en prison, et peut-être en danger de sa vie; qu'elle venoit le supplier, comme le refuge et le protecteur des rois malheureux, de garantir la vie du roi son mari du péril où elle étoit, et de lui procurer sa liberté, qu'il n'avoit perdue que pour s'être attaché à ses intérêts.

Le prince de Galles lui répondit qu'il partageoit bien sincèrement sa douleur et le malheur du roi de Navarre: « Ne craignez rien pour ses jours, madame, lui dit-il; il est entre les mains d'un homme plein d'honneur et de générosité, qui, sur ma parole, n'entreprendra rien contre lui: quant à sa liberté, il n'est pas encore temps d'y travailler; mais le moment en viendra dans peu, et je ne le négligerai pas. » Les Anglais de leur côté étoient fort aises de la captivité du Navarrois; car quoiqu'il fût dans leur parti actuellement, ils n'étoient jamais sans défiance de ses infidélités, et le craignoient plus que s'il eût été un ennemi déclaré: ils pensoient que s'ils venoient à avoir du dessous en Castille, ce prince qui étoit toujours pour le parti le plus utile, leur fermeroit leur retour par ses montagnes, et les mettroit en danger de ne pouvoir s'en retourner et de périr jus-

qu'au dernier. D'ailleurs, ils avoient de la peine à revenir de leur première opinion qu'il s'étoit entendu avec Olivier de Mauny; les partisans de Dom Henri les entretenoient dans cette idée, pour perpétuer leur défiance.

Suivant qu'il avoit été arrêté depuis peu de jours au conseil du prince de Galles, son armée entra en Castille : dès qu'elle fut arrivée dans les environs de Sauveterre, elle y trouva en abondance tout ce qui étoit nécessaire pour la subsistance des hommes et des chevaux. Il s'approcha de la ville, et envoya un héraut la sommer de se remettre dans l'obéissance de son souverain légitime. Les bourgeois balancèrent sur le parti qu'ils avoient à prendre, et après deux heures de délai qu'ils avoient obtenu pour délibérer, ils envoyèrent les clefs de leur ville à D. Pèdre. Ce prince barbare vouloit commencer à exercer son caractère violent sur eux, et en faire un exemple qui effrayât les autres places de la Castille; mais le prince de Galles, plus sage et plus humain, lui dit qu'il ne souffriroit pas que les peuples qui se soumettroient à sa discrétion reçussent aucun mauvais traitement; qu'il étoit plus à propos de montrer de la douceur, que de jeter dans le désespoir ceux que l'on réduiroit; qu'autrement ce ne seroit que ranimer la haine de la nation contre lui. D. Pèdre fut contraint de se ranger à ce conseil,

mais son cœur pervers se promettoit bien de les châtier dès qu'il seroit assez fort pour se satisfaire.

L'armée anglaise trouvant dès son arrivée une abondance si grande, tant dans le plat pays, que dans la ville même de Sauveterre, pensa que cette abondance étoit inépuisable, et fit une telle profusion des vivres, qu'au bout de huit ou dix jours tout manqua à la fois, tant par le désordre des soldats, que par la négligence de ceux à qui il appartenoit d'y veiller : cette disette générale détermina le prince de Galles à livrer bataille, et tâcher de la rendre décisive. Il connoissoit la valeur de ses troupes accoutumées à vaincre, et il comptoit sur sa bonne fortune personnelle ; mais son principal motif étoit qu'il savoit que du Guesclin n'étoit pas encore arrivé de son voyage ; il le redoutoit, et souhaitoit profiter de l'absence de ce grand capitaine : il pensoit encore que les gens qu'il amenoit avec lui seroient capables d'animer et encourager les troupes de son ennemi.

Il quitta donc Sauveterre, et fit marcher en avant Guillaume de Felleton, sénéchal d'Aquitaine, avec quinze cents chevaux et quelqu'infanterie, pour répandre l'alarme, fatiguer les ennemis par des escarmouches et commencer la petite guerre. Felleton s'avance en effet, se poste à la vue de l'armée de D. Henri, lui fait des prisonniers, donne pendant une nuit dans le quartier

du roi, et manque à se saisir de D. Henri lui-même. Ce roi ne put souffrir cette façon de faire la guerre, et voulant faire voir au prince de Galles qu'il avoit trop de cœur pour le craindre et se laisser braver de la sorte, il fit marcher son armée sur Navarret: elle étoit de plus de soixante mille hommes de pied et de plus de quarante mille de cavalerie, sans le renfort qu'il attendoit de Français et d'Aragonais.

Le prince de Galles de son côté s'étant avancé jusqu'à la ville de Vittoria, peu éloignée de Navarret, s'y logea et assit son camp au pied des murailles. Il n'y avoit plus entre les deux armées de rivières à passer, en sorte que dans l'une comme dans l'autre, on ne doutoit pas qu'il n'y eût bataille dans très-peu de temps.

Les affaires étoient dans cet état quand du Guesclin arriva à l'armée de D. Henri. Sa présence fit un effet étonnant; elle ranima les soldats, et sembla leur donner une ardeur nouvelle, beaucoup mieux que le secours qu'il amenoit. Il étoit accompagné du maréchal d'Andrehan, du Bègue de Villaines et d'un nombre de jeune noblesse française, outre les comtes d'Aigüe et de Roquebertin, seigneurs aragonais.

Le comte Dom Tellès, frère de Dom Henri, voulant savoir des nouvelles au vrai du camp ennemi, avoit à ce dessein détaché quelque cavalerie. Il sut que le duc de Lancastre avec Jean Chandos, et toute

l'avant-garde du prince de Galles étoit à tel endroit qu'on lui indiqua : il résolut d'aller les y attaquer, et pria du Guesclin d'être de la partie pour prendre ses avis. Celui-ci, qui ne demandoit que de telles expéditions, fut d'abord prêt; ils partirent ensemble à l'entrée de la nuit avec six mille chevaux, tant français qu'espagnols, et au point du jour ils trouvèrent Hüe de Caurelée campé dans une prairie, le long d'un ruisseau sous un petit bois. Ils le chargèrent si vigoureusement que tout fut tué, et les bagages enlevés. Caurelée voyant le désordre de ses gens, rassembla quelques compagnies qui s'étoient réfugiées auprès de lui, et tenta de prendre le comte Tellès en arrière; mais on s'en aperçut assez à temps pour tomber sur lui, lui tuer un nombre de ses meilleurs hommes, et le forcer à chercher son salut dans la vîtesse de son cheval. Le duc de Lancastre et Chandos apprirent bientôt cette aventure; ils firent prendre les armes à tout leur monde, et se mirent en bataille sur le penchant d'une colline. Le prince de Galles et le roi D. Pèdre y accoururent, et toute l'armée se rangea au même lieu, croyant que celle de D. Henri en alloit faire autant, et qu'il y alloit avoir bataille. Du Guesclin et D. Tellès, voyant tout ce mouvement parmi les Anglais, se consultèrent pour savoir s'il ne seroit pas à propos de les charger sans leur donner le temps de se

reconnoître : ne sachant à quoi se résoudre dans le moment, ils se bornèrent à faire quelques escarmouches pour tenter la fortune, sauf à prendre leur parti suivant la contenance des ennemis. Ils envoyèrent donc des escarmoucheurs; mais les Anglais ne s'en émurent point, et les reçurent à coups de flèches, ce qui les détermina à se retirer. Les Anglais ne les suivirent point, de crainte de tomber dans quelqu'embuscade : mais le parti espagnol en se retirant se trouva face à face avec Felleton, qui ne savoit rien de ce qui venoit d'arriver. On l'attaque vaillamment, il se défend de même, enfin il tombe mort; tout son monde reste sur la place ou est fait prisonnier, et tout son bagage emmené au camp de D. Henri.

Cet heureux succès anima tellement le courage de l'armée d'Espagne contre les Anglais, que les soldats ne demandoient qu'à marcher au combat. Les plus sages capitaines ne se trouvoient pas de ce sentiment : ils connoissoient la valeur des deux nations, et ne vouloient pas risquer le succès, ni se livrer à l'impétuosité castillane. On tint conseil dans la chambre du roi; du Guesclin prit la parole le premier, et dit au roi, qu'il estimoit que Dieu avoit permis qu'il eût affaire à des ennemis aussi braves que les Anglais et les Gascons, pour manifester plus clairement les effets de sa puissance et de sa protection; que

cependant l'occasion demandoit qu'il se servît de tous les moyens qu'il avoit pour assurer sa dignité et ses conquêtes; que le plus sûr parti pour être victorieux étoit de ne point combattre, parce que les Anglais impatiens par tempérament s'ennuieroient bientôt des longueurs de la guerre, et que les vivres leur manqueroient dans peu; qu'il suffisoit donc de leur disputer le terrein pour les consumer, et que bientôt ils seroient trop heureux de demander la paix et de se retirer. Que si au contraire il leur livroit bataille, il perdoit tous ses avantages en les exposant au hasard de l'événement et au sort des armes. « Enfin, je me sens obligé, seigneur, de vous dire que les Anglais battront les Espagnols; je ne doute pas que la valeur ne soit égale des deux côtés, mais les Anglais ont une manière de combattre plus décidée et plus dangereuse. »

Le comte Tellès s'offensa de ces derniers mots, et interrompant brusquement du Guesclin: « Hé quoi! s'écria-t-il, messire Bertrand, est-ce là la résolution où je vous ai vu? Je n'attendois pas de votre part un tel conseil. Pensez-vous que les Espagnols ne valent pas bien les Anglais? Est-il raisonnable que vous et les Français qui sont ici sous vos ordres, soyiez les maîtres dans l'armée, et que tout y soit soumis à vos idées et à vos volontés? Vous ne composez que la dixième portion des troupes, et vous

croyez valoir vous seuls plus que tout le reste ensemble : c'est que vous commencez à devenir vieux, et que la peur vous gagne. » Moi ! de la peur, répond Bertrand avec vivacité, je n'en ai jamais ressenti la moindre atteinte ; et si quelqu'un étoit si téméraire que de m'en taxer, je lui en donnerois à l'instant le démenti comme à un imposteur et un lâche. D. Henri interrompit cette altercation, de peur qu'elle n'eût des suites, et il fut enfin résolu qu'on donneroit bataille. Du Guesclin ne put encore s'empêcher de reprendre la parole et de dire au roi : « Vous voulez, seigneur, que nous combattions, il faut vous obéir, j'y mourrai ou serai fait prisonnier ; mais, je vous le répète, les Anglais vont remporter sur vous une victoire complète, et vous verrez que les Espagnols ne leur résisteront pas. »

Du moment que la résolution de donner bataille fut prise, on ne s'occupa plus d'autre chose. D. Henri donna le commandement de son avant-garde à du Guesclin et au maréchal d'Andrehan : elle étoit composée de seigneurs français et bretons avec leurs troupes, faisant au delà de six mille hommes d'armes (dix-huit mille chevaux), la fleur et même l'espérance de l'armée, et c'étoit le corps le plus avancé sur la droite.

Le second corps étoit aux ordres de ses deux frères D. Tellès et D. Sanche, et étoit

de vingt-cinq mille hommes, tant de cavalerie que d'infanterie. Cette troupe étoit un peu plus en arrière que celle de du Guesclin, et à sa gauche le long du ruisseau. Du Guesclin la voyant si bien rangée et dans un appareil le plus brillant du monde, demanda à d'Andrehan ce qu'il pensoit d'une troupe si belle, qu'il sembloit que rien ne pourroit lui résister. Le maréchal lui répondit qu'il en espéroit beaucoup, et qu'elle montroit une grande résolution et une grande fermeté. Et moi, dit du Guesclin, je ne crois seulement pas que ces hommes-là mettent l'épée hors du fourreau; ils fuiront dès qu'ils verront les Anglais devant eux.

La troisième bataille avoit pour chef le roi D. Henri en personne, et contenoit sept mille hommes d'armes et trente mille de pied; auprès de lui étoient tous les seigneurs des royaumes de Castille, de Léon et de Portugal: ce troisième corps étoit entre les deux premiers, et un peu plus en arrière que le second. Outre cela il y avoit un corps de réserve composé des comtes d'Aigüe et de Roquebertin avec leurs Aragonois, tous bien armés et montés sur des chevaux admirables; leur destination étoit d'être par-tout, pour donner du secours où il en seroit besoin.

Cette grande et belle armée se trouva rangée en bataille dès le point du jour, le samedi 3 avril 1368: on vouloit com-

battre de grand matin pour éviter la chaleur et la poussière.

Le roi D. Henri, monté sur une superbe mule des montagnes d'Aragon, alloit de rang en rang pour animer les chefs et les soldats : « Souvenez-vous, leur disoit-il, mes amis, que c'est moins pour remonter sur le trône de Castille que le roi D. Pèdre a imploré le secours des Anglais, que pour avoir le moyen et l'autorité d'assouvir sa fureur et sa vengeance; mais ne croyez pas que si le prince de Galles, qui est sans contredit le plus ambitieux prince de son siècle, obtenoit la victoire, il lui rendît sa couronne, et qu'il ne la gardât pas pour lui-même, comme un otage des engagemens que D. Pèdre a pris avec lui : ainsi les Castillans se verroient assujettis à une domination étrangère. Que si au contraire ce prince rétablissoit le cruel D. Pèdre, ce seroit mettre sur le trône la cruauté, l'inhumanité et la tyrannie même; et ce malheur seroit si général, qu'il n'y auroit ni noblesse, ni peuple, ni militaire, ni bourgeoisie, qui ne dussent s'attendre à en ressentir la violence, chacun à son tour. Vous m'avez volontairement appelé à la royauté, et placé sur le trône de mes ancêtres : je ne crois pas avoir donné à personne sujet de s'en repentir; et je vous proteste qu'en combattant pour me maintenir dans cette haute dignité, je n'ai d'autre objet que de faire le bonheur de la

nation, et la préserver des fureurs de mon ennemi : ainsi votre bonheur, votre repos, votre fortune sont entre vos mains; c'est à présent à vos épées à assurer votre tranquillité et celle de votre patrie. »

Quand il fut arrivé au corps que commandoit du Guesclin, il le prit par le bras, l'embrassa, et lui dit : « Je tiens ce bras redoutable qui a déjà fait tant de belles actions en ma faveur ; c'est aujourd'hui, vaillant Bertrand, qu'il faut l'employer pour affermir une couronne que je tiens de vous, et que je voudrois voir sur votre tête, si c'étoit celle de l'univers entier : une moindre ne seroit pas digne d'un héros dont le cœur est plus grand que toute la terre. »

Ensuite D. Henri étant allé reprendre sa place, et la prière étant faite, toute l'armée s'écria qu'ils étoient tous disposés à mourir pour un prince si bon, si grand, si magnanime que le victorieux D. Henri, roi de Castille.

Le jour ne faisoit que paroître, quand on aperçut l'armée anglaise sur un petit côteau, et descendant dans la plaine de Navarret, en cet ordre. Le duc de Lancastre, frère du prince Edouard de Galles commandoit l'avant-garde destinée à combattre contre celle de du Guesclin : il avoit auprès de lui Jean Chandos, les deux maréchaux de Guienne, Hüe de Caurelée, et plusieurs autres seigneurs anglais. Le second corps

étoit aux ordres du prince de Galles, du roi D. Pèdre, et de Martin de Kares, navarrois, qui représentoit là le roi son maître; sa destination étoit contre D. Tellès et D. Sanche. Le troisième étoit conduit par le roi de Mayorque, Jean de Grailly, captal de Buch, les comtes d'Armagnac et d'Albret, et étoit opposé au corps du roi D. Henri : c'étoit le plus considérable de tous, et il étoit composé de Français, Béarnais, Allemands et Poitevins. Les sires de Clisson et de Retz commandoient le corps de réserve composé des Bretons qu'ils avoient amenés. Les Anglais se trouvèrent rangés en plaine précisément dans le même ordre que l'armée d'Espagne, et les uns et les autres avoient leurs bagages sur les derrières.

Le vaillant et pieux prince de Galles, voyant ces deux nombreuses armées chrétiennes prêtes à se détruire l'une et l'autre, fut touché jusqu'aux larmes de cet affreux spectacle : il plaignit, en soupirant, les malheurs de la chrétienté, et que tant de gens qui devroient se porter une affection mutuelle qui leur est tant recommandée par leur religion, se disposassent à se tuer les uns les autres, au lieu de s'unir contre les ennemis communs du christianisme; et levant les mains et les yeux vers le ciel, au lieu de haranguer ses troupes, il prononça à haute voix ces belles paroles :

« *Mon Dieu, de qui l'œil éternel pé-*

nètre dans le fond des ames, vous savez que je n'ai quitté mon pays que pour aider à maintenir le bon droit d'un roi chassé injustement de ses états; donnez à ses ennemis l'esprit de paix que nous leur avons demandé : ou bien, Seigneur, ajoutez votre force à nos armes, et conduisez nos coups, afin que nous obtenions la victoire en votre nom. » Ensuite il se retourna vers D. Pèdre, lui tendit la main, et lui dit : « *Nous verrons aujourd'hui si Dieu veut que vous soyiez le roi de Castille; mais souvenez-vous de lui promettre de pardonner sincèrement à vos ennemis, et de traiter à l'avenir les sujets qu'il vous aura rendus, avec plus de justice et de modération que vous n'avez fait.* »

Toute l'armée commençoit à s'ébranler, et on alloit sonner la charge, lorsque Jean Chandos sort de son rang, s'approche du prince de Galles son maître, tenant à la main une bannière roulée, la lui présente, et lui dit : Monseigneur, il y a long-temps que je suis chevalier; grâce à Dieu et à vos bienfaits, je suis assez puissant en terres et assez riche, pour être chevalier banneret. J'ai dans mes fiefs assez d'écuyers et de chevaliers pour accompagner ma bannière et la défendre, si vous voulez m'honorer de cette qualité. Le prince prit la bannière de la main de Chandos, la donna au roi D. Pèdre, et le pria de la

déployer, ce qu'il fit, et on vit les armes de Jean Chandos en écusson (il portoit d'argent au pal de gueules, au pied fiché). D. Pèdre la lui rendit et lui dit : « Voilà, brave connétable, votre bannière que je vous mets en main toute déployée ; je ne doute point que tous ceux qui la suivront n'apprennent par votre exemple à combattre vaillamment et à la bien défendre : vous êtes chevalier banneret. » Chandos l'ayant reçue, rendit grâces aux deux princes, et tout de suite la porta aux gentilshommes ses vassaux qui étoient dans l'armée à ses ordres, et leur dit ces mots : « Compagnons, cette bannière est la vôtre ; il y va de votre honneur autant que du mien qu'elle soit vue bien avant parmi les ennemis, et qu'elle soit généreusement conservée. » Tous jurèrent de bien faire leur devoir, et de la conserver au prix de leur sang ; et l'ayant reçue de sa main, ils la donnèrent à porter ce jour-là à un chevalier nommé Guillaume Alary. (Nous rapportons ce trait, pour que le lecteur connoisse ce que ce mot de *banneret* signifie en Angleterre, et le cérémonial pour donner cette qualité, et même le grade qu'elle donnoit au-dessus des autres chevaliers ; mais pour l'obtenir il falloit être très-riche.)

Cela fait, les trompettes sonnent de toutes parts pour la charge : le duc de Lancastre à la tête de l'avant-garde marche au petit pas, et du Guesclin s'avance vers lui ;

les deux corps étoient à pied et s'approchèrent en gardant un profond silence, qui les étonnoit également, et qui exprimoit le cœur et la fierté des combattans. Sitôt qu'ils furent à la portée du trait, les flèches partirent en si grande quantité, que le ciel en fut obscurci; mais elles firent peu d'effet, chacun étant de part et d'autre armé de cuirasses qui leur résistoient: cependant il y fut tué quelques hommes, et quelques autres furent blessés.

Les flèches étant épuisées, on en vint à l'arme blanche, et on se joignit. Les chefs des deux armées étoient attentifs aux efforts de ces deux avant-gardes, comme si la victoire alloit dépendre du succès de l'une contre l'autre. Elles se joignirent encore de plus près, et tentèrent long-temps de se rompre réciproquement, sans pouvoir y parvenir; enfin elles se rompirent, et ce fut alors que l'on vit un combat digne des vaillans hommes dont elles étoient composées; et leur exemple anima tellement les autres corps, qu'à peine le prince de Galles put-il contenir l'ardeur des siens. Il marche contre D. Tellès, qui sans se donner le temps d'être attaqué, dès qu'il aperçoit D. Pèdre, tourne le dos avec vingt mille chevaux qu'il commandoit et se sauve en déroute. (Voilà ce que du Guesclin avoit prévu et prédit.) On ne sait si ce fut lâcheté ou trahison; mais le plus vraisemblable c'est le défaut d'expérience, ne

s'étant jamais trouvé en si périlleuse aventure : peut-être encore, dit l'historien, fut-ce l'aspect de D. Pèdre, et ce caractère majestueux que la Divinité imprime sur le front des rois, et qui porte par lui-même l'alarme dans les cœurs de ceux qui les ont offensés (1). D. Tellès par sa fuite entraîna presque tout le corps qui étoit à ses ordres; le reste fut bientôt défait, et D. Sanche son frère, qui le commandoit avec lui, mais plus vaillant, fut fait prisonnier.

Le prince de Galles empêcha que l'on allât à la poursuite des fuyards pour ne point déranger son ordonnance; mais il commanda seulement un petit corps de quatre mille hommes pour les recevoir, en cas qu'ils se ralliassent; car cette fuite étoit si brusque et si inopinée, que le prince craignoit que ce ne fût une feinte, et qu'ils ne revinssent à la charge, quand on ne penseroit plus à eux, ou que peut-être leur objet eût été de faire un détour pour tomber sur les Anglais en arrière ou en flanc. Quand il eut pris cette précaution, il partagea son monde en deux corps; il en donna un à D. Pèdre, qui étoit très-brave de sa personne, pour qu'il allât prendre

---

(1) D. Tellès étoit frère de D. Henri, fils d'Eléonore de Gusman, et comme lui bâtard et sujet révolté. Sans doute que sa frayeur provenoit de la peur de tomber dans les mains de D. Pèdre, et d'éprouver sa cruauté.

en flanc D. Henri, qui étoit aux prises aveo le roi de Mayorque ; et avec l'autre corps, il alla au secours du duc de Lancastre son frère et de Chandos son connétable, qui avoient affaire à du Guesclin.

D. Pèdre s'acquitta parfaitement de sa commission ; il chargea ses ennemis avec beaucoup de vigueur. Ce corps de D. Henri qui jusques-là avoit bien combattu, se voyant attaqué par des troupes fraîches, et sachant la fuite honteuse de D. Tellès, plia tout entier et se mit en déroute après très-peu de résistance. Le cruel D. Pèdre animé de fureur contre ces malheureux, en fit passer la plus grande partie au fil de l'épée, et rassasioit son inhumanité du sang de ses sujets, pensant déjà tenir la victoire, et se voir rétabli sur son trône. Mais le prince de Galles, aussi estimable par la bonté de son cœur et sa vaillance, que D. Pèdre étoit odieux, voulant épargner le sang, commanda aux siens de cesser cette boucherie et de se rendre auprès de lui, ce qu'ils firent à l'instant.

Les Aragonois de leur côté, s'étant avancés en bon ordre pour combattre, avoient été totalement défaits par Olivier de Clisson et par le sire de Retz, en sorte qu'il n'y avoit plus que le corps commandé par du Guesclin, qui combattît encore ; aussi toute l'armée anglaise se tourna-t-elle contre lui : il avoit auprès de sa personne le maréchal d'Andrehau, le Bègue de Vil-

laines avec les autres Français et Espagnols qui avoient eu assez de courage pour se joindre à lui; et ils soutenoient toute l'armée anglaise avec une troupe bien inférieure en nombre.

Pendant leur combat il arriva deux choses dignes de notre histoire; mais nous dirons auparavant quel fut le sort du roi D. Henri.

Ce prince infortuné voyant l'entière défaite de son parti, prit quatre ou cinq mille chevaux de ceux qui avoient combattu à ses côtés, et vint se joindre à la bataille de du Guesclin. Quand il y fut arrivé, il dit tout haut: « Vous allez voir, mes braves et généreux amis, que je n'étois pas tout-à-fait indigne de la haute dignité où vos armes m'avoient élevé. » A l'instant il se précipite dans les ennemis, en tue cinq ou six de sa main. Dieu le garda dans un si grand danger par un miracle évident, et le conserva pour en faire la gloire et le bonheur non-seulement de l'Espagne et de la France, mais de toute la chrétienté, où toutes les têtes couronnées le comptent parmi leurs aïeux; et ce fut certainement par une singulière protection du Ciel qu'il se retrouva au milieu de son monde, sans la moindre blessure. Du Guesclin saisit l'occasion pour lui conseiller de mettre sa personne en sureté; qu'elle étoit trop chère à l'Espagne et à ses amis, pour qu'il l'exposât comme il venoit de faire; que de

sa conservation dépendoit la fortune et le bonheur de sa famille, et qu'il falloit espérer d'être plus heureux une autre fois. Le prince reçut ce sage et fidelle avis, et ayant choisi seulement quatre des siens pour rendre son évasion plus secrète, il se retira de la mêlée : ensuite il expédia un courrier à la reine sa femme pour l'instruire du mauvais état de ses affaires, et il lui manda de se rendre en diligence et secrètement avec ses enfans et sa maison à Transtamare, où elle recevroit de ses nouvelles.

Pour revenir à ce que nous disions il y a un moment être arrivé au corps d'armée de du Guesclin : un brave chevalier castillan, nommé Martin Ferrand, homme très-vaillant et d'une grande force, s'attacha à Chandos, le renversa de cheval et se mit en posture pour lui couper la tête; mais celui-ci aussi adroit que vigoureux, tira une dague qu'il portoit à son côté, et en donna un si furieux coup dans le ventre de son adversaire au défaut de ses armes, qu'il le tua sur la place.

Le second événement fut qu'un gentilhomme anglais, grand ami de Chandos, chercha du Guesclin pour avoir l'honneur de lui donner le premier coup; mais il eut affaire à son maître, qui le tua de sa main et d'un seul coup. Chandos au désespoir de la mort de son ami, voulut le venger; mais les capitaines des deux partis les entourèrent en si grand nombre, que l'on

empêcha un des deux plus grands hommes du monde de périr de la main de l'autre.

Le duc de Lancastre attaqua le Bègue de Villaines ; il y eut du sang répandu autour d'eux, et par eux-mêmes ; mais le Bègue succomba sous le nombre, et fut contraint de se rendre prisonnier.

Le prince de Galles, suivi de D. Pèdre, rencontra dans la mêlée du Guesclin, le maréchal d'Andrehan, et Gauvin de Bailleul avec un nombre d'autres, parmi lesquels se trouvoit Sylvestre de Budes (1). Ils étoient tous adossés contre une muraille, où ils ne pouvoient être attaqués par derrière, et combattoient comme des lions : le prince les considéra quelque temps ; puis ne voulant pas voir périr de si braves hommes, il s'avança vers eux, leur tendit la main, et leur dit avec bonté : Rendez-vous, vaillans chevaliers, c'est assez combattre ; conservez-vous pour de plus heureuses aventures. Ils alloient effectivement rendre leurs épées, lorsque D. Pèdre que sa férocité n'abandonnoit jamais, fend la presse, et s'approche du prince de Galles, en criant de toute sa force : Point de quartier ; tant que ces hommes-là vivront, je ne me croirai

---

(1) Il portoit ce jour-là l'enseigne de du Guesclin, comme un très-brave et très-distingué gentilhomme breton. Le nom de Budes subsiste encore, et a donné à la France l'illustre maréchal de Budes, marquis de Guébriant. Il est enterré à Notre-Dame de Paris, avec sa femme aussi illustre que lui.

jamais roi de Castille. Du Guesclin l'entendit, et entrant dans une furieuse colère, il s'élança contre lui et lui porta un si grand coup d'épée, qu'il le fit tomber sur les genoux, quoique le coup n'eût porté que sur le bouclier; mais comme il avoit le bras levé pour lui en porter un second, un Anglais le saisit par le milieu du corps, un autre l'arrêta par son casque, et ils lui dirent tous deux: Messire Bertrand, il faut vous rendre ou mourir. Il fit des efforts pour se débarrasser de leurs mains, mais il entendit le prince de Galles qui crioit aux siens qu'ils ne fussent pas si hardis que de tuer un si brave chevalier; du Guesclin tourna la tête vers le prince, et lui rendit son épée en disant: Au moins ai-je dans mon malheur la consolation de remettre mon épée au plus généreux prince de la terre.

Edouard la reçut, et donna son prisonnier en garde au captal de Buch, qui lui dit: Messire Bertrand, tel est le sort des armes; vous me fîtes prisonnier à Cocherel; je vous tiens aujourd'hui: Oui, dit Bertrand, avec une petite différence; vous avez été mon prisonnier, et vous n'êtes ici que mon gardien. Le maréchal d'Andrehan se rendit pareillement au prince de Galles, et tout le reste de leurs troupes fut tué ou fait prisonnier.

Tel fut le succès de la bataille de Navarret, que le prince de Galles eut l'avan-

tage de gagner par sa valeur, et par la lâche fuite de D. Tellès, avec le champ de bataille, et tout ce qui peut caractériser une victoire complète. On n'avoit rien à reprocher au roi D. Henri, sinon d'avoir confié à son frère, jeune homme sans expérience, une partie d'une affaire si intéressante pour lui, et de n'avoir pas écouté l'avis de du Guesclin par préférence à la vanité très-déplacée de ce même D. Tellès. Il est même certain que ce roi, avec un peu de réflexion, et s'il n'eût pas eu alors des vues d'ambition au delà de ses forces, auroit compris qu'il lui étoit bien plus aisé de se défaire des Anglais, que de les vaincre, et d'épargner, en gagnant du temps, la terrible effusion de sang qui se fit dans cette déplorable journée : enfin il ne fit pas l'action d'un homme sage, comme il étoit, d'exposer sa couronne à la fortune d'une bataille.

Quand toute l'affaire fut terminée, le prince de Galles fit sonner la retraite, et rendit grâces à Dieu de sa victoire sur le champ de bataille même; après quoi voyant le roi D. Pèdre arrivant du combat, il lui montra cette plaine couverte de morts, de mourans et de blessés, et lui dit : « Vous voilà victorieux, mais il n'en est pas moins vrai que vous avez perdu une bataille, puisque vous ne recouvrez votre royaume qu'au prix du sang de vos sujets; Dieu les a punis de vous avoir abandonné; tremblez

à votre tour qu'il ne vous punisse, si vous ne changez votre manière de gouverner. » Ensuite portant la parole à tous ceux qui étoient présens, il ajouta: « Les princes doivent être sages et modérés, puisque leurs passions coûtent la vie à tant d'hommes. Ah! que nous sommes malheureux de ne pouvoir parvenir au but de nos desseins et de nos projets, sans perdre les personnes qui nous sont le plus attachées, et les plus dignes de notre affection! » D. Pèdre voulut se jeter à ses genoux pour le remercier du grand service qu'il venoit de lui rendre, mais il l'en empêcha et lui dit: C'est Dieu qui vous a donné la victoire et non pas moi; c'est à lui que vos actions de grâces doivent s'adresser; vous lui devez tout et rien à moi.

On fit chercher parmi les morts le corps de D. Henri que l'on croyoit resté sur le champ de bataille, on en fit autant parmi les prisonniers; on ne le trouva pas, et on ne pouvoit l'y trouver. D. Pèdre en devint furieux, et apercevant du Guesclin au nombre des prisonniers que l'on avoit rassemblés ensemble, il essaya de se jeter sur lui et de le frapper, tout désarmé qu'il étoit, d'une dague qu'il avoit à la main; mais on l'empêcha de faire une si mauvaise et si honteuse action. Au moins, dit-il au prince de Galles, donnez-le moi, je le payerai son poids d'argent. Le prince indigné le lui refusa, et dit ces belles paroles:

« Vous me connoissez bien mal de me faire une proposition si indigne de moi, et que tout le monde et moi-même me reprocherois éternellement. Si messire Bertrand étoit votre prisonnier, je le rachèterois de son pesant de pierreries : je vois assez quel traitement vous lui feriez, s'il étoit entre vos mains. »

Le prince fit ensuite avancer en sa présence le maréchal d'Andrehan, et lui dit qu'il étoit fort étonné de le voir parmi ses prisonniers, et qu'il devoit savoir que n'ayant pas payé sa rançon, et se trouvant pris les armes contre lui, il étoit dans le cas de perdre la tête. Le maréchal lui répondit qu'il ne le pensoit pas ainsi ; qu'il s'étoit armé pour D. Henri contre D. Pèdre, et non contre le prince d'Angleterre. Le prince ne voulut pas être juge lui-même de cette question ; il la déféra à douze chevaliers, lesquels après avoir mûrement examiné l'affaire, la décidèrent en faveur du maréchal, et le renvoyèrent de cette accusation. . . . . .

Il y avoit aussi un nombre de seigneurs castillans qui furent pris dans le combat armés pour D. Henri. D. Pèdre vouloit les faire tous mourir, comme criminels de lèse-majesté ; mais Edouard le pria de leur pardonner, ce qu'il ne put lui refuser, sauf à trouver le moment de contenter son caractère vindicatif. Ces seigneurs rentrés en grâce lui firent hommage et serment

de fidélité : les villes de Burgos, de Léon, Tolède, Cordoue, Séville et toutes les autres du royaume envoyèrent des députés au roi, et toute la noblesse vint en personne lui faire la cour, et son fidelle serviteur D. Fernand de Castro vint le rejoindre : enfin dans l'intervalle d'un mois tous les pays et places qu'il avoit perdus étoient rentrés sous son obéissance. Par reconnoissanse pour les bienfaits du prince de Galles, il voulut au commencement de sa bonne fortune que la justice se rendît souverainement au nom de ce prince ; mais quand son état fut parfaitement et solidement rétabli, il changea de conduite tout aussitôt ; il ne tint plus aucun compte des promesses qu'il lui avoit faites, et l'amusa de fausses espérances pendant quatre mois que le brave et trop généreux Edouard passa à Valladolid, durant les grandes chaleurs de l'été. Sa santé en fut considérablement endommagée, et ses médecins craignirent que le mal ne devînt sérieux, comme il le devint en effet ; car au bout de quelque temps l'enflure se déclara, et dégénéra en hydropisie, qui l'emporta à la fin comme nous le dirons en son temps. Cette maladie l'engagea à reprendre le chemin de la Guienne, d'autant plus qu'il savoit que D. Henri y étoit, faisoit des courses, et avoit pris d'assaut la ville de Bagnères en Bigorre, et s'y étoit fortifié. Il eut quelques difficultés avec le roi de

Navarre qui étoit sorti de prison, au sujet de son passage par les montagnes; mais les choses s'arrangèrent dans une entrevue qu'ils eurent ensemble, au moyen de quoi il se rendit à Bayonne.

Pendant son séjour à Valladolid, il avoit mis à rançon presque tous les prisonniers français, ou les avoit échangés; et de tant de personnes de marque qu'il tenoit, il ne s'étoit réservé que le seul Bertrand du Guesclin. Son conseil lui remontra que s'il lui rendoit sa liberté, toute la Castille pourroit encore se réunir sous sa conduite, par la haine que l'on portoit à D. Pèdre; que cela occasionneroit une seconde guerre plus dangereuse que la première, parce que l'armée anglaise affoiblie par les maladies et par les fatigues, ne pourroit repasser en Espagne, sans être exposée à périr de misère dans un pays stérile, où les vivres lui seroient aisément coupés; que même D. Pèdre profiteroit de l'événement pour éluder ses promesses. Sur ces représentations, le prince jugea à propos de conserver du Guesclin en son état de prisonnier, et de l'emmener ou envoyer à Bordeaux.

Il ne faut pas passer ici sous silence un nouveau trait de perfidie de Charles-le-Mauvais, roi de Navarre; on a vu qu'il avoit été fait prisonnier par Olivier de Mauny, et nous venons de dire qu'il étoit devenu libre, voici comment cela arriva. Mauny, que Bertrand avoit laissé comme

son lieutenant dans son comté de Borgia, y avoit mis en bonne garde le roi de Navarre. Après que la bataille de Navarret fut perdue pour D. Henri, Mauny jugea bien qu'il ne pourroit garder sa ville, et que soit de la part des Anglais ou des Navarrois qui voudroient ravoir leur roi, il seroit infailliblement assiégé, et se détermina à composer avec le Navarrois de sa rançon : celui-ci convint de lui donner une de ses terres en Normandie, une somme d'argent, et trois mille livres de rente, et de lui mettre dans les mains, comme otage de ses promesses, le prince Pierre son second fils. Mauny accepta les conditions : le jeune prince est amené à Borgia, Charles est mis en liberté. Ils partent ensemble pour aller à Tudelle donner la dernière formalité à leur traité. Mais au lieu d'en voir exécuter les conditions, Mauny est arrêté lui-même par ordre de ce perfide roi, et son frère Eustache de Mauny présent à cette violence, ayant mis l'épée à la main pour défendre son frère, est tué sous ses yeux. Par grâce on lui promit sa liberté, à la condition préalable de rendre l'infant, et il en fallut passer par là. Ainsi ce brave Breton fut la dupe de sa bonne foi et de sa confiance ; il eut le chagrin de perdre son frère, et n'eut pas même du Navarrois la dépense qu'il avoit faite pour lui à Borgia, non plus que sa rançon.

Le roi D. Henri, en se sauvant après

la perte de la bataille de Navarret, courut mille aventures aussi fâcheuses l'une que l'autre. Il se rendit d'abord à Borgia où Mauny lui donna des chevaux frais; de là il passa au royaume d'Aragon, et étant prêt d'y entrer, il fut reconnu et attaqué par plusieurs hommes qui voulurent le tuer, ou le prendre, pensant que s'ils le menoient mort ou vif au roi D. Pèdre, ils tireroient de lui une récompense digne d'un si grand service; mais sa valeur ou, pour mieux dire, la Providence qui lui gardoit la couronne de Castille, le tira de ce danger. Il vit le roi d'Aragon de qui il reçut tous les témoignages possibles d'amitié; mais ayant quelque soupçon que sa personne n'étoit pas là en sureté, et qu'on avoit dessein de l'arrêter, il jugea à propos de se sauver; ce qu'il fit en trompant un nombre de gardes qu'on lui avoit donnés comme par honneur, qui en effet étoient pour ne le point perdre de vue; en sorte qu'il se trouva sur les terres du comte de Foix, avant qu'on se fût aperçu de son évasion à la cour d'Aragon. Il envoya à Barcelonne un gentilhomme qui l'avoit accompagné dans sa fuite, et le chargea d'une lettre de créance, pour faire entendre au roi d'Aragon que ce n'étoit pas par aucun motif de défiance de lui ou de son conseil qu'il avoit ainsi quitté ses états; mais pour que tout le monde jugeât que le roi n'étoit plus disposé à le secourir, et par là lui épargner

des chagrins de la part de Dom Pèdre, qui, disoit-on, menaçoit de lui déclarer la guerre.

Le roi d'Aragon feignit de prendre ces excuses pour valables: mais il ne les reçut intérieurement que pour ce qu'elles étoient. Le comte de Foix, quoiqu'ennemi de D. Henri dans la dernière bataille, eut assez de générosité pour le recevoir comme un prince malheureux; il compatit à sa mauvaise fortune, lui fit bon accueil, et le prince le quitta très-satisfait. Cependant on a cru que le comte avoit eu regret de ne l'avoir pas fait arrêter.

De là D. Henri se rendit à Toulouse où résidoit le duc d'Anjou, frère du roi de France, ennemi juré des Anglais, et toujours secrètement fâché de leurs succès. Là D. Henri, tranquille et en sureté, se mit à recueillir les débris de ses malheurs; et ayant été joint par quelques gentilshommes bretons, il se mît à faire des courses dans la Guienne, pour se venger du prince de Galles, qui n'y étoit pas encore de retour. Il prit par escalade la ville de Bagnères en Bigorre, comme nous l'avons déjà dit, et de là il se répandoit sur toute l'étendue de la domination anglaise, et y faisoit le plus de dégât qu'il pouvoit.

La princesse de Galles en porta ses plaintes au roi de France Charles V, comme suzerain. Le roi manda à D. Henri de cesser ses hostilités, et fit même arrêter et

mettre en prison le jeune comte de Sancerre, qui assembloit ses amis, et levoit des soldats pour aller le joindre. Sur ces entrefaites le prince de Galles arriva en Guienne, ce qui obligea D. Henri à se contenir et à prendre garde à lui-même; car il fut instruit que l'on mit bientôt des troupes sur pied pour le suivre et le charger. Cela l'obligea de quitter Bagnères, de licencier, pour un temps, les troupes qu'il avoit rassemblées, et de se retirer à Toulouse où il étoit assuré d'un asile.

Peu après son arrivée dans cette ville, la reine sa femme se rendit auprès de lui: elle avoit passé par l'Aragon qu'elle avoit été obligée de quitter par ordre du roi, qui même avoit retenu sa fille aînée, mariée à l'infant D. Juan, fils de D. Henri. Les raisons de ce roi pour en user ainsi étoient sensées. D. Pèdre étoit un ennemi trop dangereux et trop puissant pour n'être pas redouté; de sorte que depuis son rétablissement en Castille, l'Aragonois avoit fait avec lui un traité de paix, par lequel il s'étoit engagé à être son allié pour toujours, et à renoncer aux intérêts de D. Henri: ainsi le roi d'Aragon se trouvoit absolument lié; il sembloit que de toutes parts toutes choses tournassent au désavantage de D. Henri, et favorisassent son adversaire.

Mais les desseins de la Providence n'étoient pas remplis: elle avoit mis D. Henri

sur le trône de Castille, et elle l'en avoit renversé par sa volonté que l'on doit adorer, sans en sonder les décrets: nous allons dans le livre suivant, la voir exercer sa justice, et punir l'exécrable D. Pèdre de ses anciens et de ses nouveaux forfaits.

Fin du troisième Livre et du Tome premier.

HISTOIRE

DE

DU GUESCLIN.

Tome I.

HISTOIRE

DE

DU GUESCLIN.

Tome II.

HISTOIRE

DE

DU GUESCLIN.

Tome I.

HISTOIRE

DE

DU GUESCLIN.

Tome II.

